



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES

POÉSIES DE CATULLE

LYON

IMPRIMERIE LOUIS PERRIN

1879-1882

C. VALERI CATULLI LIBER

LES

POÉSIES DE CATULLE

TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS

PAR

EUGÈNE ROSTAND

Texte revu d'après les travaux les plus récents de la Philologie

Avec un Commentaire critique & explicatif

PAR

E. BENOIST

Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris

TOME SECOND

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
AU CONCOURS DU PRIX JULES JANIN

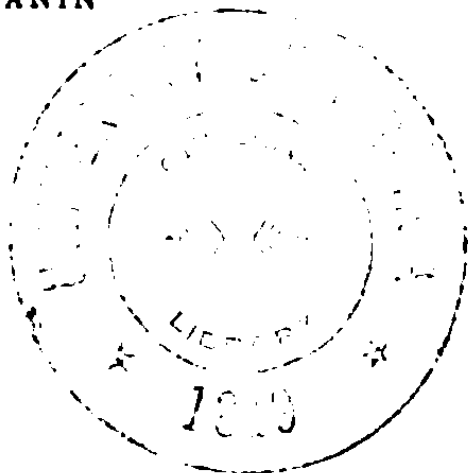


PARIS

HACHETTE ET C^{ie}, ÉDITEURS

79, Boulevard Saint-Germain, 79

M DCCC LXXXII





AVERTISSEMENT

Il y a déjà assez longtemps, trois ou quatre ans environ, que le *Commentaire* qui suit est commencé ; l'impression même est en train depuis ce temps à peu près. Destiné à paraître avec la traduction en vers de mon ami et ancien élève M. Rostand, il s'est trouvé brusquement interrompu par des deuils de famille répétés, par la maladie qui, à deux reprises, m'a cloué sur mon lit ou emprisonné dans ma chambre pendant des mois entiers, et m'a ensuite laissé languissant et à peine en état de suffire aux nécessités d'un enseignement laborieux et absorbant. Toutefois aujourd'hui que ma santé paraît raffermie et que j'ai repris quelques forces, il m'a semblé nécessaire de donner au public tout ce qui était suffisamment achevé. Il ne convenait pas de continuer à laisser sans le *Commentaire* promis la remarquable traduction de mon collaborateur. Voici donc déjà le premier fasci-

cule contenant environ la moitié de l'annotation critique & explicative. J'espère que l'année ne se passera pas sans que le reste ne soit complété.

Comme le livre s'est composé et imprimé à des époques différentes, il est nécessaire de dire un mot des discussions qui ont été soulevées depuis lors et des questions sur lesquelles se porte l'attention du public savant. Tout d'abord on peut dire que ces discussions auxquelles ont pris part surtout M. Ellis, M. Munro, M. Palmer, en Angleterre; M. Bæhrens, M. Schulze, M. Magnus, M. Riese, M. Schwabe, en Allemagne, ne changent pas d'une manière notable le texte et la partie de l'interprétation qui sont ici publiés ensemble. M. Schwabe avait promis un Commentaire qui devait faire suite aux deux fascicules qu'il avait déjà donnés; on croyait qu'il publierait une nouvelle édition du texte et de l'annotation critique. Il s'est fait envoyer et a eu, en effet, entre les mains, quelque temps, le manuscrit Sangermanensis de la Bibliothèque Nationale à Paris. Rien toutefois n'a encore paru depuis lors. J'ai vu dans les journaux philologiques l'annonce d'une édition promise par M. Riese; on l'attend encore. En 1879, chez Hirzel, a été donnée la 4^e édition du Catulle, Tibulle & Properce de Haupt, revue par M. Vahlen, et qui l'améliore en quelques points

(Cf. le jugement de Schulze, Philolog. Rundschau, 1 Jahrg. n° 26). En 1878, M. Ellis a donné une seconde édition de son Catulle, où, en maintenant une partie de ses premières vues sur le Datanus et les mss. inférieurs, il accorde une place plus importante à l'indication des variantes de O; d'ailleurs un article qu'il a publié dans l'Academy (12 nov. 1881) sur une dissertation qui a paru en Allemagne sous ce titre, De recensendis Catulli carminibus, nous donne son opinion exacte aujourd'hui. Selon lui Bæhrens exagère la valeur de G et de O, mais Sydow, l'auteur de la dissertation ci-dessus indiquée, semble la trop rabaisser. On peut voir les jugements de Magnus, dans les Jahresberichte de Bursian, 1879 et de Schulze dans les Neue Jahrbücher, 1. 121, 2^e livr. p. 125 et suiv. Je ne dis rien de celui de Bæhrens dans l'Ienaer Literaturzeitung de 1878. Il est trop violent pour être équitable. Bæhrens lui-même a été vigoureusement censuré par Schmidt dans le même journal la même année. Il n'y a ce me semble aucune raison pour modifier dans la question générale des sources du texte de Catulle ce que l'on peut lire p. 351-354.

Pour ce qui regarde l'interprétation grammaticale et les rapprochements avec les autres auteurs latins, le Commentaire d'Ellis, malgré l'appréciation sévère de

Bährens dans l'Ienaer Literaturzeitung de 1878 et de Magnus dans la Zeitschrift für das Gymnasialwesen 1878, p. 492 et suiv. est toujours le travail le plus complet, le plus abondant et le plus utile, riche et solide résumé de tous les Commentaires antérieurs et des recherches personnelles de l'auteur. Sans doute les uns trouvent à ajouter, d'autres à retrancher; voyez les articles de Schwabe, Neue Jahrbücher, 1878, p. 257 et suiv. et de Schulze, Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1877, p. 689 et suiv. Mais ce ne sont là que des critiques de détail. Aux dissertations qui sont citées p. 356, on peut ajouter les suivantes, Danysz, De scriptorum imprimis poetarum Romanorum studiis Catullianis, Posen, 1876; Ziegler, De G. Valeri Catulli sermone quæstiones selectæ, Fribourg en Brisgau, 1879; Ziwsa, Die Eurythmische Technik des Catullus, Vienne, 1873, Duderstadt, De particularum usu apud Catullum, Halle, 1881; Baumann, De arte metrica Catulli, 1881. L'occasion se présentera sans doute dans la suite de mon travail d'user de ces brochures et de divers articles qui ont paru dans les revues philologiques sur des questions particulières ainsi que de plusieurs dissertations déjà anciennes qui ne sont pas marquées p. 356 mais qui me sont parvenues depuis.

Dans ces derniers temps un certain nombre de questions assez importantes ont été agitées relativement à l'identification de Lesbia, à la formation du recueil de Catulle, etc. Il convient d'en dire quelques mots.

Lesbia me semble toujours être la Clodia, sœur du tribun ennemi de Cicéron ; certainement la pièce XLIX a une intention ironique. Il faut maintenir la séparation en deux parties de la pièce LXVIII, comme l'avaient déjà fait Schwabe & Bährens, après d'autres que cite Schwabe dans ses notes critiques ; assurément il n'est pas prouvé que le Mallius soit le même que celui de l'Epithalame LXI, mais je ne puis m'empêcher de trouver avec Schwabe à cette identification une grande vraisemblance. Pour ce qui regarde la composition du recueil de Catulle, j'accorde que les pièces peuvent avoir été rassemblées non par lui, mais après lui par quelqu'un qui a imité assez grossièrement le principe de l'alternance des mètres et des sujets suivis dans les premières pièces, et il se peut que la dédicace à Cornélius Népos ne s'applique qu'au petit roman que forment ces pièces. Seulement, il manque dans la discussion intéressante de M. Schulze l'indication des circonstances à la suite desquelles les deux fragments se sont trouvés ainsi mutilés. Ils peuvent d'ailleurs, en laissant subsister la conclusion de la dédicace à Cornélius

Népos du petit recueil comprenant les pièces 1—XIV, se raccorder soit à la place 1^b, soit à la place 11^b, soit à la place XIV^b.

Il y a eu, il y a encore sur le texte et l'interprétation de Catulle bien des points incertains. J'ai essayé d'introduire dans ces débats le lecteur français et de donner une solution aussi vraisemblable qu'il m'a été possible. Je prie donc ceux qui auront ce livre de le comparer avec le texte et le Commentaire de l'édition de M. Naudet, que je ne dédaigne nullement, d'ailleurs, et que j'ai toujours sous les yeux, quand j'ai à écrire quelque chose sur Catulle. Tout en continuant de rendre justice au savant académicien, ils verront à quelles transformations depuis cinquante-six ans ont été soumises la leçon et l'interprétation du poète latin.

Ci-dessous sont indiquées un certain nombre de corrections de tout genre, en partie typographiques, que m'a suggérées la lecture des feuilles déjà imprimées. Il est vraisemblable que le nombre s'en accroîtra encore jusqu'au moment où le volume sera complet. Elles seront données en Epilegomena.

E. BENOIST.

ADDENDA ET CORRIGENDA

- P. 348, ligne 27. Au lieu de 20, lisez 21.
- P. 358, note 1. Dans G le *q* du mot *qui* est majuscule et en bleu. Au-dessus de *u* se trouve un petit *o* en rouge; *ui* est en encre noire; il se trouve un petit grattage en face de *o*.
- P. 358, note 7. G a *Jupiter* par une majuscule.
- P. 360, note 2. Voyez sur *arida pumice expolitum* la rectification de la page 418.
- P. 363. Dans les NOTES CRITIQUES, note 1, lisez *lesbie*, sans majuscule, et note 3: *al' putenti*.
- P. 364, note 8. Séparez *A gravis*.
- P. 366, note 2. G porte *celerimum*.
- P. 366, note 7. G a *cicladus*, sans majuscule.
- P. 367, note 15. G a *exorigine*.
- P. 367, note 17. G a *imbutisse*. Le troisième jambage de *m* est mal venu, mais à la loupe on le reconnaît.
- P. 383. NOTES CRITIQUES. — ix. *Ad verannium*, titre, est en rouge dans G. — 2. G: *mirchi*. — 11. Dans G il y a *lecius*, sans aucune correction.
- P. 386 et 387, NOTES CRITIQUES. — x. 1. Il y avait *mens*, dans G. on a écrit au-dessus *meus*. La ligature supérieure de *n* a été grattée, et une seconde main a fait une ligature en bas, de manière à faire *u*. — 2. G: *eforo*. (Le ms. sur lequel G a été copié unissait la préposition au mot suivant, comme une sorte de proclitique, c'est une habitude des mss. carlovingiens). — 9. Dans G le *c* de *nichil* est gratté. — *In* est sur un grattage. — Avant *ip̄is* on peut lire *i*, c.-à-d. *in*. Il devait y avoir *neq; nec in ip̄is*. On distingue *ec* sous le grattage, c.-à-d. ce qu'on lit dans O. *In* provient d'une mauvaise place donnée au signe *~* représentant *s* et qui aura été mis sur le premier *i*. Ellis donne pour G *ip̄is*, tandis qu'il y a *ip̄'s*. — 16. Dans la rature de G il y avait *leticiam*. — 19. G a. *q*, et non *qd*. — 26. Il y a dans G: *Istos cōmoda nū*. En tête du vers le signe X. Il est vraisemblable que la leçon de Schulze est la meilleure.

- P. 390 et 391. NOTES CRITIQUES. — XI. Dans G il n'y a pas d'intervalle. Un signe rouge à gauche. Le titre en rouge dans l'interligne, marge de droite. Suite de la note marginale : *Ex quinque pedibus constans ; primus trocheus, secundus spondeus, tertius dactilus, quartus trocheus et quintus spondeus et hujus generis tres versus anteponuntur Secundum genus est adonicum constans ex dactilo et spondeo.* — 6. G : *Sagittiferos ue.* — 7. G : *Siue que.* — 23. Il y avait certainement à la fin du vers : *Tactus aratro est.* La correction semble avoir été faite par le scribe même. L'écriture de la ligne suivante est un peu étalée par suite du grattage. Pourtant, l'écriture est la même, et l'encre aussi. Il y a une particularité à noter. Quand la correction a été faite, le titre en rouge de la pièce suivante était écrit déjà. On l'a gratté et récrit après *est*. Toutefois, on a oublié *ad*, et il n'y a qu'*asinium*. J'inclinerais à croire que ces titres sont de la même main que le corps du ms. Ils doivent s'être trouvés, en partie du moins, sur le ms. qui servait de copie. Ils doivent remonter à l'archétype du VIII^e ou du IX^e siècle.
- P. 394, NOTES CRITIQUES. — XII. 1. Au-dessus de *matrucine*, il y a dans G une variante qui a été grattée et qui a dû être *at marrucine*. — 15. G avait avant le grattage : *misserunt*.
- P. 397. — XIII. Le titre est en rouge dans G. — 10. Il y a aussi dans G quelque espace entre *elegantius* et *ue*.
- P. 398. — XIV. Le titre est en rouge dans G.
- P. 400, ligne 31. Au lieu de *juillet*, lisez *août*.
- P. 400, ligne 34. Au lieu de *juillet*, lisez *l'année*.
- P. 412, ligne 26. Lisez *Fortunatianus*.
- P. 413, ligne 7. Lisez *les a fait*.
- P. 438, ligne 29. — Munro est cité parmi ceux qui rejettent le v. 6, c'est-à-dire qu'il ne le met pas dans le texte, tout en reconnaissant que cette addition ajoute à la symétrie du poëme, et est fort probable.
- P. 444, ligne 20. Lisez *et au souvenir de Lesbie*, et non *en souvenir*.
- P. 446, ligne 17. Lisez *ὄτι* et non *ὄττι*.



COMMENTAIRE



COMMENTAIRE

CRITIQUE ET EXPLICATIF SUR LE TEXTE DE CATULLE,

PAR E. BENOIST,

Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris.

Assurément, depuis la Renaissance, l'attention des érudits et des lettrés n'a jamais cessé de se porter sur Catulle et sur son livre. Il est permis de dire toutefois que dans ces derniers temps, c'est-à-dire depuis que Lachmann, il y a cinquante ans environ, a essayé de constituer le texte d'après de nouvelles règles, Catulle est devenu l'objet d'études toujours plus nombreuses et conduites avec une plus diligente exactitude. L'Allemagne a vu se multiplier surtout les éditions critiques et les dissertations destinées à débattre les diverses difficultés que présentent le texte et l'interprétation, ou la fixation des circonstances de la vie du poète. En Angleterre a paru le travail considérable d'Ellis, texte, traduction, commentaire, et la France, comme l'Italie, a produit un bon nombre d'études littéraires en vers ou en prose (Voyez ci-dessus, *Preface*, p. ix, x, xvi; *Vie de Catulle*, p. xxiii).

C'est encore une traduction, et une traduction en vers, que le présent volume devait surtout offrir au public. Néanmoins l'œuvre prétend ne pas rester dans l'ornière banale de la plupart des traducteurs, et avec le sentiment délicat du soin dont est digne un poète comme Catulle, et aussi une idée relevée du but qu'il faut atteindre, l'auteur, mon ami et ancien élève, M. Rostand, a jugé bon de s'entourer de tous les secours qui pouvaient ajouter à l'intérêt du livre. C'est ainsi qu'il a voulu posséder un texte qui fût établi d'après les recherches les plus récentes, et sur lequel il pût faire et revoir son travail. Il a désiré aussi un commentaire où fussent exprimées les raisons qui ont déterminé le choix du texte adopté, et où l'on trou-

vât divers renseignements sur les choses que la traduction même ne peut exprimer, quelques détails sur les personnages dont le nom s'offre aux lecteurs, sur la latinité, sur les imitations que le poète s'est permises, ou qui ont été faites de lui, enfin sur certains passages difficiles.

Telle est l'origine du présent travail, telles sont les circonstances dans lesquelles il a été composé. On voit sans peine quelle en devra être la forme.

La partie critique y sera naturellement considérable. Le texte de Catulle, qui est plus haut mis en regard de la traduction, est assez différent de celui que l'on a coutume de lire en France, c'est-à-dire, de celui que laissent voir la traduction de la Collection entreprise sous la direction de M. Nisard, la traduction qui se trouve dans la Collection qui portait autrefois le nom de Panckoucke et que la librairie Garnier a reprise. Il diffère aussi beaucoup du texte que M. Naudet a donné avec un intéressant commentaire dans la Collection des Classiques Latins de Lemaire, et qui reproduit le travail de Doering. L'édition de Doering date en effet de la fin du siècle dernier, et depuis ce temps la critique, en s'appliquant à Catulle, a bien modifié les anciennes données sur lesquelles on se fondait.

Il est nécessaire, ce semble, pour faire saisir les diverses transformations par lesquelles a passé ce texte, de présenter ici un court exposé de ces transformations.

A la Renaissance, il est arrivé à Catulle la même chose qu'à la plupart des auteurs anciens. Le hasard a seul présidé au choix du texte que la typographie a d'abord reproduit. La première édition, sans date (Ellis, *Catulli Veronensis liber*, p. xlii), puis celle de 1472, que l'on appelle d'ordinaire l'Édition *Princeps*, celles qui viennent immédiatement après et qui copient habituellement les premières, furent faites sur des manuscrits de qualité médiocre. On a cru reconnaître (Heyse, *Catull's Buch der Lieder*, etc., p. 285) que le texte qui a servi à l'édition de 1472 est celui du *Codex Laurentianus*, 33, 10. Il faut ajouter aux défauts des originaux les fautes de typographie sans nombre dont l'inexpérience des imprimeurs émaille leurs livres. L'éditeur du Catulle publié à Vicence en 1481 essaie de corriger ce que ses prédécesseurs ont laissé de trop choquant sous ce rapport. Les éditions se succèdent et se surchargent de commentaires à la fin du xv^e siècle, sans qu'une amélioration réelle se produise, jusqu'au moment où paraît la première Aldine, qui est de 1502.

Le texte, qui a pour fond les éditions antérieures avec les corrections d'Avancius, est enfin convenablement lisible. Il est reproduit

quelquefois intégralement, le plus souvent avec des modifications, par les éditeurs qui viennent ensuite. Il a été indiqué plus haut que le manuscrit de l'Édition *Princeps* était d'une qualité inférieure; ceux qui ont servi aux autres éditions du xv^e siècle ne semblent pas avoir été des meilleurs. Du reste, il faut noter que les textes imprimés dans ce temps-là exerçaient toujours une influence considérable sur l'esprit des éditeurs. On remaniait dans un certain nombre de passages ceux qui avaient paru les premiers, soit à l'aide de la conjecture, soit en usant de manuscrits nouvellement découverts; mais on n'allait jamais jusqu'à la refonte complète. Il en est résulté que lors même que les meilleurs manuscrits ont été employés, ils n'ont pas rendu les services qu'on devait attendre d'un tel usage.

L'Aldine de 1502 est reproduite par la Juntine de 1503, par l'édition de Simon de Colines, 1529, répétée à son tour en 1534, à Lyon, dans la Gryphienne.

Une seconde Aldine de 1515, passablement différente de la première, et corrigée à l'aide de manuscrits italiens, est imitée par divers éditeurs, ou bien sert, avec l'Aldine de 1502, à former le texte composite de l'édition de Bâle, *Henrico-Petrina*, de 1530, et de l'édition de Venise de 1549. En même temps avaient paru, 1541, les commentaires d'Alexandre Guarini (voyez ce qu'en dit Ellis, *A Commentary on Catullus*, p. vi), supérieurs à ceux que Parthénien et Palladius avaient rédigés au xv^e siècle.

Deux éditions considérables sont publiées à peu près concurremment, toutes les deux à Venise, dans l'imprimerie des Aldes, celle de Muret en 1554, et celle d'Achilles Statius (le Portugais Estação), en 1566. Toutes deux ont pour point de départ la seconde Aldine, celle de 1515. Muret y fait de nombreuses corrections, les unes tirées de son propre fonds, les autres à l'aide de quelques manuscrits, dont l'un remonte, suivant lui, aux premières années du xv^e siècle (*meus codex ante centum et amplius annos scriptus*). Achilles Statius a moins d'esprit que Muret; mais il est servi par une immense lecture, une connaissance approfondie de la langue poétique des Latins, et la possession d'un certain nombre de manuscrits, dont quelques-uns ont une réelle valeur.

Ces deux travaux sont fréquemment répétés ou imités. Souvent les nouveaux éditeurs se recommandent du texte et de l'interprétation, tantôt de Muret, tantôt de Statius. Joseph Scaliger lui-même, comme le remarque Ellis, reproduit quelquefois Statius sans s'en apercevoir, à cause de l'autorité que possède dès lors ce commentaire, qu'Ellis appelle « peut-être le meilleur qui existe. »

Mais pour la constitution du texte, Scaliger, 1577, allait donner une impulsion nouvelle, que son autorité devait rendre prépondérante. Le travail de Scaliger est surtout dirigé contre celui de Muret. Il songe avant tout à le contredire, et, sur quelques points, cette disposition a été fâcheuse. Ainsi il reprend l'Aldine I, inférieure à l'Aldine II, dont s'était servi Muret. D'un autre côté, il se laisse séduire par un manuscrit que lui prête Cujas, celui que l'on nomme le *Cujacianus* et qui est fort médiocre. S'il restitue nombre de passages avec le talent de divination qui le caractérise, il en altère d'autres arbitrairement. Néanmoins dès lors l'édition de Scaliger devient le type des éditions de Catulle, perfectionnées à l'aide des travaux des deux Douza. Le commentaire posthume et d'ailleurs peu connu de Passerat, 1603, est précédé du texte de Scaliger, dont l'érudition d'Isaac Vossius, 1684, peut seule contrebalancer la renommée. De Scaliger à Vossius, les savants qui s'occupent de Catulle prétendent user de manuscrits nouveaux; tels sont le *Codex Marcilii*, les textes allégués par Passerat, par Janus Gebhardus dans l'édition de 1621, enfin par Vossius (Sillig, *Præfat.* p. xvii). L'un d'eux, le *Mediolanensis*, a été reconnu pour celui qui à la Bibliothèque Ambrosienne porte le chiffre 1,67 (Ellis, *Catulli Veronensis lib.* etc. p. xxxviii).

Dès lors les travaux relatifs à Catulle semblent baisser de mérite pendant le xviii^e siècle et le commencement du xix^e. En France on réimprime le texte de Scaliger, 1723, 1743, 1754, 1792. En Angleterre, l'édition de Cambridge, 1707, celle de Maittaire, dans le *Corpus Poetarum*, 1715, n'ont qu'une importance secondaire, quoique la première donne les leçons d'un manuscrit nouveau; celles de Birmingham (Baskerville), 1772, de Londres, 1773, sont plutôt des monuments de typographie que des œuvres philologiques. L'Italie présente les deux livres de Vulpius, 1737, et de Corradini de Allio, 1738, généralement peu estimés des philologues. L'édition de Döring, avec son maigre commentaire et son texte insuffisant, 1778, est la principale contribution de l'Allemagne. Toutefois, à côté des publications qui offrent le texte complet, il faut noter celle des *Adversaria* de Heinsius, dont le 4^e livre concerne Catulle, 1743, celle des *Observationes*, 1761, et des *Emendationes*, 1776, du hollandais Schrader.

Pendant la fin du xviii^e siècle et le commencement du xix^e, c'est Döring qui domine; Laurent Santen se contente de rassembler des matériaux pour une édition dont il ne donne que le spécimen en 1788; Mitscherlich ne s'occupe que de l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*, dans ses *Lectiones* de 1786; Ugo Foscolo traduit et commente,

en 1803, la *Chevelure de Bérénice*; Hand discute divers passages dans ses *Observationes criticae*, en 1809. Mais Doering se réimprime en 1820, à Turin, et c'est lui que M. Naudet reproduit à peu près intégralement dans la *Bibliothèque Lemaire*, en 1826, en y ajoutant d'ailleurs une préface pleine de goût et du plus vif sentiment des beautés du texte, avec quelques notes savantes.

Pourtant déjà l'autorité de Doering était ébranlée. Sillig, qui, en 1830, dans les *Annales de Jahn*, critique assez vivement M. Naudet, tout en ménageant, on ne sait pourquoi, Doering que M. Naudet a suivi, avait, dans son édition de 1823, tenté de faire autrement. Il réunit un assez grand nombre de documents relatifs au texte, et essaya d'établir un classement systématique des manuscrits et des leçons. Il faut convenir qu'il ne réussit guère dans cette entreprise, si l'on songe qu'il eut entre les mains une collation médiocre, il est vrai, mais assez considérable du *Sangermanensis*, et ne sut point alors en reconnaître la valeur.

Il était réservé à Lachmann sinon de constituer un texte définitif, au moins de reconnaître la méthode. Reprenant les matériaux amassés par Santen, il choisit deux manuscrits qui lui parurent supérieurs à ceux qu'il connaissait, et avec leur aide contrôla les leçons de toute nature qui étaient alors recueillies. C'est sur ces deux manuscrits, le *Laurentianus* (c'est à-dire le manuscrit de Laurent Santen), L, et le *Datanus*, D, qui après avoir appartenu à Carlo Dati, puis à Heinsius, avait plus tard passé entre les mains de Santen, et en dernier lieu était avec L déposé à la Bibliothèque de Berlin, qu'il fonda le texte de l'édition de 1829, reproduite en 1861. Ces manuscrits ne sont pas de la première qualité, mais dès lors la méthode était trouvée. Cette méthode consistait, par la comparaison des variantes et des textes, à se rapprocher sans cesse de l'original primitif dont L et D n'étaient que des copies assez altérées. La sagacité de Lachmann lui permit de faire entre les diverses leçons un choix, la plupart du temps heureux, malgré l'imperfection de ses instruments. M. Naudet, dans la préface de son édition de 1826, avait nommé le manuscrit de l'ancien fonds de Saint-Germain, qui est à la Bibliothèque Nationale; Sillig, dans son article de 1830, le signale parmi les manuscrits importants, avec le *Regius I*, le *Colbertinus* et le *Thuaneus*; Haupt en invoque l'autorité dans ses *Quæstiones Catullianæ*, 1837, et ses *Observationes criticae*, 1841, qui ont fait accomplir de si grands progrès à la connaissance des poèmes de Catulle, sous le rapport historique, critique et grammatical. Dans son édition de 1854, Rossbach le considère comme le principal

représentant de la première famille des manuscrits qui contiennent Catulle entier. Dès lors l'effort des savants consiste à reconstruire un archétype primitif, dont certaines données historiques font concevoir l'existence au moyen-âge, et à reconnaître ceux des manuscrits actuels qui nous en offrent l'image la plus pure; et comme, des manuscrits complets, celui du fonds Saint-Germain est le plus ancien par la date qu'il porte, 1375, et les caractères qu'il laisse apercevoir, on le voit peu à peu gagner en importance et en autorité. Schwabe le place au premier rang dans son édition de 1866. Ellis fait de même dans sa grande publication de 1867, à Oxford, quoiqu'il considère D, c'est-à-dire le *Datanus* de Lachmann, comme dérivé d'une source plus ancienne. Lucien Müller, en 1867, sans lui accorder le rang que lui donne Schwabe, le regarde néanmoins, avec quatre autres, le *Datanus*, le manuscrit de Laurent Santen, le *Colbertinus*, et le *Hamburgensis*, comme l'un des exemplaires capables de fournir une exacte notion de l'archétype.

Cependant les études sur Catulle, les commentaires critiques sur son texte, sa vie, sa grammaire, sa métrique s'étaient multipliés. Qui se flatterait, vu l'abondance de la production, de tout recueillir et de tout voir? Qui pourrait même se donner la tâche de tout citer, sans risquer d'oublier quelque chose?

Vers ces derniers temps, la discussion a porté surtout sur l'identification de Lesbie avec Clodia, la sœur de l'ennemi de Cicéron, identification à laquelle les uns se refusent, et, au contraire, que les autres jugent au moins très-vraisemblable, et aussi sur les principes de la constitution du texte.

En effet, le débat qui s'était élevé entre les éditeurs sur le mérite du *Sangermanensis*, relativement aux autres manuscrits, a pris une nouvelle vivacité à l'apparition de l'édition de M. Bæhrens, qui s'attachant au manuscrit d'Oxford, pour la première fois collationné et mis en usage par Ellis, veut faire reposer toute la critique de Catulle uniquement sur ce manuscrit et sur le *Sangermanensis*, les seuls, suivant lui, qui dérivent directement du manuscrit conservé dans son intégrité à travers le moyen-âge et qui se trouvait à Vérone à la fin du xiv^e siècle.

A toute cette dispute la France et l'Italie n'ont pris qu'une part restreinte. Celle-ci n'a produit, à ma connaissance, que des études et des traductions estimables, mais qui n'entrent point dans le vif de la querelle sur les divers points où la constitution ou bien l'interprétation du texte de Catulle offrent matière à contestation. Chez nous, M. Patin, qui, à plusieurs reprises, avait choisi Catulle pour sujet de ses

leçons à la Faculté des lettres de Paris, n'a publié que quelques morceaux exquis, insérés dans ses *Études sur la Poésie Latine*, 1868 (voyez surtout t. 1, p. 59, 68-75, 96-99, 103), et qui ne doivent pas rester inaperçus pour un nouveau commentateur français, mais où la critique du texte, d'après les mss., n'a pas de place. Toutefois, les papiers qu'il a laissés renferment des études nombreuses et délicates où le goût le plus sûr aide à mieux entendre le texte et à pénétrer plus profondément dans l'art à la fois ingénieux et original de Catulle. Depuis lors, outre les traductions que M. Rostand a mentionnées dans sa *Préface*, nous ne pouvons guère apporter que l'*Étude sur Catulle* de M. Couat, thèse agréablement écrite, dans laquelle l'identification de Lesbie et de Clodia est admise, sans d'ailleurs que les arguments soient bien nouveaux, ni présentés d'une façon supérieure, et où aussi le poète est jugé avec esprit, peut-être sans une connaissance assez approfondie de la langue et de la métrique. Mais dans ces derniers temps (janvier 1877), un article de M. Bonnet, inséré dans la *Revue Critique* à propos de l'édition de M. Bæhrens, a un caractère bien différent de ce qui a été écrit jusqu'ici en France, et certes contribuera d'une manière considérable à la solution de la question. M. Bonnet, sans admettre toutes les vues de M. Bæhrens sur les deux manuscrits dont celui-ci veut faire le fondement de la critique de Catulle, et surtout sans accepter les nombreuses conjectures que M. Bæhrens propose d'introduire dans le texte, et que la plupart des philologues sont d'accord pour juger inadmissibles (Magnus, dans les *Annales* de Jahn; Schulze, dans la *Z. für Gymnasialwesen*), reconnaît « qu'aucun des manuscrits aujourd'hui connus ne peut être comparé, pour la pureté du texte, au manuscrit de Saint-Germain et à celui d'Oxford, et que M. Bæhrens a eu raison d'en faire la base de sa critique, » mais il ajoute qu'il n'est pas encore prouvé que les autres manuscrits soient uniquement dérivés de ceux-ci, et que tant que l'on n'aura pas établi en détail la filiation de chacun d'eux, on peut, tout en usant de prudence à leur égard, leur emprunter ce qu'ils ont de bon quand les deux autres ne s'accordent pas ou sont évidemment fautifs.

Jusqu'ici il a été fait mention seulement des remaniements qu'a subis le texte de Catulle depuis la Renaissance, et les principales éditions ont été énumérées. Mais, comme il a souvent été question des manuscrits, il devient nécessaire de remonter plus haut et d'expliquer au moins rapidement ce que nous savons, ou du moins ce que la critique moderne a cru découvrir de l'histoire des poésies de Catulle, et

de la manière dont la transmission s'en est opérée jusqu'au moment où l'imprimerie a commencé à les reproduire. Ainsi, plusieurs des renseignements ci-dessus indiqués seront plus complètement développés.

Il est vraisemblable que les poésies de Catulle, d'abord répandues isolément dans le public, au fur et à mesure de leur composition (l'allusion qui, XVI, 12, est faite à V et à VII, semble le démontrer) ont été recueillies par le poète avant sa mort. La pièce qui sert de dédicace à Cornélius Népos, et que Catulle écrivait déjà souffrant et près de mourir (cf. XXXVIII, 111), peut à cet égard servir de témoignage. Qu'il n'ait pas fait entrer dans le recueil tous les morceaux qu'il avait écrits, cela est possible. Mais il est vraisemblable que ce recueil nous est parvenu, sauf certaines transpositions, dans l'état où il a été formé, et que les générations voisines du poète n'ont pas connu de lui autre chose. Les fragments que l'on lit d'ordinaire à la suite des éditions sont d'une authenticité fort contestable (Süss, *Catulliana*, I, p. 15 et suiv.). La savante disposition qui répartit les différentes pièces en trois sections bien distinctes (I-LX, LXI-LXVIII, LXIX-CXVI, selon les uns, ou I-LX, LXI-LXIV, LXV-CXVI, selon d'autres), qui lie chacune de ces parties au commencement de la suivante par des analogies de mètre et de sujet, enfin qui entrelace les morceaux de manière à faire alterner dans chaque partie les formes métriques et les sujets, décelé un dessein délibéré, comme la *polymétrie* du commencement du premier livre des *Odes* dans Horace. On peut rapporter environ à l'année 700, av. J. C. 54, l'époque de la formation du recueil; CXIII, 2, fait allusion aux événements de 699/55; XI, 12, XXIX, 20, LIII, 2, à ceux de 700/54, et sauf LII, qui peut d'ailleurs s'expliquer d'une façon satisfaisante, on ne trouve rien qui rappelle les années suivantes, lesquelles auraient pourtant bien autrement dû, s'il eût vécu, inspirer la verve satirique de Catulle.

Le poète était lié avec le groupe d'écrivains qui tentaient, en imitant les Alexandrins, de renouveler la poésie latine, parmi lesquels il nomme Calvus, Cinna, Anser, Asinius Pollion, Hortensius, Cornificius. Il est possible que ses rapports avec Cicéron n'aient pas été bien cordiaux, et la pièce XLIX peut s'expliquer autrement qu'on ne le fait d'ordinaire (Cf. Süss, *Catulliana*, p. 29 et suiv.). Est-il un de ces *Cantores Euphorionis* que raille l'orateur (*Tusc.* III, 45; *Ad Attic.* VII, 2, 1)? Dans Cicéron, *Ad Q. fr.* II, 13, 4, se trouvait-il une allusion à XXV, 2? Il est peu probable que dans certains passages de Lucrèce et de Catulle que l'on a complaisamment rapprochés, on doive chercher une imitation que l'un des deux poètes aurait faite de son émule

(Jessen, *Ueber Lucrez und sein Verhältniss zu Catull und. Späteren*, Kiel, 1872). Mais l'œuvre de Catulle fut de bonne heure hautement prisee, si l'on en juge par ce qu'en dit Cornélius Népos (*Attic.* 12). Virgile l'imita moins qu'il n'a fait pour Lucrèce, mais l'imita toutefois de manière à ce qu'on ne puisse s'y méprendre, d'abord dans les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, puis dans l'*Énéide*. Horace est mécontent du bruit que ses admirateurs font autour de ses poésies (*Sat.* 1., 10, 9), et tout en s'attribuant la gloire d'avoir le premier introduit chez les Romains les mètres des Éoliens et la poésie lyrique, ce qui est faire tort à Catulle, il laisserait peut-être plus d'une fois reconnaître des reminiscences involontaires de son prédécesseur. Les auteurs anonymes des petits poèmes qui nous sont parvenus sous le nom de Virgile imitent au contraire Catulle de façon à bien montrer l'admiration qu'ils professent pour lui. Tibulle, Propertius, Ovide le nomment comme leur modèle. Les témoignages se rencontrent ensuite dans Velleius (II, 36), dans Sénèque le rheteur (*Controv.* 19). Sénèque le philosophe reproduit un de ses vers dans l'*Apocolocyntose*. Plinius l'ancien, Plinius le jeune le citent à plusieurs reprises avec éloge. Martial l'imita sans cesse (Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*). Son nom, des allusions à ses poésies ou à des circonstances de sa vie se lisent dans Tacite, Juvénal, Quintilien, Suétone, Aulu-Gelle; plus tard dans Ausone, Macrobie, Apulée, Sidoine Apollinaire, Boèce, Charisius, Diomède, Térentianus Maurus, Nonius, les grammairiens et les scholiastes. Mais ici trouve sa place l'indication d'une théorie suggérée d'abord par M. L. Müller (*Præfat.* p. XII) et reprise par M. Bæhrens (*Proleg.* p. XLVI, XLVII). C'est que vers le temps de Fronto, un grammairien, d'ailleurs plein d'admiration pour Catulle, y trouvant des archaïsmes assez nombreux, essaya de lui rendre ce qu'il croyait être l'orthographe ancienne régulière. Toutefois M. Schulze, *Hermes*, t. XIII, p. 50 et suiv. a combattu ces vues dans une discussion serrée qui s'appuie sur une exacte comparaison des leçons de l'*Oxoniensis* et du *Sangermanensis*, et sur une collation nouvelle de l'*Oxoniensis*, qui a fait relever quelques inexactitudes dans celle de M. Bæhrens. En tout cas, les citations des auteurs anciens nous montrent souvent qu'il possédaient, avant le temps qui vient d'être marqué, une leçon préférable à celle qui domina ensuite et à ce que nous avons nous-mêmes.

La dernière mention que l'on trouve de Catulle, en avançant dans les siècles, est d'Isidore de Séville, *Origin.* VI, 12, et XIX, 2 et 3 (dans le livre XIX il rapporte des vers de Catulle en les attribuant à Cinna). Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'Isidore de Séville ait eu le

texte lui-même sous les yeux, et, comme beaucoup de grammairiens de l'antiquité, il a pu noter le passage d'après des compilations semblables à la sienne. La connaissance de Catulle semble donc avoir diminué. Il faut descendre jusqu'à Rathier, évêque de Vérone du milieu du x^e siècle, qui dans un de ses sermons prononcé peut-être en 965, rappelle le nom de notre poète, *Catullum numquam antea lectum* (voir pour les détails les préfaces d'Ellis, de Schwabe, de L. Müller, de Bæhrens). Puis il n'est plus question du poète, et l'on ne trouve pas d'allusion à ses vers qui décèle la connaissance incontestable du recueil entier jusqu'au commencement du xiv^e siècle. Une épigramme latine qui se lit dans quelques manuscrits, et dont l'auteur, Benvenuto de Campesani, est mort vers 1330, nous annonce que Catulle, c'est-à-dire un manuscrit de Catulle, est de nouveau à Vérone. Des citations faites dans un ouvrage composé en 1329, les *Flores moralium*, et aussi d'autres insérées dans son Histoire de Vérone par Guillaume de Pastrengo, qui écrivait de 1295 à 1360, témoignent de l'existence de ce manuscrit. Pétrarque, qui est allé à Vérone l'an 1345, semble en diverses circonstances montrer qu'il l'a feuilleté. En 1374, un savant Florentin, Coluccius Salutati, réclame une copie de Catulle à un autre savant, qui résidait à Vérone. Mais ici la série des manuscrits datés commence par le *Sangermanensis*, dont la transcription a été terminée le 19 octobre 1375, comme le marque une indication tout-à-fait spéciale mise par le copiste à la fin du volume. Ce manuscrit, qui a appartenu à la collection de Saint-Germain-des-Près, et c'est de là que vient son nom actuel de *Sangermanensis*, est aujourd'hui déposé à la Bibliothèque Nationale, sous le chiffre 14137.

Ce n'est donc qu'une copie du texte de Vérone, lequel aujourd'hui a disparu, et ce n'est pas non plus le plus ancien témoin manuscrit de l'œuvre de Catulle; car un recueil de morceaux divers, déposé aussi à la Bibliothèque Nationale, sous le chiffre 8071, qui a été possédé par Jacques-Aug. de Thou, et que pour cette raison on nomme le *Thuaneus*, contient la pièce 1xii. Ce *Florilegium*, comme on l'appelle d'ordinaire, a été écrit à la fin du ix^e siècle ou au commencement du x^e, et a été copié d'après un original formé entre le milieu du vii^e et le ix^e.

Voici maintenant les déductions très-vraisemblables que l'examen des divers manuscrits, du *Sangermanensis*, du *Thuaneus*, et aussi des autres, a suggérées aux savants qui se sont occupés du texte de Catulle.

Au milieu du naufrage de l'antiquité classique, au commencement

du moyen-âge, un exemplaire de Catulle a dû exister vers le VIII^e siècle en Gaule. Bæhrens, p. XLIV de ses *Prolegomènes*, d'après certains indices, pense qu'il était écrit en lettres capitales. D'un autre côté, Scaliger, au XVI^e siècle, L. Müller, Bæhrens, aujourd'hui, croient reconnaître, à travers les fautes des manuscrits que nous possédons, des traces d'écriture lombarde; Ellis, des traces d'écriture mérovingienne. Il n'y a dans tout cela rien d'inconciliable. Nous ne pouvons savoir au juste le nombre des transcriptions par lesquelles a passé le texte de Catulle avant d'arriver à nous; ainsi il a pu retenir l'empreinte des diverses mains qui nous l'ont transmis.

De l'archétype il a été fait probablement plusieurs copies; de l'une est sorti le morceau inséré dans le *Thuaneus*; de l'autre, l'exemplaire que Rathier eut à Vérone. Rathier apporta-t-il avec lui cet exemplaire? L'emporta-t-il à son départ? C'est sur quoi les philologues disputent sans pouvoir rien prouver. L'exemplaire qui reparait à Vérone, au commencement du XIV^e siècle, est-il celui que Rathier avait connu au X^e? Encore un problème insoluble. Mais, en l'absence de témoignages contraires, on peut supposer que c'était le même, ou une copie issue de celui-là.

Dans tous les cas, le manuscrit, actuellement perdu, qui se trouvait à Vérone au commencement du XIV^e siècle, et qui était issu d'un manuscrit subsistant en Gaule au VIII^e siècle, a été le père de tous ceux que nous connaissons aujourd'hui. La question à résoudre, question fort épineuse, est de savoir si ceux-ci, à leur tour, ont été directement transcrits de celui de Vérone, ou s'il y a eu, dans l'intervalle, des intermédiaires. Pour le *Sangermanensis*, la question est hors de doute; il a été copié sur celui de Vérone; il restera à apprécier avec quelle fidélité. Le manuscrit d'Oxford, l'*Oxoniensis*, connu seulement depuis que M. Ellis en a usé pour son édition, examiné de nouveau par M. Bæhrens, dont la collation beaucoup plus approfondie est complétée par les indications de Schulze, *Hermes*, XIII, p. 50 et suiv., est dans le même cas que le *Sangermanensis*. Il dérive directement du manuscrit de Vérone; le copiste semble même avoir quelquefois essayé d'imiter la forme des lettres qu'il avait sous les yeux. Enfin la ressemblance du parchemin, de l'encre, de l'écriture permettent de croire qu'il a été copié à peu près vers le même temps et par le même copiste que le *Sangermanensis* (Bæhrens, *Proleg.*, p. XIV). Quant aux soixante-dix autres manuscrits environ, qui existent dans les diverses bibliothèques, aucun de ceux qui sont datés ne remonte plus haut que l'année 1412, dans laquelle a été écrit le *Bononiensis*. Le *Datanus*, sur lequel s'appuyait surtout le travail de Lachmann, est

de 1463. Le manuscrit de Laurent Santen, le *Colbertinus* (n° 8134 de la Bibliothèque Nationale), le *Hamburgensis* de Schwabe, les *Riccardianus*, *Ambrosianus*, *Phillippensis*, *Laurentiani*, *Vaticanus*, *Venetus*, *Vicentinus*, etc., d'Ellis, formant d'ailleurs entre eux des groupes distincts les uns des autres, laissent voir de notables différences entre leurs leçons et celles du *Sangermanensis* et de l'*Oxonien-sis*. Ils ont tous été copiés en Italie au temps de la Renaissance. Or on sait quelles libertés prenaient avec les textes les savants de ce temps-là, surtout les savants italiens. Les différences que l'on remarque sont-elles des conjectures, ou des alterations qui se multiplient dans la transcription à mesure que l'on s'éloigne du modèle primitif, ou bien sont-ce les copistes de G et de O (il est commode de désigner, comme on le fait d'ordinaire, le *Sangermanensis* ou *Germanensis* et l'*Oxonien-sis* par la lettre initiale de leur nom) qui ont moins bien lu que ceux de D (le *Datanus*) par exemple, et C (le *Colbertinus*), etc.? Ainsi M. Ellis croit D issu, indirectement peut-être, mais issu ou bien d'un texte autre que le manuscrit déposé à Vérone au xiv^e siècle, ou bien d'une copie de ce manuscrit plus exacte que G, et selon lui peut-être G lui-même n'est-il que la copie d'une copie intermédiaire? Au contraire, M. Bælhrens juge que tous les manuscrits, sauf O, dérivent de G et que par conséquent une fois O et G connus, on doit négliger les autres. Mais, s'il y a une présomption en faveur de G et de O, à cause de leur ancienneté incontestable, s'ils semblent nous représenter plus directement l'état du manuscrit de Vérone, on n'a jamais encore prouvé, comme le dit parfaitement M. Bonnet, que les autres dérivent de G, et il n'est pas impossible que quelques-uns, issus d'une autre copie de l'original, aient conservé, malgré leur altération, des leçons meilleures que celles qui sont dans G et O. Sans doute G. et O, à la fois par leurs ressemblances et leurs différences, se soutiennent et se font valoir réciproquement. Mais tant que la filiation exacte de D et des autres n'a pas été exactement établie, on peut croire qu'ils émanent non d'un texte autre que le manuscrit de Vérone (il n'y a pas trace qu'un autre manuscrit ait existé), mais d'une copie autre que G et O, et quoique G et O, plus rapprochés de l'original, doivent servir de base à la critique, les autres ne peuvent être absolument négligés.

Tout n'est point d'ailleurs terminé lorsque l'on s'arrête surtout au texte de G et de O (en y ajoutant, bien entendu, le *Thuanus*, T, pour la pièce LXII), comme l'instrument le plus sûr pour rétablir d'abord ce qu'il y avait dans le manuscrit de Vérone, et ensuite ce qu'il pouvait y avoir dans la version dont le manuscrit de Vérone nous trans-

mettait le dépôt plus ou moins altéré. Entre G et O, il y a des différences assez considérables.

Ces différences portent d'abord sur les leçons, et elles sont passablement nombreuses. Mais les ressemblances sont telles que G (du moins la leçon primitive) et O doivent avoir été copiés sur le même manuscrit. O, par le soin qu'a montré le transcritteur à imiter quelquefois l'écriture de son modèle, à reproduire plus exactement l'écriture archaïque, semble un témoin volontairement plus fidèle. Mais, comme le dit M. Bonnet (*Revue Critique*, xi^e ann. n^o 4, p. 63), en une foule d'endroits O serait inintelligible sans G, il est rempli de fautes que G a évitées.

Il y a de plus une particularité fort remarquable à constater, c'est que G a, pour la plupart des pièces, ces titres, *Ad Cornelium*, *Ad Varum*, etc. que portent en général les manuscrits du xv^e siècle et qui ont été reproduits dans un certain nombre d'éditions, tandis que ces titres manquent dans O ; que G laisse voir soit en marge, soit entre les lignes, une grande quantité de variantes, tandis qu'il n'y en a que fort peu dans O. Enfin, O offre dans le texte tantôt ce qui est dans le texte de G, tantôt ce qui est dans les variantes de celui-ci. Est-ce O qui a copié insuffisamment le manuscrit de Vérone ? est-ce G qui y a ajouté ? M. Bæhrens croit que O n'a copié que la première main du manuscrit de Vérone, V, sans s'occuper, sauf un extrêmement petit nombre de cas, des additions de tous genres, variantes, gloses, etc., qui s'y trouvaient. Et de fait, il est fort vraisemblable que V ait été un texte corrigé et chargé d'additions. Quant aux titres, dont on trouve la trace déjà dans un livre postérieur de peu d'années (Bæhrens, *Præfat.* p. xxxii) à l'apparition nouvelle de V à Vérone, il est probable qu'ils ne reposent pas plus que ceux des odes d'Horace sur une tradition vraiment ancienne. Il est possible qu'ils ne se soient pas tous trouvés dans V ; il est possible qu'ils aient été ajoutés au moins en partie depuis que V reparut à Vérone et imaginés par ceux qui alors le possédaient. Les systèmes que l'on a établis sur le nombre des lignes et des pages donnent lieu à mille difficultés et ne peuvent s'imposer à la réflexion. M. Bonnet dit fort justement que le transcritteur de O a pu faire « quelquefois son choix entre la leçon du texte de V et la variante interlinéaire, ou essayer de corriger V. » Quant à G, on ne peut croire, comme le prétend M. Bæhrens, que les variantes et les gloses soient toutes de la même main. M. Ribbeck, qui a examiné le manuscrit à son passage à Paris, en octobre 1876, m'a dit à moi-même qu'il était d'un avis contraire. Dübner, qui l'a collationné pour Schwabe, y reconnaissait quatre mains diffé-

rentes ; M. Bonnet en admet trois au moins, auxquelles sont dues des corrections de lettres ou des surcharges dans le texte même, des variantes interlinéaires ou marginales, quelques gloses, une partie des titres, écrits d'une main différente, et placés entre les lignes ou en marge, et non dans un interstice spécial. Enfin moi-même une étude attentive du manuscrit m'a fermement convaincu que, sans que l'on puisse toujours les discerner sûrement à chaque endroit, il y a certainement trace de plusieurs écritures, de temps assez divers.

La conclusion de M. Bonnet est donc irréfutable : « G, dans son état actuel, est un manuscrit diversement interpolé. » Il a pu reproduire des gloses et des variantes de V, lesquelles elles-mêmes pouvaient être soit anciennes, soit ajoutées depuis la réapparition de V à Vérone. Il a pu être corrigé et remanié d'après une autre copie de V, soit antérieure (M. Bonnet, d'après M. Ellis, fait très-bien observer qu'il n'est pas prouvé qu'il n'y eût pas de copies de V plus anciennes que G, et si l'auteur de G ne les connaissait pas, les possesseurs subséquents de G ont pu s'en servir), soit postérieure (car si l'on a copié O sur V, on a pu en faire aussi d'autres transcriptions). Il a pu être corrigé plus tard par l'un de ses possesseurs, à l'aide de manuscrits indirectement issus de V. En conséquence « on ne peut prendre en toute sécurité, comme dérivé directement de V, que le texte lui-même, sans corrections, ni variantes. »

Ci-dessous, on trouvera donc toutes les variantes de O et de G, au texte que l'on peut voir plus haut, les variantes de O d'après M. Ellis et M. Bæhrens, et bien entendu la préférence sera donnée au second, quoique la différence entre les deux collations soit indiquée autant que cela sera possible, lorsque l'indication nettement formulée par Ellis ne sera pas celle de Bæhrens ; les variantes de G, d'après ma propre collation, sans cesse éclairée par celle qu'a publiée Roszbach en 1859, celle que Dübner a fournie à Schwabe, celle d'Ellis, celle de Bæhrens, et les particularités soigneusement relevées par M. Bonnet. Les variantes de T seront ajoutées pour la pièce LXII, et d'après Lachmann, Schwabe, Ellis, L. Müller, il sera fait un choix, assez sobre d'ailleurs, des variantes des autres manuscrits. Les manuscrits seront signalés par les lettres qui servent d'ordinaire à les désigner ; l'indication V, admise d'ordinaire lorsque les textes sont d'accord et semblent ainsi reproduire le modèle, reste trop conjecturale pour être accueillie ici.

Un moment on avait pu songer à présenter en outre les variantes des principales éditions depuis les commencements de la typographie, de manière à faire voir d'un coup d'œil l'histoire du développement

du texte. Après réflexion, il a semblé préférable d'y renoncer, de crainte d'étendre outre mesure les dimensions de ce volume, et le choix que l'on montrera de telles variantes sera fort restreint.

Pour l'orthographe, le plan suivi a été de conserver les formes légitimes du temps de Catulle que présentent les manuscrits, gardant ailleurs les formes régulières de l'orthographe classique, telle qu'elle est en général définie par Brambach. On pourra ainsi voir le même mot écrit de deux façons différentes à des intervalles assez rapprochés. Mais cet inconvénient, qui n'aurait pas beaucoup choqué les Romains, n'est-il pas moindre que celui de faire disparaître des témoignages vraisemblablement anciens de la forme des mots, ou que celui de refaire de toutes pièces, au risque d'erreurs graves, comme le grammairien du temps de Fronton, que supposent L. Müller et Bæhrens, l'orthographe de tout le volume? Les archaïsmes qui ont été acceptés sont au moins des leçons de l'un des deux manuscrits principaux.

Le commentaire contiendra plus d'une fois des corrections au texte qui est placé en face de la traduction. Ce texte a été pour la première fois établi en 1873, sur celui de L. Müller, à l'aide des collations de Schwabe, et d'un premier examen de G, qui me semblait le manuscrit auquel il fallait surtout s'arrêter. Il a subi déjà quelques remaniements dans le cours de l'impression. Mais depuis que la publication de M. Bæhrens a fourni une image plus complète de O que ne l'avait fait M. Ellis, depuis les discussions diverses auxquelles a donné lieu le système de M. Bæhrens, surtout de la part de M. Schulze et de M. Bonnet, enfin grâce à la lecture des derniers travaux relatifs à Catulle, les vues de l'auteur se sont modifiées sur quelques points, et comme il n'était pas possible de faire réimprimer les pages qui eussent appelé des corrections, il a paru suffisant d'indiquer dans le commentaire, ces corrections qui pourront trouver place dans une autre édition, s'il doit y en avoir une plus tard.

Vu l'espace, nécessairement restreint, qui est réservé au commentaire dans un livre de ce genre, ce commentaire sera, par la force des choses, peu étendu. Il contiendra, comme il a été dit plus haut, les variantes principales, au besoin quelque courte discussion de critique, quelques indications biographiques et historiques indispensables, ce qui est suffisant de métrique pour se rendre compte de la versification de Catulle, l'indication des imitations les plus certaines qu'a faites le poète, ou dont il a été l'objet, chez les anciens, enfin quelques observations grammaticales sur la langue, et çà et là quelques remarques de goût sur le style et la composition.

Les sources de ce travail sont les éditions antérieures, les dissertations nombreuses qui ont eu pour objet l'établissement ou l'interprétation du texte de Catulle. M. Rostand, avec une exactitude qu'on ne saurait trop louer, a donné dans sa *Préface* la liste des traductions les plus importantes, et s'est acquitté rigoureusement du devoir de les examiner. Pour moi, j'ai vu presque toutes les éditions anciennes qui sont indiquées ci-dessus, et que possèdent les différents dépôts publics où j'ai accès, en particulier celles de 1475, 1481, 1486, Muret, Statius, Scaliger, Passerat, Vossius, Vulpius. Ma propre bibliothèque, en fait de textes anciens, ne m'a fourni que l'Aldine de 1502. Mais pour les derniers temps, sans parler des résultats recueillis dans les principales histoires de la littérature latine, j'ai pu réunir Sillig, 1823, Naudet, 1826, Lachmann, 1861, les Dissertations de Haupt, contenues dans ses *Opuscula*, la traduction de Heyse, 1855, la réimpression de 1857 du Catulle de Rossbach, avec le Programme de Breslau, 1859, qui contient les collations faites autrefois pour Sillig, l'édition de Haupt de 1861 (je n'ai pu avoir celle de 1868), la dissertation de Pleitner, *Des Qu. Valerius Catullus Hochzeitgesange*, 1858, la traduction de Hertzberg et Teuffel, avec le commentaire abrégé qui l'accompagne, 1862, les *Catull's Gedichte* de Westphal, 1870, l'édition *Teubneriana* de L. Müller, 1870, l'édition d'Ellis, 1867, les *Quæstiones* de Schwabe, 1862, et son édition de 1866, *l'Esquisse littéraire et historique* de Ribbeck, 1872, don gracieux de l'auteur, que j'ai eu l'avantage de voir à Paris en septembre 1876, la Dissertation de Schulze, *De Catullo Græcorum imitatore*, 1871, celle de Hupe, *De genere dicendi C. Valerii Catulli*, 1871, celle de Reeck, *De Catullianorum carminum re grammatica et metrica*, 1872, celle de Teuffel, *De Catulli, Tibulli, Propertii vocibus singularibus*, 1872, les *Quæstiones Catullianæ* de Bœhme, 1872, le Programme de Kiel, donné par Jessen, *Ueber Lucret und sein Verhältniss zu Catull and Späteren*, 1872, les *Analecta Catulliana* de Bæhrens, 1874, et son édition, 1876, la Dissertation de Peiper, intitulée *Q. Valerius Catullus, Beiträge zur Kritik seiner Gedichte*, 1875, celle d'Overholthaus, *Syntaxis Catullianæ capita duo*, 1875, celle de Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, 1876, les *Catulliana* de Süss, Erlangen, 1876, les *Studien zu Catullus* de Pleitner, Programme de Dillingen pour 1876, et enfin le *Commentaire* d'Ellis sur Catulle, 1876, volume de quatre cents pages, servant de complément à son édition de 1867, lequel quoique bien volumineux pour un auteur élégant et délicat comme Catulle, et cependant laissant sur certains points regretter des lacunes à l'observateur attentif, est aujourd'hui ce qu'il y a sur le

poète de plus exact et de plus complet. Enfin, l'auteur mettra quelquefois à contribution les papiers manuscrits de M. Patin, dont une bienveillante disposition des derniers temps de la vie de l'illustre savant l'a rendu possesseur.

Parmi les articles les plus importants publiés récemment par les journaux philologiques, suscités par les éditions et les brochures dont le titre a été ci-dessus indiqué, et dont il a été fait usage, il convient de citer dans le *Rheinisches Museum*, ceux de Bergk et de Riese; dans les *Jahrbücher für Philologie*, ceux de Teuffel, de Riese, de Magnus; dans le *Philologus*, de Fröhner; dans l'*Ienaer Literat. Zeitung*, de Schwabe; dans la *Zeitschrift für Gymnasialwesen*, de Schulze; dans l'*Academy*, d'Ellis.

Assurément le travail ci-dessous sera loin d'être parfait. Le lecteur cependant aura pu voir dans le texte un aspect nouveau de Catulle, dans la traduction un effort plus intense pour faire passer en français les beautés originales du modèle. L'espoir de l'auteur du commentaire est que son œuvre accompagnera suffisamment celle de son collaborateur, et contribuera, dans sa mesure, à faire concevoir à ceux qui le liront une image plus vraie d'une âme et d'un esprit antiques, une idée plus approfondie d'un monument remarquable de l'art des anciens.

TITRE

G : *Catulli Veronensis liber incipit*. O : *Catullus Veronensis poeta*, « manu paulo recentiore, » selon Bæhrens. D, le Colbertinus, le Riccardianus, le Cujacianus, selon Scaliger, donnent pour prénom au poète Q. On croit aussi trouver ce prénom dans Pline, H. N. XXXVII, mais les meilleurs mss. omettent la lettre Q en cet endroit. Apulée, *Apol.* X (§ 405 Oudend., p. 15 Krüger) écrit : « Eadem opera accusent C. Catullum quod Lesbiam pro Clodia nominarit. » Suétone, éd. Reifferscheid, p. 39 : « Gaius Valerius Catullus scribtor lyricus Veronæ nascitur. » Excerpt. ex Hieronym. Ol. 173, 2. Cf. les notes critiques d'Ellis, et Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 9 et suiv. Ont adopté le prénom de *Quintus*, parmi les modernes : Scaliger, Lachmann, Roszbach, Haupt, L. Müller, Pleitner, Peiper.

1^a.

NOTES CRITIQUES. G. *Ad Cornelium* (encre rouge). Note en marge de G : *Genus metri faleuticum endecasillabum. Constans ex quinque pedibus primo spondeo secundo dactilo et tribus trocheis inter quos recipitur et spondeus maxime in fine ponitur et quoque iambus in primo pede et aliquando trocheus.* — 1. Qui, G O, Guillaume de Pastrengo, dans son livre *De originibus rerum*, p. 88^b. Cui, Ausone, * *Præfat. Griphi*, * *Idyll. XI*; * *Præfat. ad Pacat.*, * 1; Terentianus Maurus, 2562, 2567; Isidor. *Origg.* VI, 12, 3. Cui est dans un certain nombre de mss. d'ordre secondaire. Quoi est adrpis par l'éd. princeps, celle de 1475. Cui se trouve dans l'Aldine de 1502, Depuis Muret, on ne voit plus d'autre leçon que *quoi*. — 2. *Arido*. G O, Ausone, Isidore, Cæsius Bassus, p. 260 sq. Keil, Terentianus Maurus, 2560 et suiv., Marius Victorinus, p. 148, Keil; Atilius Fortunatianus, p. 261, K.; Schol. Veron. *Ad Verg. eclog.* vi, p. 73, K. La plupart des manuscrits de second ordre, c'est-à-dire LCHD¹, ont *arido* ou *arrido*. Les Italiens du xv^e siècle, d'après Lachmann, *arida*. Cette leçon est due au témoignage de Servius, *ad Æn.* xii, 587 : * *Pumicem autem iste masculino genere posuit et hunc sequimur : nam et Plautus ita dixit : licet Catullus dixerit feminino.* * *Arrida* se trouve dans Guillaume de Pastrengo. L'Édition Princeps, celle de 1475, ont *arido*. Parthénien, éd. 1486, écrit *arida*. Depuis lors cette leçon a été admise par les éditeurs, excepté Palladius, 1500; Statius, 1566; Conr. de Allio, 1738; Lachmann, 1829, 1861; Ellis, 1866; Bæhrens, 1876. Ellis range Haupt parmi ceux qui admettent *arido*; l'édition de 1861 a *arida*. Le même savant croit que le passage de Servius s'applique à quelque fragment perdu, ce qui n'a aucune vraisemblance. Les citations qui ont été faites de ce passage n'ont pas le caractère formel du témoignage de Servius, qui montre quelle était à cet égard la doctrine critique de l'antiquité. — 3. G : *tām* (= *tamen*) *cum ausus ē*. Les manuscrits de second ordre : *jūm tamen*, O : *tñ*. *Tum* est restitué dès l'Édition Princeps. — 4. G : *eum* corrigé en *euum* [Bonnet]. — GO : *cartis*. Pour cette orthographe, cf. Brambach, *Hülfsbüchlein*, etc., p. 31. — 5. GO : *iupiter*. Cf. Brambach, *Hülfsbüchl.* p. 45. Quant à *j* pour *i* consonne, je n'ai pas hésité à le maintenir. (Cf. Œuvres de Virgile, 2^e édit. t. I, p. lx). — 6. GO : *quare tibi habere quicquid hoc libelli*. Au-dessus de *libelli*, un correcteur G2, suivant Dübner [Schwabe], a écrit *al' mei*. Les anciennes

éditions, Aldine de 1502, par exemple, ont déjà fait l'interversion des mots que le mètre rend nécessaire. Bæhrens : *quare tu tibi habe mei hoc libelli*. Süss, *Catull.* 1, p. 14, pense que la formule plus usuelle *tibi habe* a trompé le copiste. — 9. GO omettent o, rétabli depuis Palladius, 1500. D écrit *quidem* au lieu de *quod*. G : *qd'* Lachmann croit à un vers omis après *libelli*. Il écrit *qualecunque quidem*, croit à une fin de vers omise, admet une lacune au vers suivant avant *patrona virgo*. Haupt de même. Munro, *Criticisms and Elucid. of Catullus*, p. 1, propose, après Bergk, l'ingénieuse correction que voici : *patronei ut ergo*, ce qui signifierait donc : afin que le nom de celui qui veut bien s'en faire le patron lui assure l'immortalité ; les derniers vers seraient alors adressés à Cornélius Népos. — 10. O : *perie*, c'est-à-dire, *perimne* (Bæhrens). D : *peremne*. — G : *seclo*. J'ai noté avec soin toutes les circonstances où *æ* est remplacé par *e*. En effet, quelquefois ce remplacement n'a pas lieu ; on trouve *æ* ou *ε*. Bæhrens n'ayant pas noté exactement cette faute, on peut croire, d'après ce qu'il dit page xxxi, que partout où G a *e*, il en est de même de O.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en vers phalécien ou hendécasyllabes. Le premier nom vient du poète alexandrin Phalæcus qui s'en est servi habituellement, *κατὰ στίχον*, c'est-à-dire sans mélange d'autres espèces de vers. Le second, cf. Catulle, xxxii, 1, vient du nombre des syllabes. Le vers phalécien, qui appartient à la catégorie des vers logaédiques, a été introduit par Lévius et Varron chez les Romains, et y est devenu extrêmement populaire. Il se compose de cinq pieds dont le premier est un trochée, un spondée ou un iambe, formant ce que les métriciens appellent la base, puis d'une série glyconique, c'est-à-dire d'un dactyle et de trois trochées. En voici la figure : $\overline{\text{u}} \text{u} | - \text{u} \text{u} | - \text{u} | - \text{u} | - \overline{\text{u}}$.

La pièce est adressée à Cornélius Népos, originaire, comme le poète, de la Gaule Cisalpine, peut-être de Ticinum, sur les bords du Pô. Cf. Pline, *H. N.*, III, 18, 127 ; Pline le jeune, *Ep.* IV, 28, 1, et l'article de l'*Hermès*, III, p. 62, Rem. 1, cité par Teuffel. Corn. Népos rapproche les noms de Catulle et de Lucrèce, *Attic.* 12, 4. On a agité la question de savoir si cette dédicace s'applique à l'œuvre entière de Catulle ou seulement à la première partie, qui contient les pièces 1-LX. Cette dernière opinion, partagée par Ellis et Süss, *Catulliana*, I, 24, est très-vraisemblable si l'on remarque que la place donnée à l'épithalame de Manlius en fait une sorte de pièce initiale des poèmes LXI, LXII, LXIII, LXIV, et que la dédicace à

Hortensius de la pièce XLV semble aussi embrasser tous les morceaux en vers élégiaques issus de l'imitation de Callimaque, *Bariada*. Mais il faut aussi considérer que la pièce I est la seule dédicace formelle d'une série de morceaux, que c'est par un artifice de disposition que les pièces LXI et LXV deviennent des dédicaces pour plusieurs morceaux, la pièce LXV étant un envoi plus spécialement pour la pièce LXVI. La pièce I, au contraire, a été composée exprès, une fois le recueil entier terminé; la partie à laquelle elle sert plus particulièrement de préambule est la première, et la disposition de toute l'œuvre, j'entends des trois parties unies les unes aux autres, est sortie d'un dessein formé (Süss, *Catull.* I, p. 23). Cette dédicace s'appliquant donc plus spécialement à la première série de I à LX, domine cependant l'œuvre entière. C'est ainsi qu'Horace, lorsqu'il a publié les trois premiers livres des *Odes*, a placé évidemment par honneur la pièce consacrée à Pollion en tête du second livre, et que pourtant la dédicace adressée à Mécène, en tête du premier livre, domine le recueil tout entier. — 1. Cf. Martial, III, 2, 1 : « Cujus vis fieri, libelle, munus. » — *Lepidum*. Cf. VI, 17. — *Novum*. Le livre est nouveau, car il vient d'être achevé dans sa fabrication (*modo*); mais le malin Catulle croit bien aussi qu'il ne ressemble à aucun de ceux qui l'ont précédé. Cf. Virg. *Buc.* III, 86 : « Nova carmina. » — 2. *Arida pumice expolitum*. Cf. XXII, 8; Martial, VIII, 72, 1-3; Tibulle, III, 1, 9. Les anciens, après avoir collé ensemble les feuilles de papyrus ou de parchemin (*membrana*), sur lesquelles un texte était écrit, polissaient ces feuilles à la pierre ponce par une opération semblable à notre satinage. *Aridus pumex* est une expression proverbiale, cf. Plaute, *Aulul.* II, 4, 18. — 3. Pline cite ce passage, *H. N.* Præfat. 1 : « Namque tu solebas putare esse aliquid meas nugas, ut obicere moliar Catullum contreraneum meum (agnoscis et hoc castrense verbum). » — 4. *Nugas*. Cette expression, d'après ce qui a été dit plus haut, désigne plus particulièrement les poésies érotiques et malignes en mètres divers de I à LX. Cf. Martial, IX, 1, 5; II, 86, 9 et 10; VII, 26, 7, 8. Cornélius Népos avait lui aussi fait des vers érotiques; cf. Pline le Jeune, *Ep.* V, 3, 6. — 5. *Jam tum*. Bien avant que Catulle eût fait cette dédicace. — *Unus Italorum*. Cependant Varron et Atticus ont aussi composé des abrégés d'histoire universelle. Cornélius Népos l'a-t-il fait avant eux ou bien est-ce le poète qui dédaigne ou ignore toute autre œuvre que celle de son ami, c'est ce que l'on ne peut décider. — 6. *Omne ævum*. Cic. *Brutus*, III, 13 : « Omnem rerum memoriam » — *Explicare*. Cicéron, *Brutus*, IV, 15 : « Explicatis ordinibus temporum. » — *Tribus chartis*. Catulle fait allusion

aux *Chronica*, en trois livres sans doute, d'après son expression, que Cornélius Népos avait composés. Halm en a rassemblé les fragments, p. 119 de son édition. — 8. *Quicquid hoc libelli*. Expression partitive; cf. Virgile, *Æn.* 1, 78 : « Quodcumque hoc regni. » Overholthaus a rassemblé de nombreux exemples de Catulle, p. 29. — 9. *Quicquid... quaecumque*. Asyndeton justifié par l'usage de Catulle; cf. Süss, *Catull.* 1, p. 13. Il y a d'ailleurs une gradation dans l'expression du dédain que le poète affecte pour son livre. — *Patrona virgo*, la Muse. Cf. Suét. *Gramm.* 6 : « Poetæ sunt sub clientela Musarum. » — 10. *Maneat*. Cf. Callimaque, fr. 121, Blomf.: *ποῦλὸν μένωσιν ἔτος*. Cinna, cité par Suétone, *Gramm.* 11 : « Sæcula permaneat nostri Dictynna Catonis. » *Perenne* s'oppose à *novum* du v. 1. Süss, *Catull.* 1, p. 13, cite ce vers de la *Ciris*, 100, dans l'invocation aux Piérides, où il semble y avoir une réminiscence de Catulle : « Atque novum æterno prætexite honore volumen. »

1^b.

NOTES CRITIQUES. — Ce morceau n'est pas la dédicace, c'est une préface aux lecteurs, et l'idée de l'avoir mise après la dédicace fait voir encore, ce semble, que la dédicace, tout en étant plus spéciale à une partie du recueil, le domine tout entier. D'ailleurs cette préface n'occupe pas dans les manuscrits la place qu'elle a ici. Elle se compose de deux fragments, l'un de trois vers qui est après XIV, 23, l'autre de trois vers aussi qui est après II, 10. Les anciens éditeurs avaient déjà exercé leur critique sur ces deux fragments. Après II, 10, Guarini supposait une lacune d'au moins un vers, et Lachmann, après lui, Haupt, Ellis, L. Müller, ont laissé l'espace d'un vers. Rossbach a compris qu'il s'agissait d'un fragment mutilé d'une pièce à part. Guarini et après lui Avancius, l'éditeur de l'Aldine de 1502, ont déplacé le second morceau et l'ont mis entre les vers 13 et 14 de XVI. Ainsi font Muret, Scaliger. Dans Vossius, Vulpius, Dœring c'est un fragment à part, auquel ils ajoutent XVI, 14. Depuis on a laissé en général ces trois vers isolés sous le chiffre XIV^b. Pleitner, *Des Q. Val. Cat. Hochzeit Gesänge*, p. 90, et Klotz ont remarqué le rapport du second fragment et du premier et en ont fait une seconde pièce de six vers. Schwabe l'a placée après 1, comme préface, et j'ai d'abord fait comme lui. Mais touché des raisons que donne Süss, *Catull.* 1, p. 28 (le principe de *variatio*), je crois maintenant avec celui-ci

et Bæhrens qu'il faut rendre à cette pièce le chiffre 11^b, que lui assigne la place gardée par la seconde partie du morceau, cause de tout le trouble intervenu et ingénieusement expliqué par Pleitner. Certains s'étonnent qu'il y ait deux préfaces, voisines l'une de l'autre; mais Martial, xiv, en a trois. Voyez Süss, *Catull.* 1, p. 3 et suiv. — Les vers 1-3 suivent xiv, 23; les vers 4-6 suivent 11, 10, sans aucun intervalle, dans les manuscrits. — 3 : G a *admovere*; du silence de Bæhrens on peut conclure qu'il y a dans O : *ammovere*, comme dans L de Lachmann. — 4 : G : *mihi... puella*. — 6. Priscien, p. 546 P. : « Similiter Catullus Veronensis : *Quod zonam soluit diu ligatam inter hendecasyllabos Phalæcios posuit, ergo nisi solui trisyllabum accipias, versus stare non possit.* » Il eût donc fallu écrire *soluit* dans le texte; c'est une faute d'impression à corriger. Priscien confirme la leçon *ligatam*. G : *negatam al' ligatam* (G 1 selon Schwabe). O : *negatam*. DLCH, l'édition *Princeps*, etc. : *ligatam*. Cf. une imitation *Anthol.* ed. Meyer, 1704, 49 : « Te vocant prece virgines pudicæ, Zonulam ut solvas diu ligatam. » Ellis cite Claudien, *Fescenn.* 27, 8 : « Et seminudo pectore cingulum Forti negatam solveret Herculi. » D'une réminiscence de ce dernier passage a pu venir la variante *negatam*. Mais le témoignage de Priscien est prépondérant.

COMMENTAIRE. — Mètre Phalécien. Cf. plus haut, p. 359 — 1. *Si qui forte*. Cf. Furius Bibaculus, dans Suétone, *Gramm.* 11 : « Si quis forte mihi domum Catonis ». Martial, 1, 4, 1. — *Ineptiarum*. Cf. vi, 14; Cicéron, *De Orat.* 1, 24, 111; *nugæ*, dans la dédicace; Horace, *Sat.* 1, 9, 2; Martial, 11, 8, 9 et 10; Méliissus, affranchi de Mécène, au rapport de Suétone, *Gramm.* 21, avait publié un recueil de poésies satiriques sous le titre d'*Ineptiæ*. Pline le jeune appelle ses poésies légères tantôt *nugæ*, tantôt *ineptiæ*, tantôt *lusus* (*Ep.* 1v, 14, 8; ix, 25, 1). Voyez Süss, *Catull.* 1, p. 3. — 4. *Tam gratum est*. La concordance des temps n'est pas observée entre la proposition conditionnelle et la proposition principale. La lecture qui pourra être faite des poésies de Catulle est au futur par rapport au moment où il parle; la joie qu'il ressent par avance à cette pensée est actuelle. — 4-5. *Puellæ pernici*. Catulle, qui depuis quelques années fait des façons pour publier son recueil, se compare à Atalante qui longtemps a repoussé tous les prétendants, et les a vaincus à la course, jusqu'au jour où les pommes d'or d'Hippomène l'ont séduite. Sur l'histoire d'Atalante, cf. Ovide, *Métam.* x, 560. Sur le mythe, cf. Preller, *Griech. Mythol.* 11, 306, 355; Maury, *Hist. des relig. de la Grèce ant.* 1, 154.

II.

NOTES CRITIQUES. — Cette pièce est séparée de la précédente par un blanc d'une ligne dans GO. Dans ce blanc G, à l'encre rouge, écrit *fletus passeris Lesbie*. — 1. G : *delicie mee puelle*. — 2. GO : *qui cum*. — 3. GO : *qui*. — GO : *at petenti*. G écrit au-dessus : *al patenti*. Le mot a été surchargé de telle sorte qu'il y a eu *parenti*. Selon Dübner (Schwabe) *patenti* est de G^{1b} et *parenti* de G^{1c}. — 4. O : *ea acris*. G : *ea* corrigé en *et* (Bonnet). — 6. O : *Karum*. G : *Karum* corrigé en *Carum* (Bonnet). — O : *libet*. Dans la marge : *al iubet*. — 8. G : *Credo ut cum gravis adquiescet ardor*. La leçon primitive était *acquiescet*. Le *c* a été transformé en *d*. O : *acquiescet*. C'est donc la forme qu'il eût fallu admettre. Les anciennes éditions, Alde, Muret, Stadius, etc., suivies par Dœring, Sillig, Schwabe, L. Müller, Haupt (*uti* avec Schrader) écrivent : *Credo ut gravis adquiescat ardor*. Lachmann et Roszbach maintiennent le texte des manuscrits, le second en le faisant précéder d'un astérisque. Ellis : *Credo et cum gravis acquiescit ardor*. J'admets la leçon proposée par Bæhrens. *Ut* est entré dans le texte à la suite d'une correction mal interprétée. On a écrit *cum* au lieu de *tum* (le *c* et le *t* se confondant dans l'écriture); un correcteur a mis au-dessus *tū*, et un copiste a retourné les lettres en supprimant le sigle. — 9. O : *tecum*, en marge *al' secum*. — O : *ludere*. Mais un correcteur a gratté une petite barre au-dessus du second *e*. G : *ludere*. Au dessus : *al' luderem*, selon Dübner (Schwabe) G¹.

COMMENTAIRE. — Le mètre est le vers phalécien. Voyez p. 359. — 1. *Passer*. Politien et d'autres savants de la Renaissance ont cherché à entendre sous ce mot une équivoque obscène, qu'il n'est nullement nécessaire d'admettre, et qu'il n'y a pas lieu de développer ici. — *Meæ puellæ*. Lesbie, laquelle est vraisemblablement Clodia, la sœur de l'ennemi de Cicéron. Voyez la VIE DE CATULLE, placée en tête de ce volume. — Cf. pour ce vers, Martial, 1, 7. 1. — 3. *Primum digitum*, le bout du doigt. Cf. Plaute, *Bacch.* iv, 4, 24 : « *Primoribus digitulis*. » — *Adpetenti*. Cf. Pline, *H. N.* xi, 250 : « *Dextera oculis aversa adpetitur*. » — 4. *Et*, etc. Tournure qui équivaut à *et cujus*, etc. — *Morsus*. Cf. Cicéron, *de Sen.* xv, 51 : « *Avium minorum morsus*. » — 5. *Desiderio meo nitenti*. Construisez : *cum libet meo desiderio nitenti*, c'est-à-dire, *meæ puellæ pulchræ*. *Deside-*

rium, l'objet de mes désirs, comme en grec, πόθος; *nitens* exprime l'éclat de la beauté cf. LXI, 186. — 6. *Jocari aliquid*, faire quelque chose en se jouant; *jocari nescio quid carum*, faire en se jouant quelque chose qu'on aime. Donc : lorsqu'il plaît au charmant objet de mes désirs de se livrer à ce jeu qu'elle aime. — 7. *Solaciolum* sert d'apposition à toute la phrase, *libet jocari*. *Solaciolum* ne se trouve que dans cet endroit de Catulle; cf. Teufel, *De voc. singul.*, p. 18. — 8. *Agravis ardor*, comparez « *gravis febris*. » Pline le jeune, *Ep.* IV, 21, 92, a dit : « *dolor acquiescet*. » — 9. *Possem*. a la valeur d'un optatif : si j'eusse pu ! et l'imparfait du subjonctif équivaut à notre plus-que-parfait. Cf. Madvig, § 347, b, Rem. 2. — 10. Cf. Martial, XII, 34, 8 et 9.

III.

NOTES CRITIQUES: — Pièce unie à la précédente sans intervalle dans G O. — 3. O : *mee puelle*. G : *motuus*, changé en *mortuus* par un trait de deuxième main [Bonnet]. *Mee puelle*, corrigé en *mea puella*, d'une main récente. — 4. G : *delicie mee puelle*, corrigé en *delicia mea puella* d'une main récente. Le vers 4 est omis dans un grand nombre de manuscrits d'ordre secondaire, dans les éditions du XV^e siècle, dans Statius; Sillig, 1823, le croit interpolé. Ald. 1, Scaliger, Vossius, Doering et les éditeurs modernes l'ont maintenu. — 7. Lachmann, Haupt, L. Müller : *ipsa*, avec L (le manuscrit de Laurent Santen) et C. — 9. G : *circum siliens*. O : *circum silens*; en marge : *al' siliens*. — 10. GO : *piplabat*. De même L C H (le *Hamburgensis*). Lachmann, Haupt, Ellis, avec D, l'édition Princeps, la Vulgate : *pipilabat*. Mais *l* se confond souvent avec *i*. Aussi ai-je écrit *pipiabat* avec Schwabe, L. Müller, Bæhrens. Voyez la note de Vossius sur ce mot et Teufel, *De Catull. voc. sing.*, p. 36. — 11. GO et la plupart des manuscrits : *tenebrosum*. L'édition Princeps : *tenebriosum*. *Tenebricosum* est déjà dans l'Aldine de 1502. — 12. G : *illud*. O : *illud*, en marge *al' illuc*. Ellis accepterait volontiers *illud*, s'il ne croyait pas que les trochées doivent être exclus du premier pied dans cette pièce. — 13. G : *Male tenebre*. — 14. G : *orciq*; au-dessus : *q̄*. La correction est de G⁴ selon Dübner [Schwabe]. La main est très-récente; Bonnet le déclare aussi. O : *orciq*. — G : *bella*. Au-dessus : *al' pulcra* (G⁴ selon Dübner). — 15. G : *michi*. — 16. G O D L, etc. : *Bonum factum male bonus ille passer*. L'édition Princeps a : O *male factum*, *bonus ille*

passer. L'Aldine 1 : *bellus ille passer*. Les manuscrits dits Italiens de Lachmann et D² : *o miselle passer*, admis par Statius, Scaliger, etc. Depuis Lachmann, les éditions modernes écrivent le cri de douleur *io*. Ellis : *Væ factum male, væ miselle*. — 17. G : *mee puelle*, corrigé en *meæ puellæ* d'une main récente. O : *mee puelle*. Le Scholiaste de Juvénal : *mea*. — 18. Le Scholiaste de Juvénal : *turgidoli*.

COMMENTAIRE. — Phalécians, ou hendécasyllabes. Cette pièce célèbre a donné lieu à plusieurs imitations. Cf. Ovide, *Amours*, II, 6; Stace, *Silves*, II, 4. Voyez aussi ce que dit Martial, I, 8, et l'épigramme I, 110. — 1. *Veneres Cupidinesque*. Vénus, la déesse charmante du printemps et de l'amour, était adorée chez les Romains sous un assez grand nombre de noms divers, ce qui en faisait comme des divinités différentes. Cf. Preller, *Ram. Mythol.* p. 396 et suiv. Les Amours formaient, dans la mythologie grecque, et dans celle des Latins imitée des Grecs, le cortège de Vénus. Ce sont ces types de grâce légère qu'invoque ici l'imagination de Catulle. — 2. *Quantum est hominum*. Génitif partitif; cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. d.*, p. 29. Cette tournure est fréquente dans Plaute; cf. Dræger, *Hist. Synt.* I, p. 413. On en trouve aussi d'analogues dans Cicéron, Tite-Live, etc. Le sens est : Tout ce qu'il y a d'êtres humains. Après les dieux, il appelle les hommes à pleurer le moineau; il faut ajouter : les hommes qui ont le sentiment de la grâce. « *Venustum est quod cum gratia quadam et venere dicatur*, » dit Quintilien, VI, 3, 18. Comparez enfin la pièce LXXXVI. — 3. *Plus oculis*. Cf. XIV, 1; CIV, 2; Térence, *Adelphes*, IV, 5, 67; Moschus, *Idyll.* III, 9; Callimaque, *Hymne à Diane*, 211. — *Mellitus*. Cf. XLVIII, 1; XCIX, 1; Plaute, *Pseud.* I, 2, 47; Cicéron, *Ad Attic.* I, 18, 1; Apulée, *Métam.* V, p. 161, 31. — *Suam*. Cf. Tibulle, I, 4, 75; II, 5, 103. Ellis remarque ingénieusement que Catulle emploie pour le moineau le terme dont on se sert pour désigner une maîtresse. — 7. *Ipsam*. Avec Ellis je crois qu'il faut joindre ce mot à *matrem*. — 9. *Circumsiliens*. Il faut aller jusqu'à Juvénal, X, 218, pour trouver un autre exemple de ce mot. — *Modo huc, modo illuc*. Cf. Cicéron, *Ad Attic.* XIII, 25, 3 : « *Academiam volaticam modo huc, modo illuc*. » — 12. Cf. une allusion à ce passage, Sénèque, *Apocolocynt.* XI, 6. Catulle semble l'avoir imité des Alexandrins; Théocr. XVII, 120; XII, 19; Philétas, fr. 4 Schn. : Ἀτραπὸν εἰς αἶδω Ἥνυσα τὴν εὐπω τις ἐναντίον ἦλθεν ὀδίτης. — 13. *At*, etc. Cf. une tournure analogue, XXVIII, 14. — 14. *Orci*. Divinité de la mort chez les Romains; cf. Preller, *Ram. Mythol.* p. 453. — *Omnia bella devo-*

ratis. Cf. Bion, 1, 54, 55 : Περσιφόνα... τὸ δὲ πᾶν καλὸν εἰς σὲ καταβρεῖ.
— Ovide, *Am.* 11, 6, 39. — 16. *Factum male*. Cicéron, *Ad Attic* 1, 1, 1, emploie la même exclamation en parlant de la mort d'Alexion.
— 18. *Turgiduli*. Diminutif probablement imaginé par Catulle; cf. Teufel, *De voc. singul.*, p. 26. Le mot se retrouve dans saint Paulin de Périgueux, v, 450. Voyez la même idée exprimée par Tibulle, 1, 8, 68; par Propertius, 1, 21, 3.

IV.

NOTES CRITIQUES. — Cette pièce est dans G O séparée de la précédente par une ligne; G écrit en rouge, dans cet intervalle : *De phasello* corrigé en *de phaselo*. En marge *trimeter iambicus*. — 1. O : *hasellus*; la lettre initiale manque. G : *phasellus* (la seconde l grattée). Le Scholiaste de Berne, *Ad Virg. G.*, iv, 289 : *phasillus*. D¹ : *phaselus*. L : *phaselus*. La même forme se trouve dans Térentianus Maurus, 2276, Marius Victorinus, p. 2572 P.; Augustin., *De Musica*, V, 5; 11, 16; Censorinus, p. 68, Hultsch; le Scholiaste de Lucain, *ad V.*, 518. Voyez enfin le grec φάσηλος. — 2. G O et tous les manuscrits de Schwabe et d'Ellis : *aiunt*. Tous ont aussi *celerrimum*, sauf que O a *celerimum*. Le Scholiaste de Berne a la leçon de G. Mais elle ne peut s'accommoder avec le premier vers. *Ait*, et *celerrimus* sont dans les mss. de la parodie qui est entre les *Catalecta* attribués à Virgile. *Ait* a été rétabli par l'édition de 1481, Calpurnius; *celerrimus* dans celle de 1486, Parthénus. Toutefois l'Aldine de 1502 a encore *celerrimum*. — 3. GO et les manuscrits : *illius*. *Ullius* est dans la parodie, rétabli par Calpurnius, 1481. Tous les manuscrits ont *tardis*; Calpurnius a rétabli *trabis*. Sillig admet *alitis*, qu'offrent d'anciens témoignages et qu'approuvent Hand et Orelli. — 4. GO et la plupart des manuscrits : *neq*; *esse*. Bæhrens conjecture ingénieusement qu'il y a eu *nequeisse*. La correction est dans l'édition de 1473. — GO, etc. : *sine*. La parodie a *sive*. — 5. GO, etc. : *sine*. La correction, comme pour le vers précédent, est dans l'édition de 1473. — 6. O : *et h'* (= *hac*) [Bæhrens]. — GOD : *mina ei*. L : *ei minas*. La correction est dans l'édit. de 1473. — 7. O : *insula vegetaladas*. G : *Cicladadas*. — 8. O : *Rhodiumque*, selon Ellis, de même que D¹. Bæhrens ne signale pas de variante. — GO ont *horridamque* et non *horridamve*. Remarquons que le premier et le dernier membre de l'énumération sont unis par *ve*, le second et le troisième par *que*. Il y a symétrie. — 9. GO : *tractum*.

— 9. O : *simā*, au lieu de *sinum*, selon Bæhrens. — 10. O : *Ubuste...*, *phasellus*. G : *phasellus* (la seconde l grattée). — 11. O a omis dans le texte et reporté en marge *silva*, — GO : *citeorio*. O, selon Ellis : *citeono* ; le mot est bien difficile à lire, dit Bæhrens. Parthénus, 1486, a rétabli *Cytorio*. — 12. G : *sepe*. — 13. GO : *Citheri*. D¹ : *cytheri*. Calpurnius, 1481 : *cythore*. Ald. 1502 : *cytore*. — 14. G : *hec*. — GO, etc. : : *cognotissima*. La parodie a *cognitissima*. — 15. O : *phasellus*. G : *phasellus* (la seconde l grattée). — 17. O a *tuo*. G D L ainsi que la parodie, *tuas*, qui ici ne peut se scander. *Tuos* est dans l'édition de 1473. — G, selon Bæhrens : *in i buisse*. — G : *equore*. — 19. GO : *herum*. — G : *leva*. — 20. GO, etc. : *vocare cura*. D : *vocaret cura*. *Vocaret aura* est dans qq. manuscrits inférieurs. C'est une correction du xv^e siècle qui a passé dans les éditions. Lachmann, 1861, Haupt : *vagaret aura*. — GO : *Iupiter*. — 21. O, selon Ellis : *secundos* : Bæhrens ne signale pas cette variante. — 22. O : *littoralibus*. — 23. GO, etc. : *amaret*. Quelques manuscrits d'ordre inférieur et les anciennes éditions : *a mare* ou *a mari*. Lachmann a montré que *amaret* était une fausse lecture de *a marei*, forme d'orthographe archaïque. — 24. *Novissime* est la leçon des manuscrits principaux, entre lesquels GOD¹LHC, de l'édition *princeps*, d'Avancius, Ald. 1502, Statius, que je maintiens avec Lachmann, Roszbach, Haupt, L. Müller. La Vulgate est *novissimo* admis par Schwabe, Ellis, Bæhrens. — 25. O : *h'* (= *hac*), mais selon Bæhrens il est difficile de distinguer le sigle de *h'* (= *hoc*). G : *hoc*. — O : *recomdita*. — 26. La parodie a *sedet* Mais cf. Charisius, p. 252, éd. Keil, et Diomède, p. 344, Keil. — 27. Diomède, p. 344, Keil, et les manuscrits inférieurs : *castor*. O : *castrū*. G : *castrum* ; au-dessus : *al'castor*. (G) selon Dübner).

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en iambiques senaires composés d'iambes purs, à l'imitation des anciens iambographes, Archiloque et Simonide. Cf. Hermann, *Elem. doctr. metr.* p. 105 ; Quicherat, *Traité de versification latine*, 3^e édition, p. 216. En voici la figure :
 0 — 0 — 0 — 0 — 0 — 0 —. La césure principale est au milieu du 3^e pied ; c'est celle des vers 1, 2, 7, 10, 11, 15, 23. Subsidiairement on rencontre celle du milieu du 4^e pied, vers 3-6, 9, 10, 24, 25 ; elle est soutenue v. 3, 5, 6, 9, 24, 25, par la diérèse après le second pied, v. 4, 10, par une césure au milieu du second pied. Aux v. 8, 11, la césure après le second pied se produit au moyen d'une élision ; au v. 14, au moyen d'un monosyllabe, précédé d'une élision. — Ce morceau où Catulle parle de son voyage de Bithynie est en conséquence de cette mention postérieur à

l'an 697/57, et on peut le placer, avec Schwabe, en 698/56, Catulle étant âgé de 31 ans. On s'est demandé si ce navire n'était pas celui avec lequel il avait accompli son retour de Bithynie, et qui l'avait porté jusque dans le lac de Garde; cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 173; Ribbeck, *C. Val. Catullus*, p. 41. Mais il est difficile de comprendre comment un navire capable de tenir la mer pouvait se rendre par l'embouchure du Pô et le Mincio dans le lac de Garde, même en supposant des canaux aujourd'hui disparus et dont il resterait à établir l'existence. Puis ce voyage qui met Rhodes sur la route du poète à son retour, le fait partir du Pont-Euxin, et accomplir une navigation ininterrompue, tandis que nous savons d'ailleurs qu'il a traversé la Troade, devient bien extraordinaire. Voyez les difficultés que soulève Westphal, *Catullus Gedichte*, etc., p. 172, 173, et que l'on n'a pas encore résolues. Tout cela est pris trop à la lettre. La réalité et l'imagination se font une part toutes deux dans l'œuvre de Catulle. Dans les papiers de M. Patin se trouve sur cette pièce une page déjà utilisée par lui, *Études sur la P. L.*, t. 1, p. 69 et suiv., et qui, complétée par quelques détails, rend bien compte de la conception poétique. Peut-être le poète est-il près du lac de Garde, peut-être est-il seulement près de l'arrière-bassin d'un port. *Lacum* peut signifier un bassin tranquille aussi bien qu'un lac. Cf. le rôle que jouent dans Virgile, G. 11, 160 et suiv. le lac Lucrin et le lac Averné. Il voit une vieille carcasse de navire; c'est là le point de départ de son imagination; il se demande ce qu'a été ce bâtiment, et le lui fait dire à lui-même. Il n'est guère douteux que cette pièce comme beaucoup d'autres ne soit une imitation du grec. Les Anthologies contiennent plus d'un morceau où des navires, des barques se vantent de cette sorte, où on les dédie de même à quelque divinité. Cf. les indications données dans les notes de l'édition Doering-Naudet. La forme spéciale et sévère du mètre décèle aussi un effort pour reproduire sur un thème semblable les traits d'un modèle aujourd'hui perdu. Catulle fait raconter au navire son voyage et le reconduit à sa terre natale, le Pont, le mont Cytore, célèbres par leurs bois de construction. Une gradation ingénieuse d'expressions vives nous peint les qualités nautiques du vaisseau. Puis par une assimilation naturelle, l'idée d'une navigation lointaine reporte Catulle à celle qu'il vient de faire lui-même; il la reprend dans un sens inverse, rappelant la mer Adriatique dont les tempêtes l'ont effrayé, les Cyclades auprès desquelles il a passé; Rhodes, où il n'est pas certain qu'il ait abordé, mais à laquelle il a songé, comme séjour ordinaire d'Apollonius, l'un de ses modèles, et

dont il s'est sans doute fait montrer la direction, la Thrace, la Propontide, qui baigne les rivages de Troade, et aussi le Pont-Euxin, par lequel il a pu naviguer, soit à son premier voyage, soit à son retour de Bithynie. Arrivé sur ces rivages, le vaisseau redevient dans les vers du poète une forêt au feuillage sonore, rapprochement fréquent chez les poètes grecs et latins, mais nulle part aussi poétique. Nouvelle métamorphose : l'arbre du mont Cytore redevient vaisseau, vaisseau maître de la mer et des vents, qui jamais n'invoqua les dieux du rivage, depuis le temps où il a pris la mer jusqu'au jour où il s'est arrêté dans ce lac ou ce bassin, sa retraite. Ici un retour subit, mélancolique, attendrissant, qui emporte la pensée à la considération des vicissitudes de ce monde, sur ce que le vaisseau est aujourd'hui : *Sed hæc prius fuere*. Enfin il est bon de remarquer que le navire se dédie lui-même par une figure poétique, mais qu'il n'est nullement question d'un *ex voto* formel du poète. Nous sommes en présence non d'une relation proprement dite, mais d'un développement poétique, où un sentiment d'un caractère général tient la principale place, & d'ailleurs est renouvelé non-seulement par l'art habile qui en ménage les nuances, mais aussi par des souvenirs personnels qui donnent à l'expression de la propriété. Ce mélange du général et du particulier, de l'imagination et de la réalité fait le mérite de la composition poétique, surtout de celle des anciens. C'est en méconnaître le vrai caractère que de réduire cette pièce à être une sorte de chronique, un journal de navigateur. On conçoit donc pourquoi il n'y a pas lieu d'entrer dans le détail des déductions de Munro, rapportées par Ellis dans son commentaire. Que d'ailleurs Ovide, *Tristes*, 1, 10, ait eu de nombreuses réminiscences de Catulle, cela semble hors de doute; mais que de la *relation* versifiée d'Ovide, on conclue à ce que Catulle nous donne une relation versifiée, c'est ne pas se rendre compte de la différence qui sépare l'inspiration des deux poètes. — 1. *Phaselus*. Nonius, p. 623, éd. Quicherat, donne pour interprétation à ce mot : *navigium campanum*. Il cite un passage de Salluste, *Hist.* 111 : « Cohors una grandi phaselo vecta, » d'où il résulte que ces sortes de navires, dont les premiers modèles étaient les barques de papyrus du Nil (Virg. *G.* iv, 289), pouvaient avoir d'assez grandes dimensions. — *Hospites*. Catulle s'adresse-t-il à des hôtes qu'il a près de lui sur les bords du lac de Garde, ou plutôt n'est-ce pas un appel, semblable à celui que l'on voit sur les inscriptions, et équivalant au grec ξένοι. Cf. Cicéron, *Tuscul.* 1, 42, 101. — 2. *Ait fuisse celerrimus*. Attraction de l'attribut de la proposition infin. avec le sujet de la proposition

principale. Cf. Horace, *Epist.* 1, 7, 22. Voy. Madvig, *Gram. lat.* § 401, *Rem.* 3. — *Navium celerrimus*. Attraction du superlatif qui s'accorde avec *phaselus* et non *navium*. Cf. Madvig, § 309, *Rem.* 1. — 3. *Natantis*. Cf. Virg. *Æn.* 1v, 398. — *Impetum*. Cf. Ennius, *Ann.* 379, Vahlen : « Labitur uncta carina; volat super impetus undas. » — *Trabis*. Cf. Ennius, *Ann.* 598, Vahlen; Virg. *Æn.* 1v, 566; Horace, *Odes*, 1, 1, 13, etc. C'est le grec δόρυ ou ξύλον. — 4 et 5. Cf. Apollonius, 111, 345. — *Sive... sive*. Cf. Ovide, *Tristes*, 1, 10, 3. — *Palmulis*. Cf. Virg. *Æn.* v, 163. Festus, p. 220 : « Palmulæ appellantur remi a similitudine manus humanæ. » — 5. *Volare*. Cf. Ennius, *Ann.* 379, Vahlen. *Natare*, *ire*, *volare*, sont des métaphores usitées pour peindre la course d'un navire. Ici, quoi qu'en dise Muret, elles sont bien graduées. Le navire flotte, il marche, il vole, et l'idée de la voile qu'enfle le vent concourt à rendre la dernière juste. — 6. *Minacis*. Cf. Horace, *Odes*, 1, 33, 15; 111, 3, 5; 111, 9, 22. — *Adriatici*. Catulle seul a employé cet adjectif sans *maris*. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap.* 11, p. 11. — 7. *Cycladas*. Dans la mer Égée. — 8. *Rhodum*. Sur la côte de Cilicie, dans la mer de Carpathos. — *Nobilem*. Cf. Horace, *Odes*, 1, 7, 1 : « clarum. » — *Horridam*. Adjectif qui peint l'aspect de la mer houleuse dont les flots se hérissent. Cf. Horace, *Odes*, 111, 24, 40. Avec Heyse, Munro et Ellis, il faut en effet prendre *Thraciam* pour une épithète à *Propontida*. Cette interprétation fait disparaître un asyndeton peu ordinaire au milieu d'une énumération, établit une symétrie régulière entre les deux membres de phrase, composés chacun de trois mots dont l'un est une épithète de qualité, l'autre une épithète de lieu, et enfin explique par la pause nécessaire l'allongement de la dernière syllabe de *Propontida* à la diérèse. Ovide a dit, *Fastes*, v, 257 : « Thracen et læva Propontidos. » Il n'y a pas d'exemple de « Thracia » substantif avant Ovide. — 9. *Propontida*. La diérèse, la pause du sens, la présence de *tr* au commencement de *trucem*, autorisent l'allongement métrique de la dernière syllabe. *Propontis* est la mer de Marmara, entre la Thrace au nord et la Phrygie. *Ponticus Sinus* est le golfe du Pont, c'est-à-dire le Pont-Euxin ou Mer Noire, où le vaisseau a navigué pour venir d'Amastris, ou plutôt comme « Sinus Ponti » dans Justin, xxiv, 4, les pays baignés par le Pont-Euxin. C'est en effet à la terre baignée par le Pont que peut s'appliquer l'adverbe *ubi*. *Trucem* caractérise l'aspect sauvage de la contrée et de la mer qui la baigne. — 10. *Post... antea*. Cf. Callimaque, *Ep.* v, 1, παλαιτέρων... νῦν. — 11. *Comata*. Cf. Horace, *Odes*, 1v, 7, 2. — *Silva*. Cf. Horace, *Odes*, 1, 14, 11. — *Cytorio*

in jugo. Le Cytore est une montagne de Paphlagonie. — 12. *Loquente*. Cf. Virgile, *Bucol.* VIII, 22. — 13. *Amastri*. Amastris, ville située sur les confins du Pont et de la Bithynie. — *Buxifer*. Ce mot est un ἀπαξ εἰρημένον de Catulle. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.*, p. 27. Sur la production du buis sur le Cytore, cf. Virg. *G.* II, 437. — Selon Ellis, cette forme d'apostrophe est imitée de Callimaque. — 15. *Cognitissimæ*, superlatif dont il n'y a pas d'autre exemple. Ovide a employé deux fois le comparatif *cognitior*, *Trist.* IV, 6, 18, et *Mét.* XIV, 15. Cf. Neue, *Lat. Formenl.* t. II, p. 121. — *Ultima ex origine*. Ces mots ne veulent pas dire que le bois du navire était dans la forêt depuis les temps les plus anciens, mais qu'il est issu de générations d'arbres qui ont fait partie de la forêt dès les temps les plus reculés. Cf. Corn. Népos, *Attic.* I, « Pomponius ab origine ultima stirpis Romanæ generatus. » — 16. *Stetisse dicit*. Suppression poétique du sujet de la proposition infinitive. Cf. Madvig, *Gr. lat.* § 401. — 17. *Imbuisset in æquore*. *Imbuere* se construit avec l'ablatif sans préposition. *In æquore* n'est donc pas pour *æquore*. Mais *in æquore tuo*, dans tes flots, *palmulas imbuisset unda* ou absolument *imbuisset*, il mouilla ses rames. — 18. *Inde* est un adverbe de lieu, et marque le point de départ des courses du navire. — *Impotentia*. Qui ne savent pas se commander, violents. Cf. xxxv, 12 : « Impotens amor. » Horace a dit, *Odes*, III, 30, 3 : « Impotens Aquilo. » — *Tot freta*. Les mers dont il a été question plus haut. — 19. *Erum*. Catulle, si l'on croit qu'il s'agit de son navire. Mais il n'y a rien qui détermine nécessairement ce sens. L'imagination du poète oppose les services que le vaisseau a rendus à celui qui l'a possédé au repos dont il jouit maintenant. Le premier *sive* est omis ; cf. Horace, *Odes*, I, 3, 16 ; Ennius, *Ann.* 457, Vahlen. — 20. *Vocaret*. Ce verbe signifie ici déterminer l'allure, solliciter à marcher dans un sens ou dans l'autre suivant la direction du vent ; ce n'est pas tout-à-fait comme *Æn.* III, 356, et III, 69. — *Juppiter*. Cf. Ennius, cité par Varron, *L. L.* V, 65 : « Jupiter... quem Græci vocant Ἰέπτα, qui ventus est et nubes, imber postea, » etc. — 21. *Secundus*. Peut-être Ζεὺς ὤριος, qui avait un temple célèbre à Chalcédoine. — *Incidisset*. Cf. Apollonius, I, 566 : ἐν δὲ λιγυρὴ πείσιν οὖρος. Homère, *Od.* V, 318, a employé ἔμπισσι, en parlant du vent qui s'abat sur la mer. Virg. *G.* II, 107 : « navigiis violentior incidit Euris. » — *Pedem*. En grec, ποῦς, le cordage attaché à l'un des côtés inférieurs d'une voile carrée, qui lui fait recevoir le vent d'un côté, l'écoute ; *uterque pes*, les écoutes. Aux v. 19 et 20, le vent souffle à droite ou à gauche ; aux v. 20 et 21, il est favorable et tend à la fois les deux écoutes ; il est donc en

poupe. — 22. *Litoralibus diis*. Cf. Virgile, *G.* 1, 436, 437; *Æn.* v, 240 et suiv.; Stace, *Silv.* 111, 2; Servius, *Ad Æn.* 111, 12. Preller, *Ram. Mythol.* p. 505. C'est donc Phorcus, Portunus, Protée, etc. Ellis remarque que Pan a dans Théocrite l'épithète de ἄκτιος; Priape, dans l'*Anthologie Palatine*, vi, 33, 1, celle d'αἰγαλίτης. On peut avec Preller ajouter à sa liste les Lares. — 23 *Sibi*, c'est-à-dire *a se*. — *Marei*. Orthogr. arch. pour *mari*. — 24. *Novissime* marque la dernière course du navire et est développé par *ad hunc limpidum lacum* qui en détermine le terme. — 25. *Recondita*. Cf. xxxiv, 11. — *Sed hæc prius fuere*. Cf. Tibulle, 111, 5, 32. Il semble bien difficile d'appliquer ces termes, ainsi que les mots *recondita* et *senet* à un navire que Catulle aurait fait construire lui-même peu de temps auparavant pour accomplir son voyage, et qu'il montrerait à peine de retour à son hôte. — 26. *Senet*. Mot archaïque qui se trouve dans Pacuvius, 275, 304, Ribb. et dans Attius, 612. Cf. Charisius, et Diomède, aux notes critiques. — *Seque dedicat*. Le navire qui n'a pas fait de vœux aux *dii litorales*, se consacre à deux d'entre eux maintenant, (αἶψ' ἐπ' ἄκταις θάσσεται Διοσκόρῳ, Eurip. *Iph. Taur.* 272), les plus puissants, dont le poète marque l'indissoluble union en redoublant l'adj. *gemellus*. Il leur rend grâces ainsi de leur constante protection.

V.

NOTES CRITIQUES. — La pièce est séparée de la précédente par un espace d'un vers dans G O. Dans cet espace G place en encre rouge *ad lesbiam* (1^{re} leçon : *de Lesbia*, Bonnet), puis cette indication métrique *faleuticus endecasillabus*. — 1. O : *iuamus*, selon Bæhrens; Ellis ne note pas cette variante, non plus que la suivante. Voyez ce que dit à ce sujet Schulze, *Hermes*, xiii, p. 58. — 3. O : *estinemus*. G D¹ : *extimemus*. — 4. O : *ocidere*. Cf. Schulze, *Hermes*, xiii, p. 52. — 5. G O et la plupart des mss. : *nobiscum*. Ellis ajoute : *correxerunt Itali*. La vulgate ponctue *nobis, cum*. La virgule qui est dans Lachmann, Roszbach, Haupt, a été rejetée, après Klotz, par Schwabe, Ellis, L. Muller. — 8. O : *Deinde mille altera deinde secunda*. G : *Deinde mi - altera da - secunda centum*. Sous la rature on peut lire *mille* et *deinde*. Les anciennes éditions, celles de 1475, de Calpurnius, 1481, ont *deinde mi altera da secunda*, etc.; Sillig : *dein mille altera, da* etc. Heyse : *deinde mi*

altera mille, deinde centum. La leçon vulgaire se trouve déjà dans l'Aldine 1, de 1502, quoique Sillig en attribue l'invention à Statius. — 10. G O : *deinde*. G : *millia*. Mais l'orthographe *milia*, s'il faut en croire le silence de Bæhrens, est dans O, dans l'*Ambrosianus*, cité par Ellis, dans L (le ms. de Laurent Santen), H (le *Hamburgensis* de Schwabe), A l'*Ambrosianus* d'Ellis, et aussi dans Muret. Cf. Brambach, *Hülfsbüchlein*, etc., 1876, p. 48. — 11. G O : *conturbavimus*. G O : *nesciamus*. — 14. G O : *tantus*.

COMMENTAIRE. Pièce écrite en vers Phalécien; voy. p. 359. Elle a été imitée certainement par Ausone, *Epigr.* 19, comme l'indique Süss, *Catull.* p. 12. Martial y fait allusion, VI, 34, 7 et XII, 59, 3. Les imitations des poètes français sont extrêmement nombreuses. C'est sans doute un des premiers morceaux qui aient été adressés à Lesbie. Catulle est à la première page de son roman d'amour. Jungclaussen place la pièce de 62 à 60; Schwabe en 61-60; Westphal en 61. — 1. *Vivamus*. Horace développe l'expression, *Epitres*, I, 6, 66 : « Vivas in amore jocisque. » On la rencontre d'ailleurs dans divers auteurs latins, entre autres Varron dans Nonius, p. 156 : « Properate vivere pueræ, quas sinit ætatula ludere, esse, amare et Veneris tenere bigas. » On cite aussi plusieurs passages de Pétrone. Les Grecs emploient dans ce sens ζῆν. — 2. *Rumores*, les bruits qu'ils répandent en nous blâmant. — 3. *Omnes* est rapproché de *unius*, de sorte que les deux mots se font ainsi valoir. — 4. Cf. Moschus, III, 100-105, éd. Didot; Horace, *Odes*, IV, 7, 13 et suiv. — 5. *Brevis lux*. Ex. assez rare d'un monosyllabe terminant le vers sans être précédé d'un autre monosyllabe. Cf. L. Müller, *Præfat.* p. 71. — 6. *Perpetua*. Simonide, (Stobée, *Serm.* 126), avait dit : Κρυφθαίς δὲ ὑπὸ γῆς καίται θνητὸς τὸν ἅπαντα χρόνον. *Anthol. Palat.* XII, 50, 7, 8 : Μετὰ τοῖ χρόνον οὐκέτι πούλυν Σχέτλια, τὴν μακρὰν νυκτ' ἀναπαυσόμεθα. — 7. *Da mi basia*, c'est-à-dire *basia me*. Cf. VIII, 18 : « quem basia-bis. » Ellis fait remarquer que c'est le sens le plus ordinaire, tout en rappelant qu'Ovide, *Héroïdes*, XIII, 120, semble avoir pris cette locution dans un autre sens : « Multa tamen rapies oscula, multa dabis. » — 8. *Mille altera*, un second millier. L'emploi de *altera* rend le nombre distributif. Cf. Virgile, *Bucol.* VII, 71; Horace, *Epitres.* I, 6, 34, où il y a « totidem altera. » — 9. *Usque*, à la suite, sans mettre d'intervalle. — 10. *Multa milia fecerimus* c'est-à-dire *summam multorum milium basiorum*. — 11. *Conturbabimus*. Suppléez *numerus, rationem*. Les interprètes remarquent que ce mot de *conturbare* se dit des dissipateurs, qui brouillent les comptes de leurs dettes. —

12. *Ne quis malus*. Un envieux pourrait jeter un sort; cf. Virgile, *Bucol.* VII, 27, 28. Il est bon de ne pas faire montre de ses biens. — 13. *Cum tantum*, etc. Ce vers est repris dans les *Priapées*, LII, 12, avec un léger changement dans la syntaxe : « *Cum tantum sciet esse mentularum.* »

VI.

NOTES CRITIQUES. Pièce séparée de la précédente par une ligne dans G, qui offre le titre *ad flavium*, à l'encre rouge. Il y a une rature. Bonnet donne : *ad.....um (?) — ad flavium*. C a *ad flavum*. Dans O la pièce est unie à la précédente selon Bæhrens. Ellis ne donne aucune indication. — 1. O : *Catulo*. — 2. Tous les mss. principaux ont *ne* et aussi l'édition de 1475. L'édition de 1472 : *ni*. Ce texte est devenu la vulgate, jusqu'à Lachmann, qui a écrit *nei*. C'est en effet de cette forme que les copistes ont dû faire *ne*. *Nei* est accepté par les éditeurs modernes. — G : *illepide*. — 3. Bæhrens écrit *veleis... posseis*. Nic. Heinsius proposait *velis... possis*. Les mss. ont *velles... posses*. — 7. G : *Nequicquam*. O : *Nequid quam*. Statius et Heinsius veulent *nequaquam*. Martial, XIV, 39, comme le remarque Ellis, confirme la leçon des mss : « *Dulcis conscia lectuli lucerna, Quicquid vis facias licet : tacebo.* » J'écris *nequicquam*, selon le précepte de Brambach, *Hülfsbüchlein*, p. 49. — 8. G O : *asirio*. Avantius, Muret, Statius, Scaliger, etc., en ont fait *ac syrio*. Ellis écrit : *sertisque ac syrio*, s'appuyant sur D qui a *sertisque*. Bæhrens : *sertis et syrio*. Peut-être, dit-il, avec l'asyndeton : *sertis, assyrio*. — G O : *flagrans*. L (seconde leçon en marge) et D : *fragrans*. Les anciennes éditions, 1475, Ald. 1502, Scaliger, etc. maintiennent *flagrans*, soutenu par Broucksius, et par al. *hic*. al. *ille*. divers philologues modernes. — 9. G : *pereque et hec et illo*. O : *h' (hæc) et illo*. Ellis lit dans O : *hoc et illo* : Bæhrens corrige : *et heic et illeic*. — 10. Il écrit *lassa*; D a *cassa*. Le ms. du Musée Britannique que Ellis nomme a (1) a de première main : *casa*. — 11. G : *in ambulatioq;*. — 12. G : *ni ista prevalet nichil*. O :

(1) A partir de ce moment les indications rapportées à Ellis sont faites d'après la seconde édition, celle de 1878, que, par une insigne faveur, dont je remercie l'auteur, j'ai reçue de lui en don.

inista p̄valet nich'. D^s : *in ista*. L : *ni ista*. 1472, 1475, 1481, 1486 : *Nam ni p̄valet ista nil taceres*. Ald. 1502 : *Nam mi p̄valet ista nil tacere*. Muret : *Nam ni p̄valet ista nil taceres*. Statius : *Nam ni est turpe, volens nil taceres*. Scaliger : *Nam ni stupra, valet nil tacere*. Vossius : *Nam ni istapte, valet nil tacere*. Passerat : *Nam nil p̄valet ista, nil tacere*. Heinsius : *quum nil p̄valet ista mi tacere*. Doering, Naudet, Sillig reprennent le texte de l'Aldine de 1502, Haupt a proposé la leçon que l'on voit ici, et qui a été admise par Lachmann, dans sa seconde édition, par Schwabe, par Ellis, par L. Müller. Bæhrens écrit : *Nam mi stupra valet nihil tacere*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 27 : *Muni, supra vales*. — 13. G O : *et futura panda*. Les mss. italiens ont *exfututa*. *Pandas* est la seconde leçon de D. Les anciennes éditions dès 1473 ont ces deux leçons, Lachmann a rétabli *exfututa*. — 14. G O etc. : *nec. a* de Ellis : *ne*. L'Aldine de 1502 : *ne*. Scaliger : *noctu quid facias*. Guarinus a ni accepté par Muret. Marcilius, *Asterism.* 1604, propose *nei*, admis par Lachmann, et après lui par Schwabe, Ellis, L. Müller, Bæhrens. Haupt, 1861, a *ni*. — 15. G : *quicquid*. O : *quid quid habes* (Schulze, *Hermes*, XIII, p. 50) *boniq; maliq;*. — 17. G : *celum*. O : *versum*.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en vers phaléciens; cf. le commentaire du n° I. — 1. *Flavi*. On ne sait qui est ce personnage. — *Delicias tuas*. On explique ordinairement ce mot, par l'objet de tes amours, comme dans Plaute, *Mostell.* I, 1, 14, et ailleurs, Virgile, *Bucol.* II, 2. Ellis remarque que ce mot en ce sens est ordinairement une apposition tandis que ce pluriel se continue avec les adjectifs qui suivent *illepidæ et inelegantes*, et propose d'entendre plutôt comme s'il y avait *amores*, tes amours, tes plaisirs. — 2. *Illepidæ atque inelegantes*. Catulle insiste sur cette idée que son ami manque de goût. Ce qui le choque c'est moins l'obscénité, le mal en lui-même, que le défaut d'élégance. A chaque instant reparaissent chez lui ces expressions; cf. « *illepidus*, » x, 4; xxxvi, 17, et dans ce dernier cas uni au mot « *invenustum*. » « *lepidus*, » à la fin de cette même pièce, v. 17 et lxxviii, 2; 1, 1; xxxvi, 10. Le mot « *lepos* » revient aussi bien souvent, xvi, 7; xii, 8; xxxii, 2; 1, 7. Il en est de même de l'adjectif « *elegans*, » xiii, 10; xxxix, 8; xliii, 4; et surtout de « *venustus*, » iii, 2; xiii, 6; xxii, 2; xxxi, 12; xxxv, 17; lxxxix, 2; xcvi, 9; et « *invenustus* » x, 4; xii, 5; xxxvi, 7. — 3. *Velles*. Ellis d'accord avec Munro, *Critic. and Elucid.* p. 27, croit justement que l'imparfait peut être ici défendu contre ceux qui admettent *velis, possis*. Le présent marque que

le fait est certain. L'imparfait indique que le fait de pouvoir et de vouloir n'a pas eu lieu : tes amours SONT laids et vulgaires, sans cela tu aurais voulu les dire, tu n'aurais pu les taire. Cf. Virgile, *G.* iv, 117; Tibulle, i, 8, 22; Lucrèce, v, 276. L'imparfait latin a ici à peu près la valeur d'un plus-que-parfait; cf. Madvig, *Gramm. lat.* § 347, b, *Rem.* 2. Et dans une construction pareille, Tibulle, i, 4, 63, il y a en effet le plus-que-parfait. — 4. *Febriculosi*. Mot qui se trouve pour la première fois dans Catulle. Cf. Teufel, *De Catulli, etc., voc. singul.* p. 26. Il a ici le sens de maladif, mal portant, Aulugelle, xx, 1, 27, appelle « morbus febriculosus. » une maladie accompagnée de fièvre. Dans Fronton, *De or.* i, ce mot signifie : qui donne la fièvre. — *Scotti*, génitif partitif. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo*, p. 29. — 6. *Viduas*. C'est ainsi que Properce a dit « viduus torus, » ii, 9, 16; Ovide : « viduum cubile, » *Amours*, ii, 10, 17. On trouve dans Plaute, *Cistell.* i, 1, 46, « vidua, » la courtisane qui n'a pas d'amants. — *Tacitum*. Munro veut faire de ce mot non pas un adjectif, mais un participe formant apposition au vers précédent; cf. Plaute, *Panulus*, Prolog. v. 14. Je préférerais avec Ellis le rapprochement des mots *tacitum* et *clamat*, comme dans Cicéron, *Catil.* i, 8, 21 : « cum tacent, clamant. » Voyez encore Anthol. V, 4, 1, l'épigramme à Philodémus : τὸν σιγῶντα συνίστορα τῶν ἀλαλήτων λύχων. Cf. Martial, xiv, 39. Properce a dit « tacita vestis, » i, 4, 14. — 8. *Syrio*. Cf. Bion, i, 77; Théoc. xv, 114. *Olivum* est une expression poétique pour *oleum*. Horace, *Odes*, i, 8, 8, l'emploie pour désigner l'huile dont on se frotte au gymnase; Properce, iii, 15, 31, pour un parfum comme ici. — *Fragrans*. Il est probable que le lit conserve la trace des parfums dont étaient couverts ceux qui s'y sont couchés et non pas que le lit lui-même a été parfumé par un raffinement de luxe. Pour *sertis* cf. Apulée, *Métamorphoses*, ii : « jacta rosaserta ac rosa soluta in sinu tuberante..... corollis revincto, ac floré persperso. » — 9. *Hic et ille*. Cf. Ovide, *Amours*, iii, 14, 32. — 10. *Quassa*, c'est-à-dire *inambulatio leai quassi et ideo tremuli*. — 11. *Argutatio*. Mot qui ne se trouve qu'ici. Cf. Teufel, *De Catulli voc. sing.* p. 19. *Inambulatio* se trouve dans Cicéron, mais avec un autre sens, on le conçoit. *Argutatio* est entendu par Statius du bruit du lit souvent ébranlé et qui vacille en criant, et vient de *argutus*, qui désigne un son aigre. *Inambulatio*, s'explique par ces vers d'Ovide, *Amours*, iii, 14, 26 : « Spondaque lasciva mobilitate tremat. » — 12. *Nihil* après *nil* donne plus d'intensité à l'expression. Ellis compare, xvii, 21, et Virgile, *Bucol.* viii, 104. — 13. *Ecfututa*. Participe du verbe *ecfutuo* que l'on retrouve

dans le chant des soldats sur César triomphant; voyez Suétone, *Cæsar*, 51. Cf. Teufel, *De Catulli voc. sing.*, p. 35. Ce mot se retrouve, *Priap.* xxvi, 7. Il signifie ici : épuisé par la débauche. *Pandas*, auquel Ellis compare Sénèque, *De ira*, II, 25, 1 : « dissoluti deliciis » marque la démarche abandonnée et fatiguée. Cf. Ovide, *Amours*, III, 11, 13. *Pandas* est ici le subjonctif de *pandere*, appelé par la phrase conditionnelle, et non, comme le veut Dœring, l'indicatif de *pandare*. — 15. *Quidquid habes*. Cf. Horace, *Odes*, I, 27, 17. — 16. *Dic nobis*. Cf. LV, 25. — *Tuos amores*. Cf. X, 1; XIV, 1; LXIV, 27; XL, 1; XL, 7. — 17. *Ad cælum vocare*. Cf. Cicéron, *Ad Attic.* XIV, 18 : « rem gestam alicujus in cælum efferre. » *Philipp.* IV, 3, 6 : « ferre aliquem in cælum. » *Ad Attic.* VI, 2, 9 : « Tollere aliquem decretis ad cælum. » Lucrèce, I, 79 : « exæquat nos victoria cælo. » Horace, *Epist.* I, 10, 9 : « Quæ vos ad cælum effertis rumore secundo. » Théocrite, V, 144 : ἐς οὐρανὸν ὑμῖν ἀλεῦμαι.

VII.

NOTES CRITIQUES. O laisse un espace d'une ligne entre cette pièce et la précédente. G : *ad lesbiam* en rouge; *Endecasillabi fuleutici*. 1. — G : *queris q* (O : *quod*, Ellis; *q*, Bæhrens) *mihi*. D¹ a *quod*. — 2. G : *tue*. — O : *libisse harena*. G : *lybisse arene*.
al' *fretis*

Ed. 1475 : *libycæ harenæ*. — 4. G : *lasarpici feris jacet ty* ≡ *renis al' Cyrenis*. O : *lasarpici fecis jaces tyrenis* (*Cyrenis* se trouve dans l'éd. princeps, *tyrrenis* dans celle de 1475). — 5. O G : *ora dum*. Selon Bæhrens O a *oradum*. D : *Oradum dum*, Schwabe. *Ora clum dum*, Lachmann et Ellis. D semble avoir été copié ici sur un
clum

ms. intermédiaire qui avait corrigé ainsi la faute : *ora dum*. —
al' *beati*

G : *estuosi*. — 6. O : *et beati*. G : *et beati*. Les mss. italiens et l'édition princeps : *et bati*. *Batti* est dans l'Aldine de 1502. — 7. G O : *sydera*, orthogr. qui se trouve dans l'édition princeps, celle
al. *basia*

de 1475, l'Aldine de 1502. — 9. G : *basiei*. O : *basiei*. Les anciennes éditions ont corrigé. — 10. O : *Catulo*. — 11. G : *que*. O : *euriosi*.

COMMENTAIRE. — Vers hendécasyllabes ou phalécien. Voyez p. 359; le second et le quatrième vers commencent par un iambe. Le v. 7 se termine par un monosyllabe, comme V, 5. — 1. *Basiationes*. Ce mot qui ne se trouve pas dans les comiques, et qui doit appartenir à la langue de la conversation du temps de Catulle, reparaît dans Martial, II, 23, 4 et VII, 95. Ellis renvoie à Servius, *ad Æn.* I, 260 : « Sciendum osculum religionis esse, saviū voluptatis : quamvis quidam osculum filiis dari, uxori basium, scorto saviū dicant. » — 2. *Tua*. Ellis fait justement remarquer qu'il s'agit de baisers donnés à Lesbie et non reçus d'elle. Cf. v. 9. — *Satis superque*. Formule fréquente chez les écrivains latins. Süss, *Catull.* p. 33, observe que v. 10 Catulle emploie la tournure moins ordinaire *satis et super*, que l'on peut comparer à « satis ac super, » Ovide, *Metam.* IV, 429. — 3 et suiv. Réminiscence de Callimaque; cf. Süss, *Catull.* p. 39. D'ailleurs la comparaison avec les grains de sable pour exprimer un nombre infini est ordinaire dans l'antiquité. Ellis cite Homère. *Il.* IX, 385; II, 800; Pindare, *Olymp.* II, 179; *Pyth.* IX, 84; Callimaque, *H. Dian.* 253; Horace. *Od.* I, 28, 1. — *Libyssæ*. Forme introduite par Catulle d'après Callimaque, *H. d'Apoll.* 85. On la retrouve dans Columelle et dans Silius. — 4. *Lasarpiciferis*. Mot formé probablement par Catulle; cf. Teufel, *De Catull. voc. sing.* p. 28. *Lasarpicium* est déjà dans Plaute, *Rudens*, III, 2, 16. Pline, *H. N.* XIX, 38 : « Laserpiciū quod græci Silphion vocant, in Cyrenaica provincia repertum, cujus sucum laser vocant magnificum in usu medicamentisque. » C'était une des richesses de Cyrène qu'elle recueillait dans une région d'ailleurs sablonneuse et stérile, voisine de son territoire; cf. Strabon, XVII, 3, 22; II, 5, 37. Le silphium (c'est la *Thapsia*, que l'on retrouve aux environs de Barcah) était figuré sur les monnaies de Cyrène et uni à la légende de Battus. Pline décrit la plante, *H. N.* XIX, 38-48. Sur les formes *lasar* et *laser*, cf. Teufel, *loc. cit.* et les autorités qu'il indique. — *Cyrenis*. La quantité de la première syllabe est longue dans les autres poètes latins. Catulle l'abrége à l'exemple de Callimaque, *H. d'Apoll.* 72, 93; *Epigr.* 21, 5. *L. Cyrenis* doit ici être considéré comme un datif. Le lieu est marqué d'une manière précise hors de Cyrène même par les vers 5 et 6. On ne peut donc admettre l'ablatif. — 5. *Oraculum Jovis*. C'est-à-dire de Jupiter Ammon. — *Æstuarii*. épithète déterminée par l'agitation des sables pareille à celle de la mer, disent Döring et Hertzberg, j'aime mieux avec Heyse, Klotz, Ellis, entendre ce mot de l'ardente chaleur qui règne en ces contrées. Cf. Horace, *Od.* I, 22, 5 : « Syrtes... æstuosas. » — *Batti veteris*. Héros fondateur de

Cyrène. Cf. Hérodote, iv, 115-159; Pindare, *Pyth.* iv, 59-63; v, 55-94; Callimaque, *Hymne à Apollon*, 74-96. Callimaque lui-même se prétendait issu de Battus; cf. Strabon, xvii, 3, 21. — *Sepulcrum*. Le tombeau de Battus était sur l'un des côtés de la place publique de Cyrène. Cf. Pindare, *Pyth.* v, 125. C'est donc une manière poétique de dire : entre Cyrène et l'oasis d'Ammon. — 7. *Sidera*. Cf. Callimaque, *Hymne à Délos*, 175 : ἡ ἰσάριθμοι Τείρεσιν, ἤνικα πλείστα κατ' ἡέρα βουκκλέονται. — 8. *Vident*. Cf. une métaphore analogue lxi, 39. — 9. *Te*, accusatif régime de *basiare*. *Basia multa* marque la mesure et développe le sens du verbe. Ellis compare une construction analogue de Moschus, iii, 69, 70 : φιλεί δὲ πολὺ πλέον ἢ τὸ φίλημα τὸ πρῶον τὸν Ἀδωνιν ἀπεθνήσκοντα φίλησεν. — 10. *Vesano*. Cf. c, 7. — 11. *Pernumerare*. Ce mot est dans Plaute avec un sens un peu différent, *Epid.* v, 1, 25. — *Curiosi*, dans ce sens, est peu ordinaire dans la bonne latinité. Cependant, selon Schulze, Muret remarque que *curiosus* se prend presque toujours en mauvaise part, comme dans Plaute : « curiosus nemo est quin sit malevolus, » *Stich.* 1, 3, 55. Voyez un peu plus haut, v, 45 : « Curiosi... alienas qui res curant studio maxumo. » — 12. *Mala lingua*. Cf. Virgile, *Bucol.*, vii, 28. — *Fascinare*. Le mauvais sort se jette en parlant, comme en regardant (Virgile, *Bucol.*, iii, 103).

VIII.

NOTES CRITIQUES. — O laisse une ligne entre cette pièce et la précédente. G y inscrit à l'encre rouge *Ad seipsum*. Note marginale : trimetri iambici. — 1. O : *iser Catule*. Heinsius conjecturait ici : *desine ah! ineptire, Et quod vides perisse, perditum duce*. — 4. Selon Bæhrens O a *cum* de telle sorte que le c est le résultat d'une correction. D¹. *Tum*. Ed. de 1472 et 1475 : *quom*. G : *q̃* (seq. res. 1 litt.) [Bæhrens]. O : *q* = *quod*. Douza le fils, Heinsius, Brouckusius, proposent *dicebat*. L'*Ambrosianus*, le *Colbertinus*, le *Laurentianus* ont *docebat*. — 5. Hand croyait ce vers interpolé, parce qu'il se répète, xxxvii, 12. Ellis, après Sillig, signale d'autres répétitions analogues, xxi, 2, 3; xxiv, 2, 3; xlix, 2, 3. — Bæhrens écrit *vobis*. — 6. D¹ : *ili* — G : *cum* changé en *tum* [Bonnet]. L'édition de Reggio, 1481, de Vicence, 1487, de Brescia, 1485, Guarini, Hand, Lachmann, Rosbach, Haupt, L. Müller, Schwabe, Ellis : *tum*. Avantius, Muret : *cum*, leçon de O. Ed. de 1472, 1475 : *quom*, leçon du

Hamburgensis. Le *Dresdensis* : *tamen*. Scaliger, Vossius, Vulpus, Conrad de Allio, Dœring, Naudet, Sillig : *tam*. — 7. G : *que*. — 8. G. : *candid*≡*i* [Bæhrens]. — 9. O : *inpote*. G : *impote*. Ils omettent tous deux, ainsi que DLCH, le mot *noli* introduit par Avantius. Ed. de 1472. 1475 : *impotens es*. Aldine de 1502 : *haud potis quare*. Muret : *haud potes quare*. Scaliger, Bæhrens : *impotens ne sis*. Vossius : *tu quoque ipse te refer*. Heinsius : *impotens mentis*. Sillig, après *impotens*, laisse une lacune. Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis, Munro, adoptent *impotens noli*, qui selon Sillig était déjà devenu la leçon vulgaire. — 10. G : *nec que*. O : *necq*; — 15. G : *ne te que*. O : *ne teq*; Tous les mss. ont *ne te*, excepté le *Hamburgensis* et le *Phillippensis* qui ont *nec te*, D² : *tene*, le Cujacianus : *rere*. Ed. 1472, 1475 : *ne te*. Aldine 1502 : *te ne*. Parisiens. 1528 : *tu ne*. Muret : *nulli, scelesti te ne*. Sillig : *nullam, Scelesti, noctem*, avec Vossius, Heinsius, Hand. Dœring, Naudet : *Scelesti, nocte*. Scaliger : *rere*. Lachmann : *ne te*. Ellis : † *ne te*. Il propose *letiquæ tibi manet vita*, en rappelant Lucrèce, III, 1046 : « *Mortua cui vita est* », et Maximien, *Eleg.* 1, 269 : « *vitam ducere mortis*. » Haupt, L. Müller, Schwabe, Bæhrens : *væ te*, leçon de Balthazar Venator; cf. Haupt, *Observ. critic.* p. 7. Frölich : *Scelesti, quæ te, væ tibi, manet vita*. — 16. O : *adhibit*. 18. O : *cû labella*.

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en iambiques trimètres hipponactéens, ou scazons, dont le sixième pied est un spondée, le cinquième nécessairement un iambe. Le premier pied peut être un spondée, un dactyle ou un anapeste, le deuxième un tribraque, le troisième un dactyle ou un spondée, le quatrième un tribraque. La césure est plus souvent penthémimère qu'hephthémimère. Catulle est très-sévère dans les règles qu'il s'est imposées. Dans la présente pièce, il n'admet de substitutions que le spondée; les vers 1, 6, 12, n'ont que le spondée obligatoire de la fin. Les vers 2, 10 seuls n'ont que la césure hephthémimère; aux vers 9, 15, elle est après deux monosyllabes d'ailleurs étroitement unis.

Cette pièce a été composée au moment où commencent les querelles entre Catulle et Lesbia; voyez la VIE DE CATULLE, placée en tête de ce volume, page LVIII. Schwabe fixe la date aux premiers mois de l'an 695/59, Westphal entre le retour de Métellus et sa mort 693/61 et 695/59, Ribbeck avant 697/57. Selon Dœring, dans cette pièce, Catulle reconnaît la folie de l'amour et revient à la sagesse. *repente fit philosophus*. Combien plus justement avec M. Naudet, on y aperçoit les tourments d'une âme déchirée et les agitations d'un

cœur irrésolu ! Comme dit Lucrèce, IV, 1141 : « Difficile est... captum retibus ipsis Exire et validos Veneris perrumpere nodos. » Tout concourt à montrer le trouble du poète, le vocatif qu'il emploie pour s'adresser à lui-même, les subjonctifs *desinas*, *ducas* (*subjunctivus hortativus*), les vers 3 et 8, qui reviennent comme un refrain, la simplicité et la force des expressions, *quæ tu volebas*, *illa non vult*, les termes violents, *dolebis*, *scelestæ*. Enfin ces souvenirs des plaisirs passés, v. 6, 7, 16, 18, cette insistance à prendre une sorte d'engagement 1, 11, 12, 13, sont bien d'un homme faible et peu maître de lui-même (*impotens*) au moment même où il prononce ces mots : *destinatus obdura*.

1. *Catulle*. Voyez des vocatifs semblables, XLVI, 4 ; II, 13 ; LII, 1, 4 ; LXXIX, 2. — *Ineptire*. Cf. Tibulle, I, 4, 24 : « ineptus amor. » — *Perditum ducas*. Cf. Plaute, *Trin.* IV, 3, 19 : « Quin tu quod periit, perisse ducis? » — 3. *Candidi soles*. Le premier mot répond au grec λευκός employé dans le même sens ; cf. Eschyle, *Perses*, 301 ; le second au grec ἥλιος, ἡλιος, dans le sens de jour. Cf. Süss, *Catulliana*, p. 43. Plaute d'ailleurs avait déjà dit au sens propre « lux clara et candida, » *Amphit.* I, 3, 59. Horace, au figuré dans le sens contraire, dit : « sol niger, » *Sat.* I, 9, 72. — 4. *Ducebat*, c.-à.-d. *vocabat*, *venire jubebat*. Ellis remarque que ce mot indique combien était entière la soumission de Catulle aux ordres de celle qu'il aimait. — 5. *Nobis*. Catulle ne se parle plus à lui-même ; il revient à la première personne ; on sent combien ces alternances ont un caractère passionné, et quel avantage a *nobis* sur la leçon *vobis* que propose Bæhrens. — 6. *Ibi tum*. Cf. Térence, *Andrienne*, IV, 1, 10, où comme ici, suivant Ellis, cette locution a le sens de τότε δὴ. — *Illa*. Pronom emphatique qui renouvelle le souvenir de la scène — *Jocosæ*. Cf. « *jocari*, » II, 6. Les Jeux, « *Joci*, » sont entre les suivants de Vénus, et accompagnent l'Amour. Horace accole ce mot à « *amor*, » *Epit.* I, 6, 64 : « *vivas in amore jocisque*. » Voyez dans Plaute le développement du mot de Catulle, *Pseudolus*, I, 1, 62 : « *Nunc nostri amores, mores, consuetudines, Jocus, ludus, sermo, suavis saviatio*, » etc. — 7. Cf. Ovide, *Amours*, III, 7, 5. « *Cupiens pariter cupiente puella*. » — 8. Ce vers répète le v. 3, mais en lui donnant plus de force par le changement de *quondam* en *vere*. Cf. Schulze, *Z. für das Gymnas.* XXXI, p. 695, et *De Catullo Græcor. imitatore*, p. 37. Il y a là une imitation des procédés de la poésie alexandrine. — 9. *Impotens*, incapable de maîtriser ta passion. Cf. Térence, *Heautont.* II, 3, 130 ; *Andr.* V, 3, 8. Comme traduit M. Naudet : Trop faible cœur, sache donc aussi la dédaigner. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 28, fait voir

combien la conjecture *noli* qui répond à *non vult* et à *nolebat* est préférable à toutes les autres. — 10. *Nec quæ fugit sectare*. Cf. Théocrite, XI, 95 : τί τὸν φεύγοντα διώξεις. — La négation *nec* confirme ici la conjecture *noli*. *Nec* se met pour *neve* quand il n'y a pas de négation dans la première proposition impérative; et en effet *noli* a une valeur négative, mais grammaticalement le verbe n'est pas accompagné d'une particule négative. — 11. *Obstinata mente*. Avant Catulle, on trouve dans Accius : « obstinato animo. » — *Perfer, obdura*. Cf. Ovide, *Tristes*, V, 11, 7; *Amours*, III, 11, 7. Horace, *Sat.* II, 5, 39 : « Persta et obdura. » Ovide imite Catulle directement, Horace a-t-il changé le premier terme parce que l'emploi intransitif de *perferre* est rare? — 12. *Vale*. C'est le grec ἔρπουο. Il y a un mouvement pareil mais plus fort, XI, 17 : « Cum suis vivat valeatque moechis. » Dans ce passage il va jusqu'à l'imprécation; ici on pourrait compléter le sens avec ce vers des *Captifs* de Plaute, III, 5, 86 : « Vale atque salve, etsi aliter ut dicam meres. » — 13. *Rogabit*. Cf. Ovide, *Amours*, I, 8, 43. « Casta est quam nemo rogavit. » — 14. *Nulla* équivaut à *omnino non, prorsum non*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 29, défend très-bien ce sens contre les hésitations d'Ellis. Cette construction, quoi qu'en dise Holtze, est admissible avec le passif, et comme le fait voir Haupt, *Observ. crit.* p. 4, elle est bien en harmonie avec le style simple de Catulle. — 15. *Scelera*. Ellis fait observer que ce mot dans Plaute a quelquefois le sens de malheureuse, infortunée; mais il faut dire qu'il s'y joint toujours quelque idée de faute commise. Catulle ici ne va pas encore aux violences qui l'emporteront plus tard; mais il y touche presque dans son émotion. — *Væ te*. On trouve *væ* avec l'accusatif; Plaute, *Asin.* II, 4, 75; Sénèque, *Apocolocynt.* 4, 3. Cf. Raph. Kühner, *Ausf. Gramm. der lat. Spr.* t. II, § 70, 5. — *Tibi manet*, reste pour toi désormais. Cf. Kühner, *Ausführ. Gramm. der lat. Spr.* t. II, § 70, 1, *Anm.* 1. — 16. *Adibit* a le même sens à peu près que *rogabit* du v. 13. — *Bella*, charmante. Plaute, *Asin.* III, 3, 84 : « Nimis bella es et amabilis. » Cicéron, *Ad Attic.* VI, 4, 3 : « Puellæ Cæciliæ bellissimæ. » Catulle semble affectionner cette épithète du langage caressant. Elle a donc ici une valeur particulière. — 17. *Cujus esse diceris*. Cf. Ovide, *Amours*, III, 12, 5; Properce, II, 8, 6. — *Mordebis*. Cf. Plaute, I, 1, 64 : « Teneris labellis molles morsiunculæ. » Horace, *Odes*, I, 13, 12; Tibulle, I, 6, 14; Ovide, *Amours*, III, 24, 34; Lucrèce, IV, 1103. — 19. *Destinatus* a pour équivalent *certus, cui certa et fixa sedet sententia*. Cet emploi est d'ailleurs rare.

IX.

NOTES CRITIQUES. — O laisse une ligne entre cette pièce et la précédente. G y écrit *ad Verannium*. En marge : *endecasillabi faleu- zici*. — 1. Les mss. ont *Veranni*. excepté *a* d'Ellis. Ce nom se retrouve dans les inscriptions avec un seul *n*. En outre, XII, 16, 17 ; XXVIII, 5 ; XLVII, 3, il est orthographié dans les mss. sans que la consonne soit redoublée. Schwabe, L. Müller, Ellis ont adopté la forme *Verani* ; avant eux on voit partout *Veranni*. — O omet *e*. — 2. Tous les mss. ont *antistas*, que soutient Hand et qu'admet Sillig. Ald. 1502 : *antistās*, avec une virgule à la fin du vers. Palladius, 1500 : *antestans*. Scaliger : *antistes*, conservé par Heyse. Avantius, Scaliger, éd. 1600, Vossius, Doering, Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis : *antistans*. M. Naudet qui adopte cette leçon pense que celle du mss. vient de ce que la barre placée au-dessus de *a* et qui représente *n* a été effacée par l'usage ou omise par un copiste. — G : *millibus*. — 4. O : *uno animo sanamque*. G : *uno animo al' sanam suamque*. Ed. 1472, 1475 : *suamque*. *Unanimos* a été rétabli dès les premières éditions. Quelques mss. de second ordre avaient *unanimos*. L'édit. de Vicence, 1481, a *tuamque* que donnent Ald. 1502, Muret, Scaliger. Avantius et Statius : *senemque*. La leçon définitive *anum* est due à Faernus. — 5. OG : *nuncii*. — G : *mechi*. — 6. O : *incolum*. — 9. GO : *oculosq; suavior*. D : *suaviabor*. Ed. 1475 : *suavior*. Ald. 1502, etc. : *suaviabor*. Ellis pense que l'erreur vient de ce que l'archétype avait *sabiabor*, que le copiste a voulu corriger. L'orthographe des mss. GO est ailleurs *savium*, ce qui autorise à l'admettre ici avec Ellis et Bæhrens. — 11. G : *letius*. Selon Bonnet la leçon primitive est *lecius*. — Bæhrens : *beatiusque* avec divers mss. de second ordre.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en vers phalécien ; cf. p. 359. Ici toutes les bases sont des spondées. — Le *Veranius*, dont il est ici question, n'est d'ailleurs connu que par les mentions différentes qu'en fait Catulle, avec *Fabullus*, XXVIII, XLVII, XII, 15. Munro, *Critic. and. Elucid.* p. 43. conjecture d'une manière très-vraisemblable que ce sont des jeunes gens de rang équestre, appartenant à des familles équestres ou sénatoriales, et qui s'attachaient à des gouverneurs de provinces. A cette époque, l'Espagne pacifiée par Pom-

pée était le plus important des séjours provinciaux. D'Espagne, Véranius et Fabullus ont envoyé à leur ami Catulle des cadeaux, XII, 14; XXV, 5, auxquels il tient beaucoup. Plus tard, XVIII et XXVII, Véranius et Fabullus font partie de la suite de Pison en Macédoine, à peu près en même temps que Catulle accompagne Memmius en Bithynie. Les anciens interprètes, et Ellis cherche à faire revivre leur opinion, croient que Pison est un gouverneur d'Espagne et qu'il s'agit dans toutes les pièces où il est question de Véranius et de Fabullus d'un seul et même voyage. Mais, comme le dit Munro, p. 44, Schwabe a démontré d'une façon triomphante que le Pison dont parle Catulle est celui contre lequel Cicéron a écrit son invective. Westphal, p. 155, suppose, ce qui est possible, que Véranius et Fabullus ont accompagné César en 61 et 60, et que leurs relations avec lui leur ont plus tard procuré le moyen d'entrer dans la suite de Pison, ami de César et enfin devenu son beau-père. Les pièces IX, XII, XIII, XXV, d'une part, XXVIII et XLVII de l'autre se rapportent à des époques différentes de la carrière de Véranius et de Fabullus. On ne sait pas bien quand ils revinrent d'Espagne; mais XIII est postérieur à leur retour, et comme Catulle n'est pas encore brouillé avec Lesbie, ce que l'on peut inférer de XIII, 11, la pièce est au plus tard de 794/60. J'ajouterais qu'elle doit avoir été écrite avant la mort du frère de Catulle qui est de cette année. Il y règne une effusion de jeunesse où l'on voit une âme contente, et que le malheur n'a pas encore atteinte. Le charme de l'amitié est profondément ressenti. Comparez Horace, *Odes*, I, 36; II, 7; Juvénal, *Sat.* XII. — 1. *Antistans*. Toi qui passes avant. Le verbe est de la langue ancienne; cf. Caton, *De re R.* 156, 1; Claudius Quadrigarius, cité par A. Gelle, IX, 13. Il est dans ces passages employé avec le datif comme ici; voyez encore Cicéron, *De invent.* II, 1, 2. A. Gelle, XII, 9, le cite de Q. Métellus Numidicus avec l'accusatif. Cicéron, *De repub.* III, 18, 28, et Lucrèce, V, 22, s'en sont servis, sans lui donner de régime. — 2. *Milibus trecentis*. Ce chiffre désigne ici un très-grand nombre, un nombre indéfini. Cf. XLVIII, 3; XII, 10; XI, 18; XXIX, 15. Les auteurs latins sont pleins d'exemples analogues. Cf. Horace, *Sat.* I, 3, 116. — 3. *Penates*. Le nom des dieux du foyer domestique n'est pas ici une simple figure; ce mot complète *domum* et est heureusement suivi de l'énumération des parents groupés autour du foyer. — 4. *Unanimos fratres*. Cf. Virgile, *Æn.* VII, 335. — *Anum* est ici employé adjectivement; cf. XLVIII, 47 : « charta anus; » LXXVIII, 10 : « fama anus. » Ovide, *Art d'aimer*, I, 766 : « cerva anus. » Martial, VI, 27 : « amphora anus. » Martial, XI, 23, 14, a dit aussi : « mater

anus; » XIII, 34 : « anus conjux; » Plaute : « anus uxor, » « sacerdos anus. » — *Nuntii beati*. Ellis veut expliquer cette construction par un pluriel; Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo*, p. 31, incline à cette opinion, que combat Süss, *Catull. p. 44*, en citant Properce, v (iv), 7, 21 : « Fœderis heu taciti. » Kühner, *Ausführl Gramm. der lat. Spr.* t. II, p. 305, considère cette locution comme un génitif objectif. L'emploi du pluriel serait bizarre. — 6. *Incolumem*. Cf. Juvénal, xii, 15, 16, M. Patin remarque combien le goût de Catulle est plus pur que celui de Juvénal. — *Hiberum*. Gén. pluriel. — 7. *Loca*, l'aspect de la contrée. *Facta*, les faits d'armes, les exploits. *Nationes*, l'aspect divers des hommes, dû à leur séparation en tribus nombreuses. Ellis rappelle ce passage de Cicéron, *ad Q. fr.* II, 16, 4 : « Quos tu situs rerum et locorum, quos mores, quas gentes, quas pugnās... habes. » La curiosité s'attachait alors à la connaissance des nations ou tribus barbares. César lui-même songe à faire des expéditions pour voir de nouveaux pays, *Bell. Gall.* III, 7, 1 : « Eas quoque nationes adire et cognoscere volebat. » — 8. *Applicans collum*. Ellis rassemble divers passages desquels il résulte d'une manière vraisemblable que *applicare collum*, c'est prendre le cou de la personne que l'on embrasse pour la rapprocher du baiser, cf. *Elegia de morte Drusi*, 34 : « Collaque et os oculosque illius ore premam, » et l'expression grecque ἀνακλᾶν τὸν αὐχένα — 9. *Os oculosque*. Cf. Homère, *Odyssée*, xvi, 15; Cicéron, *Ad Famil.* xvi, 27, 2 : « tuosque oculos dissaviabor. » Munro ajoute, Cicéron, *Philipp.* VIII, 20; Virgile, *Æn.* VIII, 152; Ovide, *Ibis*, 155. Enfin voyez XLVIII. — 10 et 11. *O quantum est*. C.-à-d. *Quid me latius beatiusve inter eos quotquot sunt beati*. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo*, p. 29, rassemble un assez grand nombre d'exemples de génitifs partitifs de ce genre, tournure que Catulle semble avoir affectionnée. D'ailleurs elle se trouve dans la langue ancienne; cf. Térence, *Phormion*, v, 6, 13; *Heautontimor.* IV, 8, 1; et aussi chez les classiques, Horace, *Sat.* II, 6, 1 : « Lydorum quidquid, » etc. Il y a ici une inversion semblable à celle de Catulle, comme dans Plaute, *Captifs*, IV, 2, 56, les expressions s'accroissent de la même façon qu'ici, « Quantum est hominum optime optumorum »; cf. *beatiorum... beatius*. Süss remarque, *Catull.* p. 34, que Catulle aime à placer des comparatifs à la fin du vers phalécien. Enfin pour la pensée, cf. CVII, 7 : « Quis me uno vivit felicior. »

X.

NOTES CRITIQUES. — Cette pièce est unie à la précédente dans O et G. — 1. O G : *Varius*. D : *Verannius*. H : *Varrus*. Le *Bononiensis* : *Varius*. C : *Varus*. Cette leçon, qui est la vraie, est déjà dans plusieurs anciennes éditions, dans Guarinus, dans Muret; elle est admise par les derniers éditeurs, Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis. *Varrus* se retrouve dans l'Aldine 1502, Statius, Scaliger, Doering, Naudet, Sillig. Schulze, *Hermes*, xiii, p. 55, pense que la leçon *Varius* est issue du redoublement de la consonne dans l'archétype de O G. — O : *mēs* pour *meus*. G : *mens*; au-dessus *meus*. — 2. G : *ociosum*. O : *occiosum*. — 3. G : *michi*. — O : *rūc*, d'où Bæhrens écrit *tunc*. G : *rū*. — 4. G : *nlepidum* changé en *illepidum* [Bonnet]. — 7. G : *Iam bithinia*. O : *Iarbithinia*. — O : *quomō*. G : *quom*. G O : *posse haberet*. L'erreur est déjà corrigée dans des mss. secondaires et dans les anciennes éditions. — G :
al' quonam

et quoniam michi. O : *et quoniam*. Ed. 1472, 1475 : *et quonam*. Ald. 1502, Scaliger : *et quantum*. Muret : *et quanto*. Statius, Hand, Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller, Bæhrens : *ecquonam*. Doering, Naudet, Sillig, Ellis conservent *et quonam*. — G O : *here*. —
al' neque ipsis nec

9. G : *nichil neque in* ≡ *ipsis*. O : *nihil neque nec in ipsis*. L'édition princeps donne déjà *nihil neque ipsis*, devenu la vulgate, admis par Lachmann et la plupart des éditeurs modernes. Statius, Scaliger : *mihi neque ipsi*. Aldine 1502, Guarinus : *nihil neque ipsi*. Bæhrens : *nihil lucelli*. — 10. G : *pretoribus*. Bæhrens : *quæstoribus* avec Muret et Turnèbe. Marcile, Heinsius : *præconibus*. Ici Munro propose *Critic. and Elucid.*, p. 31, de mettre un point après *cohorti*, et de faire du vers 11 une proposition interrogative en discours indirect, mais non dépendante de *esse*. Il cite divers passages de César, *B. G.* 1, 40, 2; IV, 16, 2; *B. C.* 1, 72, qui rendent la correction très-
al' nec

vraisemblable. — 13. G : *pretor non faceret*. Dübner attribue la correction à G3. O et le *Laurentianus* ont *nec*; les autres *non* qui se trouve dans plusieurs éditions anciennes. 1472 et 1475 ont *nec facerent*. Scaliger écrit *non facerent*; Gronovius, *non faciens*. La leçon *nec faceret* admise par Avantius est dans l'Aldine 1502. — 15. Avantius écrit *ære* au lieu de *esse*; Statius : *asse*. — 16. O : *leticam*.

G : *letic* = *am...puelle*. — 17. Avantius, Muret, Vossius, Vulpius ont *beatiorum*. — 18. G : *mirchi*. — 19. G : *qd*. — 22. G O : *fractumque*. La leçon *fractum* qui est dans D et les anciennes éditions. — 24. G O : *docuit*. G : *cinediorem*. O : *sinediorem*. *Docuit*, qui est dans l'éd. 1472, 1475, est remplacé par *deciit* dans l'Aldine 1502. — 25. G : *queso....mirchi*. O : *inquid*. — 26. G : *commoda nam*. Bonnet : *cōmoda nā*. O : *comoda nam*. Il est impossible d'admettre l'abréviation de la dernière syllabe de *commoda*. Ellis compare plusieurs passages de Plaute. Mais le système général de la prosodie est tout différent. Ellis suppose que *commoda* est un neutre et encore propose : *istos*. — *Quo modo?* — *Nam*. Ce passage dès les premiers temps a exercé la sagacité des critiques. Aldine 1502 : *commodita volo*. Statius : *nam volo commode*. Scaliger : *commodo nam*. Hand : *commodum enim*, leçon admise par Haupt, Schwabe, Munro, Bæhrens. La leçon que j'ai adoptée est celle de L. Müller. Schulze, *De Catullo Græc. imit.*, p. 6, admet que *commoda* est un féminin singulier se rapportant au sujet de *volo*, et équivalant à un
al' se

adverbe. — G : *ad Sarapim*. O : *ad serapini*. La forme *Sarapis* pour *Serapis* est justifiée par un nombre suffisant d'inscriptions grecques et latines que cite Ellis. Bæhrens propose *ad Sarapis*. — 27. O :
al' deferri

deserti. G : *deserti*. — Les mss. ont *mane me inquit* (O : *in quid*). G : *puelle*. J'ai adopté *mane me* avec Lachmann; mais il n'est guère possible d'admettre l'abréviation de la dernière syllabe. Les anciens éditeurs écrivent *mane* en abrégant *e* sur la voyelle initiale de *inquit* ou plutôt *inquii* rétabli par Parthénien, ou *inquo* que l'on trouve dans Ald. 1502, Guarinus, Muret, Statius. Haupt, Schwabe, Ellis acceptent ce texte. Munro conjecture *meminei*. J'aimerais mieux la leçon d'Ald. 1502, suivie par Haupt et L. Müller : *minime*. — Après ce vers Lachmann, Haupt et L. Müller supposent une lacune que d'ailleurs aucun ms. ne laisse voir, et que le sens n'appelle pas. — 30. G : *Cuma*. O : *Cinna*. — Selon Bæhrens et Ellis G et O ont *gravis*. Il me semble que l'on peut lire aussi *graius*. 1472 et 1475 : *Cumas est gravi*. 1473 : *Caius*, leçon vulgaire depuis Ald. 1502. Lachmann a rétabli *Gaius*. — 31. G O : *quid ame*. — 32. G : *mirchi*. — 33. G : *tu insula*. O : *tulsa*. Les mss. postérieurs et les anciennes éditions : *insulsa*. Bæhrens : *tu mulsa*. — Selon Bonnet *man* (?) changé en *male*. — G O : *et* au lieu de *ac*. — Selon Bæhrens, O : *nivis*. — 34. G O : *negligentem*.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en vers phalécien ; cf. p. 359. Le Varus dont il est ici question, semble être le même que celui à qui est adressée la pièce xxii. Les anciens interprètes le confondaient avec Alphénus Varus, le jurisconsulte, et croyaient que c'est à lui qu'est envoyée la pièce xxx. Schwabe, s'appuyant sur une suggestion de Muret, croit que c'est Quintilius Varus, celui dont Horace déplore la mort, *Odes*, I, 23, dont il parle, *A. P.* 438 et suiv., enfin dont saint Jérôme rapporte la mort à l'an 730/24. Cf. Suétone, ed. Reifferscheid, p. 43. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 289, et suiv., admet que Varus serait un peu plus âgé que Virgile et Horace, un peu plus jeune que Catulle ; il aurait eu entre vingt et trente ans, à la date présumée de cette pièce. Elle doit avoir été écrite l'année qui suivit celle du voyage de Catulle en Bithynie, à la suite de Memmius, c'est-à-dire en 698/56. Cf. *VIE DE CATULLE*, pp. LXI et suivantes. C'est une petite scène de comédie. Rien n'est plus agréable et plus instructif que ce morceau, où l'on voit peintes l'adresse intéressée des courtisanes, les mœurs relâchées des jeunes Romains, la position subalterne et précaire de Catulle, l'avarice de Memmius. C'est un tableau de mœurs fort curieux. — 1. *Ad suos amores visum*. Cf. Ovide, *Amours*, II, 2, 21 : « Ibit ad affectam quæ non languebit amicam Visere. » Lucrèce, VI, 1238 : « visere ad ægros. » Térence, *Hécyre*, I, 2, 114 ; Pison dans Aulu-Gelle, VI, 9, 5 : « ad collegam venisse visere ægrotum. » De l'emploi ordinaire de cette tournure, Ellis conjecture ingénieusement que la courtisane était indisposée et qu'elle voulait aller au temple de Sérapis, pour implorer du Dieu sa guérison. — 3. *Scortillum*. Diminutif sans doute inventé par Catulle qui est le seul à l'avoir employé. Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 17. — *Repente*, aussitôt, à première vue. — 4. *Sane*. Partic. concessive : je veux bien l'avouer, certes. — *Illepidum*. Cf. VI, 2, commentaire. — *Quid esset*. C'est-à-dire *in quo statu esset provincia* : quelle sorte de pays au point de vue des gains à y faire. C'est ce que développe *quomodo se haberet*, comment la province se travaillait en finances [Naudet], *quam lucrosa et quæstiosa esset respectu reddituum*. — 8. *Ecquonam*. Littéralement : Si elle ne m'avait pas été utile en quelque argent, si je n'y avais pas fait quelque profit. Dans le style direct, il y aurait : est-ce qu'elle n'a pas rendu quelque service à votre bourse, et c'est ce mouvement que rend *ecquonam*. — *Id quod erat*. Cf. César. *B. Gall.* IV, 32, etc. — *Ipsis*. L'ancienne interprétation entendait sous ce mot les Bithyniens, c'est-à-dire les habitants du pays, comparant T. L. VI, 30. Schulze loue Ellis d'avoir rapporté ce mot à *prætoribus*, le second *nec* n'étant ajouté que pour opposer plus nette-

ment *prætoribus* à *cohorti*. Ordinairement *nec* ou *neque* se place ainsi quand en tête de la phrase se trouve un mot comme *nemo*, *nihil*, *nusquam*, *nunquam*, mais cette construction se trouve aussi avec *non*. Cf. Kühner, *Ausführl. Gramm. d. l. Spr.* T II, p. 626; on peut la concevoir avec *neque*. D'ailleurs cette interprétation du passage se trouve déjà dans les trad. de Hertzberg, de Heyse, de Westphal. — 10. *Prætoribus*. Pluriel désignant les préteurs qui se succèdent en Bithynie. *Cohorti*, la suite qu'ils emmenaient avec eux, pour administrer la province, composée de leurs amis, ou de ceux qu'on leur avait recommandés; en quelque sorte leur état-major. La Bithynie était trop pauvre pour qu'on y eût l'occasion de s'enrichir (*non esse cur*, etc.) surtout quand le préteur était tel que Memmius. — 11. *Caput unctius*. Cf. Plaute, *Pseudol.* 1, 2, 84. Métaphore tirée de ce que les gens riches se parfumaient la tête. — 12. *Irrumator*, débauché. Ce mot se trouve dans Firmicus Maternus dans ce sens. Ici il doit aussi être pris au propre. Memmius était un épicurien non seulement de doctrine, mais encore de conduite. Cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 171. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 21. Les débauches de Memmius absorbaient tous les gains qui pouvaient se faire. — 13. *Nec*. Ici doit se suppléer *qui*. Cf. Madvig, *Gr. lat.* § 323, a. — 14 et 15. *Quod illic natum esse dicitur*. On explique ce passage en disant que l'invention de la litière à huit porteurs est Bithynienne, ou que suivant un antique usage les rois de Bithynie se faisaient ainsi porter. Mais Ellis interprète parfaitement bien en traduisant : ce qui est, dit-on, un produit naturel du pays. Les porteurs à Rome étaient surtout des esclaves Bithyniens. Comparez à *natum*, *genitum* dans Pline le jeune. *Panég.* xxix. — 16. *Ad lecticam hominis*. C'est-à-dire *lecticarios*. Sur cette forme de l'accus. pluriel, cf. Bücheler, *Décl. lat.* trad. L. Havet, p. 94. — 17. *Unum* ajoute ici une idée de particularité, il se joint ordinairement dans ce sens au superlatif. Entendez d'ailleurs *unum beatiorem quam ceteram cohortem*. Sur le compar. à la fin du vers, cf. Süss, *Catull.* p. 34. — *Facerem*. Le verbe a le sens de : représenter, se représenter comme. Cf. xcvii, 9 : « *et se facit esse venustum*. » — 18. *Non mihi fuit maligne*. Sur la construction de l'adverbe avec *sum*, cf. Madvig, *Gr. lat.* § 209, b, *Rem.* 3. *Maligne* a ici le sens de : chichement. La fortune n'a pas agi si chichement avec moi que, etc., *non adeo maligna fortuna usus sum*. — 19. *Mala*, où il y avait peu à gagner. — *Incidisset* équivaut à *obligisset*. — 20. *Octo homines*. Cf. Cicéron, *Verrines*, v, 11 : « *Nam ut mos fuit Bithyniæ regibus, lectica octophoro ferebatur*. » — *Parare*, se procurer, en grec *πρόζαθεαι*. — *Rectos*. Cf. Suétone,

César, 47 : « rectora servitia. » — 21. *At mi nullus*, etc. Parenthèse qui ne fait pas partie des paroles du poète à ses amis. — *Hic*, à Rome. *Illic*, en Bithynie. — 22. *Grabati*. L'espèce la plus vile de lit ou de litière. — *Pedem*, l'ais, le bâton qui soutient la litière et s'appuie sur l'épaule des porteurs. — 23. *In collo sibi collocare*. Cf. Plaute, *Asin.* III, 3, 67 : « Hic istam colloca cruminam in collo plane. » Il y a ici une allitération évidemment volontaire chez les deux poètes. Voyez encore Plaute, *Epidicus*, IV, 2, 24. — *Posset* marque, comme le veut Ellis, qu'il n'avait pas même d'esclave dont on pût faire un porteur à l'occasion. — 24. *Cinædiorem*. Ce mot, suivant Ellis, marque la mollesse; j'aimerais mieux avec les anciens interprètes l'entendre de l'effronterie. Cf. Martial, VI, 39, 12 : « Quartus cinæda fronte. » — 26. Avec *istos* suppléez un mot qui signifie prêter. — *Commode*, à mon aise, confortablement. — *Ad Serapim*, au temple de Sérapis. Ce temple était hors de la ville, et ainsi la courtisane eût traversé la ville dans cet attirail luxueux. Le culte de Sérapis était une de ces nouvelles superstitions dont se moque Varron dans les Satires Ménippées, *Euménides*. — 27. *Mane me*. Voyez NOTES CRITIQUES. — 28. *Istud... fugit me ratio*. On attendrait *istius*; mais il y a une attraction déterminée par le relatif. Quant à la locution *fugit me ratio*, cf. Plaute, *Amphit.* I, 1, 230; *Rhetor. ad Herenn.* II, 16, 24. J'ai mécompté, comme dit Scaliger, je me suis trompé dans mon compte. — 30. *Cinna Gaius*. Le poète C. Cinna, auteur de la *Smyrna*; cf. xcv; Virgile, *Bucol.*, IX, 35; Martial, X, 21. — 31. *Mei*, pronom possessif au nom. pluriel. — *Quid ad me*. Locution familière : qu'importe? — 32. *Quam mihi pararim* équivaut à *quam si mihi pararim*. — 33. *Insulsa male*. L'adverbe ne nie pas ici la qualité marquée par l'adjectif. Il insiste sur le sens; cf. Süß, *Catull.* p. 32 : Tu es bien fâcheuse et bien désagréable. *Vivis*, terme de langage commun, équivaut à *es*. — 34. *Neglegentem*. Cf. Cicéron. *ad Attic.* I, 17, 6 : « Quo in genere mihi neglegenti esse non licet. »

XI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce séparée de la précédente par un intervalle d'un vers dans O. Toutefois le signe = précède le premier vers. G. : *ad furium et aurelium*. Note marginale : *hic duo genera metrorum juncta sunt et est dycolos tetrastrophos. Primum genus est saphycum.* 1 : GO. Ed. 1472 : *penetravit*. Alde 1502, Muret : *pene-*

trahit. Ed. 1473, Guarinius, Scaliger, etc. : *penetrabit*, leçon devenue vulgaire, — 3. GO : *ut*. La plupart des autres mss. : *ubi* ainsi que les éditions antérieures à Statius. — 3. Statius, Sillig : *resonans*. O : *coa*. — 5. O selon Bæhrens : *hircanos*. G : *arabaesque*. O : *arabasve*. Schwabe, L. Müller conservent : *arabesve*. Ellis : *arabesque*. Bæhrens : *arabasve*. La leçon vulgaire est *arabasque*. — GO : *sive sagax*. Edit. princeps : *sacas*. Ed. 1475 : *sagax*. La correction *seu sacas* est devenue vite définitive. — O : *sagittiferosve*. G : *sagittiferosve*. La leçon vulgaire est *sagittiferosque*. Passerat, dans son commentaire, propose : *corytiferosque*. — 7. G : *siveque*. O : *siveq;*. Statius, Sillig, Roszbach, Bæhrens, Ellis, ont admis *sive quæ*. La leçon vulgaire est *sive qua* que l'on retrouve dans Lachmann. Schwabe, Haupt, L. Müller. — 8. G : *equora*. O : *epra*. — 9. O : *sui* selon Ellis et Schulze ; *sin*, selon Bæhrens. — 10. G : *Cesaris*. En marge : *Hinc videtur quod Catullus fuit post Cesarem, cum tamen ante Virgilium Romanum constet eum fuisse*. — 11. O : *unum* selon Bæhrens. — G : *horribilisque*. O : *horribilesque*. Les autres mss. ont *horribiles*. L'éd. princeps d'après Ellis : *horribilesque et*, admis par Statius. Ed. 1472, 1475 : *horribiles et*, suivi par Scaliger, Vossius, Sillig. *Horribilesque ultimosque*, leçon vulgaire admise par Lachmann. Ellis : *horribilem insulam*. Haupt, *Observ.* p. 27, a proposé *horribile æquor*, accepté par Schwabe, L. Müller, Bæhrens. G place *ulti* à la fin du v. 11, mais répète le mot au v. 12, ne laisse subsister que *mosque* suivi d'une rature. O commence le vers par *ultimosque* sous la forme *virimosque*. — 13. G : *hec quecumque*. GO : *fere*. Ed. 1475 : *fere*. L'éd. princeps selon Ellis a *feret*, correction qui d'ailleurs s'est bientôt introduite. — 14. G : *celitum*. — G : *tentare*. O : *temptare*. — 15. G : *nunciate mee puelle*. O : *nunciare*. — 17. GO : *mechis*. — 22. GO : *cui illius*. — 23. G : *pretereunte*. Après *postquam* il y a dans G quelque chose d'effacé. On peut lire encore : *tus*.... *est*. Le v. 24 est tout entier du correcteur. O met *tactus aratro est* au v. 23.

COMMENTAIRE. — Strophe sapphique. Voici la forme métrique :

— u — $\bar{u}$ — u u — u — $\bar{u}$
 — u — $\bar{u}$ — u u — u — $\bar{u}$
 — u — $\bar{u}$ — u u — u — $\bar{u}$
 — u u — $\bar{u}$

Catulle n'a pas la rigueur d'Horace. Il admet le trochée au second pied, v. 6 et 15, il place la césure après la sixième syllabe, v. 13,

14, 15, 18; il la place après la quatrième syllabe, v. 23; il la néglige, v. 6, 7; au v. 11, la syllabe après laquelle elle doit se trouver est élidée. Au v. 11, le mot *ultimos* est partagé entre le 3^m sapphique et l'adonique; au v. 19, la dernière syllabe de *omnium* s'élide sur l'adonique; au v. 22 la dernière syllabe de *prati* s'élide sur le vers suivant. — La date de la pièce est facile à déterminer au moyen des vers 10-12, où il est question de l'expédition de César en Bretagne, et certainement des entreprises que Crassus et Gabinius préparaient en Orient. Schwabe la place en 697/55, époque de la première expédition de Bretagne; Ellis, ce qui est plus vraisemblable, en 700/54, pensant que les mots : *Cæsaris monimenta magni*, ne peuvent désigner que la seconde expédition où César remporta des succès notables. En outre, d'après cette façon de parler du vainqueur des Gaules, on peut inférer qu'une réconciliation était intervenue entre lui et le poète. C'est en effet au printemps de 700/54, que César fut l'hôte du père de Catulle. Il est possible qu'à ce moment Lesbie ait fait quelque tentative de rapprochement, ou bien que Furius et Aurélius y aient songé. L'expression du mépris est portée à son comble et rejaillit sur ceux qui sont chargés du message. « Ce qui me plaît le plus dans la pièce, dit M. Patin, c'est le contraste qui la termine, ce double tableau de l'incontinence brutale de Lesbie et de la passion délicate de Catulle, tendre fleur tranchée au bord du champ par la charrue qui passe :

*Velut prati
Ultimi flos, prætereunte postquam
Tactus aratro est.*

Image admirable de l'indifférent égoïsme de la courtisane, détruisant l'amour qu'elle fait naître et passant ! » Qui sont Furius et Aulus? Furius Bibaculus, le célèbre poète épigrammatique, l'auteur d'iambes mordants, dont Horace n'a pas ménagé la vieillesse; L. Aurélius Cotta, préteur, par qui fut promulguée la loi qui restituait à l'ordre des chevaliers le droit de rendre la justice? Telles sont les identifications proposées par les anciens interprètes. Mais rien n'est plus douteux. Il y a eu en ce temps là bien des Furius et des Aurélius, et rien n'indique exactement desquels parle Catulle; mais ce qui semble certain, c'est qu'il s'agit de ceux qui sont nommés ou désignés dans les pièces xv, xvi, xxiii, xxiv, xxvi. Dans tous ces morceaux (dans xxvi, il y a débat sur la leçon, et même en admettant *nostra* Doering croit que Catulle raille Furius), il traite assez mal ces deux personnages. On peut donc croire qu'ici en les char-

geant de sa commission, qu'ils aient été ou non les intermédiaires de Lesbie, le poète leur inflige un nouvel outrage. L'éloge qu'il fait de leur amitié est ironique. Peut-être l'amplification géographique à laquelle il se livre est-elle une critique à l'adresse de quelques-uns de ses contemporains, en ce temps où la géographie était, comme chez les Alexandrins, matière à développement poétique. Dans tous les cas la longueur du préambule fait encore plus ressortir la brièveté et l'insolence du message. — 1. *Comites*. Suppléez *futuri*. — 2. *Extremos Indos* s'oppose à *ultimos Britannos*. Cf. Virgile, *G.* III, 25, 27 et 33 : « Bisque triumphatas utroque ab litore gentes. » — 3. *Ut* a servi, comme adverbe relatif, à marquer la comparaison, puis la simultanéité de temps, et quelquefois, comme ici, un lieu où se passe une action simultanée avec celle que marque le verbe de la proposition principale. *Ut* équivaut alors ainsi à notre adverbe : où. — *Longe resonante* (cf. Virg. *G.* I, 358) rappelle l'expression homérique πολὺφλοῖστος. — 4. *Tunditur*. Cf. Horace, *Epodes*, XVII, 54; Virgile, *Æn.* V, 125; Tibulle, II, 4, 10. — 5. Je ne m'explique pas pourquoi Ellis rejette la forme *arabas*. Cf. T. L. XLV, 9, 6. Kühner, *Ausf. Gr.* t. I, p. 230. — *Molles*. Cf. Tibulle, II, 2, 4 : « tener Arabs. » — 6. *Sacas*. les Saces, peuple Scythe, limitrophes des Perses et par conséquent des Parthes en Asie. — *Sagittiferos*. Virgile, *Æn.* VIII, 725, applique cette épithète aux Gélons. — 7. *Septemgeminus*. Cf. Virgile, *Æn.* VI, 800. Ovide, *Amours*, III, 6, 29 : « Ille fluens dives septena per ostia Nilus. » Moschus, II, 51 : ἑπταπόρῳ παρὰ Νεῖλῳ. Ovide, *Mét.* I, 422, appelle le Nil « Septemfluus; » V, 187 : « Septemplex, » etc., etc. — 8. *Æquora*. Ellis entend ce mot par : la plaine, et citant un passage d'Hérodote, II, 12, et le « nigra harena » de Virgile, *G.* IV, 212, croit que *colorat* fait allusion à la teinte noire du limon du Nil; mais alors à quoi bon l'épithète *septemgeminus*? Il s'agit bien plutôt de la mer, comme l'ont pensé les anciens commentateurs, et comme le pense encore Schulze. Cf. Ovide, *Amours*, II, 13, 9 : « Quaque celer Nilus lato delapsus in alveo Per septem portus in maris exit aquas. » *Héroïdes*, XIV, 107 : « Per septem Nilus portus emissus in æquor. » Les eaux limoneuses du Nil changent à une assez grande distance de l'embouchure la couleur des eaux de la mer. — 10. *Monimenta*. Littéralement : les souvenirs, c'est-à-dire les lieux qui rappellent les victoires. — 11. *Rhenum*. Le premier des Romains, César franchit le Rhin. Le fleuve est appelé ici *Celticus*, parce que les peuples de la rive gauche par laquelle les Romains l'abordaient, étaient d'origine celtique, ou réputés tels. Pour les Romains la Germanie commençait au delà du Rhin. — *Horribile æquor*. Cf. les tem-

pêtes qui ont assailli les Romains. César, *Guerre des Gaules*, iv, 18, 29, 36; v, 10, 23. — *Ultimos*, Cf. xxix, 4; Virg. *Bucol.* 1, 66; Horace, *Odes*, 1, 35, 29. — 13. *Omnia hæc*. Littéralement : tous ces pays; mais *quæcumque fert* représente les dangers contenus dans ces lointains voyages. Le relatif a donc pour antécédent grammatical *omnia hæc*, et pour antécédent logique l'idée qui accompagne naturellement celle des courses lointaines. Donc on peut la substituer à l'idée de voyage, et ainsi traduire : vous qui serez les compagnons de Catulle, soit que, etc., et qui êtes prêts à affronter avec lui tous les périls que lui opposera la volonté des dieux. — *Tempture*. Cf. Horace, *Odes*, iii, 4, 30. *A fert voluntas*, cf. avec Ellis, Horace, *Odes*, 1, 7, 25; Manilius, v, 495. — 16. *Non bona verba*, c.-à-d. *male dicta*, en grec ἔπεα οὐκ εὖφημα. — 17. *Vivat valeatque*. Formule d'adieu et de renonciation. Cf. viii, 12. Tèrece, *Andr.* v, 3, 18. *Vivere et valere* sont souvent rapprochés. Cf. Tèrece, *Heaut.* iii, 1, 21. — 18. *Tre-centos*. Nombre indéterminé. Cf. ix, 2. Horace, *Sat.* 1, 5, 12. — 20. *Iliæ rumpens*. Cf. dans les *Priapées* le morceau lxxxii, attribué à Tibulle, v, 45; Propertius, ii, 16, 14; Martial, xii, 98, 4. — 22. *Cecidit*. Ellis cite Sappho, fr. 74. Bergk. Οἷαν τὰν ὑάκινθον ἐν ὤρεσι ποίμενες ἄνδρες Πόσει καταστειβίσι, χάμαι δὲ τε πόρφυρον ἄνθος. Cf. Virgile, *Æn.* ix, 435.

XII.

NOTES CRITIQUES. — G : *ad asinium*. Un grattage a fait disparaître *ad matrucinum*. D'ailleurs ce titre se trouve à la suite du dernier vers de la pièce précédente. O laisse un espace d'une ligne. — 1. Les

al' loco

mss. ont *matrucine*. Parthénienus a rétabli la vraie leçon. — G : *ioco*.

O : *loco*. — 3. G : *negligentiorum*. O : *neglegenciorum*. — 4. G : *al' falsum*

salsum ēē. O : *salsum al' falsum*. — 6. G : *michi*. *Crede Pollioni*.

Haupt : *Polioni* qui se trouve d'ailleurs dans quelques mss. cités par Ellis. — 7. O : *frater*. — Ici Bæhrens propose la correction : *furta fuste lento multari*. — 8. O : *voluit*. Bæhrens : *volit*. — 9. O : *dis-*

sertus. Cf. Schulze, *Hermes*, xiii, p. 54. Au lieu de *disertus*, quelques-uns proposent *differtus*; Munro, *Critic. and Elucid.* p. 41 : *ducentum*; il compare Horace, *Odes*, iv, 1, 15. — O : *faceciarum*.

— 10. GO : *endeca sillabos*. Dans G le correcteur a fait la liaison. —

11. G : *mihi*. O : *lintheum*. — 12. O, selon Bæhrens : *monet*. — GO : *extimatione*. — 13. G : *verum est nemo sinum*. O : *verum nemo est sinum*. Calpurnius, éd. 1481, a *mnemosinon*. Ald. 1502 a le mot en grec, ainsi que Muret. Il est en latin dans Scaliger. — 14. G : *sethaba*. O : *sitaba*, — GO : *exhibere*, Les mss. italiens, l'éd. princeps, la vulgate : *ex hiberis*. Lachmann et Haupt ont rétabli *ex Hiberis*. — Ellis propose : *ex Hibere*. — 15. G : *mi=serunt michi al' muner*

numeri. O : *numeri*. — 16. G : *hec* (O : *h'*). — GO : *ameni*. — 17. GO : *et* au lieu de *ut*, qui est déjà dans l'éd. de 1473.

COMMENTAIRE. — Vers phalécien; cf. p. 359. — Munro, *Critic. and Elucid.*, p. 39 et suiv., en critiquant Ellis expose bien exactement ce qui a rapport à Asinius Marrucinus. C'était un frère de C. Asinius Pollion, fils de Gnæus. Il n'en est question nulle part ailleurs; il est vraisemblable qu'il était l'aîné des deux frères. La famille était issue de Téate, chef-lieu des Marrucins. Elle était plébéienne, et comme d'autres familles plébéiennes n'avait point de surnom. Cn. Asinius, le père, vint à Rome et appela l'un de ses fils *Polio*, nom dont l'étymologie est incertaine. Il est vraisemblable qu'il donna son prénom à son fils aîné et ainsi celui qui est appelé Gaius est le second. L'aîné porta le surnom de *Marrucinus*, probablement parce qu'il naquit à Téate, comme Pollion appela plus tard le sien *Gallus*, parce qu'il naquit dans la Gaule Cisalpine, et *Saloninus* par rapport à sa victoire sur les Dalmates. Celui-ci même eut cinq fils, C. Asinius Saloninus, Asinius Gallus, C. Asinius Pollion, M. Asinius Agrippa et Asinius Celer. Pour en revenir au sujet, Pollion né en 76, neuf ans après Catulle, ce qui explique l'emploi du mot *puer*, était sans doute un jeune homme de seize ou dix-sept ans, ce qui place la date de la pièce vers 60, un peu après le retour de Vérannius et de Fabullus; cf. pièce IX. Nous avons là un épisode de la vie licencieuse et turbulente de la jeunesse à cette époque. On voit plus tard les jeunes Romains volant les courtisanes, cf. Ovide, *Art d'aimer*, III, 447; ici ils se volent les uns les autres. — 1. *Sinistra*. Cf. Plaute, *Persa*, II, 2, 44 : « Illa furtifica læva. » Ovide, *Métam.* XIII, 111 : « Nataeque ad furta sinistrae. » — 2. *In joco atque vino*, au milieu de la gaité que fait naître le vin. — 3. *Neglegentiorum*. Sur cet emploi du comparatif, cf. Süss, *Catull.* p. 34. — 4. *Hoc salsum* etc. Prends-tu cela pour un trait d'esprit? Cf. Martial, II, 4, 6 : « Lusum creditis hoc jocumque? non est. » — 5. *Quamvis* est adverbe et équivaut à *valde*, *admodum*. Cf. Plaute, *Pseud.* IV, 7, 79 : « Quamvis pernix est hic

homo. » *Rudens*, II, 3, 42 : « Quamvis fastidiosus ædilis est. » On peut entendre : autant que tu voudras, autant qu'il peut l'être, le procédé est bas et de mauvais ton. — 6. *Non credis*. Cf. Martial, *Lib. Spect.* 24, 5 : « non credis? Specta. » — *Polioni*. D'après la règle de Lachmann, *ad Lucret.* I, 313, j'ai mis un seul *l*. Il eût mieux valu peut-être suivre le texte de GO. *Pollio* est plus fréquent dans les inscriptions que *Polio*. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. I, p. 123. — 7. *Vel talento*, même au prix d'un talent, malgré la grandeur de la somme. — 8. *Mutari velit*. L'expression, comme dit Munro, *Critic. and Elucid.* p. 40, est peu usitée, mais le sens est clair. *Res mutatur ære*, un objet est changé, c.-à-d. change de propriétaire pour de l'argent ; cela peut signifier est vendu, ce qui est l'usage ordinaire, ou bien est acheté ; cf. Horace, *Sat.* II, 7, 109 : « Puer uvam furtiva mutat strigili. » Donc ici : *furta mutantur talento*, le vol est acheté, c.-à-d. racheté, par un talent ; on donnerait un talent pour que le vol n'ait pas eu lieu. — 9. La construction est difficile. Il n'y a pas d'exemple de *disertus* construit avec un génitif ; Munro dit que le génitif de qualité ne se construit pas sans épithète. C'est pourtant cette dernière manière d'interpréter qui me semble la meilleure. *Est puer disertus* forme comme une locution composée de laquelle dépendent les génitifs *leporum et facetiarum*. — 10. Pline le jeune fait une allusion vraisemblable à ce passage, *Epitres*, V, 10. 2. — *Hendecasyllabos*. Catulle appelle ainsi ses vers à son secours, XLII, 1 ; et aussi CXVI, 8. — 12. *Æstimatione*. Ce qui touche Catulle, ce n'est pas la valeur réelle de l'objet, c'est le souvenir qui s'y rattache. — 13. *Mnemosynum*, mot grec latinisé. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 10. Ce mot a le même sens que le latin *monumentum* dans ce passage de l'*Enéide*, V, 538, 572, que cite Vulpius : « Monumentum et pignus amoris. » Nous disons de même en français : un souvenir. — 14. *Sudaria Sætaba*. Cf. XXV, 7. *Sætaba*, de Sætabis, ville d'Espagne, sur un fleuve du même nom, dans la Tarragonaise. L'orthographe, avec la diphthongue *æ*, est déterminée par les inscriptions et les médailles. Le pays était renommé pour ses étoffes de lin ; cf. Pline, *H. N.* XIX, 9 ; Silius, III, 373 et suiv. ; Gratus, *Cyneg.* 41. — *Ex Hiberis*, du pays des Ibériens, c.-à-d. d'Espagne. Cf. IX, 6. La terminaison *eis* est archaïque ; elle est usitée dans les inscriptions jusqu'au temps de Catulle ; cf. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. I, p. 294. — 15. *Miserunt muneri*. Tournure fréquente en latin avec *mittere*, *dare*, *accipere*. Cf. Corn. Nep. *Thrasybule*, 4 ; Tacite, *Ann.* XIV, 31 ; Val. Maxime, IV, 8. — 15. *Fabullus et Verunius*. Cf. IX. — 17. *Veranionum*. Diminutif d'amitié ; comme *Septumillus*, XI, 13.

XIII.

NOTES CRITIQUES. — Entre cette pièce et la précédente O laisse l'espace d'une ligne. G écrit : *ad fabullum*. Un peu plus loin : *faleuticum endecasillabum*. — 1. O : *enabis*. — 2. OG : *dii*, ce qui est contre la mesure. Avec Haupt, L. Müller, je rétablis la forme *di*. Bæhrens écrit *dei*. Tout cela d'ailleurs revient au même, les uns faisant la contraction, les autres la synizèse. Les diverses formes sont autorisées; cf. Brambach, *Hülfsbüchlein*, etc., 2^m éd. p. 11 — 6. G : *hec*. — GO : *si unquam*. — 8. GO : *saculus*. — 9. O : *meos*, mauvaise leçon qui est dans le *Laurentianus* de première main, dans plusieurs anciennes éditions selon Sillig (toutefois ni Schwabe, ni Ellis n'en signalent aucune; 1472, 1475, Ald. 1502, ont *meros*), qui l'adopte en s'appuyant sur l'autorité de Martyni-Laguna, de Hand, *al' quod* et de Dæderlein. — 10. O : *seu qui*. G : *seu qui*. G², selon Dübner. — O : *elegancius ve*, d'où Bæhrens suppose qu'il y avait *elegantiusque*. — 11. G. *mee puelle*.

COMMENTAIRE. — Le mètre est le vers phalécien; cf. p. 359. La pièce doit être du même temps à peu près que la précédente. On a cru que Catulle voulait se venger d'un dîner où Fabullus ne lui avait donné que des parfums, et on s'appuie sur le ton enjoué de certaines expressions, et aussi sur l'épigramme de Martial à Fabullus, III, 12, que l'on croit être une imitation de celle-ci. Avec Ellis, je suis d'avis qu'il s'agit d'un repas à frais communs, où Catulle fournira le logis et les parfums. Seulement il s'excuse spirituellement sur sa pauvreté actuelle de ce qu'il ne fait pas davantage, et il fait plaisamment valoir ce qu'il offre. — 1. Cf. Martial, XI, 52 : « *Cenabis belle Juli Cerealis apud me*. » — 2. *Paucis diebus*, dans peu de jours, dans quelques jours. Cet ablatif s'emploie pour marquer le terme d'un temps après lequel s'est passée ou se passera l'action; cf. Dræger, *Histor. Syntax*, II Theil. p. 492; Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. II, p. 263. — *Si tibi di favent*. Cf. Plaute, *Captifs*, II, 3, 94; Cic. *In Pison*, 16, 38 : *Si dis placet*. Dans les phrases de ce genre, l'indicatif est stéréotypé, comme dit Dræger, *Histor. Syntax*, IV Th., p. 672. — 3. *Bonam magnamque attuleris*. Cf. Térence, *Eunuque*, I, 2, 43; « *Bonam magnamque partem ad te attulit*, — 4. *Candida*. Cf. xxxv, 8; LXVIII^b, 30; Horace, *Epodes*, XI, 27; Tibulle, IV, 4, 19. —

5. *Sale*. Cf. xvi, 7; Térence, *Eun.* iii, 1, 10; Horace, *Sat.* 1, 10, 3. — *Omnibus cachinnis*. Cf. xxxi, 14 : « Quidquid est domi cachinnorum, » toutes les espèces de rires, c.-à-d. tous les traits d'esprit, tous les mots plaisants qui peuvent exciter le rire. Voyez Lucrèce, v, 1397 : « Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni; » 1403 : « risus dulcesque cachinni. » J'emprunte ces exemples à Ellis, dont les références sont des plus variées et des plus heureuses, comme le remarquent les critiques de son commentaire, Schulze, Munro. — 6. *Venuste noster*. Cf. vi, 2, COMMENTAIRE, p. 375. — *Aranearum*. Cf. Plaute, *Aulul.* 1, 2, 6. Afranius, 412, Ribb. « Tanne arcula tua plena est aranearum? » — 9. *Contra*, en retour. Cf. Plaute, *Curcul.* 1, 3, 45; *Epid.* iii, 3, 29, etc. *Meros amores*, la quintessence de l'amour, l'amour tout pur. Cf. la note de M. Naudet : « Apud venustum poetam cenabitur : ergo ibi habitant meri amores, atque spirant in domini sermonibus. » Enfin comparez Martial, xiv, 206, 1. — 10. *Suavius elegantiusve*. Suppléez *meris amoribus*. — 12. *Veneres Cupidinesque*. Cf. iii, 1. Le don que Vénus a fait à la maîtresse de Catulle ne rappelle-t-il pas celui qu'Athéné fait à Pénélope, *Odyssée*, xviii, 190-194, et qui est justement le parfum dont se sert Vénus quand elle conduit le chœur des Grâces? — 14. *Totum nasum*. Ellis cite là un passage de Pline, *H. N.* ii, 14, qui lui est fourni par M. Bywater : « Quisquis est deus, totus est sensus, totus visus, totus auditus, totus animæ, totus animi, totus sui. » Munro, *Crit. and Elucid.* pp. 47 et suiv., rapporte un assez grand nombre d'exemples de cet emploi de *totus* pris adverbialement, entre autres celui-ci de Martial, xii, 84, 3, où il y a un souvenir évident de Catulle : « Talis eras, modo tonse Pelops, positisque nitebas Crinibus, ut totum sponsa videret ebur. »

XIV.

NOTES CRITIQUES. — Entre cette pièce et la précédente O laisse l'espace d'une ligne. G le remplit par ce titre : *ad calvum poetam*. En marge *faleuticum endecasillabum*. — 1. O : *e* au lieu de *nei*. G et la plupart des mss. : *ne*. D : *me*. Les mss. secondaires entre lesquels le *Colbertinus*, l'éd. 1472, etc. : *Ni*, leçon qui est devenue la vulgate. Lachmann a reconnu que la leçon *ne* était issue de l'orthographe archaïque *nei*. — 3. G : *vaciniano* [Bonnet], qui se retrouve dans le *Colbertinus*. — 5. G : *malis*. O : *mal'*, selon Bæhrens, ce qui

peut à la fois représenter *male* et *malis*. *Male* est dans les mss. italiens interpolés, dans l'édition princeps, la vulgate. — 6. GO : *dii... dant*. — 8. G : *u...* surchargé en *ut* [Bonnet]. — 9. GO : *Siilla literator*. Martianus Capella, III, 229, p. 56, 22 Eyss. cite ce vers, que lui emprunte Jean de Salisbury, *Metalog.* I, 24. Les anciennes éditions ont dès 1472 : *Sylla*. J'écris *literator* d'après Brambach, *Hülfsbüchlein*, etc., p. 46; L. Müller, *Orthogr.*, etc. *Summarium*, p. 55. — GO : *mihi male*. — 12. GO : *Dii*. Scaliger transposait les vers 12-15 après 3. — 14. GO : *misisti*. La correction est dans l'édition princeps. —
al' optimo

15. G : *opimo*. O : *oppinio*, selon Bæhrens. Macrobe cite ce vers, *Saturn.* II, 1. 8. La correction est dans les premières éditions. — 16. O : *h'* (= *hæc* selon Bæhrens) *tibi false fit adhibet*. G : *hec tibi al' false*

salse sit aabibit, Mais *s* de *sit* surcharge un *f*. Le premier *a* de *aabibit* est effacé et *ab* est une surcharge. Les anciennes éditions antérieures à Avantius ont *false*, que conserve Bæhrens. —
al x

17. G : *luserit*. — 18. O : *Curà*. G : *curtam*. G : *Scrinia* changé en *scrinea*. G : *Cesios*. D : *Sosios*. — *Aquinos* est la leçon des mss. que la mesure rend nécessaire. Turnèbe, *Advers.* XII, 1, conjecture *Aquinios* qui a été admis par Vossius, Vulpius, Contr. de Allio, Dœring, Naudet, Sillig, d'après un passage de Cicéron, *Tuscul.* V, 22, 63 : « Adhuc neminem cognovi poetam, et mihi fuit cum Aquinio amicitia, qui sibi non optimus videretur. » Si l'on admet *Aquinios*, il faut faire la synizèse et compter *i* comme *j*. Ellis remarque que certains noms latins ont eu la double forme en *us* et en *ius*, comme *Fundanus*, *Fundanius*; *Veranius*, *Veranus*. etc. D'ailleurs Catulle obligé par la mesure a pu es-tropier à dessein le nom d'Aquinius. — 20. GO : *hac*. — O : *tibi hiis supplitus*. — 22. Scaliger : *tulistis*. — 24. GO : *seculi*. O : *incomoda*. — G : *poete*.

COMMENTAIRE. — Mètre phalécien. Cf. p. 359. La pièce est adressée à C. Licinius Calvus, orateur distingué de ce temps (Cf. Cicéron, *ad Diversos*. XV, 21, 4; *Brutus*, 82, 283; Val. Max. IX, 12, 27; Quintilien, X, 1, 115; Sénèque le Rhéteur, *Controv.* VII, 19, p. 211, Bursian) et poète (Sen. rh. *loc. cit.*; Properce, III, 25, 4; Ovide, *Tristes*, II, 432; Pline le jeune, *Epist.* V, 3., etc.), était intimement lié avec Catulle qui lui adresse les pièces XIV, 1, xcvi, et fait mention de lui dans la pièce LIII. Leur amitié était assez notoire pour que souvent on unisse leurs noms. Cf. Horace, *Sat.* I, 10, 19;

Propertius, III, 25, 4; 33, 87; Ovide, *Amours*, III, 9, 62; *Tristes*, II, 432; Plinius le jeune, *Épîtres*, I, 16. Il était un peu plus jeune que Catulle (né en 672/82), et mourut un peu après lui vers 706/48). La pièce fait allusion à un envoi plaisant que Calvus fit à son ami le jour des Saturnales. Il avait reçu du grammairien Sylla, pour lequel il avait plaidé, un cadeau de livres. Ces livres contenaient les œuvres ou du moins des extraits des œuvres de poètes peu goûtés de Catulle. Calvus les adressa donc à celui-ci, qui en retour dans l'épigramme présente le menace de lui donner les productions de mauvais poètes de ce temps. — 1. *Plus oculis amarem*. Cf. III, 5. Mécène a imité ce début, cf. Suétone, *Vie d'Horace*, éd. Reifferscheid, p. 45 : « Ni te visceribus meis Horati Plus jam diligo. » — 2. *Munere isto*, en échange de ce présent, à cause de ce présent. Ellis compare Térence, *Eunuque*, II, 2, 38 : « Hisce hoc munere arbitrantur suam Thaidem esse. » C'est un ablatif de cause que l'on peut rattacher à celui qui marque la valeur contre laquelle on échange une chose. — 3. *Odio Vatiniiano*, comme dit Döring : *quanto te odit Vatinius*. Cf. T. L. II, 58, qui en parlant d'Appius Claudius emploie cette tournure : « odisse plebem plus quam paterno odio. » D'autres entendent : je te haïrais d'une haine semblable à celle dont tous les êtres poursuivent Vatinius. Cf. Macrobe, *Sat.* II, 6, 1. Cicéron, in *Vatinius*, 16, 39, appelle ce personnage : « Odium publicum populi, senatus; universorum rusticorum. » Mais Vatinius devait haïr Calvus, le plus ardent de ses accusateurs, et Catulle menace Calvus de le haïr également. Il ne s'agit pas ici d'une haine partagée par beaucoup de gens; ce que le poète veut marquer, c'est l'intensité du sentiment. Il a lieu de se plaindre de Calvus, comme Vatinius en a lieu, et si l'on admet le sens de Döring, qui est d'ailleurs celui de Vulpis, d'Hertzberg, de Teuffel, de Fröhlich, de Jungclaussen, de Schwabe, cela achève la comparaison. Vatinius, agent de César à Rome, souvent poursuivi par Cicéron, souvent attaqué par Catulle (LII, LIII), fut accusé par Calvus, en juillet 700/54, et absous seulement par le crédit de César. Il en conçut contre Calvus une haine mortelle. Schwabe ne croit pas que la pièce XIV se rapporte à ces faits, parce qu'il n'admet pas que Catulle ait vécu plus tard que juillet 700/54, et si cette pièce a été composée après le procès de Vatinius, elle est de décembre 700/54. Toutefois, voyez au commencement du volume, *VIE DE CATULLE*, p. XXVIII. Ce qui à la rigueur me ferait adopter l'opinion de Schwabe, c'est que le ton du morceau est bien enjoué pour un homme malade, et qui se sent près de sa fin. — 5. *Male perderes*, c.-à-d. *cruciales*, *male multares*. — 6. *Di mala multa dent*.

Catulle exagère l'imprécation en employant le pluriel. Voyez la formule, Térence, *Phormion*, v, 8, 85 : « Malum quod isti di deæque omnes dent. » — *Clienti*. C'est ce mot qui montre qu'il s'agit d'un cadeau fait à la suite d'un service rendu dans un procès. — 7. *Tantum impiorum*. Il a dit plus haut *tot poetis*. Mais ici il revient au génitif partitif qu'il semble affectionner. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo*, p. 29. *Impii*, ce sont les mauvais poètes, qui écrivent malgré les Muses, *iratis Musis*. Lui-même s'appelle *pium*, xvi, 5 ; cf. aussi Virg. *Æn.* vi, 662, 668. — 8. *Repertum*. Il a fallu faire des recherches pour le trouver. — *Sulla*. Il est vraisemblablement question ici du grammairien Cornélius Epicadus, affranchi de Sylla, qui prit le nom de son patron et qui, dit-on, acheva ses mémoires laissés imparfaits. Cf. Suétone, *De Gramm.* 12. *Litterator* est ici sans doute un terme de mépris. Cf. Suétone, *de Grammat.* 4 : « Sunt qui litteratum a litteratore distinguant, et illum quidem absolute, hunc mediocriter doctum existiment. » — 10. *Non est mi male*. Cet emploi de l'adverbe comme prédicat est fréquent chez les comiques ; cf. Dræger, *Histor. Syntax.* II Th. § 115. Ellis cite Plaute, *Trucul.* iv, 2, 31 ; *Mostell.* i, 1, 49, où se trouve précisément *bene est* et *male est*. — *Bene ac beate*. Cf. Cicéron, *Parad.* i, 3, 16. — 12. *Di magni*. Cf. l.iii, 5. — *Sacrum*, maudit. Cf. Turpilus dans Nonius, p. 397, 30 : « Sacerrimum domicilium hoc contulit leno. » En parlant des personnes ce sens n'est pas rare. Cf. Afranius dans Nonius, p. 397, 22 : « O sacrum scurram et malum. » Plaute, *Pæn.* prol. 90 : « homo sacerrimus. » Voyez enfin Catulle, lxxi, 1, et Virgile, *Æn.* iii, 57 : « Auri sacra fames. » — 14. *Misti*. Syncope pour *misisti*. On trouve encore dans Catulle, *promisti*, cx, 3 ; *duxti*, xci, 9 ; *abstersti*, xcix, 8 ; *luxti*, lxxvi, 21 ; *surrepsti*, lxxvii, 3 ; *tristi*, lxxvi, 30. Ces syncopes, dont il y a encore quelques exemples à l'époque classique, sont surtout fréquentes chez les comiques. Cf. Kühner, *Ausführ. Gr. der Lat. Spr.* t. 1, p. 508. — *Continuo*, dit Munro, *Critic. and Elucid.* p. 48, ne peut avoir d'autre sens que celui qu'il a dans les anciens écrivains : aussitôt, sans intervalle. C'est celui que défend aussi M. Naudet contre Dœring. Calvus envoie son présent le matin des Saturnales pour empoisonner aussitôt le bonheur du poète. — 15. Joignez *die Saturnalibus*. Ellis cite comme exemple analogue Plaute, *Pæn.* ii, 49 : « die bono Aphrodisiis. » Munro cite Tite-Live, xxx, 39, 8 : « Cerealia ludos dictator et magister equitum ex senatusconsulto fecerunt. » Les Saturnales, fêtes en l'honneur de Saturne, dieu des semailles, avaient lieu le 14 des calendes de janvier, c.-à-d. le 19 novembre. C'était une époque de réjouissances. Du

temps de Catulle, il n'y avait encore qu'un jour. A partir de la réforme du calendrier opérée par César, il y en eut plusieurs. Cf. Macrobe, *Saturn.* 1, 10. — 16. *Non non... sic.* Cf. Térence. *Phormion*, II, 1, 73 : « Non non sic futurum est, non potest. » — *Salse.* Cf. Horace, *Sat.* 1, 9, 65 : « Male salsus Ridens dissimulare. » — *Abibit.* Cf. Térence, *Andr.* 1, 2, 4 : « Mirabar hoc si sit abiret. » Cicéron, *ad Attic.* XIV, 1, 1 : « Non posse ista sic abire. » Et encore *De fin.* V, 3, 7. — 17. *Librarium.* Sans doute *librarius* a signifié « copiste » comme le remarque Ellis ; mais ici il ne peut guère vouloir dire autre chose que libraire, c'est-à-dire ceux qui copiaient ou faisaient copier les livres et aussi les vendaient. Cf. Sénèque, *De Benef.* VII, 6. — 18. *Scrinia.* Boîtes ou cassettes de forme circulaire, où l'on serrait des objets précieux et en particulier des livres ; cf. Horace. *Sat.* 1, 1, 120 ; *Epit.* 1, 1, 113. Martial a imité ce passage, IV, 86, 9. Schwabe, *N. Jahrb.* 1878, p. 260, prend ce mot pour un génitif pluriel. Cela est impossible ; il y a apposition, et si *Suffenum* est au singulier tandis que *Casios* et *Aquinos* sont au pluriel, c'est que le poète insiste sur ce nom. — *Casios, Aquinos.* Le pluriel marque ici le mépris. On ne sait rien de Cæsius. Sur Aquinius on a le témoignage de Cicéron (voyez NOTES CRITIQUES). — 19. *Suffenum.* Cf. XXII. — *Venena.* Terme déterminé par l'idée que leurs vers sont un poison pour le goût, et selon Catulle aussi pour la santé ; cf. XLIV, 12. — 20. *His suppliciis.* Ces mauvais poètes seront pour toi autant de supplices, quand tu les liras. — *Remunerabor.* C'est le grec ἀντιδωρήσασθαι. Térence, *Eun.* II, 3, 93, et IV, 4, 52, emploie de même « gratiam referre » dans le sens de rendre le mal pour le mal. — 21. *Malum pedem.* Ellis, avec Guarinus, croit que Catulle joue sur le sens du mot *pes* qui signifie pied d'un vers. — *Attulisti.* Emploi rare du verbe composé. Ellis cite Plaute, *Amphit.* III, 4, 6 : « ejus jussu nunc huc me affero. » Un autre exemple du même auteur montre qu'il y a là quelque impropriété, *Pseud.* II, 4, 21 : « Attuli hunc. — Quid ? attulisti ? — Adduxi volui dicere. » Mais on dit *afferre manus*, dans le sens de faire violence, et il est possible que Catulle ait joué sur cette expression, car les poètes sont entrés chez lui malgré lui. — 23. *Saculi incommoda.* Cf. le grec ἀγχος ἀπώπτης.

Ici se place dans le manuscrit un fragment de quatre vers, dont je crois qu'il faut faire la seconde préface ; cf. I^b. M. von Leutsch, dans le *Philologus* de 1876, a émis l'opinion que la pièce 1 était le prologue des n^{os} 1-XIV, publiés comme un volume à part. Le fragment dont il est ici question serait le prologue du second volume. Schulze rapporte simplement cette opinion sans la juger, *Zeitschr. für Gymn.*

xxxı, ıı, p. 697. Mais elle paraît peu acceptable. On ne voit pas ce qui assortit particulièrement les pièces ı-xıv, qui ont pour matière des sujets si divers, et dont quelques-unes appartiennent aux derniers temps de la vie de Catulle. C'est une conjecture ingénieuse, rien de plus.

XV.

NOTES CRITIQUES. — O laisse un espace d'un vers entre cette pièce et la précédente. G : *ad aurelium*, en rouge. En marge *faleucium endecasillabum*. — ı. O : *O mendo*. — G : *tib* (?) — *tibi* en légère surcharge [Bonnet]. — 2. G : *pudentem peto*, avec des signes marquant qu'il faut intervertir l'ordre des deux mots. — 3. G : *mihi*. — Bæhrens conjecture *pudicum*. — GO : *apopulo*. — G : *nichil*. — G : *veremur* corrigé en *veremiur* [Bonnet]. — 8. G : *inte* corrigé en *in re* [Bonnet, Ellis]. — G : *pretereunt*. O : *occupai* = *occupari* [Ellis]. — 9. G : *ate*. — ı0. GO : *bonisque*. Mais la faute est corrigée dans l'éd. princeps. — ıı. O : *Quem tu qualibet ut al' jubet moneto*. — G : *qualubet* (les quatre dernières lettres corrigées) *ut jubet*. Je maintiens la leçon de G, *ut jubet*, avec L. Müller et Bæhrens. Les autres ont *ut lubet* qui est la leçon vulgaire. Selon Sillig, l'édition de ı48ı donnait déjà *jubet*. Statius voulait écrire *ut velis*. D et le *Laurentianus* de Lachmann ont *ut jubet*. Les très-anciennes éditions avaient admis *moneto*, qui dès Avantius est corrigé en *moveo*. — ı3. G : *huc*. — G : *prudenter al' pudenter*. O : *pudenter*. — ı5. G : *intantam*. — ı6. O : *nostrorum*. — ı7. O : *ah tñ al' tum te*. — G : *ah tamen te*. La première lettre de *ah* est en surcharge sur un grattage. — ı8. O : *atractis*. — ı9. G : *percurent* corrigé en *percurrent* [Bonnet].

COMMENTAIRE. — Le mètre est le vers phalécien, cf. p. 359. — Cette pièce doit être placée dans les dernières années de la vie de Catulle, avec celles où il est question de Juventius; l'objet des amours que le poète recommande ici à Aurélius, est certainement Juventius, cf. xlviii, lxxxı, xcix. Voyez en outre les pièces xxi, xxiii, xxiv. Furius et Aurélius sont les personnages nommés pièce xi. Aurélius reparait, pièce xxi; Furius, pièce xiii; et Catulle, pièce xxiv, emploie les mêmes termes pour insulter Furius et pour désigner celui contre le-

quel il veut mettre en garde Juventius. Il est vraisemblable que le couple odieux à Catulle traversait ses amours avec Juventius. Il emploie ici un tour original, en feignant de mettre ce qu'il aime sous la garde d'Aurélius, et suivant un procédé qui lui est familier, d'énormes obscénités viennent se placer au milieu de phrases du tour le plus élégant et le plus délicat. — 1. *Me ac meos amores*. Cf. Térence, *Phormion*, I, 4, 40 : « Vobis commendo Phanium et vitam meam. » Martial, V, 34, 2 : « Oscula commendo deliciasque meas. » Cf. X, 1 : « ad suos amores. » — *Pudentem*, modeste. Le mot s'applique en réalité aux sentiments de celui qui demande la faveur ; par hypallage il est attribué à la faveur réclamée. — 3. *Ut* détermine l'objet de la demande. — 4. *Integellum*. Cf. xxxiv, 2 : « pueri integri. » Le diminutif *integellus* se trouve dans Cicéron, *ad Famil.* ix, 10. — 5. *Conserves pudice*. Cf. Horace, *Sat.* I, 6, 82. — 6. *A populo* dépend de *pudice*, comme le veut Ellis. Cf. Plaute, *Curcul.* I, 51 : « tam a me pudica est, quasi soror mea sit. » — 7. *Istos* représente *populum*. — 9. *A te metuo*. Cf. Plaute, *Captifs*, III, 4, 75 : « Si quid metuis a me. » — 10. *Bonis malisque*. Comme l'indique M. Naudet, corrigeant Vulpius et Sillig, *verecundis et protervis*. — 11. Il faut ici rapporter *quantumvis* à *moveto* en supprimant la virgule après ce mot, et aussi après *foris*. *Ubi erit foris paratum*. c.-à-d. *ubi quod scortum erit foris* (hors de la maison où demeurent les amours de Catulle) *paratum*. « Parata puella dicitur quæ facile copiam sui facit. » Cf. Properce, I, 9, 25 (Dœring). — 13. *Pudenter*. Mon exigence est bien modeste. — 14. *Mala mens furorque vecors*. Cf. XI, 1 et 4. — 16. *Nostrum caput*. Périphrase pour *me*. — *Insiidiis*. Cf. XXI, 7. — 17. *Malique fati*. Génitif de qualité. Overholthaus, *Synt. Catull.* cap. duo, p. 30. — 18. *Attractis pedibus*. Muret entend : *diductis et divaricatis*. Ceux qui sont chargés d'infliger le supplice tirent les pieds de divers côtés. — *Porta*, c.-à-d. τῷ πρῶτῳ. Cf. *Priapées*, III, 5. Il s'agit de la peine réservée aux adultères, et nommée chez les Grecs ῥαφανιδωσις. On employait pour cela les raiforts, *raphani*, ou les mulets, espèce de poisson à grosse tête. Cf. Juvénal, X, 317 : « Quosdam mœchos et mugil intrat. »

XVI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. — 1. GO : *dedicabo*. Les éditeurs s'accordent sur l'orthographe de ce

mot, que justifient les manuscrits et les inscriptions. Bücheler, *Rh. Mus.* 1863, p. 386, le fait venir non du grec *παῖδα*, mais du latin *podex*. *Pedicare* = *podicem scindere* ou *secare*. — 2. G : *patice et cinede*. — 3. G. *mi* (corrigé en *me*) *exuersiculis*. O : *qui mi ex*. — 4. G : *qd*. La dernière lettre est corrigée et surmontée d'une autre que Ellis et Bæhrens croient un *r*. Bonnet y verrait plutôt un *i*. Il y aurait ainsi *qui*, mais d'une manière incertaine. A mon avis, la lecture d'Ellis et Bæhrens est meilleure. — G. : 1^{re} leçon : *molliculli*. 2^e : *molliculi*. Au-dessus du premier *i*, un *l* ; le second *l* barré. — 5. Pline le jeune, *Epist.* IV, 14, 5, cite les vers 5 et 8. Apulée, *Apol.* p. 17, 12, éd. Krüger, les vers 5-6. — 6. G : *nichil*. — O : *recesse*. —

at' tū

7. O : *qui tñ*. G : *qui tamen*. Les mss. de Pline : *qui tunc*. — 8. GO : *sint*. Les mss. de Pline : *sunt* ; d'ailleurs plus loin il y a dans le texte de Catulle : *possunt*. Les anciennes éditions ont *sunt*, entre autres l'Aldine 1502 et Scaliger. Muret, Lachmann, Haupt, Heyse, Ellis ont admis *sint*. Lachmann, plus bas, écrit *possint*. Ellis conserve *possunt*, en admettant le passage du subjonctif à l'indicatif, par une nuance de la pensée. — Et, mss. de Pline. — 10. O : *hiis pillosis* [Bæhrens]. — 12. GO : *Vosq* ; — G : *millia*. — *Quei* est une correction de Rossbach. L'Aldine 1502 a *qui*, suivi par Guarinus, Muret. Les anciennes éditions : *quod*, repris par Scaliger, devenu la vulgate, et conservé par Bæhrens. L. Müller : *quom*. — 14. GO : *dedicabo*.

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en vers phaléciens comme la précédente. Elle est adressée aux mêmes personnes, et sans doute est un épisode des querelles de Catulle avec elles. Est-ce dans leur compétition auprès de Juventius, que, pour le décrier, ils l'accusaient de dévergondage ? En tout cas Catulle saisit cette occasion, comme l'ont fait tant d'autres, de distinguer entre les mœurs de l'homme et le langage du poète. Le genre, suivant lui, exige une grande liberté de termes, et il se donne dans cette pièce même plus largement carrière que jamais, en prodiguant les expressions et les images obscènes, tandis qu'il exprime avec beaucoup de netteté et d'agrément l'idée qu'il veut mettre en lumière, v. 5-8. Ces vers ont frappé Pline le jeune qui développe la même idée en citant Catulle, *Epist.* IV, 14, 4. Ellis a recueilli de nombreux passages où la même distinction est établie. Cf. les suivants indiqués déjà par les anciens commentateurs. Ovide, *Tristes*, II, 354 : « Crede mihi, mores distant a carmine notis ; vita verecunda est, musa jocosa mihi. » Martial, I, 5, 8 : « Lasciva est nobis pagina, vita proba est. » — 1. *Pedi-*

cabo, c.-à-d. *podicem scindam mentula*. — *Irrumabo*, c.-à-d. *libidinem explebo*. — 2. *Pathici et cinædi* « dicuntur qui muliebria patiuntur. » Par cette injure il répond à celle qui lui est adressée, v. 13. — 4. *Quod sunt molliculi*. Ce diminutif est déjà dans Plaute au sens propre, *Casina*, II, 8, 58. Tite-Live, XI, 35, cite *Molliculus* comme surnom de Minucius. Ici il signifie : efféminé, sentant la débauche. M. Patin, après M. Naudet, insiste sur le sens de l'épithète *molles*, dont *molliculi* est un diminutif, appliquée aux vers de Catulle, et il oppose les *versiculi molles*, à ceux qui portent l'épithète de *teneri* (cf. xxxv, 1 : « tenero poetæ »), « Hi, dit M. Naudet, lasciviam, illi animi affectus exprimunt. » M. Patin établit ici ingénieusement deux catégories, celle des vers « molles », dans laquelle il fait rentrer les pièces VI, XXIV, XXXII, XLVIII, LV, LXXXI, XCVIII, XCIX, CIX, CX, celle des vers « teneri » entre lesquels se trouvent les pièces II, III, V, VII, VIII, XI, XXXV, XXXVI, XLII, XLV, LI, LVIII, LXI, LXII, LXVIII, LXX, LXXI, LXXV, LXXVI, LXXIX, LXXXII, LXXXIII, LXXXV, LXXXVI, XCI, CIII, CVI, CVIII. Sur quelques points cette classification pourrait être contestée. Néanmoins en général, elle fait bien voir ce double élément de la passion dans Catulle, qui tantôt n'est qu'une ardeur des sens et un caprice, tantôt un sentiment profond. A tout prendre, il a raison ; il mérite moins qu'il ne le semble le reproche d'être *mollis* et *parum pudicus*. Il n'est pas chaste, *castus*, dans le sens absolu du mot ; mais la sincérité qui souvent éclate dans les expressions dont il se sert pour peindre sa passion, l'épure en quelque sorte, et il est un vrai poète, un poète inspiré par les Muses, *pius poeta*. — 5. *Pium poetam*. Cf. xiv, 7. — *Tum denique*. Union fréquente de ces deux particules, suivies de *si*, *postquam*, *cum*, avec le sens de : seulement. Cf. Plaute, *Captifs*, I, 2, 39 ; Cicéron, *ad Attic.* I, 6, 2 ; etc. — 8. Ellis, qui admet *sint*, reconnaît pourtant qu'après *tum denique* l'indicatif est la construction la plus usitée. — 9. *Quod pruriat*, c.-à-d. *pruritum libidinis*. Cf. Plaute, *Stichus*, v, 5, 15 ; Martial, I, 36, 10 et 11. — 10. *His pilosis*, c.-à-d. *jam ætate proVectis*. Cf. Martial, II, 36, 5 ; IX, 28, 1 et suiv. — *Movere lumbos*. Cf. Virgile, *Catal.* v, 21. Sur le fait *qui non possunt duos*, etc., cf. Pétrone, *Satyr.* 140, éd. Bücheler. — *Duos*, engourdis, qui ne sont plus souples, qui ne peuvent plus se prêter au plaisir. — 12. *Quei*. Ancienne forme d'orthographe où i long est représenté par *ei*. — *Milia multa basiorum*. Allusion sans doute aux pièces v et vii. — 13. *Male marem*, c.-à-d. *cinædum, mollem*. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, I, 524 : « Et si quis male vir quærit habere virum. »

XVII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Toutefois dans G un signe, de seconde main, en encre noire, marque le passage à une autre pièce. Dans O, selon Ellis, le premier vers est marqué d'un double trait = qui indique qu'une nouvelle pièce commence. — 1. G : *O culo in aque*. O : *Oculo inaq*. — GO : *ledere*, orthographe que Bæhrens croit issue de l'orthographe archaïque *ladere*, qu'il rétablit dans son texte. L'édition princeps, selon Ellis : *O Colonia quæ*. Ed. de 1475 : *oculo uno... ledere*. La leçon définitive est dans l'Aldine de 1502. — 3. GO : *ac sulcis tantis*, que l'on retrouve dans l'éd. de 1475. L'édition de Vicence, 1481, Calpurnius; de Brescia, 1483, Parthénus; l'Aldine 1502, Guarinus, Muret : *sub his totus. irredivivus*. Scaliger, Doering, Naudet : *ad-sulitantis, inredivivus*. Vossius, Sillig : *asculis stantis*. Schwabe : *axulis*. Ellis, Bæhrens : *acsuleis*. Statius, Lachmann, Haupt, L. Müller : *assulis stantis*. — G : *inredivivus*. O : *redivivus*. La vulgate avant Lachmann était *irredivivus*. — 4. O : *suppinus eat canaq*. — 6. GO : *sali subsili sacra suscipiant*. Ed. 1475 : *vel Salii vel Subsalii sacra suscipiant*. Aldine 1502, Scaliger : *vel Salisubsuli sacra suscipiunto*. Guarinus : *vel Salisubsuli sacra suscipiantur*. Muret : *vel Salisubsuli sacra suscipiuntor*. Statius : *Salisubsulis*, leçon admise par Doering, Naudet, Sillig, Hand. Lachmann, Haupt, L. Müller : *Salisubsili*. Bergk, Roszbach, Ellis : *Salisubsali*. Schwabe, Bæhrens : *Salisubsilis*. — 7. G : *michi*. En marge : *maximi*, d'abord omis. — 8. O : *quedam*. G : *quædam*. Selon Bonnet le trait est une correction. Il ne me semble pas. — 9. G : *precipitum*. — 10. O : *tocius*. G : *tocius* corrigé en *totius* [Bonnet]. — GO : *pudiceque paludes*. Selon Ellis *putidæ* est dans l'éd. de 1473. Celle de 1475 a *pudicæque*. Depuis l'Aldine de 1502, il n'y a plus de variante. Toutefois Heyse admet *punicæque*. — 13. O : *himuli*. — 14. GO : *Cui iocum sit*. Ed. de 1475 : *Quoi cum sit*, leçon consacrée par Scaliger. Aldine 1502, Muret : *Cui cum sit*. — 15. GO : *ut puella*. — O : *tenellulo delicacior*. — GO : *edo*. — Et se trouve dans le *Laurentianus* et le *Colbertinus*, ainsi que dans l'*Ambrosianus* d'Ellis. *Ut* est dans les anciennes éditions, l'Aldine de 1502. Nic. Heinsius conjecturait *sed*; Doering : *ah*; Lachmann : *est*. Il y a lieu de conserver avec les derniers éditeurs, Schwabe, L. Müller, Bæhrens, Ellis : *et* qui a le sens de *et quidem*. — 16. GO : *asser-*

vanda. — O : *nigerimis diligentius*. — 18. Tous les mss. ont *nec me*. Depuis l'édit. de 1473, *nec se* est rétabli. — G : *infossa*. — O : *alvus*. — 19. Festus p. 305, éd. Müller, citant ce passage pour expliquer *supperata*, donne *ligari*. Mais *liguri* est la leçon de tous les mss. de quelque valeur. Ald. 1502 : *liguris*. Muret : *ligeri*. — GO : *superata*. Les anciennes éditions, Aldine 1502, Muret : *separata*. Politien avait proposé *experata*. Statius, Scaliger, Vossius ont fait triompher *subperata* ou *supperata*. — 21. Passerat propose *merus stupor*. — GO : *nichil videt nichil audit*. — 22. O : *qui sit*. G : *quid sit*. Selon Bæhrens, *d* provient d'une correction. Du moins il y a *qd* et *d* est sur une surcharge. — 23. G. *Nunc cum volo de tuo*. Selon Bonnet, la première leçon est *mitere* corrigé en *mittere*. Mais cela n'est pas très-certain. O : *nunc volo volo de tuo*. Plusieurs mss. de second ordre ont *Hunc eum*, d'où Fröhlich a conjecturé *Hunc meum*; Hand, *eccum*; Sillig, *Hunc eum*. — 24. GO : *Sipotest olidum*. Le texte actuel est une correction de Victorius, *Var. Lect.* XIII, 11, admise depuis le milieu du XVI^e siècle. — GO : *exitare*. — 25. G : *delinquere*. O a la vraie leçon, qui s'est introduite dans le texte depuis l'Aldine 1502. — GO : *ceno*. — 26. G : *mulla*.

COMMENTAIRE. — Le mètre est le vers priapéen, composé d'un glyconique catalectique et du second phérécrationien. En voici la figure :

— ̄ — ̄̄̄ — ̄ — | — ̄ — ̄̄̄ — ̄ .

La césure est obligatoire entre les deux vers accouplés. Catulle, aux vers 4, 11, 24, 26, a admis une élision entre les deux parties du priapéen. D'ailleurs la dernière syllabe du glyconique, c.-à-d. la huitième du priapéen doit toujours être une longue. Enfin aux vers 19 et 20, le poète a remplacé par un spondée le premier trochée du phérécrationien. La date de la pièce est difficile à établir; la facture et le mouvement du style dénotent une main très-exercée. Et pourtant, si l'on doit identifier *Colonia* avec le village de Cologne, voisin de Vérone, comme le veut Muret, plutôt qu'avec Mantoue, que propose Cluvier, ou *Novum Comum* que demande Scaliger, le sujet est emprunté à quelque aventure qui s'est passée au temps du séjour de Catulle à Vérone. Westphal pense que la jeune femme dédaignée par son lourdaud de mari est Aufilena, dont il est question, c, cx, cxi. Il place la liaison de Catulle avec Aufilena après le voyage de Bithynie, et par suite cette pièce vers 699/55, dans les derniers temps de la vie du poète. D'autres croient qu'il s'agit de faits antérieurs

à son premier voyage à Rome. Voyez *VIE DE CATULLE*, p. xxxiii; Schwabe est moins affirmatif. Il croit bien d'après le mot *municipem*, v. 8, que l'origine de la pièce est une histoire véronaise, mais rien ne prouve que la personne dont il est parlé soit Aufilena, comme on peut dire avec Ellis, que si le nom et le site de la colonie se rapportent à Cologna (*quia Verona illuc iter habentibus paludes latissimæ occurrunt quæ in loco quodam coarctantur ubi ponte ligneo satis longo transitus patet*, Muret), rien ne prouve que la ville ait alors existé. M. Patin estime, à tort selon moi, qu'on pourrait bien trouver ici une allusion au mari de Lesbie. En fait, pendant l'un de ses séjours à Vérone, Catulle s'est moqué d'un époux ridicule négligeant sa jeune femme : il lui souhaite de tomber la tête la première dans un borbier où il laissera sa sottise, et par la même occasion il parle du pont mal assis de la colonie où habite cet époux. Mais il s'occupe d'abord de ce pont, et rien n'offre plus d'agrément que le tour inattendu par lequel il amène la peinture de celui qu'il veut railler. — 1. *Ludere*. Les ponts servaient de théâtre à certains rites; c'est ainsi que du pont Sublicius à Rome, on jetait les mannequins nommés *Argei*, offrande expiatoire au fleuve, ou souvenir peut-être d'anciens sacrifices humains dans lesquels l'on immolait les vieillards impropres à être utiles à la communauté (*sexagenarii de ponte, depontani*; cf. Preller, *Röm. Mythol.* p. 516). Il semble que Catulle mêlant tous ces souvenirs souhaite à la colonie de célébrer par des rites connus et des jeux qui les accompagnent l'inauguration d'un nouveau pont, et il lui propose, comme victime naturellement trouvée, son sot compatriote, vrai mannequin, comme les *argei*, et vieillard inutile comme les *sexagenarii*. — *Longo*, épithète du pont futur, s'oppose au *ponticulus* actuel. — 2. *Paratum habes*. Emploi assez fréquent en latin du participe avec le verbe *habere*. Cf. Kühner, *Ausführ. Gramm. der L. Spr.* t. II, p. 571. Caton, Plaute, Térence, Cicéron, César, Salluste, Tite-Live en offrent des exemples. — *Inepta*. Selon Dœring, ce mot peut se rapporter aussi bien à *colonia* qu'à *crura*; dans le premier cas, il équivaut à *frustra*; dans le second, à *non satis apta*. M. Naudet remarque que le dernier sens est seul admissible. La colonie a raison de craindre la chute du pont. — 3. *Assulis*, les ais qui soutiennent le pont. — *Redivivis*. Cet adjectif se dit de vieux matériaux qu'on utilise de nouveau dans une construction. — 4. *Ne supinus eat*. L'adjectif *supinus* se dit d'une chose qui est en pente, inclinée. Si le poids qui charge le pont est trop lourd, les ais qui le soutiennent manquent et s'écartent; le tablier du pont s'affaisse; il

forme alors des pentes inégales, qui sont comme le ventre d'un homme couché sur le dos, *is supinus*, et finalement il repose sur l'eau marécageuse, *recumbit in palude*, dans les creux de laquelle il s'enfonce. — *Cava palude*. Cf. Ovide, *Mét.* vi, 371. — 5. *Sic*. Cf. Horace, *Odes*, I, 3, 1; Virgile, *Bucol.* ix, 30; cette locution est optative : Puisses-tu avoir un pont, etc. Elle s'explique par l'ellipse d'une proposition corrélatrice, *ut munus mihi dabis*, remplacé par l'impératif *da* etc. au v. 7. Martial, vii, 93, 8, a imité ce passage : « Perpetuo liceat sic tibi ponte frui. » — *Ex tua libidine*, c.-à-d. *plane ex tuo voto*. — 6. *Salisubsilis*. Ceux qui admettent *salisubsuli*, ou *salisubsali*, font de ce mot un génitif de *Salisubsalus*, selon eux ancien nom de Mars. Ceux qui écrivent *Salisubsulis*, ce qui n'est en réalité qu'une autre forme de *salisubsilis*, expliquent avec Hand ce mot par la troupe des danseurs sâliens conduits par un *præsultor*. Ellis signale d'après les inscriptions l'existence de collèges de Sâliens en particulier à Vérone. Le sacrifice des *Argei* était uni au culte d'Hercule, dont certaines légendes les faisaient compagnons. Or, au culte d'Hercule appartiennent aussi les Sâliens; cf. Virgile, *Æn.* viii, 285. Ainsi s'explique l'allusion que fait ici Catulle. Enfin ces danses étaient un exercice violent; d'où l'emploi de *vel*. — *Munus* se disait des jeux et des spectacles. C'est donc un spectacle que Catulle demande en échange de son vœu, et il va expliquer de quoi il s'agit. — *Maximirisus*. Génitif de qualité. — 8. *Quendam municipem meum*. Donc : un habitant de Vérone. — 9. *Per caput pedesque*, la tête la première. — 10. *Verum*, C'est notre : mais précisément. La particule, avec ce qu'elle a d'adversatif, sert à définir plus exactement la pensée. — *U* équivaut à *ubi*. Cf. xi, 3. — 11. *Lividissima*. Cf. Virgile, *Æn.* vi, 320 : « Vada livida verrunt. » — 12. *Insulsissimus homo*. L'adjectif *insulsus* dans ce sens se trouve dans Plaute, *Rudens*, ii, 6, 33; Térence, *Eunuch.* v, 9, 49. Ce dernier passage est le plus topique, et contient la définition : « Stertit noctes diesque; neque istum metuas ne amet mulier. » Martial, xii, 55, 2, a repris le superlatif *insulsissimus*. — 13. *Bimuli*. Diminutif qui se trouve (outre ce passage) dans Suétone, *Caligula*, 8. Cf. Teufel, *De Catulli... voc. singul.*, p. 25. — *Tremula ulna*, un bras qui berce. Cf. Calpurnius, *Eclog.* x, 27 et suiv. — 14. *Puella viridissimo flore*. Ablatif de qualité : dans la fleur et la vigueur de l'âge. Le substantif marque la jeunesse, l'adjectif la force. — 22. *Et* équivaut à *et quidem*. — *Tenellulo delicatior hædo*. Cf. Théocrite, xi, 20 : ἀπαλωτέρα ἀρνός, Μίσχω γαυροτέρη. Ovide, *Métam.* xiii, 791 : « Tenero lascivior hædo. » Lævius, poète à peu près contemporain de Catulle, a dit : « manu tenellula, » Prisc. p. 903 P;

L. Müller, *Lavii fragm.* p. 77. — 16. *Nigerrimis uvis*. Les raisins mûrs sont appelés « *uvæ nigrae*, » Colum. xi, 2, 69, p. 768, édit Gesner. Donc la jeune femme est mûre à point pour l'amour ; on ne peut dire d'elle ce que dit Horace, *Odes*, II, 5, 10 : « *Tolle cupidinem immitis uvæ*. » Et les mots *asservanda diligentius* signifient qu'il faut prendre garde qu'elle ne laisse plus échapper son amour, comme les raisins mûrs laissent échapper le jus qu'ils contiennent. — 17. *Ludere*, c.-à-d. *lascivire*, en grec *παίζειν*, se livrer aux plaisirs de la jeunesse. — *Pili facit*. Cf. ix, 13. — *Uni*. Déclinaison archaïque pour *unius*. Priscien, p. 694 P., en cite encore un exemple de Titinius. — 18. *Nec se sublevar*. Les commentateurs voient ici un sens obscène. Ellis compare Aristophane, *Lysistr.* 937 : *ἐπαίρειν ἑαυτὸν*. — *Ex sua parte*, de son côté, pour *sa part*. — 19. Les anciens interprètes faisaient de *Liguri* un génitif dépendant de *fossa*. Il est plus vraisemblable avec les modernes d'en faire un adjectif accolé à *securi*. Pourquoi la hache ligurienne ? c'est une épithète d'ornement tirée sans doute de la nature montagneuse et boisée de la Ligurie, où la hache trouvait à s'exercer. — *Supernata*. Festus, p. 305, éd. Müller, interprète ainsi ce mot : « *Supernati dicuntur quibus femina sunt succisa in modum suillarum pernarum*. » *Arbor supernata*, c'est donc par une métaphore familière, un arbre coupé au pied. — 20. *Usquam* complète le sens de *nulla* : comme si elle n'existait en aucune façon. — 21. *Talis* correspond à un corrélatif *qualis alnus est*, que d'ailleurs le mouvement de la phrase rend inutile. — *Meus stupor*. C'est ainsi que Phèdre, vii, 32, dit par mépris « *homo meus*. » — *Stupor*. Le substantif abstrait remplace ici l'adjectif pris substantivement. C'est de cette façon que les Comiques emploient souvent « *scelus* » pour « *scelestus homo*, » et que Martial, montrant ainsi la valeur de l'expression, a dit, xi, 93 : « *Non vitiosus homo es, Zoile, sed vitium*. » — *Nil videt, nihil audit*. Ellis cite ce passage d'Aristophane, Meineke, *Comic. frag.* III, p. 112 : *Κάθονται... ὁ δ᾽ ἄνθρωπος αὐτὸν αὐτῶν ἀκούων αὐτὸν ἑρῶν*. — 22. Cf. Plaute, *Captifs*, III, 4, 28 : « *Quin suum interdum ignorat nomen neque scit, qui siet*. » — *Id quoque nescit*. Ellis compare Lucrèce, iv, 469 : « *Denique nil sciri si quis putat, id quoque nescit An sciri possit quoniam nil scire fatetur*. » C'est encore une de ces rencontres qui se produisent parce que les poètes sont contemporains, parce qu'ils usent du même langage. Il n'y a là aucune imitation. Voyez ce que dit Jessen, *Ueber Lucrez und sein Verhältniss zu Catull und Späteren*, p. 13. — 24. *Si pote*. Supplétez : *si is pote sit*, pour voir s'il pourra. Sur cette construction de *si*, cf. Madvig, *Gr. latine*, § 451, d. *Pote* sert indifféremment aux divers

genres et aux divers nombres. Kühner, *Ausführl. Gr. der L. Spr.* t. 1, p. 359, dit que *pote*, au lieu de *potis*, se voit pour la première fois dans Catulle, entre les poètes; c'est d'ailleurs en prose une forme de la langue familière; cf. Cicéron, *Brutus*, xvi, 172; Varron, *L. L.* 5, 21. *R. R.* 1, 15; *B. Afr.* 54, 4 et 5, et d'autres exemples des écrivains postérieurs. La dernière syllabe de *pote* s'allonge par l'effet du sigmatisme. — *Excitare* ne s'emploie ordinairement qu'avec des régimes directs marquant des objets qui ont en eux un principe d'activité; ce serait ici *excitare se e veterno*. Mais on comprend comment le poète a formé son expression. *Excitare* emporte avec soi une idée de mouvement; *excitare veternum*, c'est donc agiter sa torpeur et par suite y mettre du mouvement, ce qui équivaut à la faire disparaître. — 25. *Supinam*. Cet adjectif marque l'idée d'être couché sur le dos, indolent, insouciant, stupide. — *Gravi cæno*. Cf. Tacite, *Ann.* 1, 65 : « Cetera limosa, tenacia gravi cæno. » — 26. *Soleam ferream*. Non pas un fer comme celui que nous attachons d'une manière permanente aux pieds des chevaux, mais une sorte de soulier de cuir, ou de quelque autre matière analogue dont on enveloppait le pied des animaux de trait, dans les passages difficiles. Le dessous en était quelquefois de métal, et c'est cette plaque que Catulle suppose ici détachée dans le borbier.

XVIII — XIX — XX. — Ici les éditions depuis la fin du xvi^e siècle jusqu'à Lachmann placent trois pièces qui ne se trouvent dans aucun manuscrit de Catulle. La première est un fragment cité par Téreñtianus Maurus, v. 2755, comme un exemple de vers priapeen et attribué par lui à Catulle. Atilius Eortunatianus p. 2675, 2676, 2697, P., p. 317 et 349, Gaisf. en cite le premier vers. Marius Victorinus le cite p. 2567, 2598, 2600 P.; 163 et 207, Gaisf. Enfin on le trouve dans Censorinus, p. 2727 P.

Voici cette pièce avec la correction de Scaliger, qu'accepte L. Müller au second vers :

*Hunc lucum tibi dedico consecroque Priape,
Qua domus tua Lampsaci est quaque silva Priape.
Nam te præcipue in suis urbibus colit ora
Hellespontia ceteris ostriosior oris.*

Le mètre est celui qui a été indiqué à la pièce xvii. C'est vraisemblablement cette raison qui lui a fait attribuer par les éditeurs une telle place dans ce recueil. Elle ne se trouve pas dans les mss.

des *Priapea*. Du moins L. Müller ni Bücheler ne l'admettent pas dans leurs éditions. A côté de cette pièce, Muret, Scaliger, Vossius ont encore voulu attribuer à Catulle les deux derniers morceaux des *Priapea*, ceux qui portent les n° lxxxiv, et lxxxv dans L. Müller. L'une de ces pièces est en vers semblables à ceux de la pièce xvii, l'autre en vers iambiques purs. Telle est la principale raison qui les fait attribuer à Catulle.

XXI.

NOTES CRITIQUES. — O laisse un espace d'un vers entre cette pièce et xvii qui la précède. G : *ad Aurelium*, en rouge. En marge : *faleucium endecasillabum*. — 1. GO : *exuricionum*. Bergk, Roszbach, Schwabe écrivent *essuritionum*. — 4. GO : *dedicare*. — 5. Nam est au-dessus de la ligne dans G. — GO : *simul exiocaris*. — 6. GO : *herens*. Muret, Vossius, Vulpius, Conr. de Allio, Lachmann, Haupt, *al' bis*

Schwabe, L. Müller : *hares*. — O : *experibis*. G : *experibus*. Scaliger admet *experibis*. Dans cette confusion de B et de R, Ellis croit voir la trace d'une faute commise quand le texte était en capitales. — 7. G : *mihi*. Ribbeck et Bæhrens : *mihi struentem*. — 8. GO : *irruminatione*. — 9. GO : *atque ipsi*. Ed. de 1475 : *atque si faceres*. Ald. 1502, Scaliger, Vossius, Vulpius, Sillig : *atqui si*. Schwabe : *at quei si*. — 10. O : *esuriere*. G : *exurire*. — 11. G : *me me*. O : *me me*. Ed. 1475 : *nemaus*. Ald. 1502 : *na meus*. Faernus : *Va meus*. Statius : *me meus*. Vossius : *meus me*. Huschke : *Jejunus*. Schwabe et Heyse : *meus mi*. Hand, Ellis : *mellitus*. Bæhrens : *tenellus*. Scaliger, Haupt, L. Müller : *ah / me, me*. — 12. GO : *desinat*. — 13. GO : *nec*. La vulgate est *ne*. Bæhrens : *nei*. — O : *facias finem*, avec un signe qui marque l'intervention des mots. — GO : *irruminatus sum*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens, cf. p. 359. Sur Aurélius, cf. xi, xv, xvi. Martial imite cette pièce, i, 93. — 1. *Pater essuritionum*. Expression comique pour dire que d'Aurélius il ne pourra venir que des appétits mal satisfaits. Il est pauvre, et chez lui on ne verra que la faim. Par une allusion analogue au fond, différente dans la forme un personnage de Plaute, *Stich.* i, 3, 1, s'appelait fils de la faim. Munro cite un passage de Martial, xii, 53, 6, où il y a de pareilles filiations pour la rapacité : « Sed causa, ut

memoras et ipse jactas, Diræ filius es rapacitatis. Ecquid tu fatuos rudesque quæris, Illudas quibus auferasque mentem? Huic semper vitio pater fuisti. » — 2, 3. Cf. xxiv, 2, 3; XLIX, 2, 3. *Harum*. Les appétits mal satisfaits que nous voyons aujourd'hui. — *Qrot aut fuerunt aut sunt aut erunt*. Formule dont on retrouve des exemples dans Plaute, *Bacch.* v, 1, 1; *Persa*, v, 2, 1; dans Cicéron, etc. — 5. *Simul es*, tu es avec lui, tu ne le quittes pas, — 7. *Insidias mihi instruentem*. Il a dit, xv, 1, *me ac meos amores*. Munro compare à *insidias instruentem*, Tite-Live, vi, 23, 6 : « *Quem insidiis instruendis locum*; » xxiii, 35, 14 : « *Inter id instruendæ fraudi intentior*. » — 8. *Tangam*. Le verbe se prend dans un sens obscène; cf. Properce, ii, 34, 9. — *Irrumatione*. Mot qui ne se trouve qu'ici. Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 20. *Tangam te irrumatione*, c.-à-d. *irrumabo*. Cf. xvi, 1. — 9. *Satur*. Cf. Martial, i, 93, 14. — 10. *Ipsum id*. Intversion des mots que l'on trouve déjà dans Térence, *Adelphes*, iv, 4, 19. — *A me me!* exclamation de pitié. — 12. *Quare desine*. Cf. Horace, *Sat.* i, 2, 77. Martial, i. 42, 14. — 13. *Sed inrumatus*. En effet alors il ne sera plus *pudicus*.

XXII.

NOTES CRITIQUES. — O unit cette pièce à la précédente, en marquant toutefois le premier vers du signe =. G donne pour titre en rouge *ad Varum*. Toutefois il n'y a pas d'interligne. Un sigle à l'encre rouge est en tête du 1^{er} vers. Le titre est à gauche, à l'extrémité de la ligne, un peu au-dessus. En marge *trimeter iambicus*. —
al' itemq;

3. O : *idemq.* G : *idemq.* Selon Bonnet, *versui* (?) corrigé en *versus*. — 4. G : *illi*. La dernière lettre de *illi* est écrite sur un grattage. — G : *millia*. — Bæhrens propose *ad* au lieu du premier *aut*. — 5. GO : *nec sit ut*. L'édition de 1472 a cette faute bientôt corrigée d'une manière définitive dès l'Aldine 1502. O : *inpalmisepto*. G : *in palmi septo*. Un trait de seconde main unit i et s. Ed. 1475 : *fit palmisepto*. Ed. pr. selon Ellis : *palipsesto*. Heinsius : *palimpsestum*. Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller : *palimpseston*. Le verbe *referre* appelle en effet l'accusatif; et la barre qui surmonte l'o a pu s'effacer ou échapper au copiste. Ellis : *palimpsesto* avec la vulgate. Bæhrens : *palimpsestos*. — 6. GO : *carte regie nove libri*, d'où Lachmann a conjecturé *novi* admis par Schwabe, L. Müller,

Ellis. Plusieurs mss. secondaires, entre autres D, ont *novem* que l'on retrouve dans l'édition de 1472 et de 1475. La vulgate est *novi*. Bonnet lit *curte* (?) corrigé en *carte*. L'a est corrigé sur un grattage léger, et il y a un espace entre *car* et *te*. — 7. GO : *membrane*. Avantius a corrigé en *membrana*. Munro, *Critic. and Elucid.* pp. 50 et suiv. propose de rétablir *membrana* qui est dans tous les mss. et de mettre après ce mot un point. — 8. GO : *detecta*. La correction *directa* est de Statius. — G : *equata*. — 9. G : *hec*. — 10. GO : *capri. mulgus*; un point entre les deux mots dans G. — 11. O : *abhoret*. — 13. G : *hac re tristius*. O : *ac retristius*. Hand, Sillig défendent la leçon *tristius*, qui se trouve dans les anciennes éditions, l'Aldine 1502, Guarinus. La vulgate depuis la Juntine de 1503 est *tristius* admis par Lachmann, Haupt, Schwabe. Scaliger : *retristius*. L. Müller : *scitius*. Munro, Peiper, Bæhrens : *tersius*. Ellis écrit *tritius* en conjecturant *strictius*. — 14. G : *in fuceto est in faceto rure*. O : *infaceto ē infaceto rure*. — 15. O : *attigit ut neque nec idem*. — G : *unquam* : O : *ūq̄*. — 16. G : *eque*. — GO : *ha* au lieu de *ac*. — 17. GO : *tanquam* (*quam* en abrégé). — 18. O : *nec est*. — 20. O : *sius*, — 21. G : *mantice*.

COMMENTAIRE. — Trimètres hipponactéens ou scazons; cf. VIII. Au vers 8, à la césure, la syllabe après laquelle elle devait se placer est élidée et suivie de *et*. Est-ce un artifice semblable à celui de Virgile, dans les vers que cite M. Quicherat, *Traité de Versification*, p. 161, ch. XXI, 4^e? Au vers suivant, la césure est après un monosyllabe précédé d'un mot de deux syllabes. Au v. 12, *modo* suivi de *scurra* compte pour un iambe. V. 14, la césure est après *est* précédée d'une élision. V. 15, elle est après le 4^e pied; à la rigueur on peut la placer après *poemata* dont la dernière syllabe est élidée. V. 19, l'arsis est dissoute en deux brèves et un tribraque remplace l'iambe. V. 23, elle est après *cuique* dont la dernière syllabe est élidée. — On ne sait rien de particulier sur Suffénus, déjà nommé, XIV, 19. D'après la peinture charmante qu'en fait Catulle, il semble avoir été homme du monde, et détestable poète, amoureux de ses vers. Catulle par un trait inattendu tourne sa satire contre tout le monde, et contre lui-même le premier. Nous sommes tous Suffénus en quelque chose. — 1. *Vare*. Sans doute le personnage qui est en scène, X. — *Probe*. Terme de la langue familière, qu'on retrouve dans les comiques uni à *narrare*, *intelligere*, *meminisse*. Ellis cite de Plaute, « adprobe nosse, » *Trinumm.* IV, 2, 115. — 2. *Venustus*. Cf. VI, 2, COMMENTAIRE. C'est ce que l'on appelle : un galant homme. — *Dicax*,

celui qui a des mots vifs et plaisants; cf. v. 12 : *scurra*. — *Urbanus*, l'honnête homme, celui qui a l'usage du monde et le goût délicat que donne le séjour à la ville. Cf. Plaute, *Mostell.* 1, 1, 15 : « Tu urbanus vero scurra, deliciæ populi, Rus mihi tu objectas. » — 3. *Longe plurimos*, bien plus nombreux que qui que ce soit. — 5. *Per-scripta*, écrits jusqu'au bout, tout au long couchés sur le papier. — *Ut fit*, comme on fait d'ordinaire. — *Pulimpseston*. Parchemin que l'on avait gratté pour en faire disparaître l'écriture. Cf. Cicéron, *ad Famil.* vii, 18, 2, et qui ainsi servait pour des brouillons. — 6. *Chartæ regiæ*. Suffénus a employé des feuilles de papier de la meilleure qualité et du plus grand format; cf. Suétone, éd. Reifferscheid, p. 131 : « Chartarum prima et præcipua augustæ regiæ majoris formæ in honorem Octaviani Augusti appellata. » C'est la même espèce que Pline appelle *hieratica*, *H. N.* xiii, 74. — *Novei*. Forme archaïque de nomin. pluriel. Cf. Kühner, *Ausförl. Gr. der L. Spr.* t. 1, p. 287, 288. — *Libri* a ici le même sens que *volumina*. Ellis rapporte l'opinion de Statius et de Vossius, qui veulent en faire l'enveloppe de chacun des rouleaux. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 52, se range au contraire à l'opinion qui identifie *libri* et *volumina*. Ellis cite un passage de Suétone, éd. Reiffersch. p. 134 : « Codex multorum librorum est, liber unius voluminis, volumen liber est a volvendo dictus. » *Novei libri* s'oppose ici à *pulimpseston* et complète l'idée du v. 5. Ce n'est pas sur du papier gratté que Suffénus a fait écrire ses vers, c'est sur du papier neuf; de plus son recueil forme plusieurs volumes. — 7. *Umbilici*, ce sont les extrémités ornées des cylindres en bois collés à la fin de chaque livre et sur lesquels s'enroulait le papyrus. Les amateurs de reliure chez les anciens soignaient particulièrement la décoration de ces extrémités. Cf. Stace, *Silves*, iv, 9, 8; Martial, i, 66, 11; iii, 2, 9. Ordinairement on peignait les bouts du bâton; quelquefois on y ajoutait des clous, des morceaux de métal faisant saillie, et qui prenaient le nom spécial de *cornua*. Cf. Tibulle, iii, 1, 13; Ovide, *Tristes*, i, 1, 8; Martial, xi, 107, 1. — *Lora rubra*. Ellis et Munro s'accordent avec les anciens interprètes pour voir ici des cordons avec lesquels on liait le volume roulé. — *Membrana*, l'enveloppe de parchemin qui faisait l'office de notre couverture, et protégeait le papyrus contre les taches ou les dégradations venues du dehors, cf. Tibulle, iii, 1, 9; Martial, i, 66, 20; iii, 2, 10. Cette enveloppe était peinte de pourpre ou de safran, et enjolivée de diverses manières. Tel est le sens que donne Ellis. Il ne peut pas y en avoir d'autres, dit Munro; mais Ellis n'indique pas comment sur cette couverture des lignes peuvent avoir été tracées à la

règle, ce que signifie *directa plumbo*. Doering donnait pour équivalent à *membrana directa plumbo*, « versus in membrana diligenter ad lineas parallelas plumbo ducti et exarati. » Mais *membrana* est du parchemin; le livre est écrit sur papyrus. Il y a donc une confusion. Il est difficile pourtant que *directa plumbo* ne marque pas le réglage fait sur les pages, suivant la coutume des anciens, avec une plaque ronde et mince servant de crayon. C'est le sens de *plumbum*. Comme le dit Munro, avec Ellis, *directa plumbo* est une expression condensée pour *plumbo notata lineis ductis ad regulam*. Munro propose donc de reprendre *membranæ* des mss. contre tous les éditeurs depuis Avanti-
 tius (il y a plusieurs couvertures puisqu'il y a plusieurs volumes), de mettre un point après ce mot, et de rapporter *directa plumbo et pumice omnia æquata* à *hæc* du v. 9. La tournure, reconnaît-il, serait alors un peu insolite; il s'appuie sur divers passages de Lucrèce, à peu près semblables, où des circonstances diverses marquées par des participes précèdent la proposition principale. J'avoue que je suis touché d'une partie de ses arguments et que je rétablirais volontiers *membranæ*; mais je mettrais seulement une virgule après ce mot, et je laisserais un point après *æquata*. Dans la phrase ainsi établie, *membranæ* manque il est vrai d'épithète; mais on peut suppléer avec ce mot *rubræ*, tiré de *rubra* appliqué à *lora*. Secondement il n'est pas nécessaire, comme le pense Munro, que *omnia* représente tout ce qui précède. *Omnia* représente tout ce qu'on voit dans l'intérieur du livre, quand une fois on l'a ouvert. Il y a un progrès dans la description que fait Catulle. Ce qui frappe d'abord, c'est le format, *chartæ regiæ*. Après cela, on peut voir que le papier est neuf, *novi libri*; l'œil s'arrête au centre de la tranche sur l'extrémité du cylindre qui soutient le rouleau, *umbilici*; puis se promène sur la couverture et en admire d'abord le lien, *lora*, puis l'enveloppe même *membranæ*. Il faut bien maintenant qu'on ouvre le livre, et on y trouve tout, « omnia, » bien réglé, et bien poli à la pierre ponce. Ici la phrase doit s'arrêter; tout ce qui touche à l'exécution matérielle est décrit. Mais la phrase suivante où il est question des vers et de leur valeur se relève avec le *hæc cum legas*, que rien ne doit embarrasser auparavant. Le rétablissement de la leçon des mss. peut donc être admis, sans d'ailleurs que l'on accepte la ponctuation de Munro.

— *Pumice*. Ellis donne comme commentaire : « The inequalities of surface produced by the fibres of the papyrus were removed by pumice stone. » Munro objecte que les exemples cités par Ellis se rapportent à l'opération qui consiste à égaliser les tranches. Il transcrit un passage fort curieux d'Hildebert de Tours où il est question

tion de la préparation du parchemin, d'abord à l'aide du rasoir, puis de la pierre ponce avant le réglage; mais, dit-il, c'est un artifice des âges suivants, et d'après lui la pierre ponce servait à enlever les inégalités de l'écriture, les taches, les ratures, les lettres mal venues. En général, on admet que la pierre ponce servait pour le papyrus à rendre les tranches égales, comme chez nous on les ébarbe ou bien on les rogne. Presque tous les passages des poètes se rapportent à cette opération qui se faisait la dernière, et quand on l'indique, c'est une manière de dire que le livre est achevé. C'est ainsi qu'il aurait fallu entendre le vers 2 de la pièce 1. Le papyrus se polissait *dente conchave* (cf. Pline, *H. N.* XIII, 11 (25) 81), avant l'écriture. Il ne s'agit pas ici de cette opération, mais rapproché de *derecta plumbo*, dont le sens est bien établi, *aquata pumice* ne peut guère se rapporter à la tranche. Comme Munro, je crois que ce passage échappe à une telle interprétation, et je serais d'avis d'accepter la sienne. — 9. *Hæc*, les vers qui sont écrits. — *Cum legas*. La conjonction *cum* avec le subjonctif potentiel de la seconde personne du singulier, avec le sens de « si, » se trouve dans Plaute, souvent dans Cicéron, dans Salluste, dans Quintilien. Cf. Dräger, *Hist. Synt.* IV Th. p. 545. — *Bellus*. Cf. *Venustus* v. 2, et VIII, 16. — 10. *Caprimulgus*, celui qui trait les chèvres, un chevrier; *fossor*, celui qui fait les fossés, un grossier paysan, un rustre. Outre ce passage de Catulle, *caprimulgus* se trouve dans Pline, *H. N.* X, 56, 115, pour désigner un oiseau qui dans les étables suce le pis des chèvres. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 23. L'emploi de *unus*, fréquent dans les comiques (cf. entre autres Plaute, *Trucul.* II, 1, 39), semble, comme le remarque Munro, appartenir au langage de la conversation. Pour *fossor*, comparez Perse, v, 122. — 11. *Rursus*, au contraire; il paraît le contraire du *bellus* et de l'*urbanus*. — *Abhorret*. Ellis entend *abhorret a se*. Mais Munro fait remarquer qu'il n'y a pas d'exemple de cet emploi de *abhorret*, et il cite deux exemples, l'un de Cicéron, *de Orat.* II, 85, l'autre de Tite-Live, XXX, 44, 6, où *abhorre* sans régime est rapproché de *absurdum esse* et il se demande s'il n'y a pas là quelque synonymie. Quant à *mutat*, pris dans le sens neutre pour *mutatur*, les exemples sont assez nombreux. Cf. Plaute, *Rudens*, III, 6, 27, Varron, *L. L.* v, 101; *De R. R.* II, 2, etc. et autres cités par Ellis. Selon Munro, cette liste peut encore s'accroître. — 12. *Scurra* est pris ici en bonne part: un homme facétieux et plaisant. Ellis cite Phèdre, v, 5, 8: « *Scurra notus urbano sale.* » — 13. *Si quid*, etc. Cf. XXIII, 13. — *Tersius* est la correction qui s'accommode le mieux avec *scurra* équivalant

à *urbanus*. Cf. Quintilien, XII, 10, 20 : « *judicium acre tersumque* ; » X, 1, 93 : « *tersus atque elegans auctor*. » La leçon *tristius* des mss. a pu venir, comme le veut Munro, de la forme *tertius*, comparatif de *tertus*, participe arch. de *tergeo*, que Nonius cite de Varron et de Caton, p. 179 M. — 14. *Infaceto infacetior rure*. Cf. xxxvi, 19, 20. Munro remarque le rapport qu'il y a entre ces mots *rure*, 14 ; *modo scurra*, 12 ; *urbanus*, 2 et ce passage de Plaute, *Mostell.* 1, 1, 14 : « Tu *urbanus* vero *scurra*, *deliciæ popli*, *Rus mihi* tu objectas. » Il est difficile qu'il n'y ait pas de la part de Catulle une réminiscence. — 16. *Beatus*, etc. Cf. Horace, *Ep.* II, 2, 107 : « *Gaudent scribentes, et se venerantur et ultro, Si taceas, laudant quidquid scripsere beati*. » — 17. *Gaudet in se*. Non pas *secum*, mais en se considérant. *In* avec l'ablatif marque l'objet qui excite la joie ou tout autre sentiment. Cf. Dræger, *Hist. Synt.* Th. II, p. 606. Cette construction rare dans l'ancienne latinité laisse voir beaucoup d'exemples à l'époque classique. — 18. *Idem fallimur*. c.-à-d. *eadem errore*. Seulement, comme le remarque Ellis, *idem* représente ici un substantif du même radical que le verbe, lequel d'ailleurs n'existe pas. C'est comme s'il y avait *eundem errorem erramus*. — 20. *Suus cuique attributus est error*. Cf. Properce, II, 22, 17 : « *Unicuique dedit vitium natura creato*. » Horace, *Sat.* I, 3, 68 : « *Vitiis sine nemo nascitur*. » — 21. *Mantica quod*, c.-à-d. *quod mantica*. Génitif partitif. La besace est à la fois devant et derrière ; une partie est donc derrière le dos. — *Quod in tergo est*. Cf. Phèdre, IV, 10 ; Horace, *Sat.* II, 3, 299 ; Perse, IV, 23 ; Sénèque, *de Ira*, II, 28.

XXIII.

NOTES CRITIQUES. — Il n'y a aucun intervalle entre cette pièce et la précédente dans GO. Toutefois G écrit en marge à l'encre rouge *ad Furium*. O à la gauche du premier vers laisse voir ce signe =. Dans G en marge : *faleuticum endecasillabum*. — 1. GO : *cui. al' servus*

G : *servo*. O : *servo*. GO : *archa*. — 2. G : *Cimex aiâl' neq.* O : *cimex al' neq.* Il y avait ici sûrement dans le texte sur lequel copiait le scribe de l'exemplaire qui a servi de modèle à G *al' neque* au-dessus de *nec*. Il n'a pas compris et a fait entrer la variante dans le corps du texte ; le copiste de G a fait une nouvelle faute ; il a pris *al'* pour la glose *animal* écrit en abrégé. Cf. Bæhrens, *Proleg. ad*

Catull. p. xxxviii. Un correcteur postérieur a barré *aiā*. — Selon Bonnet il y a un grattage léger ayant remplacé par *neque ignis* probablement *nec ignis*. On ne distingue plus que *ne* de l'écriture primitive. Les mss. récents ne laissent pas voir ces erreurs et ces retou-

ches. — 7. G : ⁱ*nec mirum*. O : *ne mirum*. Les mss. récents se partagent entre *ne mirum* et *nimirum*. Nic. Heinsius : *nil mirum*. G ponctuée après *bene* ; on trouve la même faute dans l'éd. de 1475. La ponctuation exacte est rétablie dans l'Aldine 1502. — 8. Ellis admet à tort *conquoquitis* de D. L'éd. de 1472, celle de 1475 ont *quom coquitis*, leçon issue du *Hamburgensis* ou de ses analogues : *cum quo quitis*. — G : *nichil*. — 9. O : *minas* au lieu de *ruinas*. — 10. O : *facta*. G : *facta* avec un point sous le *c*. D a *fata*. *Furta* est une correction de Haupt, *Quæst. Catull.* p. 9, admise par Lachmann, Schwabe, L. Müller, Bæhrens ; Munro la juge certaine. Ellis la rejette et maintient *facta*. Schulze approuve Ellis. — 12. GO : *Aut qui*. Presque tous les mss. ont cette leçon. Ellis signale *atqui* dans le ms. qu'il nomme *d* et qui est de valeur inférieure. C'est donc une conjecture ancienne. *Atqui* a été rétabli dans les anciennes éditions. Statius conjecturait *ut qui*. — 13. GO : *Si quid aridum magis est*. L'édition princeps a corrigé la transposition. — 14. G : *esuritione*. O : *esuricione*. D : *exuritione*. La forme *essuritione* est due à Bergk. J'ai toutefois quelque regret de l'avoir admise dans le texte. — 15. G : *si bene*. D l'a suivi. — 16. O omet le second *abest*. Dans G la lettre finale du premier *abest* est une correction. Dübner [Schwabe] supposait qu'il aurait pu y avoir *abesse*. — 17. G : *muccusue*. O : *muc-tusue*. — G : *pictuita*. — 18. GO : *mundiciem*. — 19. O : *cuius*, et en marge *culus*. G : *culus* et au-dessus *al' cuius*. Telle est la lecture de Bæhrens et aussi de P. Meyer (Ellis, p. 359). Néanmoins l'écriture est peu distincte. Dübner [Schwabe] avait lu *auus*, selon lui, faute pour *anus*. Ellis avait lu *anus* ; Cobham *anus*. Bonnet croit qu'il y a eu d'abord « *cuius* surchargé en *culus*, et au-dessus *al' cuius* que l'on peut lire aussi *auus*, comme l'a fait Dübner. » Ma collation personnelle porte *cuius* au-dessus de *culus*. — O : *sal illo*. — 21. Janus Gulielmus conjecturait *lupillis* ; cf. Gruter, *Lampas*, III, 9, 446. — 23. La leçon vulgaire est *possis*. Le texte des mss. est *posses* que l'on retrouve dans les anciennes éditions, dans l'Aldine 1502, dans Scaliger ; Passerat a *possis*. Bæhrens conjecture que *posses* est venu de la forme archaïque *posseis* qu'il admet dans son texte. Avec Ellis je conserve *posses* ; il y a des exemples en latin de la proposition conditionnelle au présent du subjonctif, tandis que celle qui est con-

ditionnée est à l'imparfait ou au plus que parfait du même mode. Dræger, *Histor. Syntax.* iv Th. § 549, c. p. 691. Aux exemples qu'il cite on peut ajouter, Tibulle, i, 8, 22; Catulle, vi, 1-3. — 24. GO : *hec tua*. — G : *cōmoda*. O : *comoda*. — 26. O : *sestertiaq*; G : *sestertia que*. Bonnet lit : *sestercia*. — 27. Les mss. ont tous : *satis beatus*, qui est dans les premières éditions. Calpurnius, 1481, a rétabli *sat es*, ce qui est devenu la vulgate. Sillig écrit *satis* et sous-entend le verbe substantif. Bergk, Roszbach, Ribbeck : *Satis beatus*. Heyse : *centum desine jam satis beatus*. Passerat : *sat is beatus*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 61, croit *sat es*, une correction nécessaire. L'élision archaïque *beatus* n'est plus admise par Cicéron ni Lucrèce.

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en vers phaléciens. C'est, comme le dit Munro, une de celles où la versification est le plus achevée, mais aussi une de celles où la saleté s'étale le plus effrontément. Ellis la compte parmi les cinq plus grossières de Catulle; les autres sont, d'après lui, xxxiii, xxxvii, iiv, xcvii. Catulle continue à insulter ce Furius, personnage énigmatique, suivant l'expression de Munro, sorte de gentleman (*bellus homo*, xxiv, 7), mais d'une pauvreté basse, honteuse, mal supportée, qui a des prétentions, sans doute espèce d'homme à tout faire, au milieu de la société avec laquelle vivait Catulle. Plus on lit ces pièces, plus on doit se convaincre que, dans la pièce xi, Catulle repousse avec mépris quelque entremise dont il s'était chargé avec Aurélius. Martial, xi, 32, a imité Catulle en peignant un personnage d'une pauvreté honteuse et méprisable; il a repris quelques traits du motif dans le portrait du faux sage Chérémon, xi, 56. — 1. *Furei*. Orthographe archaïque pour *Furi*. Cf. Bücheler, *De la décl.* lat. trad. L. Havet, p. 72. On peut ajouter l'exemple présent à la forme *Taracei*, citée par le traducteur. — *Servos*. N'avoir pas d'esclave est un signe d'extrême pauvreté. Ellis cite à ce sujet divers exemples, dont le plus considérable est celui de Sénèque, *de Constant.* 3 : « Cum pauperem negatis esse sapientem, non negatis solere illi et servum et tectum et cibum esse. » Il y avait là sans doute quelque proverbe dans l'antiquité. Lucilius peint un avare qui porte sa bourse avec lui, en ayant les dehors de la misère : « Cui neque jumentum est nec servos nec comes ullus; » cf. Lucilius, vi, frag. xvi, v. 22, éd. de L. Müller qui fait le rapprochement avec Catulle. — *Arca*, caisse à mettre l'argent, coffre-fort. Cf. Horace, *Sat.* i, 1, 67 : « Nummos contempler in arca. » — 2. *Cimex*. C'est une manière de dire qu'il n'a pas même un lit malpro-

pre, habitation des punaises. Cf. Martial, xi, 32. 1 : « Nec tritus cimice lectus. » — *Nec araneus*, c.-à-d. *non domus ubi aranea habitant*. La présence des araignées est déjà un signe de pauvreté; cf. xiii, 8. La forme *araneus* est dans Lucrèce, iii, 383. — *Ignis*, c.-à-d. *focus*, comme dit Martial; peut-être l'expression est-elle plus forte, en faisant entendre le mot propre sans le donner lui-même. Ellis cite un passage d'Alexis qui s'applique bien ici; Meineke, *Frag. comic. Gr.* iii, 465 : οὐκ ἔχων δὲ τυγχάνω οὐ βόλεον, οὐ πῦρ, οὐ κύνειον, οὐκ ἄλλας. — 3. *Et pater et noverca*. Cf. Virg. *Bucol.* iii, 33. Pour l'énumération des parents pauvres, cf. Martial, xii, 32, 4 et suiv. — 4. *Silicem*. Exagération plaisante, comme celle du *Panulus*, 2, 77 : « Nam illa mulier, lapidem silicem ut se amet, potest. » Voyez aussi *Captifs*, ii, 1, 84, Ergasile promettant de venir au festin « cum calceatis dentibus. » Enfin cf. Cæcilius, *Fragm. incert.* xxxiii, éd. de Ribbeck, « vallata gula. » — *Comesse*. Forme assez fréquente dans Plaute, et que l'on retrouve dans Cicéron, Pline, Macrobe. Cf. Neue, *Formenl.* t. ii, p. 604. — 5. *Est pulcre tibi*, c.-à-d. *fortunatus es*. Cf. Cicéron, *De N. D.* i, 41, 114, et Horace, *Sat.* ii, 8, 19. — 6. *Ligneæ*. Cf. Lucrèce, iv, 1153, Bernays. — 7. *Nec mirum*. L'ellipse de *est* avec cette locution, assez piquante dans Plaute, et quelquefois se présentant dans Catulle, lvii, 3; lxii, 14; lxix, 7, n'est pas une forme du langage de la conversation, mais a une sorte de valeur rhétorique; cf. Schulze, *Z. für Gymnasialw.* xxxii, 11, p. 697. — *Bene valetis*. Cf. Horace, *Sat.* ii, 2, 70. — 8. *Concoquitis*, vous digérez. Emploi comme en français, soit sans régime, soit avec un régime à l'accusatif. — 9. *Incendia... ruinas*. Cf. Propertius, iii, 23 (ii, 27), 9, 10. Sorte de locution proverbiale pour indiquer les accidents qui menacent les maisons. Ellis cite encore Sénèque, *de Vita beata*, 26, 2, et *de Benefic.* iv, 6, 2. — 10. *Furta impia*. On peut tout en conservant la correction de Haupt (voir aux NOTES CRITIQUES) admettre ce que dit Ellis, que *impius* marque dans Catulle une violation de la loi naturelle. Cf. xxx, 3; lxiv, 405; lxvii, 25; lxviii b, 83; xc, 4. — 11. *Casus alios periculorum*. Cf. Horace, *Épîtres*, ii, 1, 121; *Sat.* i, 1, 77; Martial, vi, 33, 3; « Furta, fugæ, mortes servorum, incendia, luctus. » Sur la locution *casus periculorum* Ellis rappelle la citation de Dœring, Cicéron, *ad Famil.* vi, 4, 3 : « ad omnes casus subitorum periculorum magis objecti sumus. » Munro ajoute Cicéron, *ad Famil.* v, 16, 5 : « casum incommodorum tuorum. » Bell. *Alex.* 7 : « ad extremum casum periculi; » Bell. *Gall.* viii, 34, 1 : « Similem casum obsessionis. » Suétone, *Claude*, 25 : « ad arcendos incendiorum casus. » — 11. *Atqui* marque ici

un progrès dans l'énumération : et d'ailleurs. — *Sicciora cornu*. Cf. avec Ellis, Pline, xxxi, 102 : « cornea videmus corpora piscatorum. » Cicéron, *de N. D.* II, 57, 114 : « duros et quasi corneolos introitus. » Pour *siccus*, cf. Nonius, p. 394, M. 458, Quicherat : « Varro, Cato vel de liberis educandis : Persæ, propter exercitationes pueriles modicas, eam sunt consecuti corporis siccitatem ut neque spuerent neque emungerentur, sufflatove corpore essent. » — 13. *Aut si quid magis*. Cf. xxii, 13. — 14. *Sole et frigore et essuritione*. Martial imite ce passage évidemment, xii, 32, 7 : « frigore et fame siccus. » — 15. *Quare* est une conséquence ironique. Le moyen, après cela, de n'être pas parfaitement heureux, et le développement suit dans les vers 16 et suivants. — 16. *Sudor... saliva*. Ellis cite deux passages ingénieusement choisis. Pétrone, vantant un personnage bien portant, dit de lui : 44 : « nec sudavit unquam nec exspuit. » On lit, *Priapeia*, xxxii, 1-7 : « Uvis aridior puella passis... quæ suco caret est putusque pumex Nemo viderit hanc ut exspuentem. » — 17. *Mucusque*, etc. Catulle connaissait-il le passage de Varron cité plus haut, ou bien était-ce un proverbe ? *Mucus* se dit des épaisses sécrétions, *pituita* de celles qui sont liquides. — 19. *Purior salillo est*. Cf. xcvi, 3 : « mundior. » — *Salillo*. La salière chez les anciens devait être particulièrement propre. Cf. Perse, iii, 25 : « Purum et sine labe salinum. » Horace, *Odes*, II, 16, 14 : « Splendet in mensa tenui salinum. » *Salillum* est le diminutif de *salinum*. Ce mot est déjà dans un passage du *Trinummus* de Plaute, II, 4, 91, où d'autres lisent *satillum* et *sitellum*; cf. Teufel. *De Catulli voc. singul.*, p. 17. — 20. *Decies cacas*, Aristophane a dit de la même manière δέξαις χέειν. Martial, xii, 56, 1, imite le *decies*. « Ægrotas uno decies aut sæpius anno. » — *In anno*. La préposition sert à indiquer l'espace de temps pendant lequel la chose arrive. Cf. Madvig, *Gr. lat.*, § 276, Rem. 3. — 21. *Id. c.-à-d. quod cacas*. — *Durius*. Cf. Martial, III, 89, 2 : « faciem durum, Phœbe, cacantis habes. » — *Faba*. Il s'agit de fèves séchées, lesquelles deviennent en effet fort dures et servaient ainsi à donner les suffrages dans les tribunaux athéniens, aussi bien que les petits cailloux, *lapillis*. — 24. *Commoda beata*, des avantages qui sont des faveurs de fortune. — 25. *Noli spernere nec*. Emploi remarquable de *nec* correspondant à la négation contenue dans le premier verbe. Cf. avec Ellis, Holtze, t. II, p. 325, *Pænul.* IV, 5, 32 : « Mirari noli neque me contemplarier. » — 26. *Sestertia centum*. Cent mille sesterces, environ 20,000 francs de notre monnaie; la possession de cette somme, sans être la richesse, donnait divers avantages, et comme le dit Ellis, une

sorte de respectabilité. — *Precari*, c.-à-d. *voto tibi exposcere*. — 27. *Satis beatus*, ta prospérité est suffisante. On conçoit, quand on connaît les mœurs des anciens, quel parti *Furius* peut tirer de cet avantage. Cf. *Martial*. vi, 50.

XXIV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Dans G un léger signe, mais postérieur, à l'encre noire, en tête du vers 1. — 1. G a *est*. O : *e* qui égale *est*. — O : *iuvenciorum*, selon Bæhrens. Les anciennes éditions, même l'Aldine 1502, ont *iuvenculorum*. Statius et Muret ont corrigé. — 2. GO : *q*, = *quod* au lieu de *quot*. — 3. GO : *post hac*. — G : *inannis*. — 4. O : *divicias*. — O : *mi dedidisses*. G : *mi dedisses*. Quelques mss. d'ordre inférieur : *mihi dedisses* que reproduisent les éd. de 1472, 1475, l'Aldine 1502, Muret, Scaliger, Doering, Naudet, Sillig. Is. Vossius a conjecturé *Midæ* admis par les derniers éditeurs, Lachmann, Haupt, Schwabe, *al' cui al' nec*

L. Müller, Bæhrens, Ellis. — 5. G : *isti qui neque*. O : *isti qui nec*. D : *cui*. L¹ : *qui*. L² : *cui* — G : *archa*. — 7. O : *quid*. Bæhrens conserve cette leçon. — 8. GO : *archa*. — 9. O : *H'* (= *hoc*). G : *Hoc*. — G : *qua lubet*. — 10. GO : *archam*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens : cf. p. 359. Il faut noter la fin du v. 7, qui est un monosyllabe, que d'ailleurs la grammaire ne lie pas étroitement au mot qui précède lequel n'est pas un monosyllabe. Le sujet de cette pièce est un de ces amours comme les mœurs antiques en admettaient, tel que celui que témoigne Horace à Ligurinus, Tibulle à Marathus, tel que celui dont Virgile fait la peinture dans son *Alexis*. Il est vraisemblable que Juventius, aimé de Catulle, cf. xlviii, et le dédaignant, cf. lxxxix, a cédé aux assiduités de ces personnages dont Catulle menace l'un, pièce xv, insulte l'autre sur sa pauvreté ignoble, pièce xxiii. En attendant que dans la pièce xxv, il poursuive à son tour le jeune homme de ses vers mordants, il lui reproche ici la bassesse de son choix. Que le préféré de Juventius soit le même que *Furius*, c'est ce qui résulte au v. 5, de la répétition presque intégrale du début de xxii. S'agit-il du même personnage que dans la pièce lxxxix, comme le veut Victorius, cela n'est pas certain, dit Ellis. Pourtant tous deux sont dépeints comme pauvres.

comme *belli homines*. Peut-on établir exactement la chronologie relative des pièces xxiii, xxiv, lxxxï? Ellis fait voir qu'il y a évidemment dans chaque pièce allusion aux autres; mais Catulle a-t-il commencé par l'invective du n° xxiii, en voyant quel indigne rival lui était préféré, ou bien a-t-il écrit ce violent morceau dans la rage de voir repousser ses tentatives, c'est ce qu'il est difficile de décider. Schwabe, et on peut accepter cette indication, place après la rupture avec Lesbie, et après le voyage de Bithynie, c.-à-d. en 698/56 et 699/55, la série des pièces xv, xxiii, xxiv, xxvi, xlviii, lxxxï, xcix. La pièce xxv est, si l'on adopte la théorie de Schwabe, un dernier trait lancé contre Juventius; dans la pièce xi, qui est de 700/54, il repousse à jamais de lui Aurélius et Furius, en même temps qu'il renonce pour toujours à Lesbie, unissant dans le même adieu flétrissant les objets des passions qui semblent l'avoir le plus préoccupé, l'un par une injure directe, l'autre en faisant intervenir les noms de ses intermédiaires et de ses rivaux. Les interprètes et les commentateurs rattachent le Juventius dont il est ici question à la famille des Juventius, issue de Tusculum, dont parle Cicéron dans le *Pro Plancio*, viii, 19 et xxiv, 58. Peut-on croire qu'un jeune homme de haute naissance ait pu être l'objet d'un amour semblable à celui qui est ici décrit? Il suffit de rappeler les imputations auxquelles ont été en butte la jeunesse de César et celle d'Antoine. Voyez d'ailleurs le passage de Cicéron, *ad Attic.* i, 16, 25, cité par Schwabe : « etiam noctes mulierum atque adolescentulorum nobilium introductiones nonnullis iudiciis pro mercedis cumulo fuerunt. » — 1. *Flosculus*. Cette expression marque, par le diminutif, la jeunesse gracieuse de Juventius. Mais *flos Juventiorum* oppose la noblesse du jeune homme à la triste condition de celui à qui il se livre. — 2. Cf. *xxi*, 2, 3; *xlix*, 2, 3. — 4. *Divitias Midæ*. La richesse de Midas était proverbiale. Cf. Ovide, *Mét.* xi, 85 et suiv. Martial, vi, 86, 4. — 5. *Isti*, terme de mépris, développé par la fin du vers. — *Quoi*. Forme archaïque pour *cui*. Cf. i, 1. Voyez Bücheler, *De la Décl. lat.* trad. L. Havet, p. 183. Kühner, *Ausf. Gramm. der L. Spr.* t. i, p. 399. — 6. *Sineres amari*. Cf. Ovide, *Héroïdes*, xv, 96 : « Non ut ames oro, verum ut amare sinas. » Sur l'emploi du subjonctif après *velle* et *malle*, cf. Dræger, § 396, iv Th. p. 349. Ellis renvoie à Holtze, ii, p. 167, où l'on trouve une citation de Plaute, *Bacch.* iv, 9, 124, où la tournure est presque identique à celle de Catulle : « Ne ille edepol Ephesi multo mavellem foret, Dum salvqs esset, quam revenisset domum. » — *Qui*. Comment donc! Cf. Térence, *Andrienne*, i, 1, 123 : « Qui, cedo. » Plaute, *Bacch.* i, 1, 19 (53) : « Qui, amabo? »

Voyez les nombreux exemples de cet emploi de *qui*, dans l'ancienne latinité, Holtze, t. 1, p. 174 et suiv. Celui que cite Ellis est remarquable en ce qu'il est aussi suivi d'une interrogation. — *Bellus*. Cf. VIII, 16; XXII, 9. Juventius prend cela dans un sens favorable : n'est-il pas galant homme? Mais comme le dit Schulze, ce mot peut se prendre aussi dans un sens défavorable. Cf. Plaute, *Mercator*, IV, 1, 22 : *illam esse amicam tui viri bellissimi*. • Catulle, LXXVIII, 3. Aussi Catulle répond : toujours est-il que ce galant n'a ni esclave ni caisse. — 9. *Hoc*, ce que je viens de dire, qu'il n'a rien. — *Abice*, rabaisse cela, fais-en peu de cas. Cicéron, *Orator*, XXXVI, 127, oppose *abicere* à *augere*, en parlant des choses que l'orateur peut faire valoir ou rabaisser. Cf. encore *de Orat.* III, 26, 104. — *Eleva* a le même sens à peu près.

XXV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Mais O met à la marge du premier vers le signe =. G écrit à la marge de droite à l'encre rouge : *ad Tallum*. La forme *Thallus* est admise depuis Parthénus, éd. de 1486. — 1. GO : *Cinede talle*. — 2. O : *medullula*. G : *medulla*. — O : *imulla*. — G : *moricilla*. O : *moricula*, selon Ellis. Bæhrens lit *moricilla*. Schulze, *Hermes*, XIII, p. 50 : *moicula* = *moricula*, dans O. Les anciennes éditions ont un texte inintelligible ; Ald. 1502 : *inula mollicella*. Statius : *vel inula amaricilla*. Muret : *vel hinnula tenella*. La correction est due à Scaliger. *Oricilla* est une autre orthographe d'*auricilla*. Pline, *H. N.*, XI, 276, éd. von Jan, cite un passage de Trogue Pompée, où se trouve la forme *oricularum*. Voyez P. Diacre, *Excerpt. in libr. Pomp. Festi*, XIII, p. 111, éd. Lindemann : « *Orata genus piscis a colore auridicta, quod rustici orum dicebant, ut auriculas oriculas*. » Sur la transformation fréquente de *au* en *o* long, cf. Priscien, p. 562 P. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. 1, p. 54. C'est de cette forme devenue populaire qu'est issu notre français *oreille*. — 3. G : *arūcoroso al' araneoso*. O : *ūracoroso*. — 4. G : *talle*. O : *tale*. — 5. *al'aues ul' aries* i

G : *Cum diva mulier alios ostendet os citantes*. Dans l'intervalle il semble y avoir eu un *s* gratté. O : *cum diua ml'raries os-sistantes*. Passage à peu près désespéré. Les anciennes éditions ont : *quom diva mulier aves ostendit oscitantes*. Ald. 1502 : *cum diva mu-*

lier alites ostendit occinenteis, que garde Sillig en reprenant *mulier*, Muret : *cum dia mater alites ostendit oscitanteis*. Guarinus : *cum dira maris hyems aves ostendit oscitantes*. Scaliger, Doering, Naudet : *cum de via mulier aves ostendit oscitantes*. Haupt : *cum diva mulierarios ostendit oscitantes*. Frohner : *Lasciva mulier ut nates ostendit oscitantes*. Munro : *conclave cum vicarios ostendit oscitantes*. Bæhrens : *cum dira vinulenties ostendit oscitantes*. On pourrait citer encore. Ellis laisse le passage sans correction. Ceux qui maintiennent *mulier* me semblent blesser le sens général; aussi m'arrête-je avec Schwabe et L. Müller à la correction de Lachmann qui est reproduite dans le texte. — 6. *Mihi*. Bæhrens : *meum, mihi*. — 7. G : *sudarium q̄*. — G : *Sæthabum*. O : *Sathabum*. — GO : *catagraphos que Thinos*. — 8. G : *inepteq;* changé en *inepteq̄*. O : *inepteq;*. — 9. O : *remite*. — 10. Scaliger, au lieu de *manusque*, conjecturait *natisque*. — O : *mollicelas*. — 11. GO : *insula turpiter*. *Insula* est dans l'éd. de 1475. *Inusta* est de Calpurnius. éd. de 1481. Scaliger conjecturait *inlusa*. GO : *conscribilent*. — 12. G : *estues velut inimica*. O : *velut iminica*. L'éd. de 1473 a *minuta*. — 12. G : *deprehensa*.

COMMENTAIRE. — Mètre iambique tétramètre catalectique ou septénaire. Les Comiques en font un assez fréquent usage. Catulle ne l'a employé que cette fois. Aux vers 3, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 13, il admet un spondée au 1^{er} pied au lieu de l'iambe. Aux vers 5, 13, il admet aussi un spondée au 5^e pied. La figure métrique est donc celle-ci :

ū — ū — | ū — ū — || ū — ū — | ū — ū.

Le vers 11 offre une curieuse particularité, c'est l'emploi du mot *conscribillent* que l'on rencontre d'ailleurs chez un contemporain de Catulle, Varron, cité par Nonius, p. 82, 2 et 83, 1. Mais les deux passages semblent en prose et on n'en peut rien tirer pour la quantité. A s'en tenir à l'étymologie, la syllabe *scri* doit être longue. Aussi a-t-on proposé des corrections. Muret : *consigillent*; Statius : *conserillent*; Conrad de Allio : *contribillent*. D'autres *constrigillent*, *concribillent*, et c'est cette leçon que M. Quicherat adopte dans la 2^e édition du *Thesaurus* avec le sens de percer. De plus il écrit *natesque*. « Ohe jam satis est, » s'écrie M. Naudet après *contribillent*, et il admet avec Vossius que l'antépénultième peut être abrégée. Lachmann admet cette doctrine, *ad Lucret.* 360. Il attribue cette infraction à la règle à ce que certains mots anciens et vulgaires ont une quantité incertaine. Mais quoi dans le vers iambique septénaire

souvent un spondée occupe la septième place. Cf. par exemple Plaute, *Miles*, v. 360, 369, 385, 407, éd. Brix; Térence, *Heautont.* v. 681, 687, 694, 700, 707, éd. Wagner. Sans doute le vers de Catulle est très-régulier et n'admet pas les licences des Comiques. En revanche il aime l'emploi des spondées, témoin son goût pour les vers spondaïques (il en a 25, dont un entièrement composé de spondées, cxvi, 3); témoin le spondée qu'il introduit à la place du dactyle dans les vers phaléciens de la pièce lv. Le présent vers est une sorte de spondaïque et il se peut qu'il ait admis le spondée à la septième place et non abrégé l'antépénultième. En somme il faut conserver *conscribillent*, toute correction est mal venue, mais on ne peut conclure certainement à la quantité du mot. — Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 149, identifie Thallus avec Juventius; ce mot est suivant lui une légère altération voulue de Thalna, surnom d'une branche des Juventius. Ellis croit qu'il s'agit d'un danseur dont c'est le vrai nom (*Thallus* se retrouve dans les Inscriptions, cf. Orelli, 4266), qui joignait à l'exercice de sa profession celui d'un métier moins honnête, comme beaucoup de ses pareils. Schulze, *De Catullo Græcor. imitat.* p. 34, identifie Thallus avec Pollion (Θάλλων = *pollere*); il établit des rapprochements entre la pièce xii et celle-ci. Il repousse l'idée de Bucheler, qu'il faut voir dans Cicéron, *ad Q. fr.* II, 15, 14, une allusion à Catulle. L'identification avec Pollion est bien douteuse; on a vu que la pièce xii est à peu près de l'an 60; celle-ci, écrite évidemment après le voyage de Bithynie, ne peut être antérieure à 56. Ce serait supposer une bien longue habitude du vol chez Pollion, et un bien grand défaut de précautions chez Catulle. Assurément, on ne peut pas directement prouver contre Ellis qu'il s'agit de Juventius. Mais cela me semble ressortir de la lecture des pièces qui entourent celle-ci; elle est à dessein réunie aux autres; c'est le dernier outrage à celui qu'il dédaigne après l'avoir aimé, comme, dans la pièce xiii, il redemande furieusement ses tablettes à une femme qui ne peut être que Lesbie. Il est possible qu'à cause de la violence de l'insulte et du rang de l'insulté, il ait déguisé son nom de manière à prévenir toute réclamation directe, quoique le cercle de ses amis dût bien voir de qui il était question. Quant aux mœurs qui sont pointées ici, il n'y a qu'à renvoyer au commentaire de la pièce xii. — 1. *Cinæde... mollior*. Cf. Plaute, *Aulul.* III, 2, 8 : « ita fustibus sum mollior magis quam ullus cinædus » — *Capillo*. Ce mot se dit du poil des animaux; Aulu-Gelle le dit de celui des chevreaux, xii, 1, 15; Columelle, ix, 10, 1, du duvet qui couvre le corps des abeilles. — *Cuniculi*. Mot assez fréquemment employé

par les écrivains du temps et qui semble d'origine espagnole. Cf. Varron, *De R. R.* III, 12, 6 : « Terti generis est, quod in Hispania nascitur, similis nostro lepori ex quadam parte, sed humile, quem cuniculum appellant. » Voyez Süß, *Catull.* p. 47, et Vaniček, *Fremdwörter im Griech. und Latein.* p. 69. — 2. *Anseris medullula*. Expression imitée dans les *Priapées*, LXIV, 1. Toutefois il y a là *medulla*. Le diminutif ne se lit que dans Catulle; cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 16. Depuis Vossius les interprètes s'accordent pour entendre ce mot du duvet qui est sous les plumes de l'oie, comme dans Pline, *H. N.* X, 53, ed. von Jan : « pluma mollior quæ corpori proxima. » Martial, XIV, 161, 1, 2 : « pluma Interior cygni. » — *Imula oricilla*. Il doit y avoir ici un proverbe; cf. Cicéron, *ad Q. fr.* II, 15, 4. Ellis cite, après Bucheler, Ammien Marcellin, XIX, 12, 5. — 3. *Situ arancoso*. Cf. *Priapées*, LXXXII, 30. *Situs*, littéralement : la moisissure des araignées, c.-à-d. les toiles d'araignées à l'aspect sale et mou. — 4. *Rapacior*. Mœurs de courtisane et de débauché, cf. Horace, *Epist.* I, 14, 33 : « Cinaræ rapaci. » — 5. L'idée générale est que Thallus profite pour voler de l'occasion que lui offre le sommeil de ceux avec qui il se trouve. Cf. Martial, VIII, 59. Et ainsi il n'y a pas lieu avec Hand de supprimer le vers qui est nécessaire au sens. Mais qui est cette *diva*? Est-ce Vénus, qui a fatigué les convives? la mystérieuse Angerona, déesse du silence? Larunda ou Laverna, divinité de l'obscurité protectrice des voleurs? Murcia, la déesse de l'inertie, que propose Munro, *Critic. and Elucid.* p. 63? Murcia est d'ailleurs aussi un surnom de Vénus. Les anciens interprètes voulaient que ce fût Thétis. *Munerarios* est un mot, d'après Quintilien, VIII, 3, 34, employé pour la première fois par Auguste et qui sert à désigner ceux qui donnent les jeux de gladiateurs, ou ce qui a rapport à ces jeux. Si on l'admet ici, il ne signifie que ceux qui font des présents et qui à moitié endormis se laissent soustraire ce qu'ils n'ont guère envie de donner. — 6. *Pullium*. Est-ce un manteau qui a glissé de ses épaules pendant un festin (cf. Martial, VIII, 59, 10), ou bien la chose s'est-elle passée au bain comme le veulent quelques interprètes? — *Involasti*. On a dit *involare in* et l'acc. *volare sur*, s'abattre sur; *involare in possessionem*, puis avec l'accusatif, *involare aliquid alicui*. Cf. Pétrone, 58. Nonius, p. 32 M, hésite entre deux étymologies : « aut a volatu, aut a vola, id est, media manu, dictum. » — 7. *Sudarium satabum*. Cf. XII, 14. — *Catagraphosque Thynos*. Munro déclare franchement, *Critic. and Elucid.* p. 65, qu'il n'a pas la moindre notion de ce que peuvent être ces objets. Les anciens commentateurs ont essayé à cette occasion de

modifier le texte. Muret a proposé *catagraphonque linum*. Vossius : *catagraphonque Thynon*, et il croit que ce sont des tablettes de quatre couleurs fabriquées en Bithynie. Scaliger : *Chirographosque Thynos*, et Saumaise adopte ce texte en supposant que ce sont des anneaux avec un cachet d'origine bithynienne. Ellis qui, dans son *Commentaire*, rapporte les différentes opinions, semble dans les notes de sa nouvelle édition du texte, s'arrêter à quelque chose de semblable. Il s'appuie sur un vers de Mécène cité dans l'*Anthologie* : « Nec quos Thynica lima perpolivit anellos ; » sur un passage des *Scholia Bernensia*, ad G. 559 : « Timet ne quis sibi invollet opus suum et signet, » et croit que ce sont des cachets, *anulos signatorios*, dont Thallus songe à marquer le manteau qu'il a volé, et qu'en revanche Catulle le marquera de son fouet. Rien n'est plus ingénieux, mais rien n'est moins sûr. Les anneaux de Bithynie n'ont aucun rapport avec ce dont il est question ; le passage des *Scholia Bernensia* non plus, et si Catulle menace Thallus de lui laisser ses marques avec son fouet, c'est une promesse que l'on fait à des esclaves ou à des gens méprisables, sans qu'ils aient volé un cachet pour s'en servir. En somme Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 12, a raison ; le mot *Thynos* ne peut être qu'un substantif, et ne signifie que « les Thyniens » et non des objets fabriqués en Bithynie, et *catagraphos* est un adjectif. Le mot se trouve au neutre dans Pline, *H. N.* xxxv, 34, pour désigner des objets dessinés de profil et en raccourci. *Thynos catagraphos*, comme l'a cru Statius, ce sont donc des figures de Bithyniens, peints ou représentés sur une étoffe en raccourci ; c'est un tissu orné de figures, comme dans Virgile, *G.* iii, 25. Probablement c'est une curiosité que Catulle a rapportée de son voyage de Bithynie, comme ses amis lui ont envoyé d'Espagne des tissus de Sætabis. — 8. *Inepte*, vu la mesure, ne peut être qu'un vocatif. — *Palam habere*. Ellis cite justement Horace, *Sat.* i, 2, 84. — *Soles*. Ellis cite Cicéron, *Verr.* i, 22, 60 : « Solet hæc quæ rapuit et furatus est nonnunquam dicere se emisse. » *Avita*, c.-à-d. *ex jure hæreditatis accepta*. Cf. Horace, *Sat.* i, 6, 78 : « avita ex re. » — 9. *Reglutina*. Mot qui se trouve pour la première fois dans Catulle ; cf. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 37. *Ab unguibus reglutina*, c.-à-d. *emitte ab unguibus quasi glutine oblitis*. Cf. xxxiii, 3 : « Dextra iniquatiore. » Ellis cite deux passages topiques, l'un de Lucilius, xxviii, 58, éd. de L. Müller : « omnia viscatis manibus leget, omnia sumet. » L'autre de Namatianus, i, 609 : « Harpyias quarum discerpitur unguibus orbis, Quæ pede glutineo quæ tetigere trahunt. » Le verbe *reglutinare* se retrouve dans Mart. Capella, cap. vi, § 586. Prudence, *Peristeph.* 10, 874, le prend

dans le sens de *iterum glutinare*, — 10. *Laneum*, c.-à-d. *molle*. — *Latusculum*. Cf. Lucrèce, IV, 311, Munro. — *Mollicellas*. Diminutif du diminutif *molliculus* qui se trouve dans Catulle, XVI, 4; dans Plaute, *Casin.* II, 8, 55 (383); *Panul.* I, 2, 154 (236); Charisius, 183 P. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 26. Ces diminutifs multipliés dans la pièce servent à peindre l'efféminé Thallus, — 11. *Inusta turpiter*. Cicéron, *Catil.* I, 6, 13, a dit : « Nota turpitudinis inusta vitæ tuæ. » La métaphore est analogue sauf que dans Catulle elle s'accompagne d'une autre. On dit en effet « uri flagellis »; cf. Horace, *Epist.* I, 16, 47. — *Conscribillent*. Cf. Plaute, *Pseudol.* I, 5, 131 : « Quasi quom in libro scribuntur calamo litteræ Stilis me totum usque ulmeis conscribito. » — 12. *Insolenter exastues*. Doering : *præter modum subagiteris et jacteris*. Il y a là toutes sortes d'allusions. L'efféminé Thallus n'a pas coutume de se donner beaucoup d'exercice. Ou bien encore : il en aura un plus échauffant encore que ceux auxquels il se livre, et on comprend ce que cela veut dire. — *Minuta*. Munro remarque ingénieusement que ce mot appartient sans doute au langage populaire dont Catulle fait si souvent usage. Il y a des écrivains qui ne l'emploient jamais dans le sens de *parvus*; au contraire on le trouve dans Plaute, dans Térence, dans les lettres de Cicéron (*ad Attic.* XVI, 1, 3 : « minuta navigia »), dans la *Guerre d'Afrique* et la *Guerre d'Espagne*, deux livres écrits en style plébéien; dans Vitruve. Ellis cite un passage de Properce, analogue à celui-ci, où la petitesse de la barque est opposée à la force de la mer, et où se trouve *minutus*. Properce, I, 11, 9, 10 : « Atque utinam mage te remis confisa minutis, Parvula Lucrina cymba moretur aqua. » — *Magno*. Epithète, opposée ici à *minuta*, et qui sert à l'antithèse, qui d'ailleurs est souvent appliquée à la mer. Cf. entre autres passages très-nombreux, Lucrèce, II, 1. — 13. *Deprensa*. Cf. Virgile, *Æn.* V, 52. Lucrèce, VI, 429. — *Vesaniante*. Les lexiques, Klotz entre autres, citent ce mot comme adjectif. Teufel, *De Catulli voc. sing.* p. 38, fait remarquer que le verbe *vesanire* se retrouve dans Cassiodore, *H. Eccles.* IX, 30, et qu'ainsi ce mot peut être compté comme participe.

XXVI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Un sigle en encre rouge à gauche dans G, le sigle = dans O.

Dans G, *ad Furium* en encre rouge dans la marge de droite. — 1. O : *ura*. G : *nostra*. Les anciennes éditions ont *nostra*, sauf celle de 1473. Muret, Douza, Heinsius, Dœring approuvent *vestra* ou *vostra*. Munro incline pour cette leçon. Schwabe et Bæhrens l'introduisent dans le texte, avec raison à mon avis. — 2. O omet ce vers. G : *Favonij*, d'où Bæhrens conjecture *Favonei*. — 3. G : *sevi Boræ* aut *Apheliote*. La vulgate et Lachman : *apeliota*. — 4. G : *Millia*. — 5. Bonnet remarque que, dans G, la lettre O qui commence le vers est écrite sur un grattage.

COMMENTAIRE. — Vers phalécien; cf. p. 359. — Le Furius à qui la pièce est adressée est sans doute celui dont il a été question déjà précédemment. Comme le remarque Munro, il est bien peu probable que Catulle plaisante avec lui sur ses propres embarras comme il l'a fait avec Fabullus (xiii); cette épigramme semble une suite ou un accompagnement des sanglantes railleries de la pièce xxiii. Peut-être Furius, ce *bellus homo*, mêlé à la bonne société, vantait-il l'exposition de sa maison de campagne, ou s'en plaignait-il? Il faisait, comme on dit, grand bruit de sa propriété. Catulle lui répond. Il y a d'ailleurs une imitation de Callimaque, *Epist.* 47, Meineke : *χειμῶνας μεγάλους... δανέων*. Cf. Magnus, *Z. für Gymnas.* xxxii, 1878, p. 501. — 1. *Vostra*. Elle appartient à Furius et à sa famille; cf. xxiii, 7, 8 : « valetis... concoquitis..., nihil timetis. — 2. *Opposita*. Catulle joue ici sur le mot. L'adjectif marque l'exposition à une région dont le vent souffle; mais le verbe *opponere* signifie aussi mettre en gage. Cf. Térence, *Phormion*, viii, 3, 56 : « Ager oppositus pignori, ob decem minas. » Les interprètes citent beaucoup d'autres exemples analogues. — *Apheliota*. Catulle cite plaisamment les quatre points cardinaux. L'Auster est le vent du sud; le Favonius, le vent d'ouest; Borée, le vent du nord; l'Aphéliote est le vent d'est, qui souffle à l'équinoxe, celui que les Grecs appelaient encore *Eurus*, et les Romains *subsolanus*. Cf. Pline, *H. N.* 47 (46-47), 119 à 125, éd. von Jan; Aulu-Gelle, ii, 22, 5-18. — Quinze mille deux cents sesterces, 3040 francs environ. La somme n'est pas très-considérable, et justement Catulle en profite pour exagérer l'expression du vers 5 et faire ainsi ressortir l'indigence de Furius.

XXVII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Dans O, le sigle = est à côté du premier vers. Dans G un sigle rouge à gauche, *ad pincernam suum* en rouge dans la marge de droite. — Aulu-Gelle a cité les quatre premiers vers, VI, 20, 6. — 1. O : *Fallerni*. — 2. G : *ingere mi*. O : *ingeremi*. Les mss. d'Aulu-Gelle ont *inger mi* ou *ingermi*. Gloss. Labb. p. 93^b : *inger*, *είσπασον*. Les éditions de 1472, 1473, 1475 ont *ingere*, de même que l'Aldine 1502, Statius, Muret. Guarinus : *infer*. Heinsius : *junge*. *Inger* est dans les éditions de 1481 (Reg.), de 1481 (Vicence), 1486 (Brescia), dans Vossius, Markland, et tous les éditeurs modernes. — 3. G : *Posthumie... magistre*. — Quelques-uns des mss. d'Aulu-Gelle ont *iuyet*. — 4. GO : *ebriose acino*. A. Gelle : « Catullus quoque elegantissimus poetarum in hisce versibus : Minister — ebriosioris, cum dicere ebrio (les mss. ont *ebrioso*, *ebriosi*, *hebriosi*) posset et quod erat usitatus acinum in neutro genere appellare, amans tamen hiatus homerici suavitatem ebria (les mss. ont *ebriosam*) dixit propter insequentis a litteræ concentum. Qui ebriosa (les mss. ont *hebriosam* ou *ebriosam*) autem Catullum dixisse putant aut ebrioso (les mss. ont *ebriosos*), nam id quoque temere scriptum invenitur, in libros scilicet de corruptis exemplaribus factos inciderunt. » De ce texte assez altéré et médiocrement clair, il résulte qu'A. Gelle entre diverses leçons préférait *ebria acina*, avec l'hiatus, cf. Haupt, *Opuscula*, t. II, p. 123, et c'est la leçon adoptée par Bæhrens, mais qu'il y en avait deux autres de son temps, *ebrioso acino* et *ebriosa acina*. L'indication d'A. Gelle est trop formelle pour que le féminin n'entre pas dans le texte. La leçon *ebriose* des mss. est aussi favorable à ce texte, et c'est un copiste qui plus tard a écrit *acino*, forme qu'il connaissait mieux. Mais l'hiatus *ebria acina* est tout-à-fait contraire à l'usage de la versification de Catulle, et avec Lachmann, Rossbach, Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis, j'écris *ebriosa acina*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 67, écrit *ebrioso acino*. Les plus anciennes éditions transcrivent les mss. d'une manière inintelligible. *Ebriosa acina* est dans la Bresciane de 1486, dans l'Aldine de 1502 et est devenue la vulgate. — 5. O : *aduos*. — GO : *quod iuyet*. La correction est dans l'édition de Calpurnius, 1481, et depuis est devenue la vulgate. — GO : *limphe*. — 7. GO : *thionianus*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. La base du premier est un iambe ; celle du quatrième un trochée. Le sujet de la pièce est analogue à beaucoup de morceaux du même genre que l'on trouve dans les lyriques éoliens, dans les comiques grecs, depuis dans Horace ; cf. la fin de l'*Epode* ix, 13, et Martial, ix, 94 ; xi, 36. Tibulle, iii, 6, 62. — 1. *Veruli*. L'emploi du diminutif semble ici consacré par une sorte de proverbe de buveurs ; cf. Macrobe, *Saturn.* vii, 12, 9 ; Martial, i, 18 1 ; xi, 26, 3. — *Minister Falerni*, échanson qui verses le vieux Falerne. M. Naudet voudrait construire *Falerni* comme le régime de *calices*, ce qui est inutile. — 2. *Inger*. L'emploi du verbe *ingero* est ordinaire dans une telle circonstance. Cf. Plaute, *Pseudolus*, i, 2, 24 : « Tu qui urnam habes, aquam ingere. » Ici d'ailleurs ce mot signifie : apporte-moi. Quant à la forme, elle est justifiée par des analogues ; cf. Kühner, *Ausführliche Gramm. der Lat. Spr.* t. 1, p. 43. — *Amariores*, c.-à-d. où la saveur pénétrante du vin se fasse plus sentir, où il y ait moins d'eau, des coupes où le vin soit plus pur. Horace, *Odes*, i, 27, 71, appelle le vin de Falerne « *severum* ; » mais Sénèque, *Ep.* lxiii, 5, emploie les mêmes termes que Catulle ; « in vino nimis veteri ipsa nos amaritudo delectat. » Catulle probablement cherche à reproduire le mot d'Homère : *Iliade*, ix, 202 ; Ζωπέτερον δὲ χέπαια. Il le fait en employant un terme de la langue courante et en mettant suivant l'habitude son comparatif à la fin du vers phalécien, cf. Süss, *Catull.* p. 34. L'antiquité est pleine d'allusions à cette coutume de boire à la fin dans de plus grandes coupes et du vin plus pur. C'est ainsi que les vins les plus capiteux se servent chez nous. — 3. *Posthumia magistræ*. Posthumia était la reine du festin, chargée de fixer le nombre des coupes et la qualité du vin que l'on devait boire. Cela s'appelait *regnum*, cf. Horace, *Odes*, i, 4, 18 ; *magisterium* : Cicéron, *de Senect.* xiv, 46 ; *dictatura*, Plaute, *Persa*, v, 1, 8 ; ceux qui présidaient ainsi aux festins étaient nommés *magistri*, *domini patres*, *dictatores*, *reges convivii*, *arbitri bibendi*. Leurs ordres étaient des lois, cf. Horace, *Sat.* ii, 6, 69 : « legibus insanis. » — 4. *Ebriosa acina*, c'est un grain de raisin gonflé de jus qui par l'effet de la fermentation le laisse échapper et y est comme noyé. De plus le jus du raisin produit l'ivresse, et le poète l'applique au raisin, comme Tibulle a dit : « sobria pocula, » i, 6, 28, en parlant des coupes où l'eau abondamment mêlée empêche l'ivresse. *Ebriosus* marque d'ailleurs l'ivresse habituelle. M. Patin traduit : comme le veut la loi de notre reine, Postumia, plus amie de l'ivresse que n'est dans la cuve enivrante le raisin lui-même. — Qui est Posthumia ? Ce ne peut

être qu'une courtisane ou la maîtresse d'un des convives. — 5. *Quo lubet abite*. Cf. Plaute, *Miles*, iv, 1, 27. — *Abite lymphæ*. Cf. Pétrone, *Satyr.*, 52 : « aquam foras, vinum intro inclamavit. » On peut ici noter l'emploi du pluriel, qui augmente le sens d'une façon poétique. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo*. p. 4. — 6. *Vini pernicies*, fléau du vin. Voyez la plainte de Martial sur un mélange de vieux Falerne avec un vin inférieur, 1, 18. Properce, au contraire, iv, 31, 27 (11, 24, 27), dit que c'est le vin qui a gâté (*corrupt*) l'eau. — *Severos*, c.-à-d. *sobrios*. Cf. Horace, *Epist.* 1, 19, 10 : « siccis » et *severis* » dans le même sens. — 7. *Thyonianus*. Thyone est dans certaines légendes la mère de Bacchus, et quelquefois on l'identifie avec Sémélé; cf. Cicéron, *De Nat. Deor.* iii, 23, 58. De là le dieu a reçu le nom de *Thyoneus*; cf. Horace, *Odes*, 1, 17, 23. De ce nom est formé l'adjectif *Thyonianus* avec lequel on peut suppléer un mot tel que *liquor*. Sur la lignée de Bacchus, fils de Thyone, cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. II, p. 537.

XXVIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Le sigle = dans O. Un sigle rouge à gauche dans G. A droite le titre en rouge : *Ad Verannium et Fabullum*. Selon Bonnet, il y avait d'abord *verannium*. — 2. Schwabe conjecture *artis*. — 3. O : *Verū*. — 4. O : *satisue*. — 6. GO : *Et quidnam*. — O : *p*; au lieu de *patet*. — 7. G : *Michi*. — 8. G : *pretorem*. — O : *reffero*. — 9. O : *Omē mi*. — G : *Omnem mi*. — O : *suppinum*. Ellis met un point après *lucello*; Schwabe, un point d'interrogation; il enferme les vers 9 et 10 dans une parenthèse, les faisant ainsi dépendre de *datum lucello*; Lachmann, Haupt, L. Müller ne placent après *lucello* aucune ponctuation. En somme je suis, en adoptant la ponctuation de Bæhrens, ce sens qui est déjà imaginé par Guarinus et Scaliger. Dans l'Aldine de 1502, Statius, Muret, au vers 9 commence une nouvelle épigramme qui a pour titre : *In Memmium*. — 10. G : *Trahe*. — Vossius conjecture *tentus* au lieu de
al' pari
lentus. — O : *yrrumasti*. — 11. G : *parum*. — GO : *fuisti*. —
al' nobis
12. G : *nichilo minore verba*. O : *urpa*. — 14. G : *uobis*. Le u est en surcharge. O : *nobis*. GO : *dii deeque*. — 15. O : *oprobria romule*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Sur Veranius et Fabullus, voyez le commentaire de la pièce ix. Si l'on identifie le Pison de Catulle avec L. Pison Cæsoninus, on peut avec Schwabe placer cette pièce en 699/55, ainsi que le n° xlvii. Cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 251. Westphal adopte à peu près la même date. — 1. *Cohors*. Cf. x, 10. — *Inanis*, ne rapportant rien. On trouve dans Prudence, *Peristeph.* II, 104, l'expression développée : « inanis a marsupio. » — 2. *Aptis*, etc. Le diminutif *sarcinulis* montre déjà le peu de profit que Veranius et Fabullus ont pu faire en Macédoine. *Apta sarcinula et expedita*, ce sont des bagages qui s'ajustent bien aux mains et sur les épaules, que l'on peut porter facilement, et avec lesquels on marche sans peine. Ellis cite les exemples suivants qui montrent l'emploi de ces mots (on les retrouve d'ailleurs dans le Lexique de Klotz), Ovide, *Héroïdes*, IV, 24 : « Sarcinaque hæc animo non sedet apta meo. » Pétrone, *Sat.* 99 : « expedita sarcinulas. » Enfin *miles expeditus* signifie un soldat qui ne porte pas de bagage. — *Quid rerum geritis*. Cf. Plaute, *Aulul.* I, 2, 39. — 5. *Vappa*. Littéralement ce mot signifie du vin éventé; il a pris figurément le sens de vaurien. Cf. Horace, *Sat.* I, 1, 103; I, 2, 12. Plusieurs commentateurs croient voir ici une allusion ironique au surnom de *Frugi* que portait une des branches de la famille Calpurnia, à laquelle appartenait Pison. — *Frigoraque et famem*. Schwabe rapproche de ces mots un passage de l'invective de Cicéron, *In Pis.* XVII, 40 : « an exercitus nostri interitus ferro, fame, pestilentia? » et renvoie au discours *de Provinc. consularibus*, III, 3. — 6. *Patat*. Terme propre pour marquer ce qui se lit sur un registre, *in tabulis*. Cf. Cicéron, *Pro Roscio com.* II, 5. — *Lucelli*. Cicéron, *Verr.* III, 30, 71, emploie aussi ce terme pour exprimer le bénéfice que peut faire le subordonné d'un magistrat. — 7-8. *Expensum* signifie dépensé, porté en compte de dépense. Le sens est donc : voit-on sur vos registres quelque gain porté en compte... on s'attendrait à voir : de recette, mais au vers 7, on voit arriver : de dépense, c.-à-d. avez-vous enregistré des pertes au lieu de gains, et vos livres n'ont-ils que des colonnes de dépenses? — *Ut mihi*. Suppléez : *accidit* ou *patat in tabulis*. Catulle fait un soudain retour sur lui-même. Il prétend plaisamment avoir inscrit sur son registre, *refero datum lucello*, les mots qui suivent, c.-à-d. les vers 9 et 10. *Lucello* est un datif qui dépend de *refero*. *Datum* ordinairement équivaut à *expensum* et s'oppose à *acceptum*. Mais aussi cela peut s'entendre donné à Catulle par le prêteur. Je transcris l'annotation de Scaliger qui est ce qu'il y a de plus clair sur ce passage : « Cum deberem in tabulis scribere acceptum

refero lucello, vicem ejus scribo : o Memmi bene mihi illusisti, qui in contubernio tuo pollicebar mihi montes auri... Titius dat, Mævius accipit. Mævius acceptum refert Titio : Titius datum et expensum refert Mævio. Hoc et ipsi pueri sciunt. Sed quia sunt ταῦτα πρὸς τί, convertuntur, si personam commutes. Nam Mævius potest scribere : refero datum mihi, idem enim ac si dicat, acceptum refero quaestori. Itaque Catullus refert sibi datum lucello, hoc est refert acceptum Memmio. Quid? illud, quod sequitur : O Memmi. Hæc sunt verba, quæ Catullus in rationibus accepti vult referre. » — 9. Sur Memmius, cf. x, COMMENTAIRE. — Bene ac diu, à ton aise et longtemps. — Supinum. L'image employée ici par Catulle est obscène. » Supinus adumbrat σχῆμα hominis muliebria patientis. » Doering. — 10. Trabe. » Trabs est τὸ ἀνδρῶν αἰδοῖον. » Doering. Le Dict. de Georges donne pour équivalent *mentula*. — Lentus, avec insouciance, sans te gêner. » Lentitudinem vero Catullus tardam incuriam et socordem negligentiam prætoris » non facientis pili cohortem adpellavit. » Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 171. Stâtius compare, Afranius, *Emancipatus* (Ribb. p. 176) : » Quam lente tractat me atque inludit, » Laberius, *Compitalia* (Ribb. p. 183) : » Nunc tu lentius, nunc tu susque deque fers. » — Irrumasti. Allusion aux mœurs débauchées de Memmius (cf. x, 12) et d'ailleurs ne signifiant ici que vexasti. — 17. Verpa. Mot obscène équivalent à *mentula*; cf. Martial, xi, 46, 2; *Priapées*, 35. Il appartient à la langue du peuple. Ellis dit qu'il se retrouve trois fois dans les inscriptions de Pompéi. — 13. Farti. Jeu de mots. *Fartus* de *farcio*, rempli, comblé, et aussi on voit ce que signifie *fartum esse verpa*. — Pete nobiles amicos. Retour ironique sur les illusions de ceux qui croient s'enrichir en suivant les gens d'illustre naissance. Pison, dont Cicéron dit, à plusieurs reprises, qu'il dut ses magistratures à l'éclat de sa naissance, Memmius, qui, bien que neveu du Memmius dont parle Salluste, *Jug.* 27, *infestus potentiæ nobilitatis*, était sorti d'une famille qui se prétendait issue de Mnesthée, compagnon d'Enée (Virg. *Æn.* iv, 117), sont des nobles au plus haut titre. — Vobis. Pison et Memmius. — At sert à marquer que l'on passe à un mouvement passionné, qui fait ainsi une sorte d'opposition avec ce qui précède; cf. viii, 19. Ici cela sert à passer à l'imprécation. Mala multa. Cf. xiv, 6. — Di deaque. Les anciens invoquaient toutes les divinités à la fois dans leurs vœux. Cf. Virgile, G. 1, 21. Sénèque, *Epist.* 95, 21 : di illas deaque male perdant. » On pourrait multiplier les exemples. — 15. Obprobria. Orthographe du ms. G. Il y a des exemples de cette dissimilation. Cf. Brambach, *Hilfsbüchlein*, 2^e édit. p. 19. *Obprobria*, honte de Romulus et Rémus. c.-à-d.

honte de la nation romaine. Cicéron, *In Pis.* xxiii, § 3, emploie pour Pison le terme de *dedecus* et pour l'insulter davantage, il rappelle du côté maternel son origine provinciale : « *familiæ non dicam Calpurniæ sed Calventiæ, neque hujus urbis sed Placentini municipii neque paterni generis sed braccatæ cognationis dedecus.* » — *Romulæ*. Forme archaïque du génitif. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. 1, p. 283, 284. — Comparez pour la locution, lviii, § ; xlix, 1 ; xxxiv, 22.

XXIX.

NOTES CRITIQUES. — Pas d'intervalle entre cette pièce et la précédente. Dans O, le sigle = à gauche. Dans G, un sigle rouge à gauche; dans la marge droite en rouge : *in romulum cathamitum*. — 2. Les anciennes éditions ont *aleo*. L'Aldine 1502, Scaliger, Vossius : *helluo*. Mais cf. Quintilien, xi, 4, 141. — 3. GO : *Nam murræ*. Pline, *H. N.* xxxvi, 48, éd. von Jan, fait allusion à cette épigramme et tous les mss. ont *mamurra*. — O : *comota*, selon Ellis. Bæhrens ne signale rien. — 4. GO : *cum te*. Les anciennes éditions ont cette leçon qui n'a pas de sens. L'Aldine 1502 : *et cuncta*. Faernus : *uncti*, admis par Vossius, Heinsius, Döring, Schwabe (*unctei*), Ellis. Scaliger : *unctum*. Muret : *omnis*. Statius, Lachmann, Mommsen, L. Müller, Bæhrens : *ante*, que préfère aussi Munro; cf. *Critic. and Elucid.* p. 96. — O : *Britanniæ*, selon Bæhrens. Douza le père écrivait : *ultima Britannia*. Selon Ellis (cf. aussi Schulze, *Hermes*, xiii, p. 50), O a *Britannia*. — 5. G : *Cinede*. Bonnet signale que la dernière lettre de *Romule* est écrite en surcharge sur un grattage. — O : *hæc*. G : *hec*. Bæhrens écrit *hoc*. — Le vers 6 n'est pas dans les mss. ni dans les anciennes éditions. L'Aldine 1502 le donne pour la première fois; on le retrouve dans Scaliger, Döring. Vossius le rejette, ainsi que Sillig, Lachmann, Haupt, Schwabe, Ellis, Munro. Bæhrens et L. Müller l'écrivent, comme je l'ai fait, en caractères différents. L. Müller. *Præfat.* p. xvii, le défend : « *Nam qui in primo carmine negarat Cæsaris facinora quemquam posse adspicere æquis oculis, nisi impudicum et voracem et aleonem, eum putabis quasi per soporem tribus versiculis jam oblitum quod modo dixerat et rursus quasi exporrectum e somno versui decimo adicere id quod aut utroque loco addi oportuit aut neutro.* » — 8. GO : *perambulavit*. — 9. GO : *Tdoneus*. La correction *Adoneus* est de Statius, elle a été adoptée par Scaliger et la plupart des éditeurs. Aldine 1502, Muret : *columbulus*.

Dionæus. Sillig : *Dionius*. Il dit dans les notes que quelque épithète géographique peut être cachée sous *idoneus*. — 10. G : *Cinede*. — O : *hæc*. G : *hec*. Bæhrens : *hoc*. — Après le v. 11, Bæhrens, avec Mommsen, intercale les quatre derniers vers; Schwabe, les deux derniers. Ribbeck place aussi ici les deux derniers; il met 22, 23, avant 17-21. — 14, GO : *nostra diffutura*. *Vestra* ou *vostra* se trouve dès l'Aldine 1502. D fournissait cette leçon, correction vraisemblablement faite par un copiste intelligent. Schwabe, L. Müller : *defututa*. — 15. O : *ducencies* et *trecencies*. — O : *comerset*. G : *comeset*. — 16. GO : *alit*. Les anciennes éditions ont *alit* avec une ponctuation qui n'a pas de sens. Ald. 1502, Muret : *quid est an hæc*. Guarinus : *aliud*. Statius a rétabli *alid*. La ponctuation a beaucoup varié; celle qui est adoptée est due à Lachmann. — 17. O : *partum*. — 18. Les mss. ont *primum*. La correction est due à Turnèbe et à Scaliger. — 19. G : *preda... tercia*. — 20. G : *hybera q̄, sit anini aurifer Thagus*. O : *amni*, le reste comme le texte. Bonnet a noté que y de *Hybera* est sur un grattage. — 21. GO : *Hunc Gallie timet et Britannia* (O : *britannia*). La pièce est en iambes purs, ce qui rend nécessaire une correction. J'ai adopté celle de L. Müller. Aldine 1502, Muret : *Hunc Galliæ timent, timent Britannia*. Avancius : *Timentque Galliæ hunc timent Britannia*. Scaliger : *Inundat extimæ ecce Lusitania*. Turnèbe : *Timentque Galliæ hunc, timet Britannia*. Douza, le père : *Timetque Gallia hunc, timent Britannia*. Doering, Sillig : *Hunc Galliæ timetis et Britannia*. Lachmann a renoncé à corriger. Il propose en note : *Time Britannia hunc, timete Galliæ*. Haupt : *Timete Galliæ, hunc time Britannia*. Ellis : *Neque una Gallia aut timent Britannia*. Schwabe : *Nunc Galliæ timetur et Britannia*. Bæhrens : *Einæ Galliæ optima et Britannia*? — 22. GO : *quid hic*. — 25. G : *urbis opulentissime*. O : *urbis oppulentissime*. Scaliger : *imperator unice*. Lachmann : *urbis o piissime*. Ellis : *urbis o pudet meæ*. — 25. Dans les *Catalecta* attribués à Virgile, ce vers est imité, III, 6, mais il y a *gener socerque*, inversion que Ellis a adoptée.

COMMENTAIRE. — Vers iambiques purs, cf. pièce IV, p. 367.

La coupe des vers offre certaines particularités. La césure est au milieu du 4^e pied dans les vers 1, 7, 9, 15, 16, 22; mais alors les deux premiers pieds forment toujours un mètre isolé et sont séparés du 3^e par une diérèse. Cette règle n'est négligée que pour le v. 23; encore peut-on admettre la diérèse après la préposition *de* du verbe composé *devorare*. Les vers 2, 3, 8, 11, 14, 17, 18, 19, 20, 25 ont la césure au milieu du 3^e pied. Dans le v. 20, cette césure est

précédée de deux monosyllabes, d'ailleurs unis par le sens. Au v. 4, la césure se produit après un monosyllabe précédé d'une élision; aux v. 5, 10, 12, 13, 21, à la césure se trouve une élision; aux v. 5, 10, 21, cette élision est suivie d'un monosyllabe, aux v. 12 et 13, d'un mot composé dont le premier membre est une préposition monosyllabique. Au v. 24, il y a élision au 3^e pied, et césure au 4^e. Sur l'abus des élisions dans Catulle et sur celles qu'il s'est permises, cf. Haupt, *Opuscula*, t. 1. p. 90; Reeck, *De Catulli carmin. re gramm. et metrica*, p. 68. Au v. 4, la dernière syllabe de *ultima* est allongée devant la muette suivie d'une liquide; elle est suivie d'une diérèse, comme iv, 9. C'est au cinquième pied que se produit cette particularité, iv, 18. Catulle s'est, du reste, pour ce qui regarde l'allongement de la dernière syllabe d'un mot, allongement produit par la présence de deux consonnes au commencement du mot suivant, donné plus de liberté qu'aucun autre poète; cf. Reeck, *De Catulli carm. re gramm. et metrica*, p. 66. Enfin il faut ici tenir pour une brève la première syllabe de *Mamurram*, v. 3, quoique Horace, *Sat.* 1, 5, 37, la fasse longue; voyez aussi plus loin, lvi, 2. Autrement il y aurait une infraction fâcheuse à la règle que le poète semble s'être imposée d'employer l'iambique pur. Cette pièce, l'une des plus célèbres et des plus achevées de Catulle, doit avoir été écrite entre les deux expéditions de Bretagne, c'est-à-dire dans l'hiver de 55-54, comme le veut Munro. Elle est dirigée d'abord contre Mamurra et subsidiairement contre ceux qui l'ont protégé, Pompée et surtout César. La violence y est poussée à l'extrême, « l'expression y est à la fois cynique et élégante, caractère ordinaire de ces épigrammes, mais la brutalité des images et des mots a une grande portée satirique. En rabaissant, en dégradant, en salissant César, celui qu'il appelle *imperator unicus, Romulus*, il fait remonter jusqu'à lui la solidarité du luxe insolent, de l'incontinence effrénée de Mamurra, des vices qu'il autorise, qu'il partage, qu'il nourrit des dépouilles de l'univers. » (M. Patin). Il faut rechercher ce que d'ailleurs l'histoire nous apprend de Mamurra. Il était de Formies (cf. xli, 4; xliii, 5; lvii, 4; Horace, *Satir.*, 1, 5, 37), chevalier romain, et il occupa auprès de César en Gaule la charge de *praefectus fabrum* (Pline, *H. N.* xxxvi, 6, 48); c'était une situation équivalente à celle de commandant en chef du génie dans une armée moderne. Le *praefectus fabrum* n'était attaché à aucune légion et n'avait pas de place dans la hiérarchie des grades militaires; il était choisi par le général et maintenu par lui en vertu de la confiance personnelle qu'il lui témoignait. (Marquardt, *Handbuch der Rom. Alterth.* v, p. 499.)

Les travaux de l'ingénieur ont été trop considérables dans les campagnes de César, pour qu'il se fût adjoint un homme qui n'aurait pas été d'un mérite reconnu. De plus les vers 19 et 20 ne peuvent s'expliquer avec Haupt (*Quæst. Catull.* dans les *Opuscula*, t. 1, p. 13 et suiv.), Schwabe (*Quæst. Catull.* t. 1, p. 193), Munro (*Critic. and Elucid.* pp. 85, 86), que du butin recueilli par Pompée dans sa guerre contre Mithridate, et de celui que César conquiert dans son gouvernement d'Espagne après sa préture; la guerre de Pompée dura de 66 à 63, le gouvernement de César de 62 à 60; il est possible que Pompée ait trouvé Mamurra en Asie ayant déjà servi sous Lucullus contre Mithridate. Comme le dit Munro, *Critic. and Elucid.* p. 86, c'était à l'époque qui nous occupe un personnage d'un âge mûr et d'une haute notoriété professionnelle (« he was a man of mature age and of high professional distinction »). Toutefois ce devait être un homme de goûts luxueux et un homme de plaisir. Pline nous apprend, *H. N.* xxxvi, 6, 48, que le premier il fit entièrement revêtir de marbre les parois de sa maison sur le mont Célius, que toutes les colonnes en étaient de marbre de Caryste ou de Luna. Pour fournir aux dépenses que nécessitait ce luxe, il dut piller les pays où il faisait la guerre et cela sous la protection de ses patrons, comme d'ailleurs eux-mêmes et leurs autres lieutenants. Cf. Cicéron, *ad Attic.* vii, 7 : « Et Labieni divitiæ, et Mamurræ placent, et Balbi horti et Tusculanum ? » Cicéron, dans une autre lettre à Atticus, xiii, 52, parle encore de Mamurra. C'est un passage dont le sens et le texte sont fort controversés : « tum audivit de Mamurra, vultum non mutavit. » mais le meilleur ms. ne contient pas le mot *vultum*. Manuce a pensé qu'il s'agissait d'une condamnation encourue par Mamurra pour infraction aux lois somptuaires, et à laquelle César ne changea rien; d'autres, qu'il entendit parler, sans changer de visage, des épigrammes dirigés par Catulle contre Mamurra et contre lui-même; c'est une opinion peu probable, puisque sans doute ces épigrammes étaient déjà bien connues, et que d'après Suétone, *César*, 73, une sorte de réconciliation entre Catulle et lui avait eu lieu. Enfin Nipperdey et Schwabe croient qu'il s'agit de la nouvelle de la mort de Mamurra, que César apprit alors sans changer de visage. De ce passage, entendu de l'une ou de l'autre façon, il résulte ou bien une preuve nouvelle des profusions de Mamurra, ou une autre raison de croire qu'il n'était plus un jeune homme, et qu'en conséquence il n'y aura pas lieu de prendre à la lettre certaines expressions très-vives de Catulle. D'ailleurs les autres écrivains romains ne nous ont rien transmis à son sujet qui justifie dans tous leurs termes les imputa-

tions du poëte. Mais que Mamurra ait été homme de plaisir, c'est ce qui est très-vraisemblable. De plus il est fort probable qu'il a été le rival et le rival heureux de Catulle. Il est certain que la même personne est désignée xli et xliii, et de xli, 4, et xliii, 5, qui servent à établir cette identité, on peut conclure qu'elle a été la maltresse de Mamurra (comparez avec ces vers le v. 4 de la pièce lvii); ajoutons qu'elle a repoussé Catulle, ou du moins qu'elle lui a demandé de ses faveurs un trop haut prix (xli, 2), un prix que sans doute a pu payer Mamurra. Dans ces sortes de mésaventures, Catulle était l'homme le moins patient; il insultait à la fois dans sa colère l'objet naguère aimé, et ses rivaux plus favorisés. On peut s'en rendre compte dans l'histoire de sa passion pour Lesbie, voyez xi, et de sa fantaisie pour Juventius, voyez xxiv, xxv. De là sans doute ses fureurs contre Ameana, et aussi contre Mamurra qu'il poursuit sans relâche dans sa maltresse, xli, xliii, qu'il a lui-même sollicitée et qu'il outrage aujourd'hui, dans ses prétentions poétiques, cv (Mamurra faisait sans doute des vers comme tous les Romains distingués de ce temps-là), dans sa richesse scandaleuse et sa dépense insolente, cxiv, cxv, dans ses mœurs, xciv; enfin il atteint jusqu'à ses protecteurs dans le terrible morceau qui porte le n° xxix. Pompée (*vostra*, v. 14; *Pontica præda*, v. 19; *generque*, v. 25) et César (v. 2, 5, 6, 10, 11, 12, 20, 21, 25), sont rendus responsables des pillages, des profusions, des galanteries de Mamurra. Il me semble que l'amant éconduit se laisse voir assez clairement dans les vers 7 et 8. En même temps sont prodigués à César les outrages violents, v. 2, 5, 6, 10, les dérisions cruelles. Ces appellations de *Romulus*, *d'imperator unicus*, que l'on donnait souvent à ceux qui rendaient de grands services, aux généraux victorieux (voyez les exemples de Salluste et de Tite-Live, que cite Munro, (*Critic. and Elucid.* p. 92), que les flatteurs de César lui donnaient sans doute publiquement, Catulle en fait ici un objet de moquerie en montrant le but ridicule de tous ces exploits. Il reprend toute la vie du proconsul triomphant, en fait voir tous les mauvais côtés, relève l'administration avide et violente avec laquelle il a épuisé les provinces qui lui ont été confiées, suggère que ses expéditions de Gaule et de Bretagne n'ont d'autre but que de le gorger de richesses mal acquises lui et ses indignes lieutenants. Enfin il y a un refrain sanglant où il rappelle les imputations qui couraient sur les mœurs de César, sur ses galanteries, sur les honteuses complaisances dont on disait que sa jeunesse avait été flétrie, tout cela sans doute exagéré, poussé à l'extrême, inventé peut-être dans le monde des ennemis de

César, les Memmius, les Dolabella, les Curion, les Calvus (Suétone, *César*, 49-52 ; 73), mais rassemblé, concentré de manière à pénétrer profondément, à blesser de la façon la plus douloureuse celui même que l'ambition avait cuirassé de la plus résolue impassibilité. Quelle est la portée de ces accusations, et quelle créance mérite Catulle ? Assurément les mœurs de César n'ont pas été plus pures que celles de la plupart des Romains de son temps (cf. Suétone, *César*, 50). Il faut prendre garde toutefois que certaines imputations reposent sur des fondements légers. Suétone dit (*César*, 49) que son séjour à la cour de Nicomède est la seule circonstance qui porta atteinte à sa renommée, et que ses ennemis lui reprochèrent toute sa vie. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 87 et suiv., explique d'une manière suffisante quelques-uns des détails du séjour de César à la cour de Nicomède ; il fait voir que le principal témoin est ce Memmius, si mal traité par Catulle lui-même, et qu'à tout prendre ce ne sont que des bruits et des accusations amplifiées, en passant de bouche en bouche, comme ces imputations contre la vie privée des personnages politiques qui courent de nos jours les rues de Londres et de Paris. Il rappelle les insultes qu'a essuyées de ses ennemis Pompée dont Cicéron, *Ad Attic.* xi, 6, 5, célèbre la gravité et les mœurs sévères. Il cite le mot de Velléius (ii, 41), comparant César à Alexandre, mais à un Alexandre sobre et de sang froid ; il énumère les qualités de bon goût, de délicatesse, les nobles manières qui, au rapport de Suétone, caractérisaient César, et il essaie, non sans succès, de convaincre Catulle d'emportement et de violence injuste. Mais comment le poète était-il arrivé à concevoir de tels sentiments ? Il me semble bien difficile d'en faire, comme le veut Ribbeck (C. VALÉRIUS CATULLUS, *Eine litterarisch-historische Skizze*, p. 45) un déterminé républicain, effrayé des dangers que César faisait courir à la liberté. Ses amitiés, ses liaisons avec la jeunesse attachée à la forme républicaine ancienne, l'inclinaient déjà à combattre ceux qui semblaient destinés à devenir les maîtres de l'Etat. On s'explique qu'un différend personnel avec un des amis de César l'ait engagé dans la lutte, et que les applaudissements qui accueillirent ses épigrammes et l'ardeur de la polémique l'aient maintenu. La preuve que l'animosité n'était pas bien forte, ni la conviction très-profonde, c'est l'espèce de réconciliation qui intervint entre César et Catulle, dont nous parle Suétone (*César*, 73) et où le poète fit en quelque sorte ses excuses (*satisfacientem*). Munro croit qu'il reprit sa guerre de mots piquants et admet que la pièce LVII est postérieure au repas où César et Catulle se trouvèrent ensemble

chez le père de celui-ci. C'est ce que rien ne prouve. J'admettrais volontiers qu'après les premières épigrammes contre Mamurra, on ait dit à Catulle, peut-être Mamurra le lui a-t-il fait dire, que ces attaques déplaisaient au proconsul, lié d'hospitalité avec son père. Catulle aura répondu par la pièce xciii, puis piqué au jeu et excité par ses amis, il aura écrit la pièce xxix et la pièce lviii. César se sera offensé, et il y avait bien de quoi, de se voir atteint ainsi par un homme dont le père était son hôte ; Catulle redoublant aura écrit la pièce liv, où il brave son adversaire, et la pièce cxiii, où il attaque à la fois César et Pompée. En effet Mucilla, dont il est question dans cette épigramme (*Mucilla* est une correction des plus heureuses due à Pleitner, admise par Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 213, L. Müller, Bæhrens), est un diminutif méprisant du nom de Mucia, femme de Pompée, convaincue d'adultère avec César, pendant que Pompée faisait la guerre en Orient, remariée depuis à Æmilius Scaurus, et rendue fameuse par ses désordres (cf. Val. Max. viii, 1, 8; Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 217). Plus tard la réconciliation se sera faite, et c'est alors que Catulle parle de César sans injure dans la pièce xi, quoique peut-être encore avec une légère nuance d'ironie, en mêlant son nom à celui des Furius et des Aurélius, et en souvenir de Lesbie. Si, comme le suppose Munro (*Critic. and Elucid.* p. 80), la querelle avec Mamurra a commencé à la fin de l'année 55, sans doute lorsque le chef des ingénieurs de César s'occupait de rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'une nouvelle flotte et aux réparations qu'exigeait l'ancienne, et lorsque dans ce but il séjourrait en Cisalpine (César fit chercher de tous côtés, jusqu'en Espagne ce qui lui était nécessaire, *Bell. Gall.* v, 1), elle doit avoir fini, du moins le repas signalé par Suétone doit avoir eu lieu au printemps de 54, lorsque le proconsul revint d'Illyrie et passa par la Gaule cisalpine (*Bell. Gall.* v, 2, 1). Tout le débat n'a donc duré que quelques mois, puisque aucune des épigrammes dirigées contre César ne peut être datée avant ou après cette courte période. Il y a là une raison de croire que la politique proprement dite jouait un rôle peu important dans les sentiments de Catulle. Le poète nous apparaît comme toujours ardent, emporté, mais mobile & léger, admirable d'ailleurs comme polémiste, prompt à l'attaque et à la riposte, et sachant lancer des traits dont la blessure est inguérissable. — 1. *Quis potest pati*. Formule assez fréquente. Cf. César, *Bell. Gall.* 1, 43; Plaute, *Panul.* iii, 3, 82 : « Siquidem potes pati esse tu in lepidio loco. » Schulze, *Z. f. Gymn.* t. xxxi, H. 11, p. 698, en cite un grand nombre d'exemples de Térence et de Plaute. — 2. *Impu-*

dicus. C'est César qui est ainsi désigné, et ce vers reparaît comme un refrain, 6 (où il a été restitué par une heureuse conjecture) et 11. Il y a ici une allusion évidente aux faits dont parle Suétone, *César*, 49. *Vorax* paraît une injure banale plutôt qu'un reproche réellement mérité par César. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 92, 93, discute les attaques dont César pourrait être l'objet de ce côté, et montre qu'il n'y a pas grand chose à tirer du passage de Cicéron, *ad Attic.* XIII, 52 : ἐμετιχὸν *agebat*. Suétone, qui parle du goût pour le jeu de quelques-uns des empereurs, en particulier d'Auguste, *Aug.* 70, ne dit rien de César à ce sujet. En réalité Catulle accumule ici les reproches sur les vices qui étaient le plus contraires aux anciennes mœurs romaines, ce qui fait un plus grand contraste avec les exploits de César, et sa gloire. Peut-on tirer quelque indice du célèbre mot : πᾶς ἀναρρίφθω χύβος? Ce serait beaucoup s'avancer; une formule de ce genre peut être employée par un homme qui n'est pas joueur. *Aleo* est un mot archaïque et du langage de la conversation pour *aleator*. Il se trouve dans Névius cité par Paul Diacre, p. 29, 5, Müller : « Pessimorum pessime, audax, ganeo, lustro, aleo. » Il semble comme ici que ce soit le dernier terme de l'imputation injurieuse. Il y a une pièce de Pomponius, citée par Nonius, p. 147, qui a pour titre *Aleones*. — 3. *Mamurram*. L. Müller, *Orth. et pros. lat. Summarium*, p. 55, admet avec raison à mon avis que la quantité de la première syllabe de ce mot a dû varier chez les Latins. — *Comata Gallia*. La Gaule transalpine; son nom s'oppose à celui de la *Gallia togata*, ou Gaule cisalpine. Cf. Cicéron, *Philipp.* VIII, 9, 27 : « Galliam, inquit, togatam remitto, comatam postulo. » Ce mot ne se trouve pas dans César. Ellis pense que la *Gallia Comata* s'oppose ici à la Narbonnaise, *Gallia braccata*. Cela est possible à la rigueur; mais le passage de Cicéron serait contre cette interprétation. Antoine voulait le gouvernement de la Gaule transalpine en général qu'avait eu César. La Gaule récemment conquise n'était pas encore séparée de la *Province*, c'est-à-dire de la Narbonnaise. Il est vrai que le costume barbare, les longs cheveux étaient plus répandus dans la partie située au nord des Cévennes. Mais les cavaliers auxiliaires tirés des Volces Arécomiques ou Tectosagès avaient-ils déjà abandonné cette parure de leurs ancêtres? — 4. Ceux qui écrivent *uncti* l'entendent sous forme de génitif partitif comme *uncta patrimonia* du v. 23. — *Ultima*. Cf. *ultimos Britannos*, XI, 12. — 5. *Cinæde Romule*. Cette appellation de Romulus semble avoir été usitée dans les chants triomphaux; cf. T. L. V, 49, 7 : « Romulus ut parens patriæ conditor-

que alter urbis haud vanis laudibus appellatur. » Et la pièce de Catulle avec ses injures et ses refrains semble avoir été conçue de la même manière, sauf toutefois qu'il appuie surtout sur l'injure, tandis que dans les chants triomphaux l'injure, le plus souvent, accompagnait l'éloge, pour faire ombre au tableau, Munro dit, *Critic. and Elucid.* p. 76-78, pour détourner le mauvais présage, comme dans les vers fescennins. La malignité de Catulle semble d'avance saisir tout ce qui pourrait être dit. Une statue fut élevée à César, après sa mort avec cette inscription : *Parenti patriæ*; cf. Suétone, *César*, 85. *Cinæde*, qui équivaut à *impudice*, résume les accusations dont parle Suétone, *César*, 49, et les vers satiriques chantés par les soldats à son triomphe. En même temps cette appellation de *Romulus* semble avoir été ironique à cette époque. Salluste, *Hist.* 1, 4, 45 fait appeler par Lépidus, Sylla : *Scævus iste Romulus*. Le Pseudo-Salluste, dans la Déclamation contre Cicéron, iv, 7, l'appelle *Romule Arpinas*. Schwabe, *Neue Jahrbüch. f. Phil.* 1878, 4, p. 261, rappelle ce passage de Plutarque sur Pompée, *Pompée*, 25 : « ἐπὶ Ῥωμύλον ζηλῶν οὐ φεύξεται ταῦτόν ἐκείνων τέλος. — 7. Ille. Μαμπάρτα. — *Superbus ac superfluens*. Le second mot explique le premier. *Superfluens* marque la richesse; cf. Sénèque, *De Benef.* 1, 11 : « pecunia non superfluens. » Et comparez à tout le passage de Catulle, Horace, *Epodes*, iv, 5 : « Licet superbus ambules pecunia. » — 8. *Perambulabit*. Il y a dans le mot une idée de triomphe facile, de fatuité qui se sent sûre du succès. M. Naudet rappelle à ce sujet Salluste, *Jug.* 31 : « Incedunt per ora vestra magnifice. » — *Albulus columbus*. Les lexiques ne citent pas, avant Catulle, d'exemple du premier de ces mots, qui d'ailleurs est assez fréquent pour désigner la couleur des eaux. Le diminutif ajoute ici à l'ironie. Voyez la liste des diminutifs dans Catulle, Haupt, *Opuscula*, 1, 87. — *Columbus*. Le pigeon est l'oiseau amoureux, consacré à Vénus; cf. Alexis, Meineke, *Frag. Comic.* iv, p. 481 : Λευκὸς Ἀφροδίτης εἰμὶ γὰρ περιστερός. — *Adoneus*, forme ancienne pour *Adonis* (cf. Plaute, *Menachm.* 1, 2, 35; 144 R.), c'est le favori de Vénus. — 12. *Eone nomine*. Est-ce pour cette raison, sous ce prétexte que. Cf. Cicéron, *Pro Cæcin.* 25 : « Honesto ac probabili nomine. » Vell. Paterc. 11, 104, 2 : « Eo nomine. » Tacite, *Annales*, xiv, 59. Il y a beaucoup d'autres exemples analogues. — *Unice*. Cf. T. L. vi, 6, 17 : « Perinde quam opinionem de imperatore unico, cum spem de bello haberent. » vii, 12, 13 : « Electum esse eximium imperatorem, unicum ducem. » Catulle ici reprend malignement avec ironie cette appellation sans doute publiquement attribuée à César par un de ses partisans. — 13. *Ultima*.

Cf. v. 4. — 14. *Vostra*. A toi et à Pompée, *socer generique*. Ellis remarque que dans Catulle *vester* n'est jamais équivalent de *tuus*. Cf. xxvi, 1. — *Diffututa*. Épuisé de débauches. Cf. vi, 13 : « *effututa*. » Teufel, *De Catulli... voc. sing.* p. 34, veut écrire, ce que préfère Lachmann dans ses notes, *defututa*, et il cite xli, 1. Mais le sens est différent. Mamurra, plaisamment figuré sous le nom de Mentula (= *membrum virile*), s'épuise en débauches actives, qui se multiplient ; cf. v. 8. Ameana, xli, 1, est une femme flétrie par les nombreuses entreprises qu'elle a subies. Le premier verbe est une sorte de moyen ; l'autre un passif pur, et l'action exprimée n'est pas la même. La particule *di* ou *dis* convient au premier cas ; *de* au second. — 15. *Ducenties aut trecenties*. Suppléiez *centena millia sestertium* : vingt ou trente millions de sesterces, quatre ou six millions de francs. Exagération probable, qui ajoute à l'effet. Pourtant on connaît les immenses profusions des Romains. — *Comesset*. Méaphore fréquente. Cf. Cicéron, *Ad famil.* xi, 21 : « *Servilium neglegamus, qui res novas quærit, non quo veterem comederit.* » *Pro Sextio*, 51 : « *ut bona solus comesset.* » *Pro Flacco*, 36 : « *quasi bona Romæ comesse non liceret.* » *Ad famil.* ix, 20 : « *ne tua bona comedim.* » — 16. *Alid*. Forme archaïque de *aliud*, fréquente dans Lucrèce ; Catulle, lxvi, 28, a écrit *alis* pour *alius*. Charisius, p. 133 P, cite un exemple de Salluste. Cf. Kühner. *Ausf. Gramm. der Lat. Spr.* t. II, p. 409. On en trouve quelques exemples dans les inscriptions. La forme secondaire *alis* pour *alius* fut en usage jusqu'à la fin du vii^e siècle de Rome ; cf. Bücheler, *De la décl. latine*, trad. Havet, p. 46. *Quid est alid*, etc. N'est-ce pas là une funeste libéralité ? Une funeste libéralité est-elle autre chose ? Halm, *Comm. de la 1^{re} Philipp.* 9, 22, cite de Cicéron, plusieurs exemples de cette construction : *Philipp.* II, 7 ; v, 2, 5 ; x, 2, 5. — *Sinistra*. Ellis compare Pline le jeune, *Epist.* vii, 28, 3 : « *Sinistra diligentia.* » — *Liberalitas*. Ellis rappelle le mot de Salluste, *Catil.* 57 : « *Bona aliena largiri, liberalitas vocatur.* » Cicéron, *Ad famil.* vii, 17, 2, vante à Trébatius la libéralité de César : « *hominis liberalitatem incredibilem.* » Il l'appelle plus bas : « *clarissimi ac liberalissimi viri.* » Ellis fait remarquer que dans divers passages des *Philippiques*, Cicéron appelle cette libéralité profusion et montre comment Antoine en a abusé ; *Philipp.* II, 45, 116, et 20, 50. Suétone, *J. César*, 26 : « *nullum largitionis in quemquam genus publice privatimque omisit.* » — 17. *Expatriavit*. Muret donne pour sens : *libidinibus absumpsit*. Scaliger : « *expatriare est scortando μαρᾶσθαι, imo ἀφείδισθαι, germanice : verführen.* Glossæ : *expatriavit, ἐπετίλαιεν*. Ce mot ne se trouve que dans Ca-

tulle; Teufel, *De Catull. voc. sing.* p. 35. Ellis compare *effutisti*, Suét. *César*, 51. — *Elluatus est*. Expression figurée, comme *comesset*, v. 15. Cicéron rapproche les deux verbes, *Pro Sextio*, 52, 111. — 18. *Lancinata*. Le verbe *lancinare* a le même sens que *lacerare*, et selon quelques étymologistes, cf. Vaniček, *Etymol. Wörterb.* p. 908, le radical est le même. On peut donc comparer à ce passage Plaute, *Mercator*, Prol. 51 : « Lacerari suam rem. » Salluste, *Catilina*, 14, 2 : « Quicumque impudicus, adulter, ganeo, manu, ventre, pene, bona patria laceraverat. » — 19. *Præda Pontica*. La part de butin qu'il avait reçue de Pompée après la guerre contre Mithridate. — 20. *Hiberna*. C'est le butin que César recueillit dans son commandement d'Espagne, après sa préture. Suétone, *César*, 54 : « Lusitanorum quædam oppida, quamquam nec imperata detrectarent et advenienti portas patefacere, diripuit hostiliter. » Plutarque, *César*, 12 : ἀπηλλάγη τῆς ἐπαρχίας αὐτός τε πλούσιος γεγονώς καὶ τοὺς στρατιώτας ὠφελῆκώς ἐκ τῶν στρατειῶν. — *Scit*. Emploi semblable de cette manière de prendre à témoin un objet insensible en le personnifiant, Virgile, *Æn.* xi, 259; Virgile a d'ailleurs souvent ainsi personnifié des fleuves; cf. Lünzner, *Ueber Personificationen in Vergils Gedichten*, p. 17. Catulle appelle à témoin le Scamandre, lxxiv, 359. — *Aurifer*. Ovide a repris cette épithète en l'appliquant aussi au Tage, *Amours*, 1, 15, 34. On voit ce qu'elle a ici d'approprié, et ce qu'elle ajoute au sens. — 21. En admettant ce texte, il faut donner à *ne* le sens de *nomine*. Cf. Madvig, *Gr. lat.* § 451, a. — Ellis remarque que l'on trouve le pluriel *Gallia* et *Britannia* dans Pline, *H. N.* xvii, 42, 45, éd. von Jan, et dans Tacite, *Ann.* xiii, 32; la leçon de ce dernier passage est contestée. Mais dans Catulle le pluriel a un sens intensif; il sert à amplifier l'idée du pays où la crainte s'étend. — Depuis Lachmann on ponctue de manière à faire de *malum* un adjectif pris substantivement se rapportant à *hunc*. Cf. Horace, *S.* 1, 4, 3 : « quod malus ac fur. » Munro, reprenant l'ancienne interprétation, en voudrait faire l'interjection *malum*; quelle folie! Sur ce sens cf. Martha, *Revue de philologie*, 1879, janvier. Ce sens pourrait aller ici et le mouvement d'indignation de Catulle s'y prête. — *Fovetis*. Le pluriel s'applique à César et à Pompée. — 23. *Uncta*, riches, opulents. Cf. Martial, v, 44, 7 : « Captus es unctiore cena. » — *Patrimonia*. Ellis cite Cicéron, parlant d'Antoine, *Phil.* ii, 27, 67 : « Non modo unius patrimonii, quamvis amplum, ut illud fuit, sed urbes et regna celeriter tanta nequitia devorare potuisset. » — 24. *Eone nomine*. Catulle reprend le vers 12. C'est en quelque sorte le refrain de la seconde partie de la pièce, dont les parties sont ainsi vigoureusement liées;

seulement la période est plus courte. — *Potissimei*. Forme archaïque pour *potissimi*. Ce superlatif, qui est une conjecture, est autorisé par des exemples; Plaute, *Mén.* II, 3, 9 : « potissimus nostræ domi ut sit. » Salluste, *Jugurtha*, 94, 2 : « potissima videbantur. » Tacite, *Ann.* XIV, 65 : « potissimos liberatorum veneno interficere ». — 25. *Socer generque*. César avait donné sa fille Julie en mariage à Pompée, en 695/59. Ce passage a été imité par l'auteur des *Catulecta*, III, 6, renversant l'ordre des termes : *gener socerque*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 112, montre que Catulle attaquant plus directement César que Pompée, a dû le désigner le premier. Dans la parodie l'interversion est naturelle; c'est contre le gendre Noctuinus que l'épigramme est surtout écrite. Ce passage a d'ailleurs été l'objet de nombreuses imitations; cf. avec Ellis, *Æn.* VI, 830; Lucain, I, 114; Martial, IX, 70, 3, et sur l'interversion des mots *gener atque socer* dans ce poète, Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, p. 9; avec Schwabe, *Jahrbücher f. Philol.* 1874, 4. Heft, p. 261; Sidon. Apollin. *Carm.* IX, 236, p. 1233 Sirin.; Minucius Felix, *Octav.* 18, 6; Florus, II, 13, 13. — Avec la leçon adoptée joignez *urbis omnia*. Ellis et Munro multiplient les exemples des passages où *perire omnia*, ou bien *perdere omnia* se trouvent sans que *omnia* soit déterminé. Cela est une objection importante; mais il est bien difficile d'adopter leurs corrections à eux-mêmes.

XXX

NOTES CRITIQUES. — G : *Ad Alphenum* en rouge à droite, un sigle rouge à gauche. O : le sigle = précède le premier vers. La pièce est unie à la précédente sans intervalle dans GO. — 1. GO : *Alphene*. L'orthographe *Alfene* a été introduite depuis Rossbach et Schwabe d'après les inscriptions. Cf. Mommsen *C. I. L.*, t. I, p. 210, n° 831. Lachmann, Haupt, Schulze conservent *Alphene* que présentent les anciennes éditions. — GO : *salse*. La correction se trouve déjà dans les mss. d'ordre inférieur et dans les éditions anciennes. — 2. G : *nichil*. O : *nl*. — 3 et suiv. Lachmann place les vers 4 et 5 après 12. Bæhrens admet l'ordre suivant 5, 3, 4, 6. Ellis suppose une lacune après 4. — 3. GO : *jam non me dubitas*. Ed. de 1475 : *jam prodere. jam me non*. — 4. G : *celicolis*. *Nec* paraît languissant à Ellis; Schwabe écrit *num*, Bæhrens, *nunc*. — 5. G : *que*. Ed. 1475, Aldine 1502, etc. Doering, Sillig, Lachmann, Haupt, Rossbach,

Schwabe, Ellis : *quæ*. Guarinus, et Avantius ; *quos*. Bæhrens : *quem*. Munro : *quom*. J'écris *quod* avec L. Müller. Cette forme du relatif représente mieux la phrase précédente, qui tout entière lui sert d'antécédent. — GO : *negligis*. — O : *inmalis*. — 6. GO et les mss : *ohéu*. La correction est devenue vulgaire depuis l'Aldine 1502. — GO : *dico*. L'éd. de 1475 : *dicunt*. Pontanus, Muret, Scaliger, ont repris la leçon des édit. de 1481, 1485, 1502 : *dic*, suivie par les éditeurs, excepté par Ellis qui écrit *dice* et par Bæhrens, qui adopte *sic*. — O : *cuine*. — 7. G : *tu te*. Les mss. omettent *me* de la fin du vers. Mais *inique* se termine dans G par un sigle qui semble celui de *am*. — 8. G et un grand nombre de mss. : *quasi omnia tuta mi*. O omet *tuta*. La correction est déjà faite dans Ald. 1502. — 9. G : *inde*. *Idem* est dans O et dans une série de mss. secondaires. — 10. GO : *Vento*. La correction est faite dès l'Aldine 1502 et se trouve dans un certain nombre de mss. secondaires. — O : *finis* d'après Bæhrens. Ellis ne note rien. — 11. G : *situ*. GO : *ut dij*. L'édit. de 1475 a *ut*. L'Aldine de 1502 : *ut*, admis depuis par les éditeurs. Martyni-Laguna, Sillig : *at di meminere, at meminit fides*. — 12. G : *que... peniteat*.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en grands asclépiades. C'est la seule fois que Catulle ait employé ce mètre, que l'on retrouve dans Horace, *Odes*, I, 11, 18 et IV, 10. Les commentateurs, depuis Lachmann, s'accordent à reconnaître que Catulle a divisé le morceau en strophes de deux vers, à l'imitation de Sappho. Le grand asclépiade se compose d'une base spondaïque suivie de trois choriambes et se termine par un iambe ; on peut le considérer comme le petit asclépiade entre les deux moitiés duquel s'intercale un choriambre. En réalité on a un second phérécratien catalectique, suivi d'un choriambre qui répète la dernière cadence du phérécratien, et enfin un premier phérécratien catalectique :

— — | — u u | — || — u u | — || — u u | — u | u

Horace observe avec soin les césures après le premier et le second choriambre, c'est-à-dire qu'il détache le second choriambre du milieu du vers. Catulle ne s'est pas astreint à cette règle. Au 1^{er} vers, la césure après le premier choriambre a lieu entre *atque* et le mot suivant. Au v. 4, il n'y a pas de césure après le premier choriambre, non plus qu'aux vers 7 et 8. La césure après le second choriambre ne se retrouve qu'au moyen d'une élision ; il en est de même au vers 9. Enfin aux vers 11 et 12, cette césure est absente, et les deux vers finissent par un

anapeste suivi d'un iambe. Il y a là de quoi mériter l'épithète de *durisculi* que L. Müller accole à ces vers. Mais si la souplesse de la versification fait encore défaut à Catulle, artisan de rythmes nouveaux, il n'en est pas de même du style. Dans toute cette pièce respire un sentiment profond, encore accru par l'habileté avec laquelle les mots sont choisis et placés. M. Patin remarque ici le mot *dure* auquel a peut-être pensé Virgile, *Bucol.* x, 47 : « Alpinas, a, dura, nives et frigora Rheni. » Il rapproche le *perfide* du passage de Racine : « Tu ne remportais pas une grande victoire, Perfide ! » Les traits d'une amitié trompeuse sont admirablement peints dans cette pièce. Il faut y voir en effet les reproches adressés à un ami, qui a déçu la confiance qu'on avait mise en lui, et non comme Doering et Ellis, les plaintes d'un amant induit en un amour funeste. C'est ce qu'avec son goût si sûr explique nettement M. Naudet. On ne sait qui est l'*Alfénus* dont il est ici question ni de quels faits Catulle veut parler. Juste Lipse s'est imaginé qu'il y avait une allusion à l'exil de Cicéron, trahi par Pompée, représenté sous le nom d'Alfénus. On a pensé qu'il s'agissait d'Alfénus Varus dont parle Horace, *Sat.* 1, 3, 130. Mais Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 83. 84, a montré que les dates ne s'accordaient pas. Ellis croit qu'il peut s'agir d'un P. Alfénus, mentionné comme *consul suffectus*, en 715/39. — 1. *Inmemor.* Cf. *lxiv*, 58. — *Unanimis.* Cf. *ix*, 4. — *False.* Cf. Claudien, *iv Consul. Hon.*, 278 : « falsus amicis. » — 2. *Jam*, maintenant, à partir de ce moment. — *Dulcis.* Cf. *xiv*, 11. — *Amiculi.* Diminutif d'affection. — 3. *Prodere.* Mot usité pour signifier l'abandon, la rupture de l'affection. Cf. *lxiv*, 191 ; Ariane se proclame *proditæ*. Le verbe *προδιδόναι* a le même sens en grec ; Théognis, 529 : οὐδένα ποὺ προῦδωκα φίλον καὶ πιστὸν ἑταῖρον. — 4. Vers qui semble traduit d'Homère, *Odyssée*, *xiv*, 83-4 : οὐ μὲν σχέτλια ἔργα θεοὶ μάχαρις φιλέουσιν, ἄλλὰ δίκην τίουσιν καὶ αἴσιμα ἔργ' ἀνθρώπων. — *Nec* a ici le sens de *non*, en y ajoutant plus de force. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 114, renvoie à son Commentaire sur Lucrèce, *ii*, 23. Doering renvoie à Drakenborch, *T. L.* 1, 3, 27. Statius admettait déjà ce sens. Cf. Dræger, *Hist. Syntax.* t. *ii*, p. 64. Madvig. § 458, b, dit que *nec* se met à la place du simple *non*, quand une proposition négative est rattachée à ce qui précède par *enim*, *tamen*, *vero*. Ici *tamen* n'est pas écrit ; mais le mouvement de la phrase le supplée facilement : Et pourtant l'impiété ne plaît pas aux Dieux. — 5. *Quod*, ce fait que les Dieux haïssent l'impiété. — *Neglegis.* Cf. Théocr. *xi*, 29 : τὴν δ' οὐ μέλει, εὐ μὰ Δι' οὐδέν. — *In malis.* Cf. Térence, *Eun.* *ii*, 3, 17 : « Me in his deseruisti malis. » — 6. *Quid faciant.* Locution qui exprime l'embarras ; cf.

Virgile, *Bucol.* III, 16; I, 40; VII, 15. — *Dic.* Formule qui rend la question plus pressante. Cf. Horace, *Odes*, I, 8, 1, Virgile, *Æn.* VI, 343; Martial, X, 41, 3. — *Cuive habeant fidem.* Cf. Térence, *Andr.* II, 5, 14. — 7. *Certe*, Cf. LXIV, 150. — *Tute*, toi-même, comme tu ipse. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. I, p. 383. — *Animam tradere.* Cf. Cicéron, *pro Rosc. Amer.* 146 : « Is tibi omnia præter animam tradidit. » — *Inique*, comme la mesure l'indique, est ici un vocatif. — 8. *Inducens.* Ce mot sert à marquer un piège où l'on engage quelqu'un. Voyez les exemples rassemblés par Brouckhusius, Tibulle, I, 7, 11. — *Tuta omnia.* Virgile renverse l'idée, *Æn.* IV, 298 : « omnia tuta timens. » — 9. *Retrahis te.* Cf. Horace, *Epir.* I, 18, 58; Sénèque, *Epir.* XVI, 9 : « Retrahe te a vanis. » — *Dicta factaque.* Ellis cite Plaute, *Mostell.* I, 1, 20 : « dicto aut facto fallere, » et d'autres exemples où *dicta factaque* sont réunis : Sénèque, *de Clement.* 3; Pétrone, *Sat.* I; Tacite, *Ann.* II, 28; Suétone, *Vesp.* 19. — 10. *Ventos irrita ferre.* Cf. LXIV, 60, 143; LXV, 10. Schulze cite les antécédents de cette locution de Catulle : Anacréon (Rose), 58, 9 : ἑμῶν φερῶν μὲν αὔραις φέρειν ἔδωκα λύπης. Euripide, *Troad.* 419 : ὀνέμεις φέρεσθαι παραδίδωμι, et 454 : δῶ θεαῖς αὔραις φέρεσθαι. Imitations : *Culex*, 380; Ovide, *Métam.* VIII, 135; *Rem. Am.* 286; *Art d'aimer*, I, 634; *Amours* : I, 4, 11; II, 11, 33; 16, 45 et suiv. *Tristes*, I, 8, 35; Lygdamus : 4, 96; 6, 27; Properce, V, 7, 21. Horace, certainement aussi, se souvient de cette image, *Odes*, I, 26, 2. Stace, *Achill.* II, 286 : « Inrita ventosæ rapiebant verba procellæ. » — 11. *At*, du moins Cf. Madvig, *Gr. lat.* § 437, c. — *Fides*, la Bonne Foi personnifiée, divinité qui avait un temple à Rome; cf. T. L. I, 21, 4; Horace, *Odes*, I, 35, 21; Cicéron, *de Officiis*, III, 29, 104. — *Postmodo.* Cf. Horace, *Odes*, I, 28, 31.

XXXI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente, sans intervalle, dans GO. G : *ad Sirmium insulam* en rouge à gauche en marge. A droite un sigle. Dans O un sigle bleu avant la première lettre P. — 1. GO : *Pene insularum.* — G : selon Bonnet *Sirinio* transformé en *Sirmio*. O : *Sirinio*, d'après Bæhrens; Ellis ne signale rien. — 3. Dans G Bonnet lit *Neptunus*. Doering conjecture *effert* au lieu de *fert*. — 4. GO : *libente*. D a *libenter*. Passerat conjecturait *libens te*. — G : *letus*. — 5. G : *michi*. O : *mihi*. — G : *credens*, au-dessus *al' credens*. *Crederis* se trouve aussi dans D. — GO : *thi-*

miam atque. — O: *Bithinios*. Dans G, i est gratté entre n et o. Bæhrens et Ellis, reprenant une conjecture de Schwabe écrivent *Thuniam atque Bithunos*. — 6. G: *intuto*. — 7. Ed. de 1475: *o qui solutus est*. Le texte est rétabli dans l'Aldine 1502. — 8. O: *meus*, selon Bæhrens. Ellis ne signale rien. — 9. Conjecture de Bæhrens: *ab orbe* au lieu de *labore*. — 12. GO: *hero*. — 13. G: *gaudete vos quoque lydie lacus unde*. O: *gaude vos quoque lidie lacus unde*. Aldine 1502: *vosque limpidi lacus undæ*. Scaliger: *vosque ludia lacus undæ*. Muret: *Lydia*. Vossius, Martyni-Laguna, Sillig: *vosque laria lacus undæ*. Guarinus, Bergk, Koch: *lucida*, avec le ms B de Ellis. Heyse: *vos quoque incita*. Munro propose: *vosque o vivida*. La leçon admise est due à Lachmann, qui a rétabli o avant *lydia*, mais qui dans la note conjecture *libua*, admis par L. Müller.

COMMENTAIRE. — Trimètres hipponactéens ou scazons; cf. p. 380. Catulle n'admet ici d'autres substitutions de l'iambe que le spondée. La césure est penthémimère sauf au vers 8, où elle est hephthémimère. Elle a lieu au moyen d'une élision, vers 2 et 10; elle est placée après un monosyllabe précédé d'une élision, vers 11 et 13. — Catulle écrivit cette pièce en 56 à son retour de Bithynie; voyez v. 5 et 6. Cf. VIE DE CATULLE, p. LXIII. Ellis veut placer le voyage de Bithynie en 65, 64; mais cette opinion ne peut être admise. Le morceau est charmant. « Pour Catulle comme pour Horace, il y a un coin du monde qui l'emporte sur tous les autres, c'est la presque île de Sirmione où il avait une maison. On en montre aujourd'hui de magnifiques débris qui ont dû appartenir à quelque habitation plus riche. Avec quel délicieux accent de bonheur Catulle en reprend possession après son stérile voyage en Bithynie; comme il sent le charme du *chez soi*, du repos d'esprit, comme sa campagne lui plaît, comme ces lieux dont il se croit, dont il se dit le maître, lui paraissent beaux! » M. Patin. — 1. *Pæninsularum*. On compare à cette formation les locutions, « pæne miles, » Cic. *De Repub.* II, 11, 11; « pæne puer, » Ovide, *Epist.* xv, 357, 359; « pæne puella, » Ausone, *Epigr.* cvii, 2; « pæne obsessio, » César, *Bell. Gall.* vi, 36. — 2. *Ocelle*. Expression qui marque la supériorité, surtout aux yeux de celui qui parle. Cf. Cicéron, *Ad Attic.* xvi, 6: « cur ocellos Italiae villulas meas non video. » Les Grecs emploient de même ὄμμα, ὀφθαλμός. — L'épithète *liquentibus*, selon Ellis, comprend l'idée de clarté et de fluidité. C'est ainsi que Virgile dit « liquentia flumina, » « campi liquentes. » — 3. *Uterque Neptunus*. Selon Vulpius et Doering, ἐπιθαλάσσιος καὶ ἐπιλίμνιος, le dieu qui règne sur les

lacs et les eaux de la mer. D'ordinaire on entend le dieu de la mer Adriatique et de la mer Tyrrhénienne; cf. Virgile, *G.* II, 158: « An mare quod supra memorem, quodque alluit infra. » Vossius admet que l'on trouve ici la mer Méditerranée et l'Océan. Avec Ellis je crois que l'opposition *stagnis liquentibus* et *mari vasto* rend le premier sens préférable. — 4. Catulle, reprenant ici la formule *latus lubens*, emploie avec le premier verbe l'adverbe, avec le second l'adjectif. Cf. Süss. *Catull.* pp. 33, 34. — 5. *Thyniam atque Bithynos*. Cf. Etienne de Byzance: Ψίλιον ποταμός μεταξύ Θυνίας και Βιθυνίας. La Thynie semble avoir été la partie septentrionale de la Bithynie, occupée par les Thynes, peuplade d'origine Thrace. Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 9. — 6. Du mot *campos*, Ellis infère que Catulle a habité la partie de la Bithynie située à l'ouest du Sangarius, la seule de ce pays où il y ait des plaines. Mais *campos Bithynos* n'est qu'une périphrase pour *Bithyniam*. — *In tuto*, c'est le grec ἐν ἀσφαλείᾳ. Expression dictée par le sentiment de bien-être que fait éprouver le retour au sol natal. — 7. *Solutis curis*. Expression poétique pour *animo soluto curis*. Cf. T. Live, III, 8: « Eo solutiore cura in Lucretium incidunt consulem. » — 8. *Peregrino labore*, la peine supportée en pays étranger. *Peregrinus* s'oppose à *nostrum larem*. Munro combat la correction *ab orbe* de Bæhrens, en citant Martial, XIII, 29: « peregrinae senectæ, » et T. Live, III, 16, 4: « peregrino terrore. » — 9. *Larem*. Le dieu de la maison qui est auprès du foyer; c'est une manière de dire: à notre foyer. Saluer les dieux lares était ce que faisaient d'abord les Romains en rentrant dans leurs maisons. — 10. *Acquiescimus*. Cf. Cicéron, *De Orat.* II, 71, 90: « deversorio libenter acquieturum. » Tibulle, I, 1, 43: « requiescere lecto, si licet, et solito membra levare toro. » — 11. *Hoc est quod unum est*. La seule compensation que j'aie obtenue de mes fatigues (Cf. n° x et xxviii), c'est le plaisir plus grand que l'on éprouve à rentrer chez soi après une longue absence. — *Ero gaudere*, réjouis-toi de ton maître, c'est-à-dire de posséder de nouveau ton maître. Cf. LXIV, 46: « Tota domus gaudet. » — 13. *Vosque*, vous aussi. Ellis compare Properce, III, 21, 16: « Qualiscumque mihi tuque puella vale. » — *Lydia*. Les eaux du lac de Garde sont appelées lydiennes parce qu'autrefois dans le voisinage dominaient les Étrusques, auxquels l'antiquité attribuait une origine lydienne. Cf. Tite Live, V, 33; Tacite, *Ann.* IV, 55. Virgile a dit d'une façon analogue: « Lydius Thybris, » *Æn.* II, 782; Horace, *S.* I, 6, 1: « Lydorum Etruscos fines. » — Il y a ici une attraction de l'épithète au substantif *unda*, qui a arrêté les commentateurs et suscité bien

des conjectures. La construction naturelle serait *Lydi lacus undæ*; Ellis justifie heureusement ce passage en comparant Eschyle, *Eumen.* 292 : *Χώρας ἐν τόποις λιθυστικαῖς*, et Properce, 1, 20, 9 : « Gigantea litoris ora. » — 14. *Ridete*. Cf. LXIV, 284 : « domus jucundo risit odore. »

XXXII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Dans O le sigle = au premier vers. Un sigle rouge à droite dans G; à gauche en rouge : *ad ipsicillam*. — 1. O : *meas*. G : *mea* suivi d'un grattage. — O : *ipsi illa*. G : *ipsithila*. Les mss. de second ordre et les anciennes éditions : *ipsithilla*, qui est devenu la vulgate, adoptée par Lachmann, L. Müller, Ellis. Bücheler et Schwabe : *Ipsitilla*. Fröhner : *ipsicilla*. Bæhrens : *Ipsimilla*. Turnèbe conjecturait *Hospitilla*; Scaliger, *Hypsithilla*; Vossius, *Hispitilla*. — 2. O : *mee delitie*, G : *mee delitie*. — 3. O : *adte*. — 4. Les anciennes éditions, Ellis, mettent la virgule avant *illud*. — Turnèbe, Heinsius, Bentley, Bæhrens : *adjubeto*. — 5. O : *luminis*. — 6. O : *lube foras habire*. — 8. GO : *futuciones*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1, 2, 3, 8 commencent par des iambes; les vers 6, 7 par des trochées; les autres par des spondées. La personne dont il est question est absolument inconnue; on ne peut déterminer à quelle époque de sa vie Catulle a pu écrire ce billet d'un ton si vif, mais si leste de fond et de forme. Bücheler considère le mot *Ipsithilla* qu'il écrit sans *h* comme un diminutif de *ipsa*. Ribbeck adopte cette opinion. Dans Plaute, *Casina*, IV, 2, 11, *ipsa* désigne la maîtresse d'une esclave comme le grec ἀνθή; Catulle lui-même, II, 9, et III, 7, désigne sa maîtresse par *ipsam*. *Ipsitilla* serait donc une manière de dire : ma chère petite maîtresse. Il s'agirait alors de Lesbie. Mais il est douteux qu'une telle lettre ait pu lui être adressée. D'autres s'appuyant sur ce que les diminutifs en *illa* sont fréquents dans les inscriptions latines y cherchent le diminutif d'un nom réel; de là les conjectures relatées aux notes critiques. Dans l'incertitude, je m'en suis tenu à la leçon des meilleurs mss. — 1. *Amabo*, je t'en prie. Formule fréquente chez les comiques, et dans le style familier. — 2. *Mei lepores*, mon charme. Cf. Plaute, *Casina*, II, 3, 18 : « respice, o mi lepos. » — 3. *Jube veniam*. Construction avec le subjonctif plus rare que la construction avec l'infinitif. Cf. Madvig, *Gr.*

lat. § 390, Rem. 2. — *Meridiatum*. Supin du verbe *meridio* ou *meridior*; les deux formes existent dans le sens d'être couché à l'heure de midi. Voyez Ovide, *Amours*, I, 5. — 4. *Adjuvato*, rends-moi ce service, fais-moi cette grâce. — 5. *Liminis tabellam*, périphrase pour *januam*. Littéralement : la planche de la porte, qui étant fermée ferait obstacle à mon entrée, la porte. — 7. Cf. Ovide, *Amours*, III, 7, 25, 26. — 8. *Fututiones*. Mot qui se trouve pour la première fois dans Catulle, mais que Martial a repris, I, 106, 6 : « *Certæ nequitias fututionis.* » — 9. *Si quid ages*, si tu consens; littéralement : si tu fais quelque chose avec attention, si tu n'es pas distraite, si tu fais attention à ma prière. — *Jubero*. Suppléer *veniam*. — 10 *Pransus*. Ayant fait le repas qui correspond à notre déjeuner de midi environ, et après lequel les Romains faisaient souvent la sieste. Ellis cite Plaute, *Mostell.* III, 2, 4-9; *Pseudolus*, II, 2, 69. — 11. Martial semble avoir imité ce vers, XI, 16, 5. Cf. Paukstadt, *De Mart. Cat. imit.* p. 22.

XXXIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. — 2. G : *cinede*. O : *cinecle*, selon Ellis. — 4. O : *voratiore*. G : *voratiore*, at *volantiore*. Conjecture de L. Carrio (Gruter, *Lampas*, 2, 23) : *Dextra pater est voraciore, culo filius iniquatiore*. — 5. GO : *horas*. — 5. O : *quando quidem*. — GO : *rapine*. — 7. GO : *note*. — 8. GO : *potest ase vendicare*. La correction est déjà faite dans les anciennes éditions, notamment l'Aldine 1502.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens. Cf. p. 359. Tous les vers commencent par un spondée. On ne sait qui sont les Vibennius dont il est ici question, et dans quel temps la pièce peut avoir été écrite. — 1. *Optime*, le meilleur, c.-à-d. le plus habile. *Optimus* est pris ici ironiquement comme ailleurs *bonus*. Schulze, *Z. f. d. Gymnas.* t. XXXI, p. 698, cite un grand nombre d'exemples analogues. — *Furum balneariorum*. Le second mot est un adjectif : qui exercent leur industrie dans les bains publics. Sur le fait même, cf. Plaute, *Rudens*, II, 3, 51; Pétrone, *Sat.* 30; Digeste, XLVII, 17. — 3. *Iniquatiore*, plus souillée par les vols. — 4. *Voraciore*. Cf. Martial, II, 51, 6. — 5. *Exilium* dépend de *in* exprimé avant *oras*. Construisez *in exilium et in oras*, cf. une tournure analogue, Perse, I, 131. — *Malas oras*, régions incultes et insalubres, lieux de dépor-

tation; cf. Térence, *Phormion*, v, 7, 86. — *Pilosas*. Cf. Perse, iv, 40; Juvénal, ix, 15.

XXXIV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Dans G: *carmen diane* en rouge dans la marge de gauche; un sigle rouge à droite. — 1. O: *diane*. G: *dyane*. — O: *infide*. — 2. GO: *puelle*. — 3. Ce vers manque dans tous les mss. Il se trouve pour la première fois dans l'Aldine 1502; toutefois il y a *Diana* et non *Dianam*. *Dianam* est dans Muret, Scaliger, etc. — 4. GO: *puelleque*. — 5. O: *latōnia*. — 7. G: *delyam*. — 8. Les mss. ont *deposuit*. La correction nécessaire *deposivit* est de Palladius. — 10. O: *virencium*. G: *virencium* corrigé en *virentium*. — 11. O: *Saltumque recunditorum*. — 12. O: *omniumque sonantium*. G: *omnium sonantium*. — 15. G: *et notho es at et noto es*. — 17. GO: *menstrua*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 18. O: *mentiens iter animum*. — 21. O: *Sis q̄cūque*, selon Bæhrens. Ellis lit *scis*. G: *Scis quecūque tibi placet*, at *sis quocūque tibi placet*. Bæhrens écrit *seis*. Dans la variante Bonnet lit une barre au-dessus de *e* de *placet*, ce qui fait *placent*. — 23. Klotz écrit *antiquei*. Merula, Scaliger, Vulpus, Heyse: *ancique*. Dans G le mot se termine par un sigle qui peut être celui de *quam*. Quelques mss., les premières éditions ont *antiquam*.

COMMENTAIRE. — Six strophes composées chacune de trois glyconiques catalectiques et d'un phérécratien. Le premier pied de chaque vers peut être un spondée (1, 3, 5, 7, 10, 13, 14, 17, 21, 23), ou un trochée (6, 8, 9, 11, 12, 15, 16, 18, 19, 20, 22, 24). Aux vers 2, 4, c'est un iambe. Voici la forme du glyconique :

$$\begin{array}{ccccccc} - & \bar{u} & - & u & u & - & u & \bar{u} \\ u & - & & & & & & \end{array}$$

et celle du phérécratien :

$$\begin{array}{ccccccc} - & \bar{u} & - & u & u & - & \bar{u} \\ u & - & & & & & \end{array}$$

La dernière syllabe du vers 11 et du vers 22 s'élide sur la première du vers suivant. Il semble que l'hymne ait été chantée par un double chœur de jeunes garçons et de jeunes filles. Les jeunes garçons auraient chanté les strophes 3 et 5, les jeunes filles les strophes 2 et 4, le chœur entier les strophes 1 et 6. Quelques commentateurs anciens, entre autres

Scaliger, ont cherché sans succès à établir que la pièce avait été composée pour les Jeux Séculaires. Il est plus vraisemblable que c'est pour un sacrifice particulier à Diane, peut-être celui des Ides d'août, ou du dernier jour de mars. Enfin la pièce peut être comparée avec l'ode 22 du 1^{er} livre d'Horace, laquelle est adressée à Apollon et à Diane. — 1. *In fide*, sous le patronage, dans la clientèle. Cf. Cicéron, *Pro Rosc. Amer.* xxxiii, 93 : « quære in cujus fide sint et clientela. » Suét. *Cæs.* 71 : « fides erga clientes. » — 2. *Integri*. Cf. xv, 4 : « integellum, » donné à peu près comme synonyme de *castum*. Horace, *C. S.*, 6 : « Virgines lectas puerosque castos ». Ellis remarque avec raison que *integri* ne se rapporte qu'à *pueri*. La déesse, vierge elle-même, ne doit être célébrée que dans les chants d'une jeunesse pure. Cf. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 130. — 3. *Latonia*, fille de Latone. Sur ce mythe, cf. Decharme, *Mythol.*, etc., pp. 96, 97. — 4. *Magna*. En rapprochant ce positif du superlatif, Catulle à la fois célèbre la grandeur de Diane et la met, comme il est juste, au-dessous de son père le dieu suprême. — 5. *Deliam*. Sur le lieu de la naissance de Diane, il y avait dans l'antiquité plusieurs légendes. Cf. *Hymn. Homer. in Apoll. Del.* 16. Mais l'Ortygie dont il est question se confond souvent avec Délos. Un fragment de Pindare cité par Strabon, x, 5, p. 416, éd. Didot, fait naître Diane avec Apollon à Délos. — 6. *Deposivit*. Forme archaïque de parfait, reconnue par Charisius et Priscien, qui donnent *posivi* à côté de *posui* : « et posivi veteres dixerunt. » Neue, *Lat. Formenl.* t. II, p. 491, cite un certain nombre d'exemples de formes analogues dans *pono* et ses composés. Remarquez surtout Cicéron, *Tuscul.* v, 29, 83 : « posiverunt. » *Deponere* est le grec ἀποτίθειναι. Cf. Callimaque, *H. in Dian.* 25 : φίλαν ἀπεθήκατο κόλπων. — 7. *Olivam*. L'olivier est placé par une légende entre les arbres au pied desquels eut lieu la naissance d'Apollon et de Diane; cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. I, p. 186. Decharme, *Mythol.* p. 97. — 8. *Montium domina*. Cf. Horace, *Odes*, III, 22, 1 : « Montium custos nemorumque, Virgo. » *Odes*, I, 21, 5; Homère, *Odyssée*, vi, 102 et suiv.; *Hymn. homériques*, xxvii, 12 et suiv.; Callimaque, *Hymn. in Dian.* 18 et suiv. Sur Artémis, divinité des montagnes, des bois et des sources, cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. I, pp. 231-235; Decharme, *Mythol.* pp. 131-133. — 9. *Silvarum*. Horace, *C. S.* 1, appelle Diane « silvarum potens. » — 10. *Saltuum*. Cf., avec Ellis, Némésien, *Cynég.* 86 : « quæ saltus placidos silvasque pererras, Latonæ, Phœbe magnum decus ». — 11. *Sonantum*. Sur la syncope au milieu de *sonantium*, cf. Kühner, *Ausführl. Gr. der L. Spr.* t. I, p. 218. *Amnes sonantes*,

c'est le grec ποταμοὶ καλαδεννὰ ῥέοντες. Les fleuves encaissés des contrées méridionales roulent avec bruit sur un lit de cailloux. — 13. Cette identification de Diane avec *Juno Lucina* est plus particulièrement propre à la mythologie latine; cf. Varron, *De L. L.* v, 69; Cicéron, *De Nat. Deor.* II, 67; Horace, *C. S.* 13. Voyez Preller, *Röm. Mythol.* p. 284. Mais déjà chez les Grecs, Artémis se confond avec Ilithyia, divinité de la naissance; cf. Preller, *Griech. Myth.* t. I, p. 401. — 15. *Trivia*. Cf. Varron, *L. L.* VII, 16. Diane se confond ici avec Hécate, qui porte en grec le surnom de τριδιτρίς. C'est alors la déesse des enchantements, et des impressions sinistres de la nuit. Cf. Decharme, *Mythol.* p. 135. De là l'épithète de *potens*; cf. Ovide, *Héroïd.* XII, 167; Virgile, *Æn.* VI, 247. — 15. *Notho*, parce que la lune emprunte sa lumière du soleil; cf. Lucrèce, V, 575: « Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans. » — 17. *Menstruo*. Cf. Varron, *De R. R.* I, 5, 4: « quæ ad solis circuitum annum sint referenda et quæ ad lunæ menstruum cursum. » — 18. *Metiens iter annum*. Les mois, déterminés par le cours de la lune, marquent des divisions, c.-à-d. une mesure dans la course annuelle du temps. — 20. La lune dans la mythologie romaine est une divinité qui préside à la maturation des fruits de la terre; cf. Preller, *Röm. Mythol.* p. 284 et suiv. Elle se rapproche par là de la divinité asiatique dont l'Artémis d'Ephèse était la représentation la plus considérable; cf. Decharme, *Mythol. de la Gr. ant.* p. 138. Sur la protection que Diane exerce à l'égard des moissons; cf. Callimaque, *In Dian.* 130. — 21. *Quocumque*. Diane ou la divinité qui lui correspond dans le panthéon grec, porte, comme son père Jupiter, des noms divers; elle est πολυώνυμος; cf. Callim. *In Dian.* 7 et Aristophane, *Thesmoph.* 320. — 22. *Sancta*, respectée. C'est d'ailleurs, comme le remarquent les divers commentateurs, une des épithètes que les inscriptions donnent à Diane. Cf. Orelli, 1444. — 23. *Antique*, dans les temps anciens, de tout temps. — *Bona ope*. Cf. LXVII, 2. — 24. *Sospites*. Mot usité dans les formules de prières; cf. Ennius, fr. 249, Ribb.; Pacuvius, fr. 234, Ribb.; Plaute, *Aulul.* III, 6, 10; Horace, *C. S.* 40: « sospite cursu. »

XXXV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. En marge, dans G, un sigle rouge à gauche; à droite: *ad cecilium*

jubet libello loqui. O a le sigle = en tête du 1^{er} vers. — 1. G : *poete*. — 2. G : *cecilio*. O : *occilio*. O G : *papire*. — 4. G : *meniam*. La dernière lettre est effacée. O : *veniam*. — 5. G : *quosdam* changé en *quasdam* [Bonnet]; *volo* (un sigle sur le second o) *cogitationes*; — 8. G : *millies*. O, selon Ellis : *millies*. Le second i est ajouté entre l et e. Bæhrens n'indique rien. — 10. O : *inities* selon Bæhrens; *iniriens* selon Ellis. — 11. G : *que... michi*. — G O : *nunciantur*. — 12. G O, et un grand nombre de mss. : *impotentem*. Charisius, p. 108 P., p. 133 K : *inpotente*. La correction est déjà faite dans l'éd. de 1472. — Selon Bæhrens, G a *amorem* avec la dernière lettre effacée; *amorem* est dans O. Bæhrens conjecture avec vraisemblance, *inpotentei amorei*. — 13. Tous les mss. ont *indotatam*. Palladius proposait *inchoatam*, Guarinus : *inchoatam*, ce qui est la meilleure orthographe; cf. A. Gelle, II, 3. — 14. G O : *Dindimi*. G : *exeo*. — 16. G : *saphyca*. O : *saphica*. — 17. O : *dotior*, selon Bæhrens; *docior*, selon Ellis; cf. aussi Schulze, *Hermes*, XIII, 51. — 18. G a : *Cecilia*. — G : *inchoata*. Guarinus conjecturait *invocata*, comme Calpurnius et Parthénus. Avantius : *a cæcilio*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1, 2, 6, 9, commencent par un iambe; les vers 14, 18, par un trochée, — On ne sait quel est le Cécilius dont il est ici question; ce devait être un ami intime de Catulle, dont les sentiments d'affection s'expriment d'une façon à la fois gracieuse et vive. Ce poème est intéressant, en ce qu'il nous montre l'attrait qu'avait alors pour les imaginations le culte de Cybèle qui a inspiré Catulle dans l'*Attis*, Lucrèce, II, 600 et suiv., Varron, *Sat. Menipp. Eumenides*, et aussi le goût pour la littérature que prenaient même les femmes en ce temps-là (cf. v. 13 et suiv.). Schwabe, *Quæst. Catull.* I, 295, remarque que Comum, colonisé par César en 695/59 a pris cette année-là le nom de Novum Comum, d'où il résulte que cette pièce de Catulle ne peut avoir été écrite avant cette date. La forme ingénieuse de l'envoi, où le poète s'adresse à son papier, a été reprise par Horace, *Épîtres*, I, 8, 1. — 1. *Tenero*. Cette épithète s'applique à ceux qui traitent des choses de l'amour; cf. Ovide, *Remed. Am.* 757; *Art d'aimer*, II, 273. *Tenerum carmen*, ce sont les vers qui parlent de l'amour; cf. Ovide, *Amours*, III, 8, 2. — 2. *Papyre*. Cf. Pline, *H. N.* XIII, 11, 21-26. — *Velim dicas*. Sur la construction de *volo*, cf. Dræger, *Hist. Syntax*, t. II, p. 248, 249. — 4. *Novi Comi mania*. Aujourd'hui Come, à l'extrémité méridionale du lac Larius, aujourd'hui lac de Come. — *Larium*, du lac Larius. L'adjectif a la

même forme que le substantif. — 5 et 6. *Cogitationes amici sui meique*. L'interprétation ordinaire est : je veux lui communiquer les réflexions d'un ami commun. Schwabe croit qu'il s'agit de l'*Attis*, et que Catulle se désigne lui-même par le mot *amici*. Alors à *mei* on comparerait Horace, *Sat.* II, 6, 48, où *noster* équivaut à *ego*. — 7. *Viam vorabit*, il viendra le plus rapidement possible. Nous disons en français : dévorer l'espace. — 8. *Candida*. Cf. XIII, 4. — *Milies*. Cf. Cicéron, *Ad Att.* II, 19, 3. — 9 et suiv. Charmant tableau d'amour et de passion; comparez la pièce XIV. — *Euntem*. C.-à-d. *proficisci parantem*. Cf. Virgile, *Æn.* II, 111 : « terruit auster euntes. » — 11. *Si ora nuntiantur*. Cf. avec Statius et Ellis, Cicéron, *Ad Famil.* X, 33, 1 : « Nam et robur et suboles militum interiit, si quidem quæ nuntiantur ulla ex parte vera sunt. » — 12. *Deperit illum*. Emploi de l'accusatif avec ce verbe intransitif, fréquent dans Plaute. Cf. Overholtaus, *Synt. Cat. cap. duo*, p. 24. — *Impotente*. Un amour qui ne se possède plus. Cicéron, *Philipp.* V, 8, 42, a dit « impotens animus »; *Tuscul.* V, 7, 17 : « impotens lætitia. » Tacite, *Hist.* IV, 44 : « impotens amoris. » Pline, *Epit.* II, 1 : « amor impotens. » — 13. *Quo tempore*. Cf. Martial, XI, 18, 26. Il y a d'ailleurs une inversion compliquée d'une attraction : *ex eo tempore quo*. — Le sujet de *legit* est Cécilius. — *Incohatam*. Cécilius avait commencé un poème sur Cybèle, et en avait donné communication à ses amis et à sa maîtresse. Cf. Cicéron, *Brutus*, V, 20, où il est question d'une exposition commencée par Cicéron et que ses amis l'invitent à faire complète. — 14. *Dindymi*. Le Dindyme, montagne de Phrygie consacrée à Cybèle. — *Misellæ*, la maîtresse de Cécilius que la passion consume. — 15. *Ignes*. Pluriel qui sert ici à marquer l'intensité de la passion. — *Edunt medullam*. Cf. Virgile, *Æn.* IV, 66. — 16. *Sapphica Musa*. Sappho, dans plusieurs épigrammes de l'Anthologie Grecque est appelée la dixième Muse. — *Puella*. Vocatif. — 17. *Doctior*. Cf. Martial, X, 35, 16. L'adjectif *doctus* marque ici le goût et le talent de la poésie.

XXXVI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans G O. Dans G, un sigle rouge à gauche; à droite en marge : *ad lusi cacatū*. — 1. GO : *annuale suo lusi cacata carta* (O : *anuale*). La correction est faite dans l'Aldine de 1502. — 3. GO : *Sancte*. — 4. O : *rovit*.

Si. — 5. GO : *dedissemque*. La correction est d'Avantius; elle se trouve dans l'Aldine 1502. — G : *vibrare*; le second *r* est en surcharge. — G : *yambos*. — 6. G : *poete*. — 7. Scaliger, Spengel soutiennent *durat* qui est dans D. — 8. GO : *ustilanda*. La correction est dans l'Aldine 1502 et s'est maintenue quoique Statius écrive encore *ustilanda*. Le mot se trouve dans les *Priapea*, xiv, 2; lxi, 7. *Semustulatus* est dans Varron et Cicéron. — 10. GO : *rovere se divis*. Se a disparu dans l'Aldine 1502. Scaliger : *joco se*. — 11. O omet *o*, G l'unit à *ceruleo*. — G : *punto*. O : *poncto*. — 12. G : *que... adalium*; au-dessus : *at. ydaliū utriosque*; O : *adalium uriosque*. — L'Aldine 1502 a *eriosque*. Scaliger : *uriosque*. Vossius : *Syrosque*. Statius : *ariosque*. Les éditions de 1481, 1486, Muret, Heinsius, Haupt, Schwabe, Ellis, Bæhrens, L. Müller : *urios*. — GO : *apertos*. — 13. G : *queque*. — GO : *gnidumque*. — 14. GO : *colis que amathunta* (O : *amathuntū*) *queque alcos*. La correction est dans l'Aldine 1502. On l'attribue à Avantius; Muret prétend qu'elle est d'Hermolaus Barbarus. — 15. GO : *Durachium hadrie*. — 18. O : *intereo... inignem*. — 19. GO : *ruris et inficeciarum*. La correction *ruris* est de Palladius et se trouve déjà dans les éditions de 1481. — 20. G : *annuale suo lusi cacata carta*. O : *anuale suo lusii*; le reste comme G.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 7, 15, commencent par un trochée; les vers 9, 10, 14, par un iambe. — Il s'agit de quelque plaisanterie d'amoureux, d'ailleurs fins connaisseurs en littérature. Il y a eu brouille entre Catulle et Lesbie, car il ne peut guère être question d'une autre que de Lesbie. Est-ce une brouille sérieuse? Les *truces iambi* du vers 5 font-ils allusion, comme le propose, sans l'affirmer, Ellis, à la pièce viii, à la pièce xxxvii, ou même à la pièce lvi? Tout cela est fort douteux; peut-être ne s'agit-il que d'une brouille légère. En tout cas Lesbie a fait vœu, si Catulle revient à elle, de sacrifier au dieu du feu, et elle a choisi pour victime ce qu'a produit de meilleur Volusius, c'est-à-dire Tanusius; car les commentateurs s'accordent à penser qu'il s'agit du même poète que Sénèque a désigné sous le nom de Tanusius, *Epit.* xciii, 9. L'ouvrage, Annales en vers, imitées peut-être d'Ennius, ou suite de ce poète, semble avoir été sans valeur. Au moins était-ce le produit d'une école poétique bien différente de celle où Catulle tenait un des premiers rangs. Schwabe place la pièce en 695/59. Il est certain qu'elle ne peut guère avoir été écrite plus tard. Mais il est difficile d'en fixer au juste la date. Elle est pleine d'esprit et de finesse, mal-

gré sa tournure rabelaisienne. — 1. *Cacata*. C.-à-d. *stercore inquinata*, *digna quæ stercore inquinetur*. Pomponius, 138, *Fragm. Comic.* Ribbeck, emploie de la sorte *commictilis*. Martial, xii, 61, 9, 10, a une idée analogue, mais légèrement différente. — 3. *Sanctæ Veneri*. Cf. *lxviii*, 5. Cupidon est appelé *Sanctus*, *lxiv*, 96. — 4. *Restitutus*. Cf. *cvi*, 4. — 5. *Truces*, terribles et menaçants. Horace, *Odes*, i, 16, 2, emploie pour les iambes l'épithète de *criminosi*. Quintilien, x, 1, 60, parlant d'Archiloque, l'auteur de la poésie iambique, dit qu'on y trouve « cum validæ tum breves vibrantesque sententiæ. » *Vibrare* sert à marquer une idée semblable à celle de notre français « darder ». C'est un trait que l'on lance et qui pénètre. — 6. *Pessimî poetæ*. Volusius est-il déjà désigné, comme le croit Ellis, ou bien l'expression a-t-elle un caractère général, comme le croit M. Raper, cité par Ellis? Je serais plutôt de cet avis. — 7. *Tardipedi deo*. Vulcain qui est boiteux. Le mot *tardipes* se trouve pour la première fois dans Catulle. On le voit ensuite dans Columelle, x, 419. Pour l'idée, cf. Tibulle, i, 9, 49; Properce, iv (v, 7, 78); Horace, *Odes*, i, 16, 3. Ellis croit voir dans l'intervention de Vulcain, une allusion aux rythmes boiteux de Volusius; Vulcain est aussi l'époux malheureux de Vénus. — *Daturam*. Le pronom réfléchi est omis; cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, p. 516. — 8. *Infelicitibus*. L'emploi d'un bois maudit ajoute encore à ce que le vœu a de terrible. Sur les arbres maudits, cf. Macrobe, *Saturn.* III, 20, 2. Les objets monstrueux se brûlaient avec le bois des *arbores infelices*. Ces arbres étaient le poirier sauvage, les ronces, les broussailles, en général ceux qui produisaient des fruits noirs et d'un goût âpre. — 10. *Jocose lepide*. Asyndeton justifié par le sens des deux mots. Cf. *xlvi*, 11 : « *diversæ variæ* ». — 11. La longue énumération des titres de Vénus ajoute à la valeur de l'invocation. — *Creata ponto*. Cf. Decharme, *Mythol. de la Gr. antique*, p. 177; Preller, *Griech. Mythol.* t. I, p. 263. — 12. *Idalium*. Promontoire et ville de l'île de Chypre, où se trouvait un sanctuaire de Vénus. Sur l'importance des sanctuaires cypriotes dans le culte de Vénus, cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. I, p. 262; Virgile, *Æn.* i, 692; *Æn.* x, 51 et suiv. — *Urios portus*. Probablement il s'agit ici d'une baie située sur la côte d'Italie. Strabon, vi, 3, 6 (Didot), place une ville de *Uria* (Οὐρία) en Iapygie, entre Tarente et Brindes, et plus loin, vi, 3, 9, une ville de *Urium* (Οὐριον), au pied du Gargan, en face des îles de Diomède. Il y avait là sans doute un temple de Vénus. Ellis remarque en effet que Denys d'Halicarnasse place un *Portus Veneris* sur la côte d'Iapygie, où d'ailleurs la légende fait aborder Enée. — 15. *Ancona*. Ancône,

port du Picenum, dont Vénus était la divinité protectrice. Cf. Juvénal, iv, 40 : « Ante domum Veneris quam Dorica sustinet Ancon. » — *Cnidum*. Ville de Carie, où se trouvait un temple de Vénus, dans lequel était placée une statue de Praxitèle; cf. Pline, *H. N.* xxxvi, 20, éd. von Jan. — *Harundinosam*. Ce mot ne se trouve que dans Catulle. Sur les roseaux célèbres de Gnide, cf. Pline, *H. N.* xvi, 36 (64), 157; Ausone, *Epist.* vii, 50. — 14. *Amathunta*. Ville de Chypre, où se trouvait un temple de Vénus et d'Adonis; cf. Pausanias, ix, 41, 2. — *Golgos*. Ville de Chypre, où se trouvait un temple de Vénus; cf. Théocrite, xv, 100. — 15. *Durrachium Hadriae tabernam*. Cf. Strabon, vii, 5, 8 : Ἐπιδάμνος Καρχυράων κτίσμα ἡ νῦν Δυρράχιον ὁμωνύμως τῇ χαρρόνησῳ λεγομένη ἐφ' ἣ ἱδρύται. C'était le rendez-vous des marchands et des marins de l'Adriatique; les courtisanes y abondaient. De là cette ville est considérée comme chère à Vénus. Cf. Plaute, *Mén.* ii, 1, 34 : « Voluptarii atque potatores maxumi; Tum sycophantæ et palpatores plurimi In urbe hac habitant; tum meretrices mulieres Nusquam perhibentur blandiores gentium. » — 16. *Acceptum face redditumque votum*. Il y a ici une allusion à la manière dont on s'acquittait des dettes chez les Romains. Le débiteur disait : « acceptum facis hoc? » reconnais-tu que tu as reçu telle chose; le créancier répondait : « facio. » Cf. *Digest.* xlv, 4, 7. C'était une manière de donner décharge. Lesbie et Catulle se sont réconciliés; Lesbie est donc débitrice à l'égard de Vénus; elle va payer sa dette, Catulle demande à Vénus de lui en donner décharge en disant : *facio votum acceptum et redditum*; j'ai reçu le vœu et vous vous en êtes acquitté. Catulle semble aimer la forme archaïque *face* qu'il emploie encore lxi, 78 et 82. — 17. Si, s'il est vrai que. *Non invenustum*, non contraire à ce qui convient à la déesse de la grâce, Vénus. — 18. *Interea*. Le mouvement de la pensée est celui-ci : que Vénus nous donne décharge, vous cependant, vous, de votre côté, etc. — 19. *Ruris*. La rusticité, comme dans le vers d'Horace, *Ep.* ii, 1, 160 : « hodieque manent vestigia ruris. » Voyez Catulle, xxii, 14. — *Inficetiarum*. Ce substantif pluriel ne se trouve que dans Catulle; cf. Teufel, *De Catull. voc. singul.* p. 23.

XXXVII.

NOTES CRITIQUES. — Pas d'intervalle dans GO entre cette pièce et la précédente. Dans G un sigle rouge à gauche, à droite

en rouge *ad contubernales* dans la marge. Dans O le sigle = en tête du premier vers. — 1. O : *voxque*. — 2. GO : *pilleatis* (le second l gratté dans G) *non afratribus*. Le texte a été rétabli dans Calpurnius, éd. de 1481. — 3. O : *mentualas* (lecture de Ellis confirmée par Schulze (*Hermes*, XIII, 51); Bæhrens lit *mentuales*. — 5. GO : *confutere... hyrcos*. Hand supprimait ce vers, *Obss.* 84. — 6. O : *continentur*, selon Ellis; Bæhrens ne signale rien. — 9. O : *at qui*. Bæhrens avec Hand écrit *jamque*. — O : *tocius*. G : *tocius* corrigé en *rotius*, comme a bien lu Bonnet. — 10. GO : *taberne sopionibus*. Ce passage a donné lieu à beaucoup de conjectures. Vossius retient la leçon des mss. *sopionibus*; Marcilius et depuis Koch proposent *scriptionibus*; Heinsius : *scopionibus*; Heyse : *sponsionibus*; Pleitner : *scorpionibus scindam*; Schwabe : *scipionibus* qui se trouve dans plusieurs mss. de second ordre, et dans les premières éditions. Avec L. Müller, Ellis et Bæhrens, j'admets la leçon de Lachmann et de Haupt : *scorpionibus scribam*. — 11. GO : *Nam me que*. Avantius, Ald. 1502 : *namque quæ*. La leçon *nam mi* est due à Heinsius. — 13. O : *quam*. — G : *mechi*. Scaliger et Heinsius écrivaient : *patrata* au lieu de *pugnata*. — 14. O : *comsedit*. — 16. O : *pussilli... semitani*. — G : *mechi*. — Après ce vers G écrit en rouge dans la marge de droite *ad egnatium*, et place un sigle rouge à gauche. Un certain nombre de mss. d'ordre secondaire laissent un espace vide, ce qui a donné à plusieurs éditeurs lieu de croire qu'il y avait ici une lacune ou une transposition, et en effet les derniers vers de la pièce, dans les anciennes éditions, sont rejetés après xxxix, 9; depuis Muret les éditeurs les rattachent à la pièce xxxvii, sauf Hand et Sillig. — 17. G : *preter... une*. Au-dessus de ce mot le ms. contient cette variante : *at. uno*. La leçon *une* est confirmée par Priscien, p. 673 P. — 18. GO : *cuniculose*. — G : *celtiberi*. O : *celtiberie*. Priscien cite le passage avec la forme *celtiberose*. Vossius propose *Celtis perose*. Bæhrens : *Celtis, verose*. — 19. O : *opacha*. — 20. O : *Edens*.

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en trimètres hipponactéens ou scazons; cf. p. 380. Le premier vers n'a qu'un seul spondée, celui de la fin. Le cinquième admet au 1^{er} pied un dactyle. Le vers 5 n'a qu'une césure hephthémimère précédée d'une sorte de diérèse après le second pied. Le 13^e a une césure penthémimère formée à l'aide du monosyllabe *sunt*; le 10^e a une césure penthémimère obtenue au moyen d'une élision suivie du monosyllabe *et*. — Vraisemblablement cette pièce fut composée par le poète au moment de sa brouille avec Lesbie; voyez *VIE DE CATULLE*, p. XLIX. Il n'est pas d'ailleurs abso-

lument nécessaire de supposer qu'elle était tombée au degré marqué avec exagération dans la pièce LVIII. Il suffit de penser qu'elle se sera rendue une fois dans la maison désignée par le mot *salax taberna*, où se réunissaient pour banqueter, et se livrer au plaisir, dans une sorte de cercle ou de club, de jeunes débauchés, parmi lesquels se trouvait son nouvel amant. Catulle attaque toute la bande et en particulier un certain Egnatius, inconnu d'ailleurs, Espagnol d'origine, bellâtre à la barbe épaisse et aux dents blanches; cf. xxxix. On peut avec Schwabe mettre la composition de la pièce dans l'année 695/59. — 1. *Taberna*. Cf. *Copa*, 3. L'épithète s'applique à la maison, parce que ceux qui la fréquentent sont débauchés, *salaces*. — *Contubernales*. Expression qui se dit de ceux qui à la guerre occupent la même tente, des compagnons d'armes; ici, compagnons de débauches. — 2. *Nona pila*. Apposition à *taberna*, neuvième pilier, c.-à-d. maison qui est au neuvième pilier à partir du temple des Dioscures. Tel est le sens de *pilleati fratres*. Les Dioscures tiraient ce nom du bonnet en forme de demi-coquille d'œuf renversée qui leur couvrait la tête, et qui semble un ornement de la noblesse laconienne. Paul Diacre : « Pillea Castori et Polluci dederunt antiqui quia Lacones fuerunt, quibus pilleatis pugnare mos est. » Le temple de Castor et Pollux était situé sur le Forum, près de la fontaine de Juturne. Cf. Ovide, *Tristes*, I, 705-708. Non loin de là était la maison de Clodius. — 4. *Quicquid est puellarum*. Voyez de nombreux exemples de ce génitif partitif, Overholthaus, *Synt. Catull.* cap. II, p. 29. Martial a imité ce passage, IX, 27, 7 : « Quidquid unquam legimus pilosorum. » — 5. *Confutuere*. Mot qui ne se trouve que dans Catulle, mais qui d'ailleurs appartient certainement à la langue de la conversation grossière. — *Hircos*. Ellis entend ce mot par *salaces*. Schulze critique cette interprétation et rappelle celle de Döring : *hirci castrati* et deux citations de Plaute, *Mercator*, II, 2, 1, et II, 2, 4. Enfin dans Aulu-Gelle, IX, 9, 10, on trouve que Varron donne pour équivalent à *caper*, *qui excastratus est*. Schulze aurait pu citer encore Martial, IX, 48, 5 : « Quod et hircosis serum est. » D'autres pensent qu'il est fait allusion à l'odeur du bouc qui est rebutante pour les femmes. Mais je m'en tiens à l'opinion d'Ellis. Les compagnons que raille Catulle croient qu'il leur est à eux seuls permis d'aimer; chez les autres la passion n'est qu'une honteuse lubricité que condamne d'ailleurs leur aspect rebutant. — 6. *An quod*. Ellis retrouve dans Plaute cette construction; cf. *Miles*, II, 6, 19, 20. — *Continenter*, à la suite les uns des autres, en file. — *Sedetis*. Expression employée pour ceux qui perdent leur temps (*desides*) dans une maison de plai-

sir ; elle se dit aussi des prostituées qui se tiennent assises à l'entrée de leurs demeures. Cf. avec Ellis, Plaute, *Pæn.* 1, 2, 54 : « *prosedas pistorum amicas... sessibulum.* » C'est ce qui explique ici le verbe *sedetis*, le substantif *sessores*, v. 8, et enfin le mot *consedit*, v. 14. Lesbie est allée comme une courtisane au milieu de ces habitués de mauvais lieu. — 8. *Irrumare*. Cf. xxviii, 10. — 10. Les interprètes varient beaucoup sur le sens de ce vers. En somme il signifie que Catulle se vengera au moyen d'une inscription ou d'un dessin qui stigmatisera la façade de la maison où est allée Lesbie, *frontem tabernæ*. Pour cette coutume d'écrire sur les façades, cf. Plaute, *Mercator*, II, 3, 74 : « *Ne impleantur meæ fores elogiorum carbonibus.* » Il s'agit d'un vieillard qui ne veut pas d'une jeune servante dont la beauté attirerait les galants et leurs inscriptions. Catulle construit ici *scribere frontem tabernæ* avec un ablatif d'instrument. La conjecture *scriptionibus* indique justement l'inscription qui sera mise ; mais *scribere scptionibus* est bien faible. Généralement ces inscriptions se mettaient avec du charbon ; voyez le passage de Plaute cité ci-dessus. De là la conjecture *sopironibus* de Vossius, qui croit que l'on peut considérer *sopirones* ou *sopiones* comme un équivalent de *sopiti carbones*. C'est encore pour cette raison que quelques-uns ont admis *titionibus*. Scaliger qui admet *scipionibus*, croit à une faute, qu'il ne peut corriger ; car il ne se rend pas compte de la manière dont on arrive de *scipionibus* à l'idée de *carbonibus*. Et on ne peut admettre avec Muret qu'il stigmatisera de coups de bâton le front de ceux qui habitent la maison. *Frontem tabernæ* ne peut avoir ce sens. Je ne m'explique guère la conjecture d'Heinsius, *scopionibus*. Je ne dis rien de celle de Munro, *pusionibus*, dont il fait un datif se rapportant à *vobis*. *Sponsionibus* de Heyse signifie des promesses de vengeance. Reste *scorpionibus* introduit par Lachmann, accueilli par Haupt, L. Müller, Ellis. Pleitner rapporte cela aux machines de guerre de ce nom et rapproche ce mot de *pugnata bella* du v. 13. Cela est ingénieux mais inadmissible. Enfin Ellis croit, en s'appuyant sur divers passages des auteurs anciens, que l'idée de scorpion était associée à la punition de l'adultère, et que cela convient aux *machi Lesbia*, ou encore, que le scorpion était l'emblème d'un péril imminent et caché. Catulle avait donc dessiné des figures de scorpion sur la façade de la *taberna*. Von Leutsch applique ce mot aux vers irrités de Catulle. L'opinion de Scaliger reste la plus probable : le sens général est certain, mais il y a ici une altération irrémédiable. — 11. Ici se placent des vers charmants. Au milieu d'un torrent de grossièretés, Catulle revient à l'expression délicate de sa passion. — 12. Cf.

viii, 5. — 13. *Bella pugnata*. Cf. Horace, *Odes*, iii, 20, 7 : « Grande certamen. » Ovide, *Amours*, ii, 12, donne le développement de cette idée. — 14. *Boni beatique*. Selon Ellis : hommes de haut rang et de grande fortune. Heyse traduit simplement : nobles seigneurs. L'expression est ironique; elle marque la complaisance avec laquelle ils s'entendent pour se partager l'amour de Lesbie, et la confiance qu'ils ont dans la durée de leur bonheur, le contentement d'eux-mêmes qu'ils éprouvent. Les mots *omnes amatis* font rapporter *boni beatique* aux sentiments des rivaux de Catulle plutôt qu'à leur situation sociale. — 15. *Et quidem*. Cf. Cicéron, *ad Attic.* xii, 47. — 16. *Pusilli*, gens de peu de valeur. Cf. Juvénal, x, 121. — *Semitarü*. Mot qui ne se trouve que dans Catulle. Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 34. Vulpius interprète : *Qui meretrices consecramini obelo in angiportis prostantes*. *Semita*, ce sont les ruelles étroites. — 17. *Une*. Priscien justifie ce vocatif, p. 673 P. *Unus* ainsi construit avec une expression partitive a la valeur d'un superlatif : le plus chevelu, le plus beau des fils chevelus de l'Ibérie. — *Capillatis*. Cf. Cicéron, *De lege agrar.* ii, 22, 59. — 18. *Cuniculosæ*. Sur les médailles, l'Espagne est représentée comme une femme ayant un lapin à ses pieds, emblème sans doute de ses mines et des galeries qu'elles obligent les habitants à creuser. Or *cuniculus* signifie à la fois, par un rapprochement que l'on s'explique, lapin et galerie de mine. — *Celtiberiæ*. Les Celtibères occupaient une région centrale de l'Espagne au sud de l'Ebre. — 19. *Egnati*. Il n'y a pas lieu d'identifier ce personnage, comme le veut Bæhrens, avec l'auteur du poème de *Rerum Natura* dont parle Macrobe, *Sat.* vi, 5, 2 et 12. Cf. Magnus, *Z. f. das Gymn.* t. xxxii, p. 501. Egnatius est un *beau* de Rome, de ceux que Cicéron appelle *barbati* ou *barbatuli*. Cf. *Catil.* ii, 10. Clodia semble avoir goûté cette parure, cf. *pro Cælio*, xiv, 33. — *Opaca barba*, c.-à-d. « barba, quæ inumbrat genas » [Dœring]; or *opacus* a le sens de *qui inumbrat*. — 20. *Dens*, etc. Cf. xxxix.

XXXVIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente, sans sigle ni titre dans G. Dans O se trouve le sigle = à gauche du premier vers. — 1. GO : *Male est si carnifici*. L'édition de 1481 omet *si*; Palladius et Avantijs ont restitué le mot *carnifici*, qui se trouve dans l'Aldine 1502. — 2. GO : *male si me* (O : *sime*) *hercule et laboriose*. Les

anciennes éditions font l'hiatus après *hercule*; et Rossbach, Ellis adoptent cette leçon. Muret propose *hercule me*. Lachmann : *ei et*, admis par Haupt. Sillig, Frœhlich, Schwabe, L. Müller : *et est*, que j'ai admis. L. Müller, *de Re metrica*, p. 254, proposait *mehercules*. Bæhrens : *et a*. — 3. O : *indies*. — 4. O : *facilimumque*. — 5. O : *alocatione*. — 6. Heinsius : *dic*. — 7. O : *alocationis*. — Vossius, *quid juvet*. Heinsius : *quod juvet*. L'édition de Reggio de 1481 : *quid jubet*. — 8. G : *mestius... Symonideis*. — Parthénus, Muret, Statius supposent qu'il y a une lacune après le dernier vers.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1 et 2 commencent par un iambe; le v. 3 par un trochée. — Je crois avec Heyse, Teuffel & Schwabe que cette pièce est des derniers temps de la vie de Catulle. Cf. *VIE DE CATULLE*, p. LXXIX. Le Cornificius dont il est ici question semble être le poète dont parle Ovide, *Tristes*, II, 436, et qui mourut en 713/41. Cf. Teuffel, *Gesch. der Rom. Litt.* p. 407. Catulle se plaint à lui de ce que dans son affliction il ne lui a envoyé qu'une consolation banale et non une élégie où il prenne part à sa tristesse. Lucilius gourmande de même un ami qui a négligé de lui rendre visite. Cf. Aulu-Gelle, XVIII, 8; Lucilius, éd. L. Müller, p. 26. — 1. *Male est*. Emploi fréquent en latin de l'adverbe comme prédicat avec le verbe *esse*. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. I, p. 7. — 2. *Laboriose*. Ellis remarque ici avec raison que ce mot s'applique surtout aux souffrances physiques; cf. *VIE DE CATULLE*, p. LXXVIII et LXXIX. — 3. *Magis magis*. Voyez encore, LXIV, 275 un autre emploi de cette locution sans la conjonction *et ni que*. — 5. *Allocatione* équivaut à *consolatione*, *carmine consolatorio*. Varron, *de L. L.* VI, 57, p. 94, Müller : « Hinc allocutum mulieres ire aiunt, cum eunt ad aliquam locutum consolandi causa. » Voyez encore Sénèque, *Ad Helv. mat.* 1. — 6. *Meos amores*. On sous-entend *curas*. Mais il y a doute sur le sens de *meos amores*. Cela ne peut signifier ici les objets de ma passion. Les uns disent : ma passion, les autres : mon amitié pour toi, celle que je t'ai témoignée. J'aimerais mieux le premier de ces deux sens. Cornificius est un poète érotique; Catulle aurait voulu qu'il chantât ses amours malheureux, comme plus tard Virgile a chanté la passion malheureuse de Gallus pour Lycoris. — 7. Avec Ellis je suppléerais quelque mot comme *da* devant *paulum quid lubet*. — 8. *Mæstius*, où le sentiment d'une sympathie douloureuse se montre encore plus que dans les vers de Simonide. — *Simonideis*. C'est le grec Σιμωνίδαιος. Le mot se retrouve dans Servius, *De Centim.* 1820 et 1822, P. Cf. Teufel,

De Cat. voc. singul. p. 33. Simonide de Céos avait fait des poèmes d'un genre plaintif. Cf. Quintilien, x, 1, 64 : « Præcipua tamen ejus in commovenda miseratione virtus. » Et Horace, *Odes*, II, 2, 36 : « Ne Cere retractes munera nœniæ. »

XXXIX

NOTES CRITIQUES. — Nul intervalle ni sigle entre cette pièce et la précédente. — 1. O : *Egnatius... candides*. — G : *seu* avec la plupart des mss. O : *sei*, ancienne forme d'orthographe pour *si*. — 3. O : *subscellum*. G : *subsellum*. — GO : *cum excitat orator fletum*. La correction est d'Avantius. — 4. G : *pīi* (en marge *at impīi regum filii*). O : *impīi regum filii*. Ellis conjecture avec vraisemblance que l'erreur vient de la variante *in pīi* au-dessus de *ad pīi*. Bæhrens pense que la forme *filii* qui ne peut entrer dans le vers vient de l'ancienne orthographe *filei*, laquelle il introduit dans son texte. — 5. O : *Ingetur orbicum flet*. — 6. G : *ubicunque*. — 7. G : *quodcūque*. — 8. O : *nec*. — 9. GO omettent *te*, qui est une addition de Spengel, admise par Lachmann et les éditeurs modernes. Les anciennes éditions changeaient *monendum est* en *monendus es*. — 11. GO : *parcus*. Scaliger proposait *porcus*. D'autres conjectures ont été proposées sur ce mot que d'anciens glossaires remplaçaient par *pīguis*. Lœwe : *crassus*. Vossius, Dœring, Schwabe : *pastus*. J'admets la leçon de L. Müller et de Bæhrens. — Bonnet remarque que la première lettre de *Etruscus* est en surcharge. Dans tous les cas la lettre a été refaite par la première main. O a *et truscus*. — 12. GO : *lamivinus*. L. Müller, *de Re metrica*, p. 252, propose d'écrire et admet dans son édition *Lanuinus* qui d'ailleurs est dans le *Datanus*. — 13. GO : *aut* au lieu de *ut*, correction qui est déjà dans le *Datanus*. — 16. G sépare *in epto*. O : *risti* au lieu de *risu*. — 17. GO omettent *es*. L'Aldine 1502 : *Celtiberus*. Faernus : *Celtiberque*. Scaliger : *Celtiber ex Celtiberia*. La correction adoptée par les récents éditeurs est due à Conrad de Allio. La dernière syllabe de *Celtiber* reste longue comme celle de *Iber*. Lucain, vi, 258; Val. Flaccus, vi, 750. — O : *interra*. — 18. O : *quique mixit h. s. s. iane*. G : *mīxit*, comme le remarque Bonnet. — 19. GO : *rusam*. Le passage est cité par Apulée, *Apolog.* p. 10, 8, éd. Krueger avec la forme *russam*. Apulée au lieu de *defricare* écrit *pumicare*. — 20. O : *nr̄* au lieu de *vester*. — 20. O : *expolitor*. G (1^{re} leçon) : *expolitor*. Un sigle, apostrophe ou i

été ajouté plus tard entre *r* et *o*. — *O* : *deus*. — 21. *G* : *predicet*. — *GO* : *lotus*. La correction *loti* est déjà dans l'Aldine 1502.

COMMENTAIRE. — Trimètres hipponactéens ou scazons; cf. p. 380. Aux vers 1, 2, 14, 17, la césure penthémimère est placée après un monosyllabe qui suit la première dipodie; au v. 8, il y a de plus une élision avant le monosyllabe; les vers 7 et 21 n'ont qu'une césure hephthémimère. Enfin au v. 15 se trouve une césure penthémimère si l'on tient compte de l'élision de la dernière des syllabes dans *renidere*; il y a d'ailleurs une césure hephthémimère après *usque*. — Cet Egnatius est le même personnage dont il est question, xxxvii, 19. Le défaut qui lui est reproché est une coquetterie ordinaire surtout chez les femmes; Ovide en parle, *Art d'aimer*, iii, 279; voyez Alexis, dans *Athénée*, xiii, : εὐφυῆς ὀδόντας ἔσχειν; ἐξ ἀνάγκης δεῖ γελάειν, ἵνα θεωρεῖεν οἱ παρόντες τὸ στόμα, ὥς κομψὸν φορεῖ. Ellis ajoute Plaute, *Trucul.* ii, 1, 14 : « Bonis esse oportet dentibus lenam probam, adridere quisquis veniat. » Martial au contraire conseille à une femme qui n'a pas de dents de ne pas rire, ii, 41. Cette coquetterie est bien ridicule chez un homme, comme disaient les Comiques. Meineke, *Fragm. Comic. Græc.* iv, 342 : Γέλως ἄκαιρος ἐν βροτείς δεινὸν κακόν. Et p. 343 : Γελαῖ δ'ὁ μῶρος καὶν τι μὴ γελαῖον ἦ. Mais qu'en dire lorsqu'elle rappelle le dentifrice celtibérien? — 2. *Renidet*, il prend un air riant, rayonne de joie, et par conséquent a la bouche à demi ouverte de façon à ce qu'on voie ses dents. — *Usque quaque*, en tout temps, en tout lieu, en toute occasion. Cf. Martial, xi, 98, 3 : « Et hinc et illinc usque quaque quacumque. » Le même Martial énumère une série de circonstances où pourrait se trouver un personnage et il met à la fin le mot *ridet*. Cf. iii, 20. — 3. *Subsellium* désigne ordinairement le siège des juges, des avocats, quelquefois du plaignant, ici de l'accusé. Cf. d'ailleurs Cicéron, *ad Fam.* viii, 8, 1 : « at ego invocatus ad subsellia rei occurro. » D'une manière générale, ce sont les bancs de la salle où se juge un procès. Catulle ajoute ici *rei* pour faire contraste avec le rire continu et déplacé d'Egnatius. — 7. *Morbum*. Cf. Sénèque, *De Clement.* ii, 6 : Scias morbum esse, non hilaritatem, semper adridere ridentibus et ad omnium oscitationem ipsum os diducere. • Les Latins appellent *morbus* et les Grecs νόσος, νόσημα, un mouvement machinal passé en habitude, ce que nous nommons un tic. — 9. *Monendum te est*. Cette construction appartient presque exclusivement à la langue archaïque; pourtant on en trouve des exemples au temps de Catulle dans Lucrèce, Varron, Cicéron. Cf. Kühner, *Ausf. Gramm. der Lat.*

Spr. t. II, p. 543. Voyez aussi Virgile, *Æn.* XI, 230 : « *Pacem Trojanæ ab rege petendum.* » — 10. *Si.* La conjonction équivaut à : quand même. L'idée est celle-ci : quand même tu serais un citoyen de ces pays où l'on a des habitudes de propreté, ou bien où la pureté de l'air et la force de la santé font la blancheur des dents, je trouverais ton défaut ridicule ; mais l'idée qu'éveille la blancheur de tes dents est si sale, que cela chez toi est pire. — *Urbanus*, de Rome ; *urbis* se prend souvent pour *Roma*. — *Sabinus aut Tiburs*. Cf. XLIV, 1 ; ce qui amène ces noms dans les vers de Catulle est-ce le souvenir de sa maison située en Sabine, près de Tibur ? D'ailleurs l'air de Tibur avait selon les anciens la propriété de blanchir. Cf. les passages cités par Ellis : Properce, IV, 7, 81 ; Martial, IV, 62 ; VII, 13 ; VIII, 28, 11 ; Silius, XII, 229. — 11. *Fartus Umber aut obesus Etruscus*. C'est la bonne chère qui rend blanches les dents de l'Ombrien et de l'Étrusque. — 12. Le teint basané du paysan de Lanuvium fait ressortir la blancheur de ses dents, due à sa robuste constitution. — 13. *Transpadanus*. Dans la Gaule cisalpine on distinguait la région située en deçà du Pô et la région située au delà. C'est à cette dernière qu'appartenait Vérone, patrie de Catulle. — 14. *Puriter*. Adverbe de formation archaïque comme les affectionne Catulle ; celui-ci se trouve dans Caton, Ennius, Pomponius, Novius. — *Lavit*. Présent indicatif du verbe *lavere*. — 16. Cf. les vers de Ménandre cités plus haut. — 17. *Celtiberia in terra*. Cf. xxxvii, 18. Diodore de Sicile, V, 33, 5 : τὸ σῶμα λεύουσιν ὕρῳ καὶ τοῖς ὀδόντας. Strabon, III, 4, 16. Pour la forme *in terra Celtiberia*, cf. T. L. xxv, 7, 4 et les exemples analogues cités par Weissenborn. — 18. Sur la double forme *mixi* et *minxi*, cf. Neue, *Formenlehre*, 2^e édit. t. II, p. 494. — 19. *Russam*. Ce qui donne cette couleur rougeâtre à la gencive, c'est l'urine qui sert de dentifrice. — 20. *Vester*. De vous, Celtibériens ; il s'adresse à Egnatius. — *Expolitior*. Columelle, II, 20, 6, fournit un autre exemple de ce comparatif. — 21. *Bibisse*. Ce n'est pas précisément : avoir avalé, mais : avoir mis dans ta bouche. — *Loti*. Génitif de *lorium*, urine.

XL.

NOTES CRITIQUES. — Pas d'intervalle entre cette pièce et la précédente dans GO. Le sigle = en tête du premier vers dans O. Un sigle rouge à gauche dans G ; à droite en marge *ad Ravidum* à

l'encre rouge. — 1. G : *quenam*. — 2. G : *precipitem*. — 3. O : *dens*. O : *advocatus*. G : *avocatus*. — 5. G : *perveniamus in ora*. O : *perveniamus in hora*. — 8. O : *pena*. G : *poema*. at *pena*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 2, 5, 7, commencent par un trochée; le v. 3, par un iambe. On ne sait qui est ce Ravidus. Les uns croient qu'il a fait la cour à Lesbie; les autres qu'il a essayé d'être le rival de Catulle auprès de Juventius. Pour cette dernière opinion on s'autorise de certaines expressions semblables dans cette pièce et dans celle qui porte le n° xv. Le mot *iambos* semble désigner ici des vers satiriques en général dans lesquels sont compris les hendécasyllabes. Pourtant quelques-uns pensent que Catulle menace Ravidus d'une pièce en vers iambiques. Mais cela est douteux. Le ton de mépris que le poète emploie montre qu'il se contentera de cette atteinte contre Ravidus. — 1. Le premier vers est imité d'Archiloque : Πάτερ Λυκάμβα ποῖον ἐφράσω τόδε; Τίς σὰς πατήρ φρενάς; Ἄς τὸ πρὶν ἠρπύσειθα, νῦν δὲ δὴ πολλὰς ἄστοις φαίνοι γέλως. *Mala mens*, esprit égaré, égarement d'esprit. — *Miselle*. Diminutif de dédain. — *Ravide*. Ce mot par synizèse est disyllabe; cf. L. Müller, *de Re Metrica*, p. 271. — 2. *Agit precipitem*. La même expression se retrouve dans Cicéron, *Verrines*, 1, 2, 6. — 3. *Quis deus*. Cf. Archiloque, *Fragm.* 93, Bergk : τίς ἄρα δαίμων καὶ τέου χολούμενος; et auparavant Homère, *Iliade*, xvii, 469 : Αὐτόμεδον, τίς τοί νυ θεῶν νηαρδία βουλὴν ἐν στήθεσσι νῆκε, καὶ ἐξέλετο φρενάς; — *Non bene advocatus*, invoqué mal à propos. — 4. *Vecordem*. Cf. xv, 14. — 5. *Ut pervenias in ora vulgi*. Est-ce pour que ton nom soit connu du peuple? — 6. *Quid vis?* Cf. Térence, *Heautont*, 1, 1, 9 : « Quid vis tibi? quid quæris? » Properce, 1, 5, 3 : « Quid tibi vis, insane? meos sentire furores. » Horace, *Epodes*, xii, 1. — *Esse notus*. Cf. Martial, x, 3, 11 : « Cur ego laborem notus esse tam prave. » — 7. *Meos amores*. Cf. x, 1. — 8. *Cum longa pana*. C.-à-d. de telle sorte que le châtement t'accompagne longtemps, au prix d'un châtement qui s'attachera à toi.

XLI.

NOTES CRITIQUES. Pièce unie à la précédente, sans intervalle, ni sigle, ni titre. — 1. O : *A me an. a*. G : *A me an apuella*. Les éditeurs hésitent beaucoup sur ce nom. Les éditions primitives,

entre autres 1473 et 1475 : *a me an illa*. L'Aldine 1502 : *acme illa, illa puella*. Et en tête de la pièce se trouve le titre : *De Acme*, que l'on lit encore dans Sillig. La pièce est d'ailleurs unie à la suivante. L'édition de Reggio, 1481 : *agme an illa*. Scaliger : *ah me an illa*. Vossius : *ain sana illa*. Conrad de Allio, Doering : *anne sana illa*, accepté par M. Naudet, et appuyé par Schulze, Z. f. Gymn. t. xxxi, p. 699. Fröhner croit que *Ameana* est mis là pour *ammiana*, et remarque que le nom *Amianus* se trouve dans Cicéron, *ad Attic.* vi, 1, 13. Heyse : *amana illa*. Haupt : *Ametina* repris par L. Müller. Schwabe écrit *ameana*, mais conjecture *Anniana*. Peiper : *Arretina*. Pleitner : *amens illa*. Avec Statius, Lachmann, Ellis, Bæhrens, je retiens la leçon des mss. — 2. G : *millia*. — O : *popossit*. — 3. O : *forniani*. G : *formiani*. Le premier i au-dessus de la ligne ; m est refait. Bonnet a vu avec raison qu'il y avait d'abord : *forniani*. — 5. GO : *puelle cure*. — 6. GO : *convocare*. — 7. GO : *rogare*. Les mss. de second ordre et les anciennes éditions ont *rogate* que j'admets avec L. Müller. — 8. GO : *solet. et ymaginosum*. Les manuscrits italiens ont *solet hac imaginosum* qui est reproduit par les anciennes éditions jusqu'à Muret et Scaliger. Vossius : *solet exuaytiov* ἔξαιτυ. Lachmann, Rossbach : *et imaginosum*. Doering : *en imaginosam* repris par Heyse. Haupt : *solide est imaginosa*. Fröhlich, Ellis, Bæhrens : *solet as imaginosum*. J'admets avec Schwabe et L. Müller : *solet esse imaginosa*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1, 2, 3 ont au premier pied un trochée, les vers 5, 6, un iambe. La personne dont il est ici question est la même que celle contre qui est dirigée la pièce XLIII. Elle était la maîtresse de Mamurra, qui est appelé *dococtor Formianus*. Voyez p. 442. D'un autre côté Catulle, si l'on s'en rapporte à la pièce XLIII, n'est pas encore définitivement brouillé avec Lesbie. Comme Schwabe place cette rupture en 695/59, la pièce serait de cette date, suivant lui. Mais la pièce XXIX est de l'hiver de 55 à 54; cf. p. 440. La querelle de Catulle et de Mamurra aurait-elle donc duré cinq ans? Cela est bien douteux, et c'est une rancune bien longue. J'aimerais mieux croire que des retours de passion ont traversé, même après la rupture, l'âme de Catulle, et que l'image de l'infidèle a toujours eu à ses yeux le plus grand charme. Voyez VIE DE CATULLE, p. LXXI. Je mettrai donc cette épigramme en 55 avec celle qui porte le n° XII. — 1. *Defututa*. Cf. p. 447, note 14. Ellis constate que *Ameana* peut être une forme rustique pour *Amiana*. — 2. *Milia decem*, dix mille

sesterces, environ 2100 francs. *Tota*, tout entiers, c.-à-d. Lien comptés, sans qu'il y manque rien. Catulle a payé un prix semblable à l'entremetteur Silon; cf. ciii, 1. — *Poposcit*. Cf. Horace, *Sat.* II, 7, 89 : « Quinque talenta Poscit te mulier. » — 3. *Turpiculo*. Diminutif qui sert ici de péjoratif. Cf. xliii, 1. Le mot se trouve dans Varron et dans Cicéron. — 4. *Decoctoris*. Cf. Cicéron, *Philipp.* II, 18, 44. *Decoctor*, c'est *is qui decoquit*, l'homme qui dissipe son bien, ou celui qu'on lui a confié. Ainsi on trouve dans Spartien, *Hadr.* xviii, 9 : « decoctor bonorum suorum ; » dans le Code Théodosien, XII, 1, 117 : « decoctor pecuniæ publicæ ». — 4. *Formiani*. Cf. p. 440. — 5. *Propinqui*. Les parents de ceux qui étaient atteints de folie devaient prendre soin d'eux. Cf. Horace, *Epit.* II, 2, 136 : « Hic ubi cognatorum opibus curisque reffectus, Expulit helleboro morbum. » — 6. *Amicos*. Les amis étaient appelés au conseil de famille. — *Medicos*. Cf. Horace, *Epit.* I, 1, 101 : « Insanire putas sollemnia me neque rides Nec medici credis nec curatoris egere. » — 8. *Imaginosa*. Comme dit Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 32 : « Ea quæ solet imaginationes sibi fingere animo. » Ceux qui écrivent *as imaginosum* entendent ce mot par : miroir. Ellis accumule les exemples de courtisanes à qui l'on conseille de consulter leur miroir pour vérifier leur laideur. Avec cette interprétation, il faut construire : *non solet rogare as imaginosum qualis sit*. Cette explication est très-ingénieuse ; mais le mot *imaginosum* peut-il avoir ce sens ? Or il ne se trouve que dans ce passage de Catulle, et l'expression latine « imaginationes in somno, » Plin., *H. N.* xx, 7 (26) 68, « imaginari, » appelle plutôt le sens d'halluciné, avec l'adjectif *imaginusus*. »

XLII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente sans intervalle, ni sigle, ni titre. — 1. GO : *endechasillabi*. — 2. O : *quot q't* — O : *omnes* représenté par l'abréviation *ōs*. — 3. G : *locum* et au-dessus *at iocum*. — G : *mecha*. O : *meca*. — 4. G : *michi*. — La leçon vulgaire est *nostra*. Tous les mss. ont *vestra*. — 5. Vossius, Conrad de Allio, Sillig finissent la phrase après *pugillaria* et rattachent *si pati potestis* à la suivante. Meleager écrivait : *sic pati potestis ?* — 7. GO : *que sit queritis*. — G : *illam*. O : *illa*. — 8. G : *mir-mice*. O : *merinice*. Les anciennes éditions : *myrmice*. La correction est due à Turnèbe, *Advers.* xviii, 15. Scaliger proposait *rhythmice*.

— 9. GO : *catulli*. — 11. G : *mecha*. O : *meca*. — 12. G : *mecha*. O : *moeca*. — 13. G : *olutum*. L'édition princeps, celle de 1475, en ont fait *olidum*. Stadius proposait : *o lutum luparum* ou bien *o lutum o lupanar*. — 14. O : *perdicus*. — *Potest* est la leçon vulgaire empruntée aux mss. italiens de second ordre. Je maintiens celle de GO, *potes*, avec Spengel, Bæhrens et Munro. — 17. G : *ferre. o canis*. Les lettres *oca* sont écrites d'une autre encre que la première sur un grattage. — 18. O : *alcio*. — 19. G : *mecha*. O : *meca*. — 20. G : *mecha*. Ellis a lu *metha* ; mais il ne me semble pas qu'il en soit ainsi. — 21. G : *nichil proficimus nil* (ensuite un grattage ; il semble qu'il y ait eu *nichil*). O : *nic' proficimus n'*. — 22. G : *racio*. — GO : *nobis*. Les mss. italiens ont *vobis*, qui concorde mieux avec le *vestra* du v. 4. Les anciennes éditions ont *nobis*, repris par Spengel et Bæhrens. Les autres depuis Avantius et l'Aldine 1502 ont *vobis*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 399. Les vers 1, 3, 5, 24, commencent par un iambe ; les vers 4, 6, 11, 12, 17, 19, 20 par un trochée. Ellis, approuvé en cela par Munro, ne peut pas croire que la personne attaquée ici soit Lesbie. Ils disent qu'il ne lui a jamais parlé ainsi en s'adressant à elle ; ils croient que cette pièce s'adresse à Ameana, comme la précédente et la suivante. Mais il y a ici un accent trop âpre pour qu'on puisse croire qu'il ait ainsi parlé à celle qu'il traite d'ailleurs avec tant de dédain. Voyez la progression vraisemblable des sentiments du poète, VIE DE CATULLE, p. LXIX et LXX. — 1. *Hendecasyllabis*. Catulle menace un adversaire de ses hendécasyllabes, XII, 10. — 2. Catulle s'est appliqué autant que cela lui a été possible à ne pas former un pied avec un seul mot. Ici pourtant, chaque pied est rempli par un seul mot. Voyez encore II, 9. Ce sont les seuls exemples qu'offre Catulle ; cf. Paukstadt, *De Mart. Catulli imitatore*, p. 29. — 3. *Jocum me putat esse*. Cf. Pétrone, 57 : « ut nemini jocus sis. » — 4. *Vestra*. Les tablettes du poète sont comme la propriété, la demeure ordinaire de ses hendécasyllabes. — *Reddituram*. Sur l'omission du pronom réfléchi sujet de la proposition infinitive avec le futur actif infinitif, cf. Kühner, *Ausführl. Gr. der L. Spr.*, t. II, p. 517. — *Pugillaria*. Cf. Charisius, p. 75 P. : « Hos pugillares et masculino genere et semper pluraliter dicas, sicut Asinius in Valerium, quia pugillus est qui plures tabellas continet in seriem sutas. At tamen hæc pugillaria sæpius neutraliter dicit idem Catullus in hendecasyllabis. Item Laberius in Piscatore singulariter hoc pugillar dicit. » L'objet nommé *pugillares* servait à écrire des lettres d'amour et c'est ici ce que réclame Catulle. Ellis

se demande si la forme neutre n'est pas un provincialisme. — 6. *Re-flagitemus*. Cf. v. 10. Il n'y a pas d'autre exemple du verbe *reflagitare*. Cf. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 37. *Flagitare* se construit avec l'accusatif de la personne et celui de la chose ; de sorte que *eam* peut être le régime de *reflagitemus*, et en outre on peut suppléer *pugillaria*. Ce verbe signifie d'ailleurs réclamer avec instance et d'une façon bruyante. Cf. Plaute, *Pseudol.* 1, 5, 143 : « Clamore et multo flagitabere. » — 8. *Turpe*. Munro dit contre Ellis que ce mot n'est pas un adverbe, mais le neutre accusatif de l'adjectif joint au verbe *incedere*, comme dans la phrase « perfidum ridens Venus. » — *Incedere*. La décence de la démarche était remarquée chez les anciens. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, III, 299 : « Est in incessu pars non temnenda decoris? Adlicit ignotos illa fugatque viros. Hæc movet arte latus tunicisque fluentibus auras. » Pétrone, cxxvi : « Incessus arte compositus. » Schwabe, *N. Jahrb. f. Phil.* 1878, p. 262, cite une inscription latine, C. I. L., t. I, n° 1007 : « Sermone lepido, tum autem incessu commodo. » Cicéron, *pro Cæl.* xx, 49, censure la démarche de Clodia, ce qui rend bien vraisemblable que cette pièce est dirigée contre elle. — *Mimice ac moleste* semble à Ellis une parodie du passage contraire de Plaute, *Persa*, III, 8 : « modice et modeste. » *Mimice* se retrouve dans Sénèque le Rhéteur, *Controv.* 12, § 5, Bur-sian : « incidit in meretricem inter omnia mala etiam secundam vere mimice. » Tertullien, *Apol.* 46 : « Mimice philosophi affectant veritatem. » Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 39. — 9. Catulle raille le rire de celle qu'il attaque et lui reproche vraisemblablement de trop ouvrir la bouche. Il la compare aux chiens de chasse de la Gaule qui ouvrent une large gueule en aboyant. — 10. Ce vers formé avec le v. 6 une sorte de refrain. Un autre commence au vers suivant et se reprend avec des variations, vers 11 et 12, 19 et 20, 24. Cf. Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, p. 24, 25, 26, 27, les nombreux passages où Catulle répète ainsi les mêmes mots avec une légère variation, et les imitations de Martial. Munro compare Plaute, *Mostell.* 600 : « Mihi fœnus reddat, fœnus actutum mihi... Cedo fœnus, redde fœnus, fœnus reddite. » Voyez aussi Ovide, *Art d'aimer*, III, 449 et suiv. — 11. *Purida*, méprisable, infecte. — *Codicillos*. La même chose que *pugillaria*, collection de petites planchettes qui servaient à écrire des notes, des lettres d'amour, etc., comme « tabellas, » Horace, *Épodes*, XII, 2. — 13. *Non assis facis*. Cf. *Priap.* VIII, 3 : « Non assis faciunt euntque recta. » — *O lutum*. Cf. Cicéron, *In Pison.* 62 : « O tenebræ, lutum, sordes. » — 16. *Potest* a le sens de *potest fieri*. Ellis croit que l'on peut entendre

potest exprimi. Munro écrit *pote, ut.* — 17. *Ferreo canis ore.* Cf. Cicéron, *In Pis.* xxvi, 63 : « Os tuum ferreum senatus convicio verberari maluisti. » Aristoph. *Acharn.* 590 : ἀναίσχυντες ὦν σιδερεῶς τ' ἄνθρωπος. Térence, *Eunuch.* iv, 7, 3 : « Ain vero canis. » — 23. *Si*, pour essayer si. Sur cet emploi de la conjonction *si* avec les verbes qui marquent une tentative, cf. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. II, p. 946. — 24. *Pudica et proba.* Ellis rapproche de cette palinodie ce passage, d'Afranius, Ribbeck, *Fragm. Comic.* 2^e édit. p. 179 et Nonius, éd. Quicherat, p. 283 : « Nam proba et pudica quod sum, consulo et parco mihi, » et Horace, *Épodes*, xvii, 40, 41 : « tu pudica, tu proba, Perambulabis astra sidus aureum. »

XLIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO, sans titre, intervalle, ni sigle. — 7. O : *comparantur.* — 8. G : O *seclum.* Le c est sur un grattage. O : O *sedum.* — G : *in sapiens atque atque in facetum.* C'est sur un grattage que s de *sapiens* et *atque* ont été écrits. — Scaliger écrivait avec un des mss. secondaires, le *Cujacianus* : *nimio.* — Muret avec quelques-uns des mss. secondaires écrivait *insipiens et inficetum.* Depuis Lachmann l'autre orthographe a été reprise.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Tous ici commencent par un spondée. Il s'agit de la même personne que dans la pièce xli. Magnus, *Z. für das Gymn.* t. xxxii, p. 501, rapproche de cette épigramme le morceau xliii des *Priapées*. Il y a quelque analogie ; mais le ton et l'expression sont bien différents. — 1. *Nec minimo naso.* De ce portrait on peut rapprocher celui que fait Horace, *Sat.* I, 2, 93 : « Depugis, nasuta, brevi latere, et pede longo est. » — 2. *Nec bello pede.* Sans doute elle avait de grands pieds. Cf. au contraire Ovide, *Art d'aimer*, I, 623 : « Et teretes digitos exiguumque pedem. » *Amours*, III, 3, 7 : « Pes erat exiguus ; pedis est artissima forma. » — *Nec nigris oculis.* Cf. Properce, III, 3 (II, 12), 23 ; Horace, *Odes*, I, 32, 11. C'est sans doute l'éclat de la jeunesse dans des pupilles brillantes que l'on caractérisait ainsi. Ovide dit, *Amours*, III, 3, 9 : « Argutos habuit, radiant ut sidus ocelli. » — 3. *Nec longis digitis.* Cf. Properce, II, 2, 5 : « Fulva coma est longæque manus, et maxima toto Corpore. » — *Nec ore sicco.* Cf. Aulu-Gelle, I, 15.

« Verbis humidis et lapsantibus diffluunt. » — 4. *Nec sane nimis elegante lingua*. Le sens le plus vraisemblable est celui que propose M. Naudet : *inelegantia loquendi*. Ameana n'avait ni la culture d'esprit, ni la grâce de parole de Lesbie par exemple et de la maîtresse de Cécilius ; cf. xxxv. — 5. Cf. xli, 4. — 6. *Provincia*. Sans doute la Gaule cisalpine. — 8. *Sæclum*, génération. — *Insapiens et infacetum*. Cf. xxii, 14.

XLIV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO, sans titre ni sigle. — 2. G met avant *quibus*, *cum* qui a été gratté. — 3. G : *ledere*. — 4. O : *quo vis*. — GO : *pignoris*. La correction est déjà dans les mss. d'ordre inférieur. Bæhrens écrit *pignori*, et en effet cette ancienne forme d'ablatif a pu être la cause de l'erreur. — 6. O : *intua*. — 7. GO : *villa aliamque*. — GO : *expulsus sim*. La correction est d'Avantius. Scaliger propose *expui tussim*. — G : *imerenti quam michi mens vertur*. — O a la même leçon à peu près, sauf que dans *vertur*, *er* sont représentés par un sigle. — 10. O : *festianus* au lieu de *Sestianus*. — 11. G : *oratione minantium petitorum* (l'*u* est corrigé). O : *oratione minantium petitozem*. La correction se trouve dans l'Aldine 1502, sauf que l'éditeur a écrit *Accium*. Cette variante se trouve dans Guarinus et dans Muret. Scaliger : *Attium*. — 12. O : *pestilente*. G : *pestilentie*. — 12. Avant Lachmann, la leçon vulgaire est *legit*. Les mss. ont *legi*. — 13. O : un sigle équivalent à *hoc* au lieu de *hic*. Bæhrens : *hoc*. — GO ont *gravido*. — 14. O : *intuum*. — 15. GO : *ocioque*. Bernardus Pisanus a proposé *ocymoque*, admis par Muret. — 17. Au lieu de *ulta* Bæhrens écrit *ultu*. — 19. GO : *sestire cepso qui*. — 20. G : *non michi*. O : *non mihi*. — GO : *sectio*. — 21. G : *qui tunc* (la première leçon grattée est *hunc* ou *nunc*). O : *tunc*. La leçon *tum* est due à Haupt. — GO : *legit*. Lachmann : *legi*. J'ai admis la correction de Bæhrens : *fecit*.

COMMENTAIRE. — Vers scazons ou hipponactéens ; cf. p. 380. Au vers 2, qui d'ailleurs se termine par deux monosyllabes, et au v. 15, la césure est accompagnée d'une élision. Aux vers 11 et 12, la césure se produit après un monosyllabe précédé d'une élision ; aux vers 17, 18, 21, la césure se produit après un monosyllabe. —

Catulle a voulu devenir l'hôte de Sextius et assister à un grand repas que donnait celui-ci ; il a donc lu, sans doute pour lui en faire compliment, le discours de Sextius contre Antius. Mais la froideur de cette œuvre lui a causé un refroidissement dont il ne s'est guéri que par un séjour à la campagne dans le repos. S'il lui arrive encore de recevoir les discours de Sextius, il consent à ce que les douleurs et les ennuis de cette indisposition viennent atteindre non lui-même, mais Sextius. Il y a là un exemple de ces tours inattendus, *παρὰ προσδοκίαν*, qui sont un des éléments de l'épigramme. Le Sextius dont il est ici question semble être celui pour lequel Cicéron écrit le *Pro Sextio*, qui était un peu plus âgé que Catulle (voyez les raisons que donne Schwabe, *Quæst. Catull.* I, p. 303), et dont le talent est apprécié fort sévèrement par Cicéron, *ad Famil.* VII, 32, 1, et *ad Attic.* VII, 17, 2. Il était aussi d'un caractère violent et disputeur ; cf. Cicéron, *Ad Quint. frat.* II, 4, 1 ; *ad Attic.* IV, 3, 3. Qui est Antius, contre lequel Sextius avait écrit un discours ? On ne sait guère s'il s'agit de celui dont parle Cicéron, *ad Attic.* IV, 16, 6, 7, ou de celui qui peu de temps après la loi *Æmilia*, l'année 676/78, fit porter une nouvelle loi somptuaire ; cf. Macrobe, *Saturn.* II, 13 ; Aulu-Gelle, II, 24, 13, et dont le nom se retrouve sur des médailles frappées en 705/49 et 709/45. Schwabe ne croit pas que l'on puisse fixer une date certaine pour la composition de cette pièce. Toutefois je la placerais sinon dans la dernière année, au moins dans les dernières années de la vie de Catulle, quand sa santé était déjà ébranlée ; cf. *VIE DE CATULLE*, p. LXXVIII. — 1. La maison de campagne de Catulle était vraisemblablement située sur les limites de la Sabine et du pays de Tibur. Mais comme celui-ci était plus riche et plus fertile, ceux qui tenaient à ne pas mécontenter l'amour-propre de Catulle disaient que la propriété était en pays Tiburtin ; ceux qui cherchaient à le vexer prétendaient, ce qui est probablement plus près de la vérité, que le bien était en Sabine. C'est sur ce petit sujet de contestation que plaisante le poète. — 2. *Autumant*. Ce verbe marque non-seulement l'opinion, mais l'assertion, l'affirmation d'un fait. — 3. *Cordi est*. Locution du langage familier et qui équivaut à : il est agréable. *Quibus cordi est*, ceux qui aiment, qui se plaisent à faire une chose. Nous disons en français : avoir à cœur de faire une chose. — 4. *Quovis pignore contendunt*. Cf. Phèdre, IV, 20, 5 : « A me contendet fictum quovis pignore. » *Pignus* est ici en quelque sorte l'enjeu d'un pari. C'est le gage que l'on consent à perdre si le fait qui est l'objet de l'affirmation ne se trouve pas exact. — 5. *Verius*. Le poète cherche plaisamment ici à

faire prévaloir l'opinion qui flatte sa vanité. — 6. *Fui libenter*. Ellis compare Cicéron, *ad Attic.* ix, 3, 1 : « Tusculanum ubi ceteroquin sum libenter. » Ce sont des termes de la conversation familière versifiés. — *Suburbana*. Tibur était assez près de Rome (cinq milles) pour être considéré, à la rigueur, comme faisant partie de la banlieue. — 7. *Expuli tussim*. Cf. Cicéron, *ad Famil.* vii, 26 : « Si morbum depulero. » Horace, *Epîtres*, ii, 2, 137 : « Expulit helleboro morbum bilemque meraco. — 8. Cf. Martial, xi, 86. — 9. *Dum appeto*. Sur cet emploi du présent dans les propositions incidentes en tête desquelles se trouve *dum*, cf. Kühner. *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, p. 88. — 10. *Conviva*. Cf. Pétrone, 10 : « ut foris cenares, poetam laudasti. » — 11. *Petitorem*. Ce mot s'applique ou à celui qui demande une charge, ou à celui qui dépose une plainte. On ne peut savoir ici s'il s'agit d'un procès où Sextius était l'accusateur, ce qui conviendrait mieux au premier cas, ou bien s'il repoussait une attaque, ce qui conviendrait au second. — 12. *Veneri*. Cf. Horace, *Sat.* i, 7, 1 : « Proscripti Regis Rupili pus atque venenum. » Il s'agirait alors de l'âpreté et de la violence des termes employés par Sextius, ce qui se rapporterait aux témoignages de Cicéron, signalés plus haut. Ellis remarque cependant que, xiv, 19, *venena* ne sert à marquer que la mauvaise qualité des œuvres poétiques de ceux dont se moque Catulle, et que dans d'autres endroits de Cicéron, aussi indiqués plus haut, il est question du peu de valeur littéraire des productions de Sextius. — 13. *Gravido*. Orthographe des mss. et que d'ailleurs on trouve pour ce mot dans divers autres textes. Celse, iv, 5, décrit cette indisposition : « Nares claudit, vocem obtundit, tussim siccam movet : sub eadem salsa est saliva, sonant aures, venæ moventur in capite, turbida urina est. Hæc omnia $\kappa\omicron\rho\upsilon\zeta\alpha\varsigma$ Hippocrates nominat. » — 14. *Quassavit*. Cf. Virgile, *G.* iii, 496 : « quatit ægros Tussis anhela sues. » Macrobe, *Sat.* vii, 15, 19 : « Tussim nimis asperam et alias quassationes. » — 14. *Fugi*. C'est ainsi que Cicéron incommodé à la suite d'un grand repas, *ad Famil.* vii, 26, dit : « Fugi in Tusculanum. » — 15. *Orioque*. Dans le traitement de cette indisposition, Celse recommande le repos, iv, 5 : « In gravedine primo die quiescere, neque esse, neque bibere. » Il prescrit ensuite une nourriture légère, et iv, 4, il place l'ortie entre les aliments légers. — 16. *Refectus*. Horace, *Epît.* i, 18, 164 : « Me quotiens reficit gelidus Digentia rivus. — 17. *Ultra*. Catulle change ici de sujet et substitue par une confusion naturelle *villa* à *fundus*. — 19. *Recepso*. Forme archaïque pour *receptero*. Cf. Neue, *Formenlehre*, t. II, p. 545. — 20. *Frigus* est ici la froideur du style et de la composition; cf.

Cicéron, *Brut.* LXVII, 236; *de Orat.* II, 64, 260. — 21. *Vocat.* Voyez les plaisanteries du parasite des *Captifs* de Plaute sur le sens du mot *invocatus*, I, 1, 2 et suiv. Catulle, XLVII, 7 : « Quærun in triviis vocationes. » — *Tum, cum.* Martial, II, 79, a reproduit les termes et le mouvement de ce passage : « Invitas tum me cum scis, Nasica, vocasse. »

XLV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. sans intervalle ni sigle. — 1. GO : *ac men.* — G : *septimos.* O : *septinnos.* Selon Ellis : *septimios.* — 2. O : *inquit.* — GO : *ac me.* — 3. GO : *nite perdiri.* — Frœhlich, Schwabe : *amore*, au lieu de *amare.* — 4. O : *omens.* — 5. GO : *potest*, contre la mesure. Calpurnius, éd. de 1481, a *pote.* — 6. GO : *libia.* L. Muller écrit *Indiave.* — 7. GO : *cesio.* — 8. Bæhrens conjecture *sinistra ab Acme.* Scaliger : *Hoc ut dixit amans, amor sinistra.* Vossius : *amor sinister ante.* — 9. GO : *dextra... approbatione.* O : *approbatōe.* Scaliger : *dextram approbationem* repris par Bæhrens, Ellis, Munro. Les anciennes éditions jusqu'à Muret : *dextra approbatione.* — 10. O : *ad hac me.* G : *ad hanc me.* — 12. GO : *saniata.* — 13. O : *inquit.* GO : *septinulle.* — 14. G : *uni*; il semble qu'il y avait d'abord *uno.* — 15. G : *michi.* — 17. GO : *sinistrait ante.* — 18. GO : *dextram.* Les mss. secondaires ont *dextra.* — O : *approbacione.* — 19. G : *auspicio.* — 21. O : *septimuus.* — GO : *agmen.* — 22. GO : *mauult.* — O : *siriasque.* G : *syriasque.* — O : *Britaniasque.* — 23. GO : *septimio.* — GO : *ac me.* — 24. G : *delitias.* — O : *auspicaciorem.*

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 2, 10, 24, 25, commencent par un iambe; les vers 6, 7, 19, 20, par un trochée. « Cette petite pièce ressemble à une chanson; elle en a les couplets, les refrains. Était-ce une de celles que chantaient Hermogène ou Démétrius au grand déplaisir d'Horace un peu jaloux? Elle égale le charmant dialogue amoureux d'Horace et de Lydie. De l'*ante sinistra* on peut conclure qu'elle a été composée après une brouille, et pour célébrer une réconciliation. » M. Patin. On ne sait qui est ce Septimius; Acmé semble avoir été une affranchie d'origine grecque. Du vers 22, on peut conclure qu'elle a été composée

en 699/55 ou l'année suivante. Cette année, en effet, César fit sa première expédition de Bretagne, et Crassus partit pour la Syrie. Cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 316. — 1. *Septimius*. Orthographe justifiée par G au v. 21, et par la faute de O. A cette époque la forme de l'adjectif numéral était *septumus*. — *Suos amores*. Cf. x, 5. — *Perdite*. Cf. Térence, *Heaut.* 1, 1, 45. — *Porro*, à l'avenir. Cf. Térence, *Phorm.* v, 7, 44. — 5. *Quantum qui pote plurimum perire*, autant que celui qui peut aimer le plus. *Pote* se construit ainsi sans le verbe *sum*, Cicéron, *ad Attic.* xiii, 38 : « Hoc quicquam pote impurius. » Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. 1, p. 521. *Pote* sert pour tous les genres, cf. Properce, 11, 1, 46 : « qua pote quisque. » Cf. Kühner, t. 1, p. 359. *Perire* est pour *deperire*, équivalant à *amare*. Cf. xxxv, 12. — 6. Passage imité de Simonide d'Amorgos, fr. 14, Bergk. : οὐκ ἄν τις οὕτω δασκίαις ἐν οὔρεσιν Ἄνῃρ λείοντ' ἰδύσιν οὐδὲ πάρδαλιν Μωῶνς στενωγρῇ συμπεσὼν ἐν ἀτραπῷ. Statius a fait le premier ce rapprochement, comme le remarque Schulze. — *Indique tosta*. Cf., avec Statius, Virgile, *G.* iv, 424 : « Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos. » Tibulle, 11, 3, 55 : « Illi sint comites fuscii, quos India torret. » — 7. *Casio*, aux yeux glauques. Les commentateurs rappellent le passage de Pline. *H. N.* viii, 54 : « Leonum omnis vis constat in oculis. » Mais d'autres, et parmi eux M. Patin, y ajoutent celui d'Homère, *Iliade*, xx, 172, où γλαυκῶν donne l'idée d'un regard farouche. Après cela, comme le remarque Ellis, les nombreux combats de lions offerts par Pompée avaient pu faire du regard glauque et farouche du lion le sujet des conversations des Romains. — *Veniam obuius*. S'il ment, Septimius consent à être exposé à de terribles dangers. — 7. *Sinistra* et *dextra* sont à l'ablatif et signifient à gauche, à droite, en sous-entendant *parte*. Cf. César, *Guerre civile*, 11, 15, 3 : « Miles dextra ac sinistra muro tectus. » Cicéron, *Acad. pr.* xi, 125 : « Supra infra, dextra sinistra. » — *Ut ante*. — La conjonction sert à opposer les deux circonstances; dans le second membre de phrase on pourrait suppléer *ita* avant *dextra*. C'est comme notre français *si* : Si l'amour avait jusque-là donné des augures défavorables, alors il en donna d'heureux. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. 11, p. 964. — 9. *Sternuit*. On attachait à l'éternuement un présage favorable. Pénélope dans l'*Odyssée*, xvii, 545, augure heureusement de l'éternuement de Télémaque. Quelque dieu a éternué sur ton passage, disent à Ménélas, heureux époux d'Hélène, les jeunes Lacédémoniennes, Théocrite, *Idyll.* xviii, 16; on lit chez le même : Σιμυχίδα μὲν ἔρωτες ἐπίπταρον. Cela avait passé chez les Latins, comme un heureux présage d'amour; cf. Properce, 11, 3, 24 :

« Num tibi nascenti primis, mea vita, diebus Candidus argutum sternuit omen amor. » L'accusatif est construit avec *sternuere*, comme complément de l'idée contenue dans le verbe, pour la développer et la rendre plus forte. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, p. 208, 209. — 10. *Reflectens*. Acmé est dans les bras de Septimius; elle se retourne vers lui. — 11. *Pueri*. Le jeune homme; cf. Horace, *Odes*, I, 5, 1; I, 13, 11. — *Ebrios ocellos*. C'est ce que Quintilien, XI, 3, 76, appelle « lascivi et mobiles, aut natantes, et quadam voluptate suffusi, aut limi et, ut sic dicam, venerei. » Les Grecs emploient la forme ὑγρός; et encore dans Anacréon, 19, Bergk, cf. μεθύων ἔρωτι. — 12. *Illo* relève l'expression, et semble indiquer un objet déjà célèbre : cette belle bouche. — *Purpureo*. Cf. Simonide, fr. 72, Bergk : πορφυρέου ἀπὸ στόματος ἰεῖσα ζωνὴν παρθένος, citation, comme le dit Schulze, déjà faite par Statius. Cf. Apulée, *Apol.* 403 : « oris savia purpurei. » — 13. *Sic* correspond à *ut* du v. 15. L'affirmation redevient plus forte; c'est presque une formule de serment. — *Mea vita*. Terme de tendresse; cf. CIV, 11, CIX, 1. Plaute, *Stichus*, IV, 2, 6, etc. — 14. *Huic uni domino*. En disant ces mots elle montre Septimius, ou le regarde; ces mots équivalent à *tibi*. M. Naudet préfère la seconde interprétation de Doering, celle qui rapporte *huic domino* à l'amour; mais la correspondance entre les paroles d'Acmé et celles de Septimius n'est plus aussi exacte. L'indication de G dans les NOTES CRITIQUES n'est pas suffisante pour que l'on introduise ici la forme archaïque *uno* : il faudrait au moins en outre le témoignage de O. — 15. *Multo mihi major*. Supplétez *quam tibi*. — 16. *Ignis mollibus ardet in medullis*. Cf. Virgile, *Æn.* IV, 66 : « Est molles flamma medullas. » — 19. *Nunc*. Cette formule marque ici une opposition et équivaut à *ut nunc*. — *Amant amantur*. Cf. Martial, VI, 11 : « ut ameris, ama. » Catulle a-t-il pensé, comme le suggère Ellis, à Théocrite, XII, 15 : ἦ ἔκ τότ' ἔσσαν Χρῦσειοι πάλοι ἄνδρες, ὅτ' ἀντεφίλησ' ὁ φιληθείς. — 21. *Misellus*. Ce mot inarque la passion qui domine Septimius, et le diminutif (il y en a d'autres dans la pièce) donne une couleur tendre au morceau. Voyez la liste des diminutifs dans Catulle, Haupt, *Opuscula*, t. I, p. 87. Le refrain, l'allittération, l'agencement des mots ajoutent encore au charme de la peinture; cf. Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, p. 26. — *Syrias Britanniasque*. Le pluriel sert ici à amplifier l'idée. La Syrie, où allait Crassus, et où Gabinius fit d'énormes bénéfices, et la Bretagne (cf. p. 442) semblaient pour les Romains, comme le Pérou plus tard pour les Espagnols, une source inépuisable de richesses. — 23. *Uno in Septimio*. Ces mots dépendent de

facit, mais aussi de *fidelis*. Cette tournure ressemble à celle de Virgile, *Æn.* II, 541 : « Talis in hoste fuit Priamo. » Néanmoins ici elle marque quelque chose de plus; Acmé s'enferme dans sa passion pour Septimius; c'est comme un lieu où elle reste. Dræger, *Hist. Synt.*, t. 1, p. 649, qui explique que cette construction est fréquente lorsqu'il s'agit d'un sentiment, remarque qu'elle est surtout propre à l'époque classique, rare dans l'ancienne latinité, rare encore à partir de l'âge d'argent. — 24. *Facit delicias*. Cf. LXXIV, 2. — 26. *Auspiciatorem*. Ce participe au comparatif a été repris par Pline, *H. N.* XIII, 22, 38. Cf. Neue, *Latein. Formenl.* t. 1, 2^e édit., p. 121.

XLVI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO sans intervalle ni sigle. — 1. GO : *vere gelidos*. Selon Bonnet dans G, ces mots sont écrits sur un grattage. — 2. G. *celi equinoctialis*. — O : *equi noctialis*. — 3. O : *Cephiri silesit*. — 4. O : *liquantur*. — GO : *frigii*. — O : *Catule*. — 5. GO : *niceeque ager ruber* (dans Gr est corrigé en r : *rubet*) *estuore*. — 6. G : *asye*. O : *asie*. — 8. GO : *leti*. Schwabe propose *lato*. — 9. O : *cetus*. G : *cetus*. — 10. GO : *quo simul*. — 11. GO : *diverse varie vie*. Guarinus écrivait *diversæ variæ*; Scaliger, *diverse variæ*. Aldine 1502 : *diversos variæ*. De même Muret. C'est la leçon des mss. italiens. Celle que j'adopte se trouve dans Lachmann et ceux qui l'ont suivi.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. — Tous commencent par un spondée. Cette pièce doit avoir été écrite au printemps de 698/56, quand Catulle songeait à quitter la Bithynie. Cf. VIE DE CATULLE, p. LXII. — 1. *Egelidos*. Cet adjectif signifie très-froid, la préposition ayant un sens intensif, ou n'étant plus froid avec *ex* privatif. Il est clair qu'ici c'est le dernier de ces deux sens. — 2. L'équinoxe dont il est ici question est celui de mars, où les tempêtes se déchaînent. C'est donc après mars, c. à-d. en avril, qu'il faut mettre la composition de ces vers. — 3. *Aureis*. Orthographe archaïque pour *auris*. Cf. Brambach, *Die Neugestaltung der Orth.* p. 13, 109. — 4. *Phrygii*. La Bithynie faisait autrefois partie de la Phrygie, dite *ad Hellespontum*. Voyez le n° 6 du petit *Orbis antiquus* de Menke, de façon que par extension *Phrygii campi* peut comprendre la Bithynie. Mais en quittant la Bithynie pour se rendre dans les villes d'Asie qu'il veut visi-

ter, Catulle traverse le nord de la Phrygie. La ville de Nicée dont il est question au vers suivant (cf. Strabon, xii, 4, 7), située au bord du lac Ascanius, est en Bithynie. De l'autre côté du mont Olympe, et sur le haut Sangarius, on est en Phrygie. — 5. *Nicaeæque ager uber æstuosæ*. Strabon dit περιαιται δὲ κύκλῳ πῆδιν μέγα καὶ σφίδρα αὐδαιμον οὐ πάντῃ δὲ ὑγρινὸν τοῦ θέρους. Homère, *Iliade*, xiii, 793 : Ἀσκανίης ἐριβόλακος. — 6. *Claræ Asiæ urbes*. Cf. Horace, *Epit.* 1, 11, 1-3 : « Quid tibi visa Chios, Bullati, notaque Lesbos, Quid concinna Samos? Quid Cræsi regia, Sardis? Smyrna quid et Colophon? » *Odes*, 1, 7, 1 et 2 : « Claram Rhodon, aut Mitylenen, aut Epheson. » Ovide, *Tristes*, 1, 2, 78; *Pont.* II, 10, 21. — *Prætrepidans*. Mot qui se trouve dans Catulle pour la première fois et ensuite dans saint Paulin de Périgueux, vi, 492. *Prætrepidare* marque l'impatience et la joie d'un désir accompli. C'est ainsi qu'un cheval vif piaffe, frémit, mord son frein. — 8. Joignez *læti studio*. — *Studio*, c.-à-d. *studio vagandi*. — 9. *Cætus*. Ses compagnons de la cohorte de Memmius. Cf. xxviii. — 11. *Diversæ variæ*. Asyndéton dont il ne manque pas d'exemples dans Catulle; cf. Süss, *Catull.* p. 13; il faut remarquer aussi la recherche de l'assonance. *Diversæ* marque la direction différente des routes tendant à des buts éloignés les uns des autres; *variæ*, la différence d'aspect des contrées à parcourir.

XLVII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO, sans intervalle ni sigle. — 1. GO : *due sinistre*. — 2. G : *scabies*. Le *b* est sur un grattage. — Vulpinus, Dœring, Sillig écrivent *Memmi* qui a disparu des textes depuis Lachmann. — 4. GO : *proposuit*. En marge G d'une main récente a cette note. *Verpus pa. di. impudicum digitum quo judei dicuntur sabbato anum purgare. Unde judei verpi dicuntur*. — 7. G : *querunt*. — O : *intrivio*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Le vers 6 commence par un trochée. Sur la date, les personnages de Pison, Véranius, Fabullus, cf. commentaire de la pièce xxvii, p. 436 et suiv. Porcius et Socraton étaient deux agents des rapines de Pison, le second peut-être grec d'origine et affranchi. Cf. Schwabe. *Quæst. Catull.* 1, p. 248 et suiv. — 1. *Sinistræ*. C.-à-d. *sinistræ manus*. Cf.

Cicéron, *Verrines*, Act. II, 10, 27 : « Comites illi tui delecti manus erant tuæ ; præfecti, scribæ, accensi, medici, haruspices, præcones, manus erant tuæ. Ut quisque maxime cognatione, affinitate, necessitudine aliqua attingebat ita maxime manus tua putabatur : cohors tota tua illa quæ plus mali dedit Siciliæ quam si centum cohortes fugitivorum fuissent, tua manus sine controversia fuit. » En second lieu, cf. XII, 1, COMMENTAIRE. — 2. *Scabies famæ mundi*, lèpre et famine de l'univers, c'est-à-dire, vous qui vous attachez à l'univers comme une lèpre et le dévorez, vous qui le réduisez à la famine. C'est une figure qui peint ce qu'il y a à la fois de bas, d'obstiné, de repoussant, et de nuisible dans les rapines de Porcius et de Socration. Pourquoi *mundi*? Parce que, s'ils sont actuellement dans une province, ils vont avec d'autres gouverneurs dont ils se font les complaisants, et le monde entier est successivement le théâtre de leurs méfaits. Stadius pense en effet que ce Porcius peut être le même que celui dont parle Cicéron dans le *Pro Fonteio*, IX (v), 19. D'autres commentateurs, au rapport d'Ellis, entendent que Porcius et Socration sont les types de la rapacité. — 4. *Verpus Priapus*. Priape, divinité du cortège de Bacchus, dont le culte se localisa sur les bords de l'Hellespont et de la Propontide, et se répandit en Grèce et surtout en Italie, représente l'énergie productive de la nature, la puissance de fécondation de la nature végétale, de la nature animale surtout. Il est le protecteur des jardins et préside à la propagation des animaux. Il est aussi le type de l'amour brutal et obscène. Cf. Decharme, *Mythol. de la Grèce antique*, p. 450, 451. On voit de là l'application à Pison. Cf. d'ailleurs XXVIII. *Verpus*, c'est le circoncis, celui dont le gland est découvert, et comme c'est l'épithète des Juifs alors méprisés, l'injure devient encore plus cruelle. — 5. *Lauta*. Muret cite Festus : « lautitia, ait Festus, epularum magnificentia. » L'expression est fréquente; cf. Afranius, *Virgo*, Frag. 14, Ribb. : « Lautum convivam. » Ennius : « Lætus lautus, » en parlant du parasite. *Lautus* est le participe du verbe *lavo*, *lavere*. *Lautus conviva*, c'est le convive qui a pris un bain et s'est paré pour un repas magnifique; *lautum convivium*, le repas pour lequel on s'est paré, le repas magnifique. — 6. *De die*. Cf. Horace, *Sat.* I, 8, 2 : « de medio potare die. » Au lieu de faire le repas le soir, on le commence dès le jour, ce qui permet de le prolonger. Cf. T. L. XXIII, 8. — 7. *In trivio*. Comme les parasites. Cf. Plaute, *Captifs*, III, 1. Dans la même pièce il y a un jeu de mots, I, 1, 2, où *invocatus* signifie non invité; v. 8, *vocare* signifie inviter; d'où *vocationes*, invitations.

XLVIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente, sans intervalle ni sigle dans GO. — 1. O : *inventi*. G : *in venti*. — 3. G : *millia*. — 4. GO : *nec numquam inde corsater*. Guarinus a rétabli *videar satur*. Statius écrivait *videor*. L'éd. de 1475 : *unquam inde satur cor est futurum*. L'Aldine 1502, Muret, Scaliger : *nec unquam saturum inde cor futurum est*. Calpurnius, 1481, donnait le même texte sans *est*. Vossius : *nec unquam ero satur futurus*. Dœring, Sillig, comme Scaliger ; c'est depuis Lachmann que les éditeurs sont revenus à la leçon de Guarinus. — 6. O : *sint*. Le *t* de G est sur un grattage qui s'étend un peu après. — GO : *nostre*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Le vers 4 commence par un iambe, les autres par des spondées. Cf. COMMENTAIRE de la pièce xv, p. 493, et de la pièce xxiv, p. 424. On peut admettre avec Ellis que cette pièce est la première de celles que sa passion pour Juventius a inspirées à Catulle. — 1. *Mellitos*. Cf. III, 6. — *Oculos basiare*. Cf. XLV, 11 et 12 ; IX, 9 ; Plaute, *Casina*, I, 1, 48 : « Sine tuos oculos deosculer, voluptas mea. » — 5. *Densior aridis aristis*. Comparaison fréquente chez les poètes ; cf. Ovide, *Pont.* II, 7, 25 : « Cinyphiæ segetis citius numerabis aristas. » Est-ce d'ailleurs cet exemple qui a fait imaginer à Markland la variante : *africis aristis* ? Vulpius cite un exemple de saint Augustin, *Cité de Dieu*, IV, 8, qui maintiendrait le texte des mss. : « Quamdiu seges ab initiis herbidis usque ad aridas aristas perveniret. »

XLIX.

NOTES CRITIQUES. — Intervalle d'une ligne dans O ; le sigle = à gauche du premier vers. Dans G, le titre *ad Ciceronem* dans l'intervalle. *Ad* est en rouge, le reste en noir ; mais on reconnaît la trace d'un mot à l'encre rouge où Bonnet croit lire *Tullium*. — 2. O : *M. Tulli*. G : *marce* ; l'*a* est surmonté d'un o. — 4. O : *gracias*, — 5. O : *pessumus*. — 7. G : *patronum*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1, 5, commencent par un iambe; le vers 4 par un trochée. — Cette pièce a donné lieu dans ces derniers temps à des interprétations diverses. On y voyait autrefois une louange sincère et enthousiaste de Cicéron, on se demandait à quelle époque et à quelle circonstance de la vie de l'orateur elle pouvait être rapportée. Schwabe croit que c'est un remerciement pour le *Pro Cælio*, où Cælius ami de Catulle a été défendu contre les accusations qui lui étaient intentées à l'instigation de Clodia, c.-à-d. de Lesbia (voyez VIE DE CATULLE, p. LXX, note). Il faudrait alors admettre la date de 698/56. Westphal pense que c'est un remerciement pour avoir été introduit chez Clodia, avec laquelle Cicéron entretenait des relations d'amitié assez étroites pour rendre jalouse sa femme Térentia; ce serait alors vers 692/62. Mais on a remarqué un choix de termes, *disertus*, au lieu de *eloquens* (cf. *Orator*, v, 18), *Romuli nepotes* (cf. LVIII, 5 et XXVIII, 15), qui ne pouvait guère plaire à Cicéron, des formules fréquentes chez les Comiques, *quot sunt, quotque fuere*, etc., une accumulation de superlatifs, une solennité affectée, *Marce Tulli*, d'où l'intention ironique semble ressortir. On s'est demandé comment Catulle pouvait avoir des sentiments bienveillants pour Cicéron, dont Calvus, son ami de cœur, a toujours été l'ardent adversaire. O Jahn (Préface de son édition de l'*Orator*), Ribbeck (*Val. Catullus, eine Litt. Hist. Skizze*, p. 22), Süss. (*Catull.* p. 30, 31), Schulze (*Z. für das Gymn.* t. XXXI, p. 700; *Ram. Eleg.* p. 30), ont pensé qu'il y avait là une ironie. Peut-être le poète répond-il aux boutades de Cicéron contre les *νεώτατοι*, les *cantores Euphorionis*. Peut-être s'indigne-t-il de ce que Cicéron a défendu ou se prépare à défendre Vatinius (cf. *Cic. ad Famil.* 1, 9, 19) sur les instances de César. Cette pièce serait alors du même temps que le n° LII et le n° LIII, c.-à-d. de la dernière année de la vie de Catulle, et Süss a remarqué justement que le n° XLIX est rapproché des morceaux où il est question de l'éloquence de Calvus et de ses attaques contre Vatinius. Assurément Catulle ne se croit pas un mauvais poète, et l'on voit facilement tout ce qu'il y a de mordant dans le dernier vers. D'ailleurs ce vers est à double entente. Cicéron est le meilleur des avocats, parce qu'il a la parole la plus facile, *disertissimus*, et parce qu'il défend toutes les causes et les gagne, *optimus patronus*. Le latin peut signifier *patronus optimus omnium patronorum*, ou *optimus patronus omnium reorum*. Plus on étudie les arguments présentés par Süss et par Schulze, plus ils deviennent convaincants. — 1. *Disertissime*. Martial, VIII, 53, imite cette construction avec le superlatif : « *Formosissima quæ fuere vel sunt, Sed*

vilissima quæ fuere vel sunt. » — 2, 3. Cf. *xxi*, 2, 3; *xxiv*, 2, 3. — 5. 7. Paukstadt, *De Mart. Catulli imit.* p. 30, remarque que ces trois vers ont exactement les mêmes césures. Ellis reconnaît qu'il y a dans le *pessimus poeta* une humilité bien grande pour n'être pas feinte, quand on songe que cette épithète *pessimus* est appliquée ailleurs à Volusius et à Suffénus. — *Quanto... tanto*. Martial a imité Catulle, I, 71 : « *Stellæ delictum mei columba, vicit, Maxime, passerem Catulli, Tanto Stella meus tuo Catullo, Quanto passere major est columba.* » Cf. Paukstadt, *ouvr. cité*, p. 26. — Ellis remarque que Cicéron ne considère pas l'appellation de *patronus* comme bien distinguée. Cf. *Brutus*, *xvii*, 332 : « *Nec enim decet te ornatum uberrimis artibus numerari in vulgo patronorum.* »

L.

NOTES CRITIQUES. — Intervalle d'une ligne dans GO. Dans G : *ad lucinium* en rouge. Dans O le sigle = à gauche du premier vers. — 1. GO : *ociosi*. — 2. Au lieu de *in meis* Sabellicus conjecture *invicem*, Schwabe : *in tuis*. — 3. O : *illos*. — 7. GO : *abiit*. — 8. GO : *lacini faceti tuique* — 10. GO : *somnos*. — 11. G : *In domitus*. — 12. GO : *versaretur*. — 13. O : *simulique ut essem*. G : *ut omnem at essem*. Cette variante semble de la première main. — 14. GO : *ad*. — 17. OG : *ex quo* : — 18. GO : *caveris*. La correction *cave sis* est dans l'Aldine 1502. — O : *precepsque*. — 19. GO : *ocello*. — 20. GO : *ne penas ne messis reposcat* (O : *resposcat*) *ate*. — 21. GO : *vehemens*. La correction *vemens* est de Statius; elle a été reprise par Haupt et depuis adoptée par les éditeurs; cf. L. Müller, *de Re Metrica*, p. 253. — G : *ledere*.

COMMENTAIRE. — Vers phalécien, cf. p. 359. Le vers 15 commence par un trochée, les autres par des spondées. — Allusion à une joute d'esprit entre les deux amis, Catulle & Calvus (cf. p. 400), à l'intérêt qu'elle a excité chez Catulle, qui semble désirer la renouveler. Ellis croit que Cicéron a connu cette pièce, et qu'on en peut voir une réminiscence, *ad Attic.* ix, 20, 1. Schulze, *Z. für das Gymn.* t. xxxi, p. 701, fait observer avec raison que ce qu'il y a de commun entre les deux passages est ce qu'un ami peut écrire à son ami, et qu'il y a une grande différence entre la cause du défaut de sommeil pour Cicéron et pour Catulle. — 2. *Lusimus*. Il s'agit du jeu

de l'improvisation et de la fantaisie poétique. — 3. Muret, Doering construisent *delicatos* avec *versiculos*; mais cette ponctuation, comme le remarque Ellis, est contre le rythme des vers phalécien. *Delicati*, ce sont les gens d'esprit et de bon goût qui d'ailleurs passent leur temps à s'amuser. — 5. *Numero*. Ils changeaient de mètre, usant tour à tour de l'hendécasyllabe, de l'iambique, du distique. — 6. *Reddens mutua*, échangeant les répliques, nous répliquant l'un à l'autre. — *Per jocum atque vinum*. Cf. xii, 2 : « in joco atque vino. » Süß, *Catull.* p. 12, 13, remarque que la locution *ludus jocusque* est fréquente en latin, mais que *per jocum atque vinum* semble une formule originale inventée par Catulle. — 7. *Illinc*, de cette joute. — 8. *Incensus*. Enflammé d'admiration, par le charme de ton esprit. — 9, 10. Ellis compare Homère, *Iliade*, xxiv, 128 : Μεμνημένος οὐδέ τι σίτου Οὐτ' εὐνῆς. Il est possible que Catulle ait fait une sorte de parodie. — 19. *Tegeret*. Comparez, avec Ellis, Sophocle, *Electre*, 780 : ὥστε οὔτε νυκτὸς ὕπνον, οὔτ' ἐξ ἡμέρας Ἑμὲ στεγάζειν ἡδύν. Virgile, *G.* iv, 414 : « Incepto tegeret cum lumina somno. » — 11, 12. Comparez avec Ellis, *Iliade*, xxiv, 3 — 6 : « οὐδέ μιν ὕπνος ἦρει πανδαμάτωρ ἀλλ' ἐστρέφει ἔνθα καὶ ἔνθα. » Et plus loin, 10 : Ἄλλοτ' ἐπὶ πλευρᾶς κατακείμενος, ἄλλοτε δ' αὖτε ἵπτιος, ἄλλοτε δὲ πρηνής — 12. Cf. Properce, i, 14, 21 : « Et miserum toto juvenem versare cubili. » — *Cupiens videre lucem*. Cf. Homère, *Iliade*, ix, 239 : Ἀρᾶται δὲ τάχιστα φανήμεναι ἥω δῖαν. — 13. *Ut tecum loquerer*, etc. C'est la figure que l'on appelle *hysteron proteron*. — *Simul esse*, locution du langage familier; cf. Cicéron, *ad Famil.* ix, 1, 2; Horace, *Epist.* i, 10, 50. — 15. *Semimortua*. Mot qui se lit pour la première fois dans Catulle; cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 30. Doering explique : *elanguida, inertia adeoque exhausta viribus, ut vix amplius versari possent*. Ce mot se retrouve dans Apulée, *Métam.* vi, 26. Ellis le cite d'Hygin. Il a dû appartenir à la langue de la conversation. — 16. *Jucunde*. Cf. xiv, 1. Horace, *Satires.* i, 3, 93, et i, 3, 44. — 17. *Meum dolorem*, le regret de ne pas converser avec toi. — 18. *Cave*. Cette quantité brève de la dernière syllabe, fréquente chez les Comiques, se retrouve dans Cicéron, *Orat.* 62, Horace, Properce, Ovide; cf. Neue, *Formenlehre*, 2^e éd. II, p. 435. — 19. *Oramus*. Cf. iv, 1. Tout ce passage a d'ailleurs l'allure d'une formule solennelle d'obsécration. — *Despuas*. L'emploi de ce verbe ne marque pas le mépris, mais l'action de rejeter, comme un mauvais présage. — *Ocelle*. Terme d'amitié; cf. xiv, 1; Plaute, *Asinaire*, III, 3, 74. — 20. *Nemesis*. Divinité qui punit l'orgueil et le dédain. — *Reposcat*. Cf. Virgile, *Æn.* II, 139. Vossius faisait de α te le nom de *Até*, la déesse dont parle Homère, *Iliade*,

ix, 305-311. Mais cette leçon, qui trouble le rythme phalécien, puisqu'il faut mettre un point après *reposcat*, donne trop de solennité aux paroles familières de Catulle. Avec l'intervention de Némésis, le badinage est agréable; si l'on ajoute son cortège, cela devient pèdant. — 21. *Vemens dea*, c'est une divinité terrible; comparez le grec βαπύς βέος.

LI^{re}.

NOTES CRITIQUES. — Dans GO un espace entre cette pièce et la précédente. G le remplit par le titre *ad lesbiam* en rouge. — 1. G : *mi* sur un grattage où il y avait auparavant *mihi*. O : *m* surmonté d'un *i*. — GO : *impar*. — 3. O omet *te*. Dans G, comme le remarque Bonnet, ce mot est ajouté d'une seconde main. — 4. O : *te spectat*. G : *spe~~ct~~at*. *Spe* est une surcharge. Y avait-il : *te spectat* ou *suspectat*? — 5. O : *miseroque*. G : *miseroq*; mais *que* est en surcharge. Avant la rature il y avait *quod*. — 7. G : *nichil*. — G : *supermi* changé en *super mi* [Bonnet]. — 8. Il n'y a ni vers ni trace de lacune dans les mss. On a essayé de différentes manières de suppléer ce qui manque. Parthénus, Aldine 1502, Guarinus, Robortelli, Turnèbe : *quod loquar amens*. Ed. de 1473 : *suprema voce locuta*. Pleitner : *in pectore vocis*. Westphal : *guttare vocis*. Ritter, Doering, Fröhlich, Heller, Heyse : *vocis in ore*. Maixner : *vocis amanti*. — 9. G : *subartus*. — 10. GO : *flamina*. — G : *de-manat*. Le second *a* est corrigé. — 11. GO : *gemma*. Leçon maintenue par Ellis. Schwabe, L. Müller, Bæhrens admettent la correction de Schrader : *gemma*. Spengel propose *gemma et*. Dans ce cas *gemma* se rapporte à *lumina*. Autrement on ne voit pas ce que signifierait *gemma nocte*. — 12. G : *limina*. Il n'y a pas d'intervalle entre le vers 12 et le premier vers de la strophe suivante, de la pièce LI^b. J'ai d'abord opéré cette division en deux morceaux, à l'exemple de Statius, Teufel, Bergk, Bruner, Schwabe, L. Müller, Spengel. D'autres ont cru à une lacune; d'autres ont considéré la strophe *Otium*, etc., comme interpolée. On remarque qu'il y a un brusque changement dans la pensée, et que ces vers semblent se rapporter à un autre sujet. En premier lieu, la ressemblance du style et de la forme métrique, la présence de la dernière strophe dans tous les mss. doivent faire disparaître tous les doutes relativement à l'authenticité du morceau. En second lieu, on a fait ob-

server que le brusque changement de direction dans la pensée n'a rien de si extraordinaire. Après l'expression d'un violent amour, les poètes font retour sur eux-mêmes, sur leur vie, leurs devoirs. Cf. Virgile, *Bucol.* II, 68 et suiv.; Tibulle, I, 4, 81-84; Catulle lui-même, VIII, 12-19; XXII, 18; LXIII, 50-61. Cette invective contre l'oisiveté à laquelle condamne l'amour, est un sentiment romain. Cf. Horace, *Odes*, II, 16, 1 et suiv.; Ovide, *Remed. amor.* 135 et suiv. Térence, *Heautontim.* I, 1, 57; Plaute, *Trinummus*, II, sc. 1 et 2; III, sc. 2. Et comme le dit fort bien Schulze, la pièce n'est pas seulement une imitation de Sappho, elle est aussi l'expression des sentiments de Catulle. Je me rangerais donc, pour unir les deux morceaux, aux arguments de Döring, de Schulze, *Z. für das Gymn.* t. xxxi, p. 701, de Süß, *Catull.* p. 28, 29. Je croirais volontiers d'ailleurs que la pièce est la première que Catulle écrivit, après sa présentation à Clodia, d'accord avec Schwabe, en 693/61. C'est alors justement que l'idée lui vint d'exprimer ses sentiments en imitant Sappho, et c'est cette imitation, le souvenir de la grâce spirituelle, les goûts poétiques de Clodia, qui lui firent imaginer ce nom de Lesbia. Mais en songeant à cette passion, au tort qu'elle pouvait lui faire, le poète termine par la strophe dont on fait la pièce LI^b. Süß ajoute que Catulle aime à varier les rythmes et qu'il serait étrange qu'il eût écrit deux pièces de suite dans le mètre sapphique dont il y a d'ailleurs chez lui peu d'exemples.

COMMENTAIRE. — Strophe sapphique; cf. p. 391. La césure est après la 6^e syllabe, vers 1 et 3. Le vers 3 finit par un monosyllabe. Il est remarquable que tous les vers suivant un vers qui finit par une voyelle commencent eux-mêmes par une consonne. Catulle a imité un passage bien connu de Sappho. En voici le texte d'après Bergk:

φαίνεται μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
 ἔμμεν ὦνῃρ, ὅστις ἐναντίος τει
 ἰζάνει, καὶ πλασίον ἀδὺ φωνεί-
 σας ὑπακούει
 καὶ γελαίσας ἱμερόεν· τό μοι μάν
 καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν.
 ὥς γάρ εἰς σ' ἴδω βροχίως με φώνας
 οὐδὲν ἐτ' εἴκει.
 ἀλλὰ καὶ μὲν γλῶσσα ἔαγε, λείπτον δ'
 αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑποδεδρόμακεν
 ὀππάτεσσι δ' οὐδὲν ὄρημ' ἐπιρρόμ-
 βεῖσι δ' ἄκουαι.

La traduction n'est pas littérale. Le début est plus fort ; Catulle compare celle qu'il aime aux Dieux, tandis que le terme *ἴσος θεῶν* du grec ne s'emploie qu'en parlant des héros (cf. Süss, *Catull.* p. 40), puis, en Romain, il atténue cette parole de peur d'attirer un mauvais présage. Il remplace *ἀδὺ φωνεῖσας* par *dulce ridentem*. Est-ce ce rire qui l'a charmé quand il aimait, et que plus tard il caractérise d'une façon si sanglante ? Cf. xlii, 9. Il transpose quelques détails à la fin. L'emploi de l'indicatif, v. 8, au lieu du subjonctif, nous met mieux en présence du fait, et suggère l'idée d'une rencontre déterminée, sans doute de la première rencontre. — 3. *Idemdem*, souvent. Cf. xi, 19. — 5. *Dulce ridentem*. Cf. Horace, *Odes*, i, 1, 22. 23. — *Quod* a pour antécédent les deux verbes *spectare et audire*. — *Misero*. Cf. xlv, 21 : « misellus Septumius. » — 6. *Eripit sensus*. Cf. lxxvi, 25 : « sensibus ereptis. » — 9. *Lingua torpet*. Cf. Valérius Aëdituus dans Aulu-Gelle, xix, 9 : « Membra labris abeunt. » Lucrèce, iii, 155 : « Infringi linguam vocemque aboriri, Caligare oculos, sonere auris, succidere artus. » Horace, *Epodes*, xi, 9 ; *Odes*, i, 13, 5 ; iv, 1, 35. — *Tenuis*. C'est le grec *λεπτόν πῦρ*. — 10. *Demanat*. Mot archaïque (cf. Aulu-Gelle, xvii, 11, 1) qui se retrouve dans saint Ambroise. — *Suapte*. Ce mot marque que le son se produit de lui-même sans agitation extérieure de l'air. — 12. *Lumina*. Cf. Archiloque, 103, éd. Bergk : τοῖος γὰρ φιλότιτος ἔρως ὑπὸ καρδίην ἐλυσθεὶς πᾶλλιν κατ' ἀχλὺν ὁμμάτων ἔχενεν Κλέψας ἐκ στήθεων ἀπαλὰς φρένας.

L I ^b.

NOTES CRITIQUES. — 1. GO : *ocium*. Bonnet pense qu'il y a eu dans G *otium* corrigé en *ocium*. D'ailleurs le t très-semblable au c est souvent retouché ou légèrement gratté. — G : *catulli*. O : *catuli*. — 2. GO : *ocio*. — 3. GO : *ocium*.

COMMENTAIRE. — Le second pied du premier vers est un trochée. — 2. *Exultas nimiumque gestis*. Cf. P. Diac. p. 95 : « gestit, qui subdita felicitate exhilaratus nimio corporis motu præter consuetudinem exultat. » Cicéron, *Tuscul.* v, 6, 16 : « inani lætitia exultans et temere gestiens. » Voyez encore *Tuscul.* iv, 6, 13. Tite-Live, vi, 36 : « gestientes otio. » — 4. *Perdidit*. Horace emploie ce mot pour désigner les effets d'un amour funeste, *Odes*, i, 8, 3.

LII.

NOTES CRITIQUES. — Dans GO, intervalle d'une ligne entre cette pièce et la précédente. G y place le titre *In nouium* en rouge. — 1. GO : *mori*. La correction *emori* est dans l'Aldine 1502. Mais cette édition et Muret ont *quod*, justement condamné par Dœring. — 2. Marius Victorinus, p. 2575 P. donne *scrofa*. Mais *struma* se lit dans Atilius Fortunatianus, p. 2673 P., dans Pline, *H. N.* xxxvii, 81, dans Boice, *De Consol.* iii, 4. Tous ces témoignages servent à établir le nom de *Nonius* que GO écrivent *novius*. — O : *curulu*. A cause de cette faute Ellis écrit *curulei*. — G : *perierat Vacinius*. — 4. GO : *mori*.

COMMENTAIRE. — Vers iambiques. Le premier et le quatrième sont composés d'iambes purs ; il n'est admis ailleurs d'autre substitution que le spondée. La césure est partout penthémimère. — Cette pièce doit être des derniers temps de la vie de Catulle ; il y règne un ton de souffrance désespérée comme dans le n° xxxviii. Mais Schwabe a très-bien montré qu'on ne peut la rapporter à l'année 707/47 où Vatinius fut consul. Il suffit que les espérances de Vatinius aient été enflées par la promesse que lui avaient faite les triumvirs à l'entrevue de Lucques, 698/56. Ces espérances ont dû s'accroître encore quand Vatinius fut nommé préteur contre Caton en 699/55. Je rapporterais cette pièce au même temps que les n°s xxxviii, xliix, liii, c.-à-d. à l'année 700/54, celle même où mourut Catulle. On ne sait qui est le Nonius dont il est ici question. Le nom de *Struma* semble être un surnom dû à quelque difformité physique. Pline, *H. N.* xxxvii, 87, dit que son fils déjà sénateur fut proscrit par Antoine. Schwabe croit que c'est Nonius Asprenas, dont il est fait mention, *Guerre d'Afrique*, 80, et *Guerre d'Espagne*, 10. D'autres songent à Nonius Sufenas qui fut tribun du peuple en 696/58. En tout cas on y voit l'indignation qu'excitent chez Catulle mourant les scandaleuses élévations dues à l'intrigue et à la faveur. C'est ainsi qu'Horace s'irrite du succès de Ménas, *Epodes*, iv. — 1. *Quid moraris emori*. Cf. Horace, *Odes*, iii, 27, 58 : « *Quid mori cessas?* » — *Emori*. La préposition ajoute au sens du verbe ; c'est une mort définitive et sans espoir. Cf. Salluste, *Catil.* 20. — 2. *Sella in curuli*. Cela suppose que ce Nonius avait obtenu au moins l'édilité. — *Struma*. Ce mot désigne une tumeur qui naît ordinairement au cou. — 3. *Pejerat*. C.-à-d. comme dit

Schwabe, *consulatu quasi teste invocato perjuria facit*. Il n'était pas nécessaire qu'il fût consul; il espérait l'être, et croyait l'obtenir par le moyen de César. Cf. Cicéron, *In Vatini*. II, 6; XVI, 38. Enfin Ellis cite le jugement de Cicéron sur Vatinius, *In Vatini*. I, 3 : « Inconstantiam cum levitate, tum etiam perjurio implicatam. »

LIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans les mss. Sans intervalle ni sigle. — 1. O : *nisi*. — O : *q̄*. G : *que*, selon Bonnet; *quem*, selon Bæhrens; il y a *quē*. — GO : *et corona*. Dans G et c sont sur un grattage. Bæhrens écrit *ec*; la Vulgate est *e*. — 2. G : *vaciniana*. La première leçon était *vatiniānia*. — 3. GO : *meos crimina calvos*. Au-dessus de *crimina*, la seconde ou la troisième main de G a écrit *at carmina*. — O : *explicasset*. — 4. O : *amirans*. — G : *hec*. — 5. GO : *Dii magni salapantium desertum*. On trouve le passage cité dans Sénèque, *Controv.* VII, 4 (19) p. 352 Kiessling, avec la forme *salaputtium*. Les mss. de Catulle d'ordre secondaire ont *salapantium*, *salapatium* et *salaputium*. Ils sont évidemment corrigés par les scribes, peut-être d'après le texte de Sénèque. Les premiers éditeurs ont *solopycium*, *solopectium*, *solopachium*. Aldine 1502 : *sophopichion*. Muret, Vossius : *salicippium*. Turnèbe : *salapittium*. Saumaise : *salopugium*. Depuis Lachmann on a admis *salaputium* déjà proposé par Guarinus. — Au-dessus du v. 5, dans G, se trouve, à droite, dans la marge à l'encre rouge, le titre *De octonis capite*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Le 3^e commence par un iambe. — Avec Schwabe, je placerais cette pièce en 700/54, au mois d'août, quand Calvus attaquait Vatinius défendu par Cicéron (*ad Q. fr.* II, 15, 3). Sur Calvus, cf. XIV, 1, p. 399 et 1. — 1. *In corona*. *Corona*, c'est le cercle de ceux qui autour du tribunal assistent aux plaidoieries et au jugement. Cf. Cicéron, *Pro Milone*, 1 : « Non enim corona consessus vester cinctus est, ut solebat. » — 2. *Mirifice*. Cet adverbe ne se rapporte pas seulement à la clarté de l'exposition, mais aussi à l'action avec laquelle Calvus développait ses arguments, et qui devait frapper ce personnage, peut-être d'une éducation inférieure, comme dit Sénèque, *Epit.* CXIV, 12 : « a corona sordidiore. » La vivacité de l'action de Calvus est

attestée par diverses anecdotes. Cf. Sénèque le Rhéteur, *Controv.* VII, 19. — 4. *Manusque tollens*. C'est le grec χεῖρας ἀνασχόμενος. Cf. Horace, *Sat.* II, 5, 96 : « Donec » Ohe » jam Ad cælum manibus sublatis dixerit. » — 5. *Saluputium*. Ce mot est sans doute formé comme *præputium*, de πρῶτον, et de *salax*; il équivalait à *salax mentula*. C'est une plaisanterie du genre de celle qu'Auguste employait à l'égard d'Horace, quand il l'appelait *purissimum penem* et *lepidissimum homuncionem*. Le spectateur fait allusion à la petite taille de Calvus (cf. Sénèque, *Controv.* passage cité, et Ovide, *Tristes*, II, 431) : « Quoi qu'il en soit, le sens n'est pas douteux : voilà un petit homme bien éloquent. Mais la grossièreté familière du mot donnait du sel à ce compliment venu de très-bas et qui devait d'autant plus flatter la vanité de Calvus. Les Romains plaisantaient volontiers et entendaient la plaisanterie sur ces défauts corporels dont ils tiraient quelquefois leurs surnoms. Ici le *disertum* faisait passer le *saluputium*. Calvus ne se serait pas fâché non plus de l'exigui d'Ovide. » M. Patin.

LIV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. — 1. GO : *otonis*. — O : *capud*. — O : *apido*. G : *opido* sur un grattage; il y avait d'abord *oppido*. — GO après *oppido* ont *est*. — O : *pusillum*. Bæhrens écrit *pusillum os* ! — Ici GO répètent les deux vers 15 et 16 de la pièce I, qui dans G se trouvaient en tête de la page précédente : *Hoc jocunde tibi poema feci Ex quo perspiceres meum dolorem*. Il semble que cette erreur du copiste provienne du ms. que transcrivaient O et G. — 2. O : *Et eri*. G : *et Aeri*. L'addition de *h* semble de la seconde ou de la troisième main. Muret, Statius, Lachmann, Schwabe conservent *Heri*. Vossius, Dœring : *Vetri*. L. Müller : *Neri*. Bæhrens : *Afri*. Peiper : *Thori*. Ellis propose *Hirri* en comparant Plin., *H. N.* IX, 171. Munro : *et trirustice*. — GO ont *rustice* que conserve Statius. Aldine 1502, Turnèbe, les éditeurs : *rustica*. — O : *cruta*. — 4. Bæhrens remplace *si non omnia* par *illo nomine*. — 5. GO : *Sufficio*. Scaliger : *Fuffitio*. Ellis : *Fufficio*. Les autres éditeurs depuis Haupt : *Fuficio*. — O : *seniore cocto*. G : *seniore cocto*, et au-dessus de la première syllabe de *cocto* *al p*, de la seconde ou troisième main. Bæhrens écrit *senei* au lieu de *seni*. Entre les vers 5 et 6, G dans la marge *in camerium* en

rouge. — Les traces de confusion et d'altération que l'on trouve dans la copie ont fait supposer aux éditeurs qu'il y avait ici des lacunes. Ce sont, dit Muret, des fragments réunis de diverses épigrammes. Les anciens éditeurs, Parthénus, Guarinus, font de 1-3 une première pièce, de 4-7 une seconde, au milieu de laquelle il y a une lacune. L. Müller suppose deux pièces, l'une 1-5 avec des lacunes après 1 et après 3 ; l'autre 6-7. L'Aldine 1502 réunit 1-5 à la pièce LIII et 6-7 à la pièce LV. Rossbach suppose deux pièces, l'une 1-3, avec une lacune après 1 ; l'autre 4-7, avec une lacune après 5. Sillig ne fait qu'une seule pièce, avec une lacune après 5. Lachmann, une seule pièce avec des lacunes après 3 et après 5, Ellis adopte ce système, en intercalant après 3 : *At non effugies meos iambos*, vers que donne Porphyryon, dans le commentaire d'Horace, *Odes*, I, 16, 24, et qui ne se retrouve pas dans Catulle. Selon lui la pièce a dû avoir 13 ou 14 vers. Mais j'ai suivi Scaliger, Vulpius, Döring, Frœhlich, Heyse, Schwabe, Munro, Bæhrens qui ne voient là qu'une pièce sans lacunes. Comme dit Scaliger, c'est une épigramme contre quelques-uns de ceux que César admettait dans sa familiarité, et par conséquent en partie contre César lui-même. Cf. plus haut, p. 444. J'admets donc la leçon de Schwabe qui supprime *ut* après *oppido* ; avec lui je crois que *Héri* est le génitif d'Hérius, nom propre fréquent dans les livres et les inscriptions. Cf. Velléius Paterculus, II, 16, d'après lequel ce nom est porté dans la famille des Pollion ; Willmanns, *Exempla Inscript.* 193, 883. Qui étaient Othon, Hérius, Libon ? Des secrétaires de César, comme le dit Scaliger, ou des infâmes à qui la malignité publique attribuait des débauches avec César et ce Fufficius que l'on ne connaît pas non plus ? C'est ce qu'il importe peu de savoir. Catulle signale leurs imperfections physiques comme il a signalé celles d'Améana, XII et XLIII ; cela suffit à son épigramme, avec les derniers vers où il brave César.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Les vers 1, 2, 5, commencent par un iambe, les autres par un trochée. — 2. Ceux qui conservent *rustice* en font un vocatif et d'après eux il y a changement de personne. Mais *rustica* peut avoir une sorte de valeur adverbiale, comme dans Virgile, *Æn.* III, 70 : « lenis crepitans. » — *Semilauta*, selon Teufel, *De Catulli voc. singul.*, p. 30, ne se trouve que dans cet endroit. Il équivaut, comme le veut Vulpius, à *male lora*. — 3. *Peditum*. Ne se trouve qu'ici, équivaut au grec *πεδῆν*, un pet. Scaliger dit qu'avec les épithètes cela signifie comme le grec *βδίουα*,

un vent sans bruit mais d'une odeur désagréable. — 4. *Si non omnia*. Le sens est : si tu supportes le reste des désagréments de tes mignons ou de tes amis, au moins j'aurais voulu que Fuficius et toi vous vous fussiez choqués de ceux qui précèdent ; c'eût été de votre part une preuve de bon goût. On peut remarquer que dans ce vers, comme dans le second et le septième, la césure ordinaire est absente. Les mots remplissent exactement un pied ou deux pieds. Paukstadt, *De Mart. Catulli. imit.*, p. 29, remarque que deux fois Catulle a rempli chaque pied avec un mot : cf. II, 9 et XII, 2. — 5. *Fuficio*. Schwabe signale un C. Fuficius Fangon dont parle Dion Cassius, XLVIII, 22, qui administra la province d'Afrique, fit une guerre malheureuse à Sextius, et se tua en 713/41. Il était devenu de simple soldat sénateur. On sait le goût de César pour les hommes de basse condition ; cf. Cicéron, *ad Famil.* VIII, 4, 2 : « Solet infimorum hominum amicitiam sibi qualibet impensa adjungere. » Mais, dit Schwabe, il est difficile qu'il ait mérité l'appellation de *senex*, quatorze ans avant, en 699/55. Ellis signale un Fuficius dont Vitruve parle dans sa Préface, comme l'un de ceux qui les premiers écrivirent sur l'architecture chez les Romains. Comme dit Schwabe : « obscura hæc relinquere intacta omnino præstat. » — 5. *Recocto*. C'est un vieillard que l'amour rajeunit, comme le vin ranime la vieille dont parle Pétrone, dans Diomède, p. 517 P. : « anus recocta vino. » — 7. *Unice imperator*. Cf. XXIX, 12.

LV.

NOTES CRITIQUES. — Les mss. dans cette pièce ont omis les vers qui portent ici les n^{os} 14-24 et les ont rejetés après LVIII. Pour cette raison Sillig et von Leutsch ont cru que ce fragment appartenait à une autre pièce adressée à Camérius. Mais il rentre trop dans le sujet pour qu'on ne le rattache pas à la pièce LV ; il y a eu dans la transcription quelque confusion dont on ne s'est aperçu qu'après coup, pour rétablir au moment où on l'a vue les vers omis sans se soucier de leur vraie place. Riese croit que le second fragment est une interpolation. Quelques-uns ont rétabli à la fin du morceau les vers omis, Scaliger, Vossius, Vulpius, Döring, Heyse ; mais le trait de la fin se trouve ainsi moins aiguë. L'Aldine 1502 fait de même en ajoutant de plus au commencement les deux derniers vers de l'épigramme LIV. Hand, Lachmann, Haupt, Rossbach, L. Müller,

replacent le morceau omis après le vers 13. Westphal et Bæhrens font de même, mais en supposant une lacune d'un vers après celui qui porte le chiffre 13. Schwabe, Frœhlich, Ellis, placent le morceau omis après le vers 14. Ces différences reposent non-seulement sur des combinaisons de sens, mais encore sur une autre observation, c'est que dans cette pièce, la seule de Catulle qui présente cette particularité, un certain nombre de vers remplacent le dactyle du second pied par un spondée, et, dans ce cas, la base, c.-à-d., le premier pied est toujours un spondée. De plus ces vers sont disposés symétriquement de façon à ce que ceux qui ont un dactyle et ceux qui ont un spondée au second pied se succèdent alternativement. Il en résulte une sorte de strophe de deux vers. Selon Hand, la pièce se divise d'abord en strophes de deux vers dans lesquelles un vers où le second pied est un dactyle succède à un vers où le second pied est un spondée, et en conséquence, au v. 8 il écrit *video* au lieu de *vidi*; au v. 14, il intercale *ego* après *si*. Puis viennent six vers, où le dactyle régulier est au second pied. Enfin dans les douze derniers, se présente un nouveau système où le vers dont le second pied est un spondée vient après celui dont le second pied est un dactyle; c'est le distique du commencement disposé dans un ordre inverse. Von Leutsch, qui ne croit pas que les vers 14-23 fassent partie de la pièce LV, admet la série des strophes ou distiques, et pour les compléter suppose une lacune d'un vers après 13 et après 22. Riese, Pleitner, Westphal, établissent aussi des dispositions particulières de la pièce. Schwabe admet le distique jusqu'au vers 6; les deux suivants ont un spondée au second pied; les vers 9-12 forment deux distiques, puis comme il met le vers 24 à son ancienne place, il a deux vers de suite dont le second pied est un spondée; il écrit 15 après 16, ce qui de 14-16 fait un nouveau distique; puis viennent six vers dont le second pied est un dactyle, 15, 17, 18-21, un distique comme les précédents: 22-23; enfin quatre distiques dont le premier vers a un dactyle, et le second un spondée au second pied, 25-32. Ellis reconnaît trois parties, l'une de 14 vers, l'autre de 10, la troisième de 8: d'abord les vers 1-6 divisés en distiques dont le premier vers a un spondée au second pied; les vers 7-8, distique dont chaque vers a un spondée au second pied; 9-12, double distique avec le premier vers spondaïque; 13 et 24 distique spondaïque. La seconde partie se compose des vers 14-23, c.-à-d. d'un couplet de six vers entre deux distiques dont le premier vers est spondaïque; la troisième est formée des vers 25-32, c.-à-dire de quatre distiques dont le second vers est spondaïque. La

restitution de la pièce est difficile et donne lieu à des contestations, comme le reconnaît Schwabe. J'ai fait imprimer le texte de L. Müller ; aujourd'hui en tenant compte du sens et des particularités métriques, j'établirais trois parties, la première comprenant les vers 1-12 ; la seconde les vers 13-24 ; la troisième les vers 25-32. C'est justement à cause de cette division, peut-être marquée dans quelque ms., que le couplet du milieu s'est égaré de sa place. Dans le premier, Catulle a admis le distique commençant par le vers spondaïque ; aussi avec Hand écrirais-je, vers 8, *video* au lieu de *vidi* ; ce changement de temps dans les phrases relatives n'est pas sans exemple chez les poètes (cf. Kühner. *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. II, p. 88 ; Ley, *de Temporum usu Vergiliano*, p. 4, 5). L'emploi des spondées, comme le dit L. Müller, marque la fatigue et la peine du poète à la recherche de son ami. Le second couplet commence par un vers spondaïque résumant et aggravant l'idée de cette peine, puis se continue par des vers légers où le dactyle exprime la rapidité de la course du poète, s'il avait les secours dont il parle ; aussi avec Hand intercalerais-je *ego* au v. 14. L'énumération cesse au v. 20, et aux v. 21 et 22, le poète reprenant la peinture de sa fatigue, use de nouveau des spondées. Dans le troisième couplet, il emploie par un artifice symétrique des distiques où les vers sont disposés dans un ordre inverse de celui qu'ils suivent dans le premier. Il a donc observé le même ordre à la fin du second couplet, imitant ainsi l'art des *Cantica* dans les Comiques, qui en passant d'un rythme à un autre conservent dans les premières mesures du nouveau rythme quelques formes de l'ancien, et avant d'en adopter un nouveau le font pressentir dans les dernières mesures du précédent. Ainsi le 1^{er} et le 3^e couplet pour la symétrie s'opposent l'un à l'autre dans la forme du distique ; le v. 13 marque dans le second la transition, les vers 21-24 la préparent. Il y a dans tout cela un art délicat et subtil qui concourt à l'effet de la description curieuse et du sentiment raffiné. Pour terminer ce qui concerne la versification je dirai que je ne puis accepter la leçon *avens* de Schwabe, v. 9, qui mettrait un iambe en tête du vers spondaïque. Au v. 10 il faut compter les trois premières syllabes de *Camerium* non pour un tribraque mais pour un iambe, comme s'il y avait *Camerjum*. Autrement ce serait le premier exemple d'un tribraque au premier pied du phalécien. Au v. 4, *te* s'abrège au lieu de s'élider. Le v. 13 se termine par un monosyllabe. Enfin tous les vers, sauf 10, commencent par un spondée. — 1. GO : *non molestus es*. — 2. Les mss. ont *demonstres* qu'il vaudrait mieux écrire avec Bæhrens. J'ai suivi à tort dans le

texte l'orthographe du *Datanus*, admise par Lachmann, L. Müller, Schwabe, Ellis. Ce n'est pas que cette orthographe ne puisse être acceptée (cf. Corssen, *Ueber Aussprache*, etc., 2^e édit., t. II, p. 254); mais il n'est pas sûr que dans D elle ait une origine ancienne, et en présence du témoignage contraire de GO, il n'y a pas de nécessité à l'accueillir. — GO : *tue tenebre*. Palladius proposait *tua latebra*. Mais *tenebra* est plus fort et présente une image plus intéressante. — 3. GO : *quesivimus in minore*. Bæhrens écrit *quæsivimus in minore campo* et place le vers 5 avant celui-ci : Sillig : *te in campo q. m.* Ed. 1473, 1475, Muret : *te quæsivimus in minore campo*. — 4. GO : *id circo*. G, au-dessus de la ligne, de seconde ou troisième main, écrit *at in*. — 6. Bæhrens propose *te in Magni*. — 7. G : *prehendi*. — 8. Bæhrens écrit *vigili*. Les mss. ont *vidi*. — GO : *serena*. D : *serenas* avec d'autres mss. de second ordre ; quelques autres : *sereno*. C'est une correction des scribes. — 9. GO : *avelte*. D : *avellite*. De même l'éd. de 1475. Aldine 1502 : *avelli sinite*. Muret : *has te sic tantum*. Scaliger : *has vell te*. La correction est de Lachmann. Schwabe propose *avens te* ; Ellis : *avellent*. Bæhrens : *visens te sic inde*. — 10. GO : *michi pessime puelle*. — 11. O : *quedam*. G : *quendam*. — O : *inquit*. — GO et la plupart des autres mss. ont ici *nudum reduc*. Avantius : *nudum sinum reducens*, ce qui est devenu la leçon vulgaire. Riese : *nudum sinum recludens*. Schwabe : *nudum reduc puelum*. Ellis : *nudum reducta pectus*. Le passage est très-altéré ; j'ai admis la leçon de Bæhrens qui est la plus claire et la plus latine. — 12. G : *em* remplacé par *hem* en surcharge. O : *em*, que l'on pourrait conserver. Cf. sur cette particule, son sens et ses propriétés, Brix, éd. du *Trinummus* de 1873, p. 31, note 3. Il y a dans Catulle assez d'emprunts aux formules des Comiques, pour que l'on admette celui-ci. — G : *hec*. O : *h'*. Les mss. secondaires : *hic*. Schwabe a écrit *heic*. — O : *inroseis*. — 16. Scaliger, Vossius et d'autres ont intercalé *si* devant *ego*. — G : *primipesve* et en marge *at pinnipes*. O : *primipes ue*. — 17. G : *non Rhesi nivee citeque bige*. O : *non thesi uinee citeque bige*. Muret : *niveis citisque bigis*. Bæhrens : *Da Rhesi niveas citasque bigas*. — 18. G : *plumipedas*. Mais voyez Teufel. *De Cat. voc. sing.* p. 29. — 20. *Cunctos* est une correction de Schrader admise par Schwabe et L. Müller. D et d'autres mss. ont *junctos*. O a *victos*. Plusieurs mss. ont *vinctos* qui est la vraie leçon de G sous cette forme *uictos*. C'est une main postérieure très-facile à reconnaître qui a d'une autre encre que le premier copiste uni le second jambage de *u* à *i* ; le signe remplaçant le point qui surmonte *i* est comme tous les signes de ce genre d'une autre main que celle

du transcritteur. Si l'on considère que *vinctos* est la leçon non contestée de O, on reconnaîtra que *iunctos* est le texte du *Veronensis* perdu; c'est ce texte qu'avaient lu, peut-être avant la correction de G, les mss. qu'Ellis appelle *ABHL a¹ P a^h*, tandis qu'après la correction *CDLL a²* ont lu *iunctos*. Mais *iunctos* est d'une interprétation difficile, *cunctos* est plat. Catulle a sans doute pensé à Homère, *Od.* x, 17-26. Eole, pour hâter le retour d'Ulysse dans sa patrie, lui remet tous les vents enfermés dans une outre (rapprochez de *vinctos*, *κατιδνας*, *Od.* x, 20, et *κατιδαι*, v. 23), en ne laissant souffler que celui qui doit favoriser sa course. Catulle énumère toutes les légendes où il est question d'une course rapide, celle de Talus, de Pégase, de Ladas, de Persée, des chevaux de Rhésus, des talonnières de Mercure, de Dédale, de Zétès et Calais, des Harpyes; il faut que les vers 28, 29, fassent aussi allusion à une légende déterminée, ce qui n'est pas avec *junctos*, ou avec *cunctos*. Avec *vinctos* se présente celle d'Ulysse, qui était près de toucher à son but et dont la direction était sûre, quand l'imprudence de ses compagnons les porta à dénouer l'outre fatale. J'écrirais donc : *vinctos*. — G : *michi*. — 21. O : *deffessus*. — 22. O : *presens* au lieu de *peresus*. — 23. O : *esse... amiceque ritando*. G : *michi... queritando*. — 24. G : *tanto te in*. O : *te infastu*. La correction est de Muret. — 26. O : *audaciter*. — GO : *hoc committe crede lucet*. Au-dessus de *crede*, la seconde ou la troisième main de G a écrit *crude*. Aldine 1502, Muret : *comiti licenter ede*. Scaliger a introduit dans son texte *luci*, et dans son commentaire l'excellente leçon *lucci*. — 27. Bæhrens, Ellis : *nunc te*. — G : *lacteole puelle*. L'a du premier mot est sur un grattage. — 28. G : *silinguam*. — GO : *tenens*. — 29. G : *proijcies*. O : *prohicies*. — 30. *Loquella* est dans GO. — 31. G : *sinis*. — 32. O : *vestri sis*. G : *vestri sis*; au-dessus, de seconde ou troisième main, *at no*. Les mss. de second ordre ont *nostri sis*. Aldine 1502, Muret : *vestri sim ego*. Scaliger, Lachmann, Schwabe, L. Müller : *vostri sim*. Bæhrens : *vestri sis*. Statius, Wespheal, Ellis : *nostri sis*.

COMMENTAIRE. — Vers phalécien; cf. p. 359 et plus haut NOTES CRITIQUES. — La pièce ne peut pas être antérieure au milieu de 699/55, date de la construction du portique du théâtre de Pompée; cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 314. On ne sait qui est ce Camérius dont Palladius a voulu à tort faire une représentation allégorique de Jules César. La pièce donne une image curieuse de la vie élégante et oisive à Rome, ainsi que de remarquables indications topographiques. Selon Vulpius, Doering, Ellis, Plaute, *Amphit.*

iv, 1, 1 et suiv. peut avoir suggéré l'idée première d'une pareille énumération; voyez encore *Epidicus*, II, 2, 13 et suiv.; Térence, *Adelphes*, IV, 6, 1-5. — 1. *Si non molestum est*. Formule que l'on retrouve dans Cicéron, *Pro Cluentio*, LX, 168; Térence, *Adelph.* V, 3, 20. Voyez encore Plaute; *Epidicus*, III, 4, 25; Martial, I, 96, 1; V, 6, 1. Cf. Süss, *Catull.* p. 33. — 2. *Tenebræ*. Cf. avec Ellis, Cicéron, *Pro Sextio*, IX, 20 : « diurnæ tenebræ lustrorum ac stuprorum, » en observant toutefois que le ton n'est pas du tout le même dans Catulle. — 3. *Campo minore*. Voyez la discussion d'Ellis. Il s'agit d'une partie restreinte du Champ de Mars, peut-être celle qui était comprise dans l'angle formé par le Tibre, où la jeunesse de Rome se baignait (cf. Cicéron, *Pro Calio*, XV, 36), et où se tenaient les courses appelées *Equiria* (cf. Ovide, *Fastes*, III, 520). Pourtant Scaliger propose le mont Cælius où les *Equiria* avaient lieu quand le Champ de Mars était inondé; cf. Ovide, *Fastes*, IV, 521. On peut suivre alors Catulle allant du mont Cælius, au *Circus maximus*, où se tenaient surtout les courtisanes attirées par la présence de la jeunesse romaine (cf. Juvénal, VII, 65), au Forum où se tenaient les boutiques des libraires (cf. Cicéron, *Philipp.* II, 9, 21), au Capitole et enfin au portique du théâtre de Pompée. — 4. *Libelli* a le sens de *Tabernæ librariorum*, comme dans Martial, V, 20, 8 : « libelli, Campus, porticus... Hæc essent semper loca. » Cf. Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, p. 23. — 5. *In templo Jovis sacro*. Les femmes galantes fréquentaient les temples; cf. Ovide, *Tristes*, II, 287-294. — *Magni ambulatione*. Sur le public de cette promenade, cf. Ovide, *Art d'aimer*, I, 67; Properce, IV, 8, 75. — 6. *Femellas*. Ce mot ne se trouve pas ailleurs; cf. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 16. Ce n'est pas à dire que Catulle l'ait inventé. Il appartenait évidemment au langage de la conversation. — *Prendere* signifie aborder, accoster; cf. Térence, *Phormion*, IV, 3, 15. Ovide, *Art d'aimer*, II, 527 : « Excuties omnes ubicumque puellas. » — 7. *Malgre mes soupçons*, je ne trouvais sur leur visage aucune trace de trouble qui fût supposer que l'une d'elles t'eût ravi. — 8. *A*, exclamation de chagrin. *Vel sic*, par exemple de la manière suivante, c.-à-d. : Hélas, voici à peu près de quelle façon je te réclamaux à elles. — 9. *Pessimæ puellæ*, sorte d'injure plaisante : mauvaises pièces; cf. xxxvi, 9. — 10. Cf. Properce, V, 8, 47 (édit. L. Müller). — 11. *Herculei*. Orthographe archaïque pour *Herculi*, génitif de *Hercules* (cf. Neue, *Formenlehre*, 2^e édit. I, 332) comme *Herculis*. — *Labos*. Autre forme archaïque; cf. Neue, *Formenl.* 2^e édit. p. 168. — *Te ferre*, te supporter, supporter les peines que

tu m'imposes. — 14 et suiv. Cf. Properce, III, 28 (II, 30) 3-6 : « Non si Pegaseo vectaris in aere dorso, Nec tibi si Persei moverit ala pedes, Vel si te sectæ rapiant talaribus auræ, Nil tibi Mercurii proderit alta via. » Alexis, *Fragm. des Comiques* de Meineke, III, 476 : Ἐμὲ παρὰσιτεῖν χρεῖται ἢ τῷ Πηγάσῳ ἢ ταῖς Βερεάδαϊς ἢ εἴ τι θάπτεται τρέχει ἢ Δημῆα Λάχνης Ἐτελευτάδῃ. — *Custos ille Cretum*. Talos, géant d'airain, donné par Vulcain à Minos, pour garder la Crète, dont il fait trois fois le tour en un jour. Sa légende semble à la fois une légende solaire, et une de celles qui se rattachent à l'orage; il s'y mêle aussi des idées empruntées au culte du Moloch phénicien. Cf. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 624, 625. Ce qui a induit Catulle à faire l'allusion est probablement Apollonius, IV, 16, 36 et suiv. — *Fingar*. Cf. Tibulle, IV, 1, 206 : « muta figura Seu me finget equum rigidos percurrere campos. » — 15. *Pegaseo*. Cf. Ovide, *Pont.* IV, 7, 52 : « ante citos quantum Pegasus ibat equos. » Sur la légende de Pégase, cf. Decharme, *ouvr. cité*, p. 580 et suiv. — 16. *Ladas*. Vainqueur célèbre à la course dans les Jeux Olympiques; cf. Pausanias, III, 21, 1. — *Pinnipes*. Mot qui semble formé par Catulle; cf. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 29. Sur Persée et ses sandales ailées, dérobées aux Grées, cf. Decharme, *ouvr. cité*, p. 593. — 17. *Rhesi*. Rhésus, roi de Thrace qui vint au secours de Priam; cf. *Iliade*, X, 437. — *Niveæ*. Dans Homère, les chevaux de Rhésus sont appelés Λευχότεροι χιόνης, θεῖσιν δ'ἀνέμοισιν ὁμοῖοι; dans Euripide, *Rhes.* 303, χιόνες ἱξευγίστεροι. — Au v. 16, suppléez *si sim* ou *si ferar*; au v. 17, *si mihi sint*. Entraîné par son énumération, le poète néglige les verbes. — 18. *Plumipedes*. Mot qui se trouve ici seulement, formé comme *pinnipes*. Le poète désigne ceux qui dans la légende reçurent des dieux des sandales ailées, ou bien eux-mêmes se munirent d'ailes, Zétès, Calaïs, Dédale; cf. Ovide, *Mét.* VI, 716, et VIII, 189 et suiv. — 19-20. Cf. plus haut NOTES CRITIQUES. — *Dicare* a ici le sens de donner, remettre pour mon usage. — 21. Cf. Plaute, *Stichus*, 340 : « at ego perii quod medullam lassitudo perbibit. » — 26. *Audacter*. Cf. avec Schulze. Plaute, *Pan.* IV, 2, 4; *Trin.* 519; *Epid.* I, 1, 14; *Mercator*, IV, 3, 27; *Miles*, 887. — *Lucei*. Datif, comme *in lucem*. Ce mot fait opposition à *tuæ tenebræ* du v. 2. Statius croyait qu'il y avait là un vocatif du prénom de Camérius, c.-à-d. de Lucius; comme d'autres v. 9. cherchaient à introduire un autre prénom : *Aulum*. — 27. *Lacteolæ*. Ce diminutif, employé pour la première fois par Catulle, marque la blancheur de la peau, la beauté charmante; cf. Horace, *Odes*, I, 13, 2 : « lactea brachia » d'après la leçon de Bentley.

Virgile, *Æn.* x, 137 : « lactea cervix. » Le diminutif *lacteolus* se retrouve dans Ausone, et dans Prudence. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 25. — 29. Cf. Lucain, v, 794 : « Extremusque perit tam longi fructus amoris. » — 30. Cf. Propertius, i, 9, 33, 34. — 31. *Palatum*. Cf. dans un sens à peu près analogue, Ovide, *Amours*, ii, 6, 37; Perse, i, 35.

LVI.

NOTES CRITIQUES. — Intervalle d'une ligne dans GO. *Ad Catonem* dans G. Le sigle = à gauche du premier vers de O. — 2. G : *chachinno*. — 3. O : *nide*. — 5. GO : *populum puelle*. — 6. O : *dione*. G : *dyone*. Westphal : *Dianæ*. — 7. Statius, Scaliger, Lachmann, Schwabe, L. Müller, Ellis : *protelo*. Bæhrens conserve avec les mss. *pro telo*, — G. *Ridida* changé en *rigida* [Bonnet].

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens, cf. p. 359. Tous commencent par un spondée. Qui est le Caton dont le nom se trouve ici? Selon la plupart, c'est Valérius Caton, le grammairien dont parle Suétone, *De Gramm.* 11, qui enseigna l'art de la versification à la jeunesse lettrée de Rome du temps de Catulle, auteur lui-même d'une *Lydia*, d'une *Dictynna*, de vers érotiques (cf. Ovide, *Tristes*, ii, 436). Cette dernière mention rend moins improbable que la pièce lui soit adressée. Cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 305-312. Ellis toutefois croit que Caton peut être Caton d'Utique dont le caractère était mêlé de sérieux et d'enjouement, selon Plutarque, *Caton d'Utique*, passim. On ajoute que Caton fit des vers à la façon d'Archiloque, et que le début de cette pièce est imité d'Archiloque. Mais s'il n'est pas possible d'obtenir de preuve directe, à tout prendre, la familiarité de Catulle avec Valérius Caton est plus vraisemblable qu'avec M. Porcius Caton. Qui est la personne désignée par le terme de *puella*? Il est bien peu probable qu'il s'agisse de Lesbie. Catulle lorsqu'il parle d'elle ne prend pas plaisamment les choses de ce genre. Ellis ferait volontiers de *puella* un génitif, & alors selon lui ce serait Clodius, qui est appelé *pusio*, *Pro Calio*, xv, 36. Mais ce ne sont là que des imaginations d'érudit. Catulle a rencontré un enfant ou un très-jeune homme serrant de près une jeune femme sur laquelle lui-même se croyait des droits et il lui a infligé le supplice des adultères : cf. Horace, *Sat.* ii, 44. — 1. Cf. avec Westphal & Ellis, Archiloque, fr. 79, Bergk : Ἐρασμονίδη Χαρίλαι, χρῆμα τοι γελᾶϊον Ἐρέω, πολὺ φίλταθ' ἑταίρων, τέρψεται δ' ἀκούων.

— 2. Scaliger proposait *dignam naribus*; mais cf. la locution *dignum auribus*, Cicéron, *Ad famul.* vi, 7, 3; *Brutus*, ii, 6. — 3. *Quicquid* équivaut ici à *quatenus, quantum*. — 5. *Deprendi*. Ce verbe se dit de l'action de surprendre en flagrant délit d'adultère ou de tentative amoureuse. Cf. Horace, *Sat.* i, 2, 134; et, 4, 114 : « Deprensi non bella est fama Treboni. » — *Pupulum*. Diminutif de *pupus*, dont le sens est *pusio, puerulus, puellulus*, cf. Sénèque, *Ep.* xii, 3. — *Puellæ* est un datif. — 6. *Trusantem*. Mot forgé par Catulle; fréquentatif de *trudere*; « obscene dicitur de iis qui irritò conatu stuprum puellæ inferre allaborant » [Dœring]. Vossius veut écrire à la place *crisantem* qu'il interprète par le grec *κατητιζοντα*. — *Si placet Dionæ*. Formule semblable à la formule connue *si placet Diis*, i vi, 2. Seulement ici il fait intervenir Dioné, mère de Vénus (*Il.* v, 370), à laquelle il attribue sa bonne fortune. — 7. *Pro telo*. En deux mots le sens se voit clairement. Ceux qui écrivent *protelo* l'entendent comme *continuo*, immédiatement. — *Rigida*. Cf. lxxx, « *tenta*. » Martial, ix, 48, 6 : « *rigidum*. » — *Cecidi*. Le verbe *cadere* est un terme spécial dans ce sens. — Apulée, *Métam.* liv. ix, raconte une histoire pareille à celle-ci.

LVII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente sans intervalle ni sigle. — 1. O : *pulchre*. G : *pulcre*; h est ajouté au-dessus de la ligne entre c et r. — G : *cinedis*. — 2. G : *Mamurre... cesarique*. — 3. G. *macule*. Paris est dans GO et presque tous les mss. Sur cette forme de nominatif, cf. Bücheler, *De la décl. latine*, trad. Havet, p. 55. — 5. G : *Impresse*. O : *Imprese*. — GO : *nece luentur*. — 6. Haupt, au lieu de *gemelli*, propose *tenelli*; Bæhrens : *macelli*. Avec Rosbach et L. Müller je ne mets point de virgule après *utrique*. — 7. O : *lecticulo*, admis par Bæhrens, par Schulze et par Munro; cf. Bæhrens, p. xxiii, note; Schulze, *Z. für das Gymn.* t. xxx, p. 470; Munro, *Critic. and Elucid.* p. 131. *Lectulo* qui se trouve dans les autres mss. et dans G, s'explique par l'abréviation de la voyelle finale, et se soutient par une réminiscence évidente d'Apulée, *Mét.* ix, 27 : « *tribus nobis in uno conveniat lectulo*. » Il me semble plus probable qu'un scribe a voulu faire le vers régulier plutôt que de croire qu'il a cherché à remplacer un mot nouveau par un autre plus connu. Je crois donc que la vraie leçon est

lectulo. Parthénus, Conrad de Allio, Lachmann, Haupt, Schwabe, Bæhrens, effacent la virgule avant *erudituli*; mais cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 24. — 9. O : *nivales*. — GO : *socii et*. La correction est due à Scaliger. Toutefois elle ne s'est introduite dans les textes que depuis Haupt. — 10. G : *cinedi*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Tous les vers commencent par un spondée; cependant on peut tenir le premier pied du vers 2 pour un iambe; cf. pp. 440 & 445. — Sur Mamurra cf. le Commentaire de la pièce xxix, pp. 439 et suiv. Voyez aussi Schwabe, *Jahrbücher f. Philol.* t. cxvii, 1878, p. 261. — 1. *Convenit*. Martial, viii, 35, imite ce passage en le retournant : « Cum sitis similes paresque vita, Uxor pessima, pessimus maritus, Miror non bene convenire vobis. » Et ainsi se marque le sens de *convenir* qui marque l'accord produit par la ressemblance des mœurs et des caractères. Cf. Paukstadt, *De Mart. Catulli imitat.* p. 15. Quant à la répétition du premier vers à la fin de la pièce, cf. xvi, xxxvi; Martial, vii, 26. — *Improbis*, éhontés. Cf. Juvénal, iv, 106 : « Improbior satiram scribente cinædo. » — 2. Le *que* répété unit étroitement les deux personnages. D'ailleurs la place qui est donnée à cette conjonction tient, comme le dit Munro, *Critic. and Elucid.* p. 133, à un usage du style de Lucrèce et de Catulle; cf. lxxvi, 11. — 3. *Macula*, marques de flétrissure. — *Utrisque*. Selon Ellis ce pluriel ne marque pas seulement que les marques d'infamie souillent Mamurra et César chacun en particulier, mais encore les séparent du reste des hommes. — 3. Ces souillures, César les a contractées à Rome, Mamurra à Formies. — 5. *Eluentur*. Cf. Plaute, *Pan.* i, 1, 70 : « Inest amoris macula huic homini in pectore Sine damno magno quæ elui neutiquam potest. » — 6. *Morbosi*. Cf. *Priapees*, xlv, 1, 2 : « O non candidior puella Mauro, Sed morbosior omnibus cinædis. » Horace, *Odes*, i, 37, 9 : « Contaminato cum grege turpium morbo virorum. » Bentley dans son Commentaire cite le scoliaste : « Morbo turpes dixit, quia fere ii effeminati sunt. » Et plus loin le glossaire de Philoxène : *morbosus*, παθικός. — *Gemelli*, pareils, égaux, vrais jumeaux dans l'ardeur de débauche. Ellis cite justement un passage de Cicéron, *Verr.* iii, 66, 155 : « Volo mi frater fraterculo tuo credas; consorti quidem in lucris atque furtis gemino et simillimo nequitia, improbitate, audacia. *Gemelli*, dans le sens de pareil, se trouve dans Martial, xii, 49, 12; cf. Paukstadt, *De Mart. Cat. imit.* p. 16, qui d'ailleurs adopte pour ce passage la ponctuation de Schwabe. — 7. *Uno in lectulo*. Cf. Martial, iv, 40, 6 : « Communis nobis lectus et unus erat. » —

7. *Erudituli*. Mot qui ne semble pas avoir d'autre exemple ; cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 24. Si l'on place une virgule après *utrique* et qu'on la supprime après *lectulo*, ce mot signifie : instruits dans un même lit aux mêmes débauches. Autrement c'est une raillerie des prétentions de César et de Mamurra à l'érudition grammaticale, fort recherchée dans ce temps, et à la culture littéraire ; cf. pour Mamurra, cv. — 8. *Non hic magis quam ille*. Cette locution équivaut à *tum... quam*, autant l'un que l'autre. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, pp. 985, 986. — *Vorax adulter*. L'adjectif marque l'ardeur à la faute ; cf. xxxiii, 4. Allusion d'ailleurs aux débauches de César (cf. Suétone, *César*, 50, 51, 52) et à celles qui sont reprochées à Mamurra, xxix, 7-9. — 9. Scaliger explique *rivales sociei, ut distinguantur a rivalibus æmulis*. Le sens proposé par Haupt, *Opuscul.* I, p. 41, est plus complet : « *Rivales socii dicuntur qui et socii sint amatoresque puellarum et rivales earumdem tanquam pathici. Iteratur igitur muliebris patientiæ criminatio in qua totum carmen versatur.* » Schwabe préfère l'interprétation de Scaliger. Sur la forme *sociei* cf. Bücheler, *De la déclinaison latine*, trad. Havet. p. 62.

LVIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente, sans sigle ni intervalle. — 1. GO : *Celi*. — GO et presque tous les mss. : *vestra*. Néanmoins quelques textes d'ordre secondaire et d'époque récente ont opéré la correction *nostra* qui s'impose et qui est devenue la vulgate. — 2. O : *Catulus*. — 4. G : *quadruviis*. — 5. O : *magna amiremini nepotes*. G : *magna ad miremini*. La correction *magnanimos Remi nepotes* qui est devenue la vulgate se trouve dans l'édition de Calpurnius de 1486. Vossius, Schwabe, Bæhrens : *magnanimi Remi nepotes*. — Ici se place sans intervalle le fragment depuis reporté, IV, 14-23.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Le second vers commence par un trochée ; tous les autres par des spondées. Le premier vers offre cette particularité que chaque pied est formé d'un mot isolé. Toutefois ce qui distingue ce vers de II, 9, XLII, 2, cités par Paukstadt, *De Mart. Catulli imitat.* p. 29, c'est l'élision de la dernière syllabe de *Lesbia* devant *illa*. Le v. 3 de la pièce XLII manque aussi de tout enjambement d'un mot sur un pied ; seulement le second pied est

composé de deux mots : *me putat*. — Avec Ellis je rapporterais volontiers cette pièce où règne un mépris désespéré, aux derniers temps de la passion et de la vie de Catulle, et je la mettrais après xi, c'est-à-dire dans les derniers mois de 700/54. Jungclaussen et Schwabe la croient de 698/56, date du *Pro Cælio*. Elle est encore plus forte que celles qui portent les n^{os} xxxvii et xlii ; l'outrage plus court y est plus sanglant ; le seul passage analogue est la strophe 16-20 de la pièce xi, et la brièveté de celle-ci marque une progression nouvelle dans le sentiment. Qui est le Cælius, à qui elle est adressée ? Peut-être le même que le personnage du même nom de la pièce c ? Mais alors ce n'est pas le même que le Rufus des pièces lxi et lxxvii, et que l'on admet généralement (cf. Schülze, *Z. für das Gymn.* xxviii, p. 700, 701), être Célius Rufus, le correspondant de Cicéron, pour lequel il écrivit le *Pro Cælio*, qui fut d'abord l'ami, puis le rival de Catulle auprès de Clodia, c.-à-d. Lesbia, et contre lequel le poète a écrit deux pièces, l'une si violente, l'autre si douloureuse. Tout ce que l'on pourrait admettre c'est que dans la pièce lviii, si Cælius est l'orateur, il y a là une ironie amère et sanglante, accentuée par le mot *nostra*, comme celle qui prend, dans la pièce xi, Furius et Aurélius, comme messagers auprès de Lesbia. Mais il s'élève une nouvelle difficulté ; Catulle pour désigner le même personnage aurait donc employé deux noms différents. Il l'a fait, il est vrai, pour Calvus, qu'il appelle ainsi pièce liii, et qui est Licinius, pièce l. En tous cas le Cælius de la pièce c ne peut être identifié avec Rufus des pièces lxi et lxxvii, et il est plus vraisemblable que c'est lui dont Catulle fait le témoin de son mépris pour les débauches de Lesbie. On a douté que Lesbie pût être Clodia, à cause de l'imputation du dernier vers, mais ce qu'il exprime n'est pas plus fort que le surnom de *quadrantaria* donné à Clodia par Cicéron (cf. Quintilien, viii, 6, 53, *Pro Cælio*, xxvi, 62, que le tableau des désordres de Clodia exposé dans le *Pro Cælio*, par exemple xvi, 38 et xx, 49), passages que cite tout au long Ellis. — 1. *Lesbia, Lesbia illa, Illa Lesbia*. Cf. avec Ellis, Cicéron, *ad Attic.* ii, 24, 2 : « Vettius, ille, ille noster index. — 3. Cf. viii, 5 ; xxxvii, 12 ; lxxxvii, 1. — 4. *Angiportis*. Cf. Horace, *Odes*, i, 25, 10 : « Flebis in solo levis angiportu. » Les courtisanes se tenaient à l'entrée des impasses, au fond desquelles se trouvaient leurs demeures. — 5. *Glubit*. Littéralement ce verbe signifie enlever l'écorce, peler. Ici il a un sens obscène. Cf. *deglubere*, Ausone, *Epigr.* lxx, 7. — *Magnanimos*. Emploi ironique de cette épithète. — *Remi nepotes*. Cf. xlii, 1, et xxviii, 15 : « Opprobria Romuli Remique. » Juvénal, x, 73 : « Sed quid turba Remi ? »

LIX.

NOTES CRITIQUES. — G : nul intervalle entre cette pièce et la précédente; *In rufum* en rouge dans la marge de droite; un sigle à gauche. O : le sigle = à gauche du premier vers. — 1. GO : *rufum*. Palladius, dans son Commentaire, dont Sillig a vu une édition de 1496, rétablit *Rufulum* qui est nécessaire à la mesure. L'Aldine 1502 a cette leçon, devenue depuis la vulgate. Pleitner écrit *rufa rufulum* et Munro se montre favorable à cette manière d'écrire. — O : *fellat*. G : *fallat*. Les éditions de 1481, 1486, Muret, Vossius, Doering et les plus récentes ont *fellat*. L'Aldine 1502 : *fallet*. Scaliger : *fallat*. — 2. GO : *sepe*. — O : *insepulcretis*. — 3. O : *derogo*. — 4. O : *ex igne*. — 5. O : *abse miraso*.

COMMENTAIRE. — Vers scazons ou hipponactéens; cf. p. 380. Le vers 3 admet au troisième pied un dactyle; au v. 4, la césure se place après la préposition *ex* qui est précédée d'une élision. — Cette pièce semble écrite pour railler de ses amours basses et honteuses le personnage qui est désigné par le mot de Rufulus. Ce personnage est-il, comme le croit Schwabe, le même que le Rufus des pièces LXIX et LXXVII, stigmatisé ici par un diminutif de mépris, et qui ne serait autre que l'orateur M. Cælius Rufus? Cela est possible, mais on ne peut de cette opinion fournir la preuve directe. Néanmoins il est plus probable de croire que Rufulus est le diminutif méprisant de Rufus, que de penser qu'il s'agit ici d'un de ces tribuns militaires, *rufuli*, nommés par le consul (cf. Marquardt, *Ram. Alterthum*. t. v, p. 354), comme paraît l'admettre Munro. Mais je crois volontiers que *Rufa* n'est pas un nom propre, mais une épithète de dédain servant à rabaisser encore les amours de Rufus. Rapprochons, avec Munro, Térence, *Heautontim*. 1061; Martial, II, 32; XII, 32, 4, et l'inscription de Pompéi, 2421 : « *Rufa, ita vale, quare bene felas.* » L'action se passe-t-elle à Bologne, à cause du mot *Bononiensis*? Mais ne peut-on admettre que cette épouse de Ménénus qui est dans une si triste situation et qui se prostitue indignement est simplement d'origine bolonaise? — 1. *Fellat*. Cf. sur ce genre d'obscénité la pièce LXXX. — 2. *Sepulcretis*. Ce mot dont Catulle seul ici fournit un exemple désigne les endroits où s'accomplissaient les cérémonies de la sépulture, puisque plus bas il est question de brûler. — 3. *Rapere de rogo cenam*. Il s'agit des mets que l'on plaçait à côté du

mort pour être brûlés avec lui et que les pauvres gens s'efforçaient d'enlever. On les appelait pour cette raison *bustirapi*; cf. Plaute, *Pseudol.* 1, 3, 127; Térence, *Eunuque*, III, 2, 36. Voyez Marquardt, *Handbuch der Röm. Alterth.* t. VII, th. 1, p. 369. — 5. *Ustore*. L'un des employés de l'entrepreneur des pompes funèbres, chargé de mettre le cadavre sur le bûcher et d'entretenir le feu, sans doute aussi d'empêcher les pauvres gens d'enlever les objets placés sur le bûcher, et qui armé d'un fouet ou d'un bâton écartait ceux qui ramassaient les objets tombés. — *Semiraso*. Mot qui se trouve ici pour la première fois et qui reparaît dans Apulée, *Métam.* IX, 12. Les *ustores* étaient des esclaves de bas étage; d'ailleurs on leur imposait les signes de deuil tel que l'entendaient les Romains, la tête rasée, les vêtements sales. Cf. Lucain, VIII, 738 : « Sordidus ustor. »

LX.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente sans intervalle, titre, ni sigle. L'Aldine 1502, Scaliger n'en font qu'une seule pièce. — 1. G : *leena*. — G : *libisinis*. O : *libissinis*. La correction *Libystinis* est de Scaliger. — 2. GO : *silla*. — 3. GO : *tetra*. — 4. G : *supplicus* changé en *supplicijs*. Mais Bonnet a raison de remarquer qu'il y avait d'abord *supplicus*. La queue du second i est de seconde main. O : *suplicus*. La dernière syllabe est d'ailleurs représentée par un sigle. — 5. G : *conteptam*. O : *contentam*. p d'une main récente est écrit au-dessus entre n et t. — GO : *animis fero*.

COMMENTAIRE. — A qui s'adresse cette pièce, c'est ce que l'on ne peut déterminer. Schwabe croit que le poète se plaint de l'ingratitude de quelqu'un de ses amis, comme xxx et xxxviii. Schulze rapporte la pièce à Lesbie, ce qui n'offre aucune vraisemblance. Ellis voit là une imitation d'Euripide, *Médée*, 1342, 1343, et pense que c'est quelque imitation d'Euripide, une étude personnelle, que le poète a introduite ici à la fin de la première partie de son recueil; mais Schulze réplique que c'est une sorte de lieu commun souvent traité par les poètes grecs et latins, et que les rapprochements pourraient se multiplier plus qu'Ellis ne l'a fait. Süss, *Catull.* p. 29, remarque que cette dernière pièce de la première partie a de l'analogie pour le

sujet avec la dernière pièce de la troisième, celle qui porte le n° cxvi, et il rapproche le v. 5 : « supplicis vocem contemptam habere » avec le v. 6 de la pièce cxvi : « nec nostras valuisse preces. » — 1-3. Cf. Euripide, *Médée*, 1342, 1343 ; Eschyle, *Euménides*, 193 ; Théocrite, *Idylles*, xxiii, 19, etc., et enfin Catulle lui-même, lxxiv, 154. — *Libystinis*. Macrobe, *Sat.* i, 17, 24, parle d'« Apollo Libystinus » qui était l'objet d'un culte chez les Siciliens. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 38, remarque d'ailleurs que nombre d'adjectifs ont été formés par les Latins de la même racine, par exemple : *Libs*, qui est dans Sidoine Apollinaire et dans Pline ; *Libycus* dans Virgile, Horace, Ovide, Calpurnius, Silius, Pline, Lactance ; *Libys* dans Silius, Saluste, Ovide ; *Libyscus*, dans Columelle ; *Libyssus*, dans Catulle, vii, 3, Silius, Pline, Eutrope, Ammien Marcellin ; *Libystis* dans Virgile, *Libyus* dans Varron et Tacite. — 2. *Scylla*. Cf. Homère, *Odyssée*, xii, 85 et suiv. ; Lucrèce, v, 892 ; Virgile, *Bucol.* vi, 77 ; Tibulle, iii, 4, 89 ; Properce, iv, 4, 40 ; Ovide, *Métam.* xiii, 732. — 3. *Tatra*. Inhumaine. — *In novissimo casu*, dans le dernier malheur, dans un malheur suprême. — 5. *Contemptam haberes*. Cf. Sur cet emploi du participe *habere*, Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, p. 571.

LXI.

Le texte de cette pièce est défiguré par des lacunes, ce que permettent de constater des observations métriques incontestables. Les refrains et la mesure des vers nous font voir que le morceau se divise en strophes de cinq vers dont les quatre premiers sont des glyconiques catalectiques, — u — u u — u —, le cinquième un phérécratien, — u — u u — u. Or, après le vers 75, se rencontrent dans les mss. cinq glyconiques. Il faut donc supposer qu'il y en a un de trop, ce qui est peu vraisemblable, ou plutôt qu'il y a une lacune ; chaque strophe étant de cinq vers, et ne contenant que quatre glyconiques, nous avons ici la preuve qu'il y avait deux strophes ; or, deux strophes comprenant huit glyconiques et deux phérécratiens, il manque trois glyconiques et un phérécratien, c'est-à-dire la fin d'une strophe et le commencement de la suivante. De même après le vers 110, nous avons un seul glyconique entre deux phérécratiens, il manque donc trois glyconiques, c'est-à-dire le milieu d'une strophe. Les vers 95, 145, omis dans les mss., sont réclamés par la loi du refrain. Ellis admet encore une autre lacune d'une strophe entière après le vers 180 ; cela tient à un système assez compliqué sur

la constitution de la pièce dans son ensemble. Pleitner la croit divisée en quatre parties, la première (1-45) et la quatrième (191-235) de neuf strophes, la seconde (46-120) et la troisième (121-190) de quatorze strophes, chaque partie devant être chantée alternativement par les jeunes garçons et par les jeunes filles. Hartung croit que les jeunes filles seules ont formé le chœur. Ellis divise le poème en deux parties, l'une chantée devant la maison de l'épousée, la seconde plus tard. Chacune de ces parties, selon lui, se partage à son tour en trois; d'abord la première de neuf strophes, 1-45, contient l'invocation au dieu de l'hymen et célèbre la beauté de l'épouse; la seconde de six strophes 46-75, est l'éloge de l'Hyménée; dans la troisième de neuf strophes, 76-120, le chœur encourage l'épouse. Ensuite viennent neuf strophes, 121-165, où l'on s'adresse à l'époux et à l'épouse jusqu'au moment où celle-ci franchit le seuil de la maison nuptiale. La dernière, qui est de neuf strophes, commence au vers 191, au moment où l'épouse est dans la couche; mais celle qui s'étend du v. 166 au v. 191 et qui est le coucher de l'épousée ne contient que cinq strophes au lieu de six, comme celle qui lui correspond dans la première moitié de l'épithalame. C'est là qu'Ellis, non sans vraisemblance, croit à une lacune d'une strophe, et la place après le v. 180. Il obtient en effet ainsi quarante-huit strophes. Pleitner, que Schwabe a suivi, réduit à quarante-six strophes la totalité de la pièce qui en contient en réalité quarante-sept, et pour cela il est obligé de reporter après le v. 110 le v. 82, ce qui offre peu de probabilité.

La strophe, imitée de Sappho et d'Anacréon, d'après Lachmann, est divisée en deux parties, l'une de trois vers, l'autre de deux vers. En effet, Haupt, *Quæst. Catull.* pp. 24-27 (*Opuscula*, t. 1, pp. 18-20) a remarqué qu'il ne doit pas y avoir d'hiatus entre les vers glyconiques, et que ces vers ne doivent pas se terminer par une brève. Cette règle se trouve cependant violée en douze endroits. Le v. 192, *Uxor in thalamo est tibi* peut se corriger facilement par l'interversion des deux derniers mots, *tibi est*; le v. 213 pourrait aussi être corrigé en remplaçant *in scis* du v. précédent par *omnibus* et *vice versa*. Mais il n'en est pas de même des autres passages. Or, on a remarqué que l'infraction à la règle se trouve toujours au 3^e vers; on en a conclu qu'il y a là interruption de la série métrique, et que dans les strophes mêmes on devait introduire une nouvelle division. Munro, *Critic. and Elucid.* pp. 134 et suiv., se refuse à cette observation qu'il appelle un ukase de Lachmann et fait observer que dans tous les passages, autres que les deux cités plus haut, et où l'on rencontre un hiatus,

Le vers suivant commence par *io* dans les mss. quoique les éditeurs aient remplacé ce mot par *O*. La première lettre, deviendrait alors consonne et se lirait *jo*. La difficulté est que, dans le même vers, à la fin, *io* est compté pour deux syllabes, et qu'ainsi le même mot aurait à la fois deux quantités différentes. Munro cite, pp. 136, 137, et discute divers passages des Comiques, de Martial, d'où il résulte suivant lui que *io* a eu la mesure tantôt monosyllabique, tantôt disyllabique. Dans un passage tout-à-fait incontesté, Ovide, *Mét.* v, 625, ce mot forme deux syllabes; il est aussi nécessaire qu'il forme deux syllabes à la fin du vers refrain de Catulle. Mais le copiste n'a-t-il pu se tromper, en se laissant entraîner par une formule consacrée, et placer contre la mesure au commencement des deux derniers vers de chaque strophe le cri *io* qui est nécessaire à la fin de l'avant-dernier? Cela est d'autant plus vraisemblable qu'il a commis une erreur évidente en écrivant ce mot *io* à la fin de chaque vers, où alors il ferait voir un glyconique au lieu d'un phérecratien. Il savait que *io* était le cri ordinaire des noces, il le trouvait une fois à sa place; il l'a introduit au lieu de *O* au commencement de chacun des vers et à la fin du premier vers du refrain, dans un endroit où tous les critiques sont obligés de l'effacer entièrement, et d'où il a déjà disparu dans l'Aldine de 1502. Mais il y a encore d'autres fautes sur ce refrain. Au v. 4, *O* se trompe en omettant *hymen*; au v. 5, *O* se trompe en ajoutant *hymen* devant le vers : *hymen o hymenæ hymen*; au v. 40, *GO* se trompent en écrivant le vers ainsi : *o hymenæ hymenæ hymen*. Entre 49 et 60, *GO* intercalent *comparier* (*O : comparies*) *ausit*. Au v. 50, *GO* écrivent : *O hymen hymenæ hymen*; au vers 59, *GO* omettent *matris* et écrivent de même les deux vers 59, 60 : *O hymenæ hymen hymenæ* et *G* en correction intercale *o* devant le dernier mot. Munro dit à cela que peut-être cet *io* du refrain quand il reparait la seconde fois, et cet *hymen* ont été placés hors du mètre en vue de marquer qu'à la fin de chaque strophe le chœur faisait une pause et criait dans un cas *io*, dans l'autre, *hymen* sur un ton plus haut, ou tous les choristes ensemble. Mais ce n'est là qu'une conjecture que rien ne justifie. S'il devait y avoir des représentations fréquentes ou au moins répétées de l'épithalame, on comprendrait ces indications; mais peuvent-elles se trouver sur un morceau chanté une seule fois et devenu aussitôt une œuvre purement littéraire et destinée uniquement à la lecture? Enfin cela n'explique pas l'irrégularité du v. 60. Le plus vraisemblable, c'est que le copiste de l'archétype, à un moment quelconque dans la série des transmissions, a perdu de vue la mesure, et a traité les passages

où se trouve en refrain l'invocation à l'hyménée comme une indication du cri ordinaire dans les noces, et qu'il s'y est permis toute liberté. On a donc le droit de les corriger, en les ramenant à la règle métrique. Lachmann, éd. de 1861, Ellis et Bæhrens écrivent *io*. Le premier ne marque pas la division en demi-strophes, les deux derniers la signalent, ce dont les blâme Munro. Mais jusqu'à ce qu'on ait prouvé d'une façon bien formelle que dans le même vers *io* peut être monosyllabe et disyllabe, j'écrirai *o* des anciennes éditions et je conserverai la division en demi-strophes avec Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis et Bæhrens.

Il est assez difficile de trouver dans l'histoire une identification exacte des personnages dont les noms se lisent ici. Celui même de l'épousée donne lieu à des contestations et on l'écrit de différentes manières, *Junia*, *Vinia*, *Julia*. Toutefois cette dernière appellation qui se trouve dans quelques anciennes éditions, entre autres Dœring et Sillig, est aujourd'hui abandonnée. Le débat se trouve circonscrit entre les deux premières. Lachmann, Haupt, Roszbach, L. Müller, Bæhrens, admettent *Vinia*; Schwabe, Heyse, Ellis, *Junia*; D, le *Datanus*, a paraît-il, *Vinia*, et c'est ce qui a dû déterminer la correction de Lachmann. Selon Ellis, GO portent au v. 16 : *iunia*, et Schulze, *Hermes*, XIII, p. 51, ne signale pas d'erreur. Selon Bæhrens, G a *iunia*; O : *uinia*. La différence entre les deux mots est presque insensible. G en réalité est en cet endroit corrigé, comme le remarque Bonnet. La leçon actuelle est *Junia* avec une majuscule initiale. Y avait-il *uinia* d'abord comme semble le croire Bonnet, ou bien la correction n'a-t-elle consisté qu'à substituer une majuscule à une minuscule? j'inclinerais pour cette dernière supposition, surtout en considérant que le titre, lequel, en admettant qu'il soit d'origine relativement récente, a été néanmoins fabriqué d'après le texte, porte sans aucune hésitation en rouge *Junie et Mallij*. Mais qu'il y ait *Junia* ou *Vinia*, on ne sait à quelle branche de la famille *Junia* attribuer l'alliance, et on ne peut dire quel rôle a joué la famille *Vinia*, ni ce qu'elle était alors. Une autre difficulté c'est que, contrairement à l'usage romain pour les femmes, la fiancée a deux noms : outre celui sur lequel il y a contestation le nom d'*Aurunculeia*. G a *Arunculeia*, O : *Aurunculeia*; mais ce sont deux formes de la même appellation, et s'il n'y a pas de faute de copiste dans G, c'est une altération de prononciation semblable à celle qui a fait écrire *Agustus* pour *Augustus*, *Cladius* pour *Claudius* (cf. Corssen, *Ausspr.*, etc., t. I, pp. 663, 664, 2^e édit.). Comme cette altération est ancienne, je croirais volontiers que c'est la plus véritable forme du texte, et que *Aurunculeia* est

une correction d'un copiste qui a cru à une faute et ne se rendait pas compte de la raison de cette orthographe. En effet, Willmans, *Exempla Inscr. Lat.* n° 665 et 666, nous donne le nom de *L. Arunculeius Gabo*, à Brixia. *Arunculeia* est divisé entre les vers 86, 87, en vertu de la licence qu'autorise la *synaphie*, par laquelle les différents vers de la strophe ne forment en réalité qu'un seul système. Autre difficulté : comment cette jeune femme porte-t-elle deux noms ? Ordinairement, chez les Romains, une femme ne porte que le nom de la famille sans surnoms ni prénoms. Schwabe, pp. 334-335, rappelle l'opinion de Scaliger admise par Krebs et Sillig, qu'elle a passé par adoption d'une famille dans une autre ; le dernier de ces savants conjecture que s'appelant d'abord *Arunculeia*, elle a passé dans la famille *Junia*, et que le poète lui donne d'abord le nom qu'elle portait définitivement et qui était devenu légalement le sien, ensuite son ancien nom qu'elle gardait dans l'usage de la famille. Quant à l'époux, il est nommé aux vers 16 et 222, Manlius ; au v. 226, son fils sera un jeune Torquatus ; il n'y a donc pas de difficulté : il appartient à la famille des Manlius et à la branche des Torquatus. Or de tous les Manlius Torquatus connus dans l'histoire, un seul (cf. Schwabe, p. 339) peut convenir ici ; c'est L. Manlius Torquatus, dont le père fut consul en 689/65, qui lui-même fut préteur en 705/49, et qui par conséquent naquit en 665/89, deux ans avant Catulle. Il accusa P. Sylla en 688/66. Cicéron, en 691/63, parle de lui dans le *Pro Sulla*, XII, 34. En 692/62, il demande la questure à l'âge d'environ vingt-sept ans ; enfin, s'attachant au parti de Pompée, il périt dans la guerre d'Afrique, 707/47 (*Bell. Afric.* 96). Cicéron parle de lui, *Brutus*, LXXVI, 265, et aussi dans le *De Finibus bonorum et malorum*, I, 7, 25, où il le représente lisant assidûment les poètes et confiant beaucoup de vers à sa mémoire. Catulle a écrit pour lui la pièce LXVIII*, dont les vers 5 et 6, comme l'ont déjà vu Parthénius et Palladius, témoignent qu'il vient d'éprouver un grand deuil, vraisemblablement celui de la perte de sa femme. Schwabe place la pièce LXVIII* en 696/58. Celle qui porte le n° LXI doit être un peu antérieure. Schwabe dans son tableau chronologique de la vie et des poèmes de Catulle la place en 694/60.

Avec LXI commence une nouvelle division dans le recueil ; cf. p. 348. Riese croit, ce qui est peu probable, qu'ici s'arrête la série des pièces que Catulle a publiées lui-même. Ce qui est le plus vraisemblable au contraire, c'est qu'il a placé ici les quatre grandes pièces LXI-LXIV, de manière à séparer les courts morceaux lyriques des morceaux élégiaques.

L'épithalame de Junie et de Manlius décrit exactement les cérémonies du mariage romain. Comme le remarque Ellis, le refrain est grec, ainsi que l'exorde; le mètre choisi est grec. Mais la scène en elle-même, les allusions, les traits de mœurs sont romains. Cf. v. 3, le souvenir de l'enlèvement des Sabines (*rapere virginem*); v. 55, l'indication de la formule (*in manus*) par laquelle la jeune femme passe au pouvoir de son époux; v. 70 et suiv., le rappel de la loi qui veut que les défenseurs du pays soient issus d'un mariage légitime; v. 126, la mention des vers fescennins; v. 134, celle du vieux cri, *Tulasio*; v. 166, le passage du seuil de la maison; v. 182, la présence du jeune homme vêtu de la robe prétexte; v. 186, celle des femmes âgées d'honnête famille qui placent la mariée dans sa couche.

(1) NOTES CRITIQUES. — O laisse, après LX, 5, un intervalle de cinq lignes à la fin de la page; dans G un intervalle d'une ligne où se trouve le titre suivant en rouge : *Epithalamius Junie et Mallij*. — 1. O : obellicon iei. G : o Eliconei. — 2. G. Uranie. — 4. GO : O

COMMENTAIRE. — 1. C'est comme fils d'une Muse que l'Hyménée est appelé habitant de l'Hélicon. Cf. Hésiode, *Théog.* 1. *Cultor* est déjà pris dans ce sens par Plaute, *Amphit.* v, 1, 13. Voyez aussi plus loin LXIV, 302. — 2. *Urania genus*. Ces mots équivalent à *Urania genitus*. Claudien, xxxi, 31, appelle l'Hyménée *Musa genitum*. La Fable fait de ce dieu un fils de Bacchus et de Vénus, ou encore d'Apollon et de Calliope, d'Apollon et de Terpsichore. Il n'en est guère parmi les Muses, malgré leur renom de chasteté, et bien que l'Amour chez Lucien, *Dial. Deor.* xix, 2, dise qu'il ne peut les blesser, à laquelle on ne puisse reprocher quelque faiblesse de ce genre. Le Rhésus d'Euripide, par exemple, est fils d'une Muse. Nonnus, *Dion.* xxxiii, 67 et suiv. fait aussi, sans doute d'après quelque source alexandrine, l'Hyménée fils d'Uranie : *εὐχαίτης Ὑμέναιος ἀερσινίου δὲ τεκούσης Οὐρανίης σοφὸν ἔργον ἐπισταμένης δρόμον ἀστρῶν Σφαῖραν ἄγων τροχέεσσαν ἀέθλιζ θήκετο νίκης*, et xxiv, 88 : *Οὐρανίη δ' Ὑμέναιον ἀνεζώγησεν ὀλίθρου παιδὸς ἐὼν γονέεντος ἐπώνυμον*. Cf. Schwabe, *Neue Jahrbücher*, 1878, p. 263.

(1) Pour cette pièce et quelques autres de longue étendue, il a paru nécessaire de mettre autant que cela était possible le commentaire et les notes critiques dans le voisinage les unes de l'autre par une disposition typographique particulière.

hymenee. O omet *hymen*. — 5. O : *hymen o hymenee hymen*. G : O *hymenee hymen*. — 7. G : *amarici*. O : *amarici* (a au-dessus du premier i). — 8. GO : *flameum... letus*. — 11. GO : *hylari*. — 12. GO : *continens*. — 13. O : *tinnula*. Dans G la dernière syllabe de *tinnula* est sur un grattage. — 15. GO : *tedam*. Palladius conjecturait *spineam*, d'après un passage de Festus. Turnèbe maintient *pineam*, en rappelant la *Ciris* v. 439. — 16. Ellis lit *iunia* dans GO ;

— 3. *Rapis*. Les vierges romaines se faisaient en quelque sorte arracher des bras de leurs mères ou de leurs proches, souvenir probablement des anciens raptus qui se faisaient de tribu à tribu, et que rappelle la légende de l'enlèvement des Sabines. Festus, p. 289^a : « Rapi simulatur virgo ex gremio matris, aut si ea non esset ex proxima necessitudine, cum ad virum traditur, quod videlicet ea res feliciter Romulo cessit. » Selon Döring, c'est une manière de marquer symboliquement la pudeur de la fiancée. Il cite Claudien, *Epith.* xxxi, 124. — 4. Héphestion, p. 132, Gaisford, cite un fragment de Sappho où le refrain ὑμῆνας revient après chaque vers. Cf. Aristophane, *Oiseaux*, 1736, 1742, 1754. — 6. *Cinge tempora floribus*. Le poète prête à l'Hyménée comme attribut l'une des parures rituelles de l'épousée. Cf. Paul Diacre, p. 63 : « Corollam nove nupta de floribus verbenisque herbisque a se lectis sub amiculo (c.-à-d. *sub flammeo*) ferebat. » — 7. *Amaraci*. La marjolaine, plante odoriférante, cf. Pline, *H. N.* xxi, 11, 39 ; Virgile, *Æn.* 1, 693. — *Flammeum*. Voile de couleur jaune éclatante. Cf. Pline, *H. N.* xxi, 46 ; Lucain, 11, 361. Paul Diacre, p. 89 : « Flammeo amicitur nubens. » — 10. *Socum*. Chaussure à Rome réservée aux femmes (cf. Suét. *Calig.* 52 : « Soccus muliebris »), que le dieu porte ici parce que c'était sans doute un des objets de la parure de la mariée, ce que prouve la couleur qui est celle du voile nuptial. — 11. *Hilari die*. Les noces devaient avoir lieu un jour où ne tombaient point de fêtes d'un caractère triste ou funèbre, de ceux que l'on appelait *atri dies*. — 13. *Voce tinnula*, d'une voix argentine, comme est celle des femmes ; cf. un fragment de Pomponius, conservé par Macrobe, *Sat.* vi, 4, 13 ; Ribbeck, *Frag. comic.* 2^e édit. p. 234. — 14. *Pelle humum pedibus*. Cf. Ennius, 1, Vahlen : « Musæ quæ pedibus magnum pulsatis Olympum ». — 15. *Pinea tæda*. Cf. Ovide, *Tristes*, 11, 558 ; Virgile, *Æn.* vii, 397 ; *Ciris*, 439 : « Pronuba nec castos accendit pinus odores. » Sénèque, *Médée*, 37. — 16. *Junia Manlio*. « Ces deux mots doivent être conservés en tête de la strophe,

- Bæhrens : *uinia* dans O, *iunia* dans G. La première lettre dans G est sur un grattage. — GO : *mallio*. — 17. GO : *id alium*. Dans G il y a un grattage devant *id*. Il y avait primitivement *ad alium*. — 18. GO : *frigium*. — 21. O : *vult* au lieu de *velut*. — 22. GO : *mirtus*, G : *asya*. — 23. GO : *amadriades dee*. — 24. GO : *ludricum*. — 25. G : *humore*. Les anciennes éditions ont *nutriunt in humore*. Dans certains mss. de Statius et d'Avantius : *nutriunt in honore*. Maehly

ce qui n'a pas lieu dans les traductions. La comparaison qui vient ensuite et suspend la phrase est pleine de grâce, ainsi que l'arrangement symétrique des derniers mots. Catulle est un grand artiste en paroles, mais sans rien de maniéré et de froid. » M. Patin. — 17. Cf. Homère, *Iliade*, xxiv, 29 : ὃς νείκεσσι θεῶς ὅτι εἰ μίσσας ἔκοντο. — 19. *Judicem*. Cf. Euripide, *Troad*. 924 : ἔκρινε τρισσὼν ζεύγος ὅδε τρισσῶν θεῶν. — *Bona cum bona*. Répétition élégante. — *Bona alite*. Servius, *ad Æn.* iv, 45 : « Nuptiæ enim captatis fiebant auguriis. Varro, de pudicitia, ait, auspices in nuptiis appellatos ab auspiciis, quæ ab marito et nova nupta per nos auspices captabantur in nuptiis. » — 22. *Myrtus*. Ellis rappelle que Nausicaa dans Homère est comparée à un jeune palmier, *Odyssée*, vi, 163, Hélène à un cyprès, Théocrite, xviii, 30. Cette comparaison d'une jeune femme au myrte est dans Horace, *Odes*, i, 25, 18. — *Asia*. La première syllabe est longue, ce qui fait qu'on explique par *ad asiam paludem*, un myrte qui croît dans la région humide voisine du Caystre, située en Lydie. Cf. Homère, *Iliade* ii, 461 ; Virgile, G. i, 383. Ellis reprend l'opinion de Muret qui veut voir dans ce mot simplement le sens d'asiatique. Il s'appuie sur ce fait que les poètes alexandrins ont fait régulièrement longue la première syllabe du mot Ἀσίς ; Ovide a imité cette quantité, *Mét.* v, 648 ; ix, 447. — 23. *Hamadryades deæ*. Cf. Decharme, *Mythol. de la Grèce antique*, p. 333. Nymphes dont le nom exprime la vie sympathique avec les arbres qu'elles avaient choisies comme domicile. Cf. *Hymnes homériques*, iv, 257 et suiv. — 24. *Ludicrum*. C'est le grec ἄθρομα. Cf. *Hymn. homérig.* v, 16. Les Hamadryades se font un jeu, un plaisir de faire croître les rameaux du myrte. — *Rosido*. En grec διδρασκόμενος, δροσερός. Ce mot ne semble pas se rencontrer ailleurs. On trouve dans Properce, iv (v), 4, 48 : « roridus. » Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 34. — 25. Le dactyle du phérécratien est ici remplacé par un spondée. — 26. *Aditum ferens*. Cf. v. 43. L'expression est imaginée comme celle de *pedem ferre, ferre gradum*,

conjecturait : *nutriuntur honore*. — 27. GO : *tespie*. — 28. O : *aouios*. — 29. O : *nimpha*. G : *nimpha* corrigé en *nympha*. — 33. GO : *revincens*. — 34. GO : *edera*. — 36. G : *integre*. — 38.

qui est fréquente en latin. — 27. *Perge ferre*, hâte-toi de laisser. Sur ce sens de *pergere* avec l'infinitif, cf. Térence, *Phormion*, v, 6, 27; Virgile, *Æn.* vi, 198. Cicéron, *Ad Famil.*, xv, 4. Horace, *Odes*, II, 18, 16. — *Thespiæ*. Les premières pentes de l'Hélicon, du côté de la plaine, commencent à Thespies, ville de Béotie. Les Muses étaient appelées *Thespiades deæ*. Cf. Varron, *L.L.* vii, 2, 95. Voyez encore Ovide, *Mét.* v, 310; Cicéron, *Verrines*, II, 4, 2, 4; Pline, *H. N.* xxxvi, 5, 4, 39 : « Catulle distribue heureusement dans la strophe les trois noms géographiques de Thespies, d'Aonie et d'Aganippe. Nous avons ici sous les yeux un charmant paysage : des roches, une grotte, l'eau tombant en cascades d'une source qui la rafraîchit; *super* fait image. Tout cela en quelques mots, à la manière antique, qui par le choix de quelques détails et leur arrangement reproduit rapidement tout un ensemble. » M. Patin. — 28. *Aonios specus*. Cf. Virgile, *Bucol.* x, 12 : « Aonie Aganippe. » — 29. *Nympha*. Tel est le texte des meilleurs mss. La source est personnifiée; c'est la nymphe qui y réside qui fait jaillir l'eau qui en sort. — 30. *Frigerans*. Catulle donne le premier un exemple de ce mot. On le retrouve dans Cælius Aurélianus, médecin du v^e siècle après J.-C. *Acut. pass.* III, 21, 208. Scribonianus emploie *perfrigero*; *refrigero* est dans Cicéron, Celse, Columelle, etc. Cf. Teufel. p. 35. *Frigerare* devait être un mot du langage de la conversation. — 30. *Dominam... domum*. « Agréable jeu de paroles. Quand la mariée romaine entrait dans la maison de son mari, on lui remettait les clefs, symbole de son autorité domestique. Catulle touche poétiquement à ces rites nuptiaux. » M. Patin. Cf. Pétrone, 76 : « Dominus in domo factus sum. » — 34. L'image du lierre, enveloppant l'arbre de son étreinte, semble grecque. Cf. Süß, *Catull.* p. 45. Horace l'a reprise, *Epod.* xv, 5. Ovide, *Métam.* iv, 365. — 35. *Errans*. Cf. Cicéron, *de Senect.* 15 : « Serpens multiplici lapsu et erratico. » Virgile, *Bucol.* iv, 19 : « errantes hederas. » Perse, *Proam.* : « hederæ sequax. » Horace, *Odes*, I, 36, 20 : « lascivæ hederæ. » Le mot *errans* placé ici à la fin de la strophe fait image. M. Patin remarque que les strophes 5, 6, 7, se terminent chacune par un gracieux tableau; elles sont comme encadrées dans d'autres dont la chute attire moins l'attention; quelques-unes se terminent simplement par des mots sa-

GO : *nodum*. — 39. GO : *hymenee*. — 40. GO : *o hymenee hymenee hymen*. O écrit *himenee* et *himen*. — 41. O : *lubencius*. — 42. O : *citaries*. — 44. G : *bone*. — 46. Les mss. ont *amatis* qui ne peut s'entendre. Guarinus, Sillig : *magis ac magis*. Scaliger : *magis ah magis*. Aldine 1502 : *optimis*. Bergk, Schwabe : *magis est ama-Tis petendus*. Bæhrens : *magis a! malis*. J'admets la leçon de Haupt, Lachmann, L. Müller : (*anxiis, anxiiis, amcsiis*). — 49. G : *celitum o hymenee*. — Entre 49 et 50 G insère *comparier* (O : *conparies*) *ausit*. — 50. GO : *o hymen* (O : *himen*) *hymenee hymen*. — 51. GO : *sui si remulus*. G, de seconde ou troisième main, au-dessus de *remulus* : *at remus*. L'éd. de 1473 a *suis tremulus* qui se trouve déjà dans quelques mss. italiens, et qui depuis l'Aldine 1502 est consacré. — 53.

cramentels. — 36. *Integra*. Cf. xxxiv, 2. — *In modum*. Cf. v. 123 : « *Concinite in modum*. » Ces mots équivalent à *in numerum*, en mesure. Pleitner, blâmé par Ellis, voudrait entendre *in modum sollemnem*. — 41. *Audiens*. Ellis compare Callimaque, *Hymne à Apollon*, 21 : ὁπρώτῃ ἰν παῖσιν ἀκούσῃ. — 42. *Citarier*. Infinitif passif archaïque; cf. Kühner, *Ausführl. Gr. der Lat. Spr.* t. 1, pp. 447 et suiv. — 43. *Munus suum*. Sa fonction c'est de consacrer les noces honnêtes et légitimes. — 44. *Bona Veneris*. Déjà dans la mythologie grecque Vénus, déesse de la génération, féconde l'union des époux et est ainsi en relation avec le mariage et avec la famille. Cf. Decharme, *ouvr. cité*, p. 195. Voyez aussi Ovide, *Fastes*, iv, 133, 134. — 45. *Conjugator*. Mot qui ne se trouve qu'ici. Teufel cite *jugator* d'Arnobé, 5, 25; *subjugator* d'Apulée. Ellis rapproche le passage de Cicéron, *De offic.* 1, 17, 58. « *Estque ea jucundissima quam similitudo morum conjugavit*. » — 46. Ici commence l'éloge de l'Hyménée, chanté comme en présence du dieu que l'on suppose s'être rendu à l'appel du chœur — *Anxiis*. Cf. Tibulle, 1, 3, 16 : « *Quærebam tardas anxius usque moras*. » Stace, *Silves*, 1, 2, 81 : « *Quantos juvenis premat anxius ignes*. » — 51. *Tremulus*. Cf. 1xiv, 399 : « *Corpus tremulum*, » en parlant des Parques et de leur aspect sénile. Térence, *Eunuch.* 11, 3, 44 : « *Incurvus, tremulus, labiis demissis gemens*. » — 53. *Zonula*. Cf. 1^{re}, 6. D'ailleurs, l'action de dénouer la ceinture dans le lit nuptial était un des rites du mariage. Cf. Paul Diacre, p. 63, M. Le lexicographe se sert du mot *cingulum*. Le *cingulum* se portait sous le sein; la *zona* au-dessus des hanches; cf. Rich, au mot *zona*. Mais l'expression doit être prise en général dans le sens de perdre la virginité. *Zonulu*

O : *zoniulla*. — 54. Douza : *tumens*; Muret : *timent*; Statius : *tenens*; Passerat : *ciens*. — 55. GO et les autres mss. de quelque importance : *maritos*, erreur amenée évidemment par l'orthographe *novos*. — 56. G : *fer o iuveni*. O : *fer oiuvēni*. — 58. GO : *agremio sue matris*. Ce dernier mot qui appartient au vers suivant est par les mss. placé à celui-ci. — 59 et 60 : GO : *O hymeneē hymen hymeneē*, en un seul vers. G après *hymen* écrit *o* au-dessus de la ligne. — 61. G : *nil* sur un grattage; il y avait auparavant *nichil*. O : *nich'*. — 62. O : *fūma*. — 66. G : *quit* sur un grattage; il y avait auparavant

est ici un ablatif d'instrument; c'est avec la ceinture, c.-à-d. en la dénouant, que les jeunes filles rendent libres les plis de leurs vêtements. Le diminutif se trouve pour la première fois dans Catulle. Voyez ensuite Lampride, *Alex. Sev.* 52, 513, et Serenus cité par Nonius, p. 629, Quicherat. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 18. — 54. *Te timens*. Le nouvel époux craint ce qui pourrait s'opposer à son bonheur. — *Novos*. Cette forme archaïque *novos* a fait imaginer des sens bien bizarres à quelques éditeurs. Ils veulent admettre ici un accusatif régime de *timens* dont le sujet serait par anacoluthie *virgo*. Il y en a même qui écrivent *timent*. Comparez, avec Ellis, Varron dans Nonius, p. 48, Quicherat : « *Novos maritus tacitulus taxim uxoris solvebat cingulum*. » — 55. *Captat*. Cf. T. L. xxxviii, 7 : « *Aure admota sonitum captare*. » L'époux cherche à saisir le bruit des pas du cortège que conduit l'Hyménée. — 56. *Fero*. C'est l'ardeur de l'amour qui l'entraîne. Ce mot s'oppose agréablement à *floridam puellulam*. Il rappelle en outre le rite romain où le mariage était figuré comme une sorte d'enlèvement. — *In manus*. L'expression technique est *in manum*. Cf. Cicéron, *Topic.* iii, 14 et iv, 23. — 58. *Dedis*. L'expression est plus forte que *das*. Cf. lxiv, 376. Par le fait du mariage, tout ce qui appartenait à la femme avec elle-même devenait la propriété du mari. — *A gremio*. Cf. Festus, p. 289 M. : « *Rapi simulatur virgo ex gremio matris; aut, si ea non est, ex proxima necessitudine cum ad virum traditur, quod videlicet ea res feliciter Romulo cessit*. » — 61. *Sine te*. Cf. Claudien, *Epithal.* 33 : « *Hoc sine nec primas fas est attollere tædas*. » Il y a lieu de remarquer ici l'emploi du pronom personnel, 51, 54, 56, 61, 64, 66, 69, 71, 74, qui laissant toujours le premier rôle à l'Hyménée, fait de tout ce morceau un ensemble. Il y a aussi dans chaque partie un art savant de gradation et de disposition des détails. — 62. Cf. Térence, *Phormion*, iv, 5, 12. — 63. *Commodi*. Ellis compare Té-

quid. — 68. G : *vicier*. En tenant compte de la forme confuse de *c* et de *t* ; de *u* et de *n* je lirais volontiers *nitier*. O : *uities*. Aldine 1522 : *nitier*, ce qui me semble, avec Ellis, la leçon à reprendre. Scaliger, Vossius, Doering : *jungier*. Muret : *dicier*. Schrader, Haupt : *cingier*. Lachmann : *vincier*. — 70. O : *comparies*. — 71. G : *que*. — 72. G : *presides*. — 75. O : *comparier*. — 76. G : *ianue*. — 77. Les mss. ont *adest* conservé par Ellis. *Ades* est généralement admis depuis Schrader. — 78. O : *quaciunt*. — Aucune lacune n'est indiquée dans les mss. Des éditeurs, les uns la mettent après 78, les autres après 79. J'ai suivi la disposition de L. Müller. Lachmann, et après lui, Haupt, Pleitner, Schwabe, reportent le vers 84 après le vers 110, en faisant le premier de la strophe qui finit par *candido*

rence, *Eunuch.* III, 5, 25, et V, 5, 1. Il fait remarquer que c'est une expression du langage courant. Mais avec M. Naudet, on peut aussi noter la chasteté de l'expression. — 67. En effet, la mise au monde des enfants et la continuation de la race était chez les Romains le principal but du mariage. Voyez la formule citée par A. Gelle, IV, 3, 2 : « jurare a censoribus coactus erat, uxorem se liberum quærundum gratia habiturum. » Et les enfants qui n'étaient point nés d'un mariage régulier ne comptaient point ; cf. Gaius, I, 64, cité par Pleitner et Ellis. — 68. Ellis qui adopte la leçon *nitier* la soutient à l'aide d'un passage de Properce, IV, 11, 69 : « Et serie fulcite genus, » et d'un autre de Pline le jeune, *Epist.* IV, 21, 3. Je crois d'ailleurs qu'une exacte considération de la tradition diplomatique doit faire préférer ce texte. — 72. *Præsides*, des défenseurs. Cf. Plaute, *Rud.* IV, 4, 8 : « Ite domum ex præsidio præsides » ? — 76. L'épousée va sortir de sa maison, le cortège se mettre en marche ; les strophes se succèdent en marquant la situation, en notant les sentiments par lesquels passe la nouvelle épouse ; elles sont remplies d'éloges, d'encouragements et deviennent de plus en plus vives. — 77. Le poète s'adresse ici à la jeune femme, comme le marque ce qui reste de la strophe. Cf. Sénèque, *OEdip.* 311 : « Ignis... summam in auras fusus explicuit comam. » Eschyle en parlant de la foudre, *Prométh.* 1044, dit : *πυρὸς ἀσφύξης βόστρυχος*. — 79. Dans la lacune qui suit ce vers, il doit être question de la pudeur à laquelle d'abord on conçoit que l'épousée se laisse aller (j'aime mieux faire de *tardet* un subjonctif que, comme Ellis, un indic. de *tardere*. — *Quem* du vers 84, se rapporte à *pudor*, sinon exprimé du moins devenu l'idée principale du passage omis. Il y a ici, comme le dit M. Patin,

pede lecti. — 86, 87. O : *Aurunculeia*. G : *Arunculeia*. Les deux mss. mettent le mot tout entier au v. 87. C'est Turnèbe qui le premier, *Adv.* xv, 22, a reconnu que la première syllabe devait être comptée au vers 86. L'Aldine 1502 : *Herculeia*. — 88. G : *pulcrior*. — 89. GO : *occeano*. — 92. O : *ortullo*. G avait d'abord cette leçon ; il y a eu un grattage qui n'a laissé que *ortulo*. — 93. G : *iacintinus*. O : *iactitinus*. — 94. GO : *abiit*. Bæhrens croit que cela tient à l'ancienne forme *abeit* qu'il rétablit dans son texte. — Le v. 95 est omis dans les mss. On le trouve dans l'Aldine 1502. — 98. G : *viden ut*.

un tableau charmant du combat de l'amour et de la pudeur. Ellis cite Plutarque, *Quæst. Rom.* 105 : ὁ Βάρρων εἶπεν ὅτι λυπούμεναι μὲν αἱ παρθέναι γαμῶνται, χαίρουσι δὲ αἱ γυναῖκες. — 86, 87. *Arun-culeia*. Sur la forme de ce nom et sur la séparation du mot en deux, voyez le préambule du commentaire de cette pièce. — Ellis cite ici Titinius, ap. Nonium. 227 : « Accede ad sponsum audacter, virgo nulla est tali' Setiæ. » Mais Ribbeck dans ce vers écrit *sponsam*, ce qui change complètement le sens. Les mss. ont d'ailleurs *sponsam*. Mais la considération des autres fragments de la pièce rend la conjecture vraisemblable. — 87. Cf. Sappho, fragm. 106, Bergk : ὡ γὰρ τὴν ἑτέρα πάλιν, ὃ γαμβρὲς, τριαῦτα. — 89, 90. Agréable tableau du réveil de l'épouse décrit dans cette périphrase, de laquelle Ellis rapproche celle de Callimaque, *H. in Dian*, 249 : τοῦ δ' ὥτι θιώτερον ὤψεται Ἡώς. — 94. Rapprochez de cette comparaison, LXII, 46 et suiv. — *Vario*, c.-à-d. *floribus versicoloribus distincto*. — 92. *Divitis*. Cf. Homère. *Iliade*, xi, 68 : ἀνδρὸς μάκαρος κατ' ἄρουραν. — 93. *Flos hyacinthinus*. Transcription du grec ὑακίνθινον ἄνθος ; cf. Homère, *Odyssée*, vi, 231 ; xxiii, 158 ; Euripide, *Iphig. à Aul.* 1288. Mais cette expression qui se trouve pour la première fois dans Catulle (Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 34), prend un autre sens dans Perse, i, 31 et ailleurs ; ce mot marque la couleur. Ellis remarque que Virgile a dit plus correctement : « florem hyacinthi, » *Æn.* xi, 69. — 94. *Abit dies*. Ce n'est pas le jour, fini déjà lorsque la cérémonie commençait, mais le temps. Cf. Festus, p. 245^a, 3 : « noctu nubebant. » Et Servius, *ad Buc.* viii, 29 : « per noctem nubentes ducebantur a sponsis. » Enfin Catulle, LXII, 1. — 95. Il y a ici une lacune que l'on a comblée avec le refrain qui reparait au vers suivant, et qui était une formule. Cf. Plaute, *Casina*, i, 1, 30 : « lucebis novæ nuptæ facem. » Voyez Marquardt, *Handb. der Röm. Alterth.* vii. Band, 1 Th., p. 52. — 97. *Si tibi videtur*. Formule

O : *videri ut*. Aldine 1502, Scaliger, Hand, Sillig, Lachmann (2^e édition), Haupt, Schwabe, Pleitner : *viden? faces*. La Bresciane de 1486, Statius, Lachmann (1^{re} édit.), Rossbach, L. Müller, Bæhrens, Ellis : *vide ut faces*. — 101. GO : *tuus*. — 102. G : *ad ultra*. — 103. GO : *precatur. pia persequens*. Calpurnius, édition de Vicence, 1487, Bresciane de 1486, Guarinus, Muret, Doering, etc. : *probra turpia*. Aldine 1502 : *pro qua turpia*. Scaliger : *proca, turpia*. Heyse : *prona*. — 105. O : *se cubare*. — 106. G : *lentaq.* O : *lenta si*. Aldine 1502 : *lenta qui* admis par Doering, Lachmann, Ellis. Bæhrens et Schulze : *lenta sed* ou *set*. Muret : *lenta quin* admis par Haupt. Schwabe, L. Müller. — G : *Velut ad sitas*. O : *uult ad sitas*. — 109. GO : *abijt*. — Entre 111 et 115 les mss. ne marquent pas de lacune.

qui sert à adoucir l'ordre ou l'invitation. — 98. *Nostra verba*. Ellis se demande s'il n'y a pas là une allusion aux *nuptia verba*, paroles de femmes mariées, interdites aux jeunes filles; mais cette interprétation ne paraît pas nécessaire. — 101. *Levis*. Opposition à *bona virgo*, 19 et 20, *bonei conjuges*, 232. — *Deditus in*. Locution qui se trouve dans Lucrèce; cf. III, 647; IV, 815. — 103. *Probra*. Ce mot est souvent en latin rapproché de *flagitium* et de *vitium*. Cf. Plaute, *Curcul.* I, 3, 42; A. Gelle, VII, 11, citant un passage de Scipion l'Africain. Plaute, *Miles*, II, 5, 13. Il a le sens d'adultère; Plaute, *Amphit.* I, 2, 13; Cicéron, *Philipp.* II, 38, 69. — 104, 105. Cf. Lucrèce, I, 38 : « tuo recubantem pectore sancto. » Virgile, *Æn.* VIII, 406 : « Conjugis infusus gremio. » — 106. Ellis admet que ce vers est peut-être suggéré par Sappho, fragm. 104, Bergk : τίς σ' ὦ φίλε γαμβρί, καλῶς ἱκίσθω; Ὀρπαι βραδύνω σε καλίστ' ἱκίσθω. — *Adsitas* équivaut à *juxta satus*. Dans cette comparaison de l'époux et de l'épouse à la vigne et à l'arbre qui la soutient, ordinairement la vigne représente l'épouse qui est plus faible et qui s'appuie sur son mari. Ainsi dans le passage de Columelle *de Re R.* XI, 2, 79 : « ulmi vitibus recte marituntur, » dans Catulle, LXII, 62, la vigne est l'épousée. Mais ici la comparaison est autre, elle ne porte pas sur l'idée de l'appui prêté, mais sur celle de l'enlacement; on conçoit donc que la comparaison soit autrement présentée. — 111. Passage altéré et mutilé, où l'on voit qu'il est question du lit nuptial. L'Aldine 1502 essaie de le restituer ainsi : « O cubile quot omine Candido lacteo pede Quæ tibi veniunt bona, Gaudeas sed abit dies, Prodeas nova nupta. » Muret : « O cubile quot omina Candido pede lectulis, Quæ tibi veniunt bona? Gaudeas, sed abit dies. Prodeas nova

— 116. G : *que*. — GO : *hero*. — 117. GO : *gaudique*. — 118. GO : *noctique*. — 119. GO : *abiit*. — 121. GO omettent *o*. Bæhrens écrit *en*. — 122. G : *flamineum*. O : *flamineum*. — O : *vido*. — Aldine 1502 : *venire*. — G place le v. 123 après 125, O après 124 et omet 125. — 123. O : *concinete*. — 124, 125. G : *io hymen hymeneo* *io* répété deux fois. O ne l'écrit qu'une fois sous la forme *io himen himeneo io*. Le texte que j'ai adopté avec L. Müller est dans l'Aldine 1502. — 126. GO : *taceatis procax*. La correction est déjà dans les premières éditions. — 127. O : *foscenninna locacio*. G : *lotatio*. *at. locutio*. Ellis : *Fescennina locutio*. Heinsius : *jocatio* admis par

nupta. » Les restituteurs ne tiennent pas compte du fait que le vers « Candido, etc., » est un phérecratien et par conséquent doit terminer la strophe. On trouve dans Priscien, p. 673 P. une invocation pareille au lit nuptial et qui est attribuée à Ticides, poète un peu postérieur à Catulle, un peu antérieur à Cinna (cf. Ovide, *Tristes*, II, 433) : « Felix lectule talibus Sole amoribus. » On peut y reconnaître un glyconique suivi d'un commencement de glyconique ou de phérecratien. C'est donc le même mètre que celui qu'a employé Catulle. — 117. *Vaga nocte*. Avec cette expression on peut comparer *vagus sol* et *vaga luna*. Statius remarque que l'on donnait un char à la nuit. Cf. Tibulle, II, 1, 87, et les nombreux passages cités par Broucksius à propos de ce vers. *Vaga nox* marque donc la rapidité avec laquelle la nuit s'écoule. — *Medio die*. Cf. xxxII, 3. Ellis cite aussi Ovide, *Amours*, I, 5, 1. — 119. *Gaudeat*. Avec cette construction *gaudia gaudere*, cf. Térence, *Andr.* v, 5, 8. — 122. *Video venire*. Littéralement : je vois que le flambeau arrive. Sur la différence de l'emploi du participe et de l'infinitif après *video*, cf. Kühner, *Ausführl. Gramm. der L. Spr.* t. II, p. 519. La dernière syllabe de *venire* s'élide sur le vers suivant. — 123. *In modum*. Cf. v. 38. — 126, 127. *Procax Fescennina jocatio*. Le chant des vers fescennins, remplis d'allusions obscènes. Cf. S. Cyprien, *De habitu virginis* : « Quosdam non pudet nubentibus interesse et in illa lascivientium libertate sermonum colloquia incesta miscere. » On donne du mot *Fescenninus* une double étymologie, d'abord la ville de *Fescennium*, puis *fascinum*. Cf. Festus, *Epit.* p. 85 : « quia putabantur fascinum arcere. » — « *Fascinum* pro virili parte posuit. » Cf. Porphyryon, *ad Horat. Epod.* 8, 18. Le vers fescennin c'est donc le chant du Phallus, ce qui en explique le caractère. Cf. Marquardt, *Handb. der Rom. Alterth.* VII Band, I Th. p. 52. — 128. *Nuces*. Ordinairement le

Heyse, Schwabe, Munro, L. Müller, Bæhrens. — 129. Au lieu de *domini audiens* qui est la leçon des mss. Schwabe propose *Domini videns*; Pleitner : *dominei dolens*, Bæhrens : *domini a! dolens*. — 131. G : *nuce'* — 132. O : *satis domini*. — 134. O : *Nam*. — 136. G :

mari jetait des noix aux enfants. C'était une sorte de symbole qui annonçait le commencement d'une vie plus sérieuse, le renoncement aux frivolités du jeune âge; c'est dans ce sens que Perse entend « *nuces relinquere*, » *Sat.* 1, 10. Scholies de Virgile, recueillies par A. Maï. *ad Bucol.* VIII, 30 : « *Puerorum colligentium nuces strepitu vox puellæ non auditur. Vel ne infausta verba ad aures ferantur. Est et illa opinio, quod qui nuptias contrahunt, lusus relinquunt.* » Voyez divers autres passages indiqués dans Marquardt, *ouvr. cité*, *ibid.* p. 52, 53. — 129. *Desertum amorem domini*. Le maître abandonne l'amour qu'il avait pour son favori. D'autres entendent : le maître abandonne, dédaigne l'amour que son favori avait pour lui. Le premier sens paraît préférable. — 130. *Concubinus*. Allusion à un trait de mœurs antiques qui, malgré son infamie, semble n'avoir pas été déshonorant. — 131. *Iners*. Epithète tirée de la vie molle et de l'apparence efféminée du personnage en question. — 134. *Servire Talasio*. Le *concubinus* jusqu'ici inoccupé et faisant dans la maison à peu près ses volontés, est requis de prendre sa part dans la cérémonie. *Talasio* était un cri du rite des noces. Ici c'est évidemment un datif. Dans d'autres passages des auteurs anciens on peut croire que c'est un nominatif, dont le génitif serait *talassionis*; cf. Martial, I, 35, 6, 7; III, 93, 25. On trouve aussi les formes *Thalassius* (T. L. I, 9, 12), *Talassus* (Martial, V, 42, 4), *Thalasio* (Servius, *ad Æn.* I, 651). Voyez l'histoire que raconte Tite-Live, qui rattache ce cri à la légende de l'enlèvement des Sabines. Varron fait venir ce mot de *τάλαρον*, *quasillum*, et ainsi ce serait une allusion au travail de la laine auquel doit se livrer la femme mariée. Enfin on admet qu'il s'agit d'un des dieux primitifs du Latium, identifié ou confondu avec l'Hyménée des Grecs. Mercklin croit que c'est le même mot que *θαλάσσιος*, épithète du dieu Consus. Cf. Marquardt, *ouvr. cité*, B. VII, 1 Th. p. 52. — 136. *Sordebant tibi villicæ*. On a proposé pour ce passage beaucoup de conjectures et de corrections; mais elles ne semblent pas nécessaires. Le *concubinus* dédaignait les soins et les caresses des femmes esclaves des maisons de campagne du maître, qui le recherchaient à cause de sa gentillesse; il va perdre l'un des attributs de sa beauté, ses longs cheveux (cf. Martial, I,

villice. O : *vilice*. — 139. G : *ah*. O : *misera miser*. — 141. GO : *diceres*. — G : *male*. Au-dessus, de seconde ou troisième main, l ajouté. O : *malle*. — G : *atuis*. Après *a* une séparation de temps postérieur. — 142. GO : *unguenta te*. — 144. GO : *Io hymen hymeneo io*. — 145. Omis par GO. — 146. G : *tibiq*; changé en *tibiq̃*. O : *tibiq*; Scaliger : *qua*. Il faisait de *eadem*, au v. 148, un adverbe. — 149. GO : *Io hymen hymeneo io*. — 150. O omet ce vers. G répète le précédent. — 151. G : *que tuis*. — 154. GO : comme 125. — 155. Omis par O; placé en marge par G, de seconde ou

31, 6), et deviendra un esclave comme un autre. Pline a employé *sordere alicui* dans ce sens. *H. N.* xxxv, 88 : « Protogenes sordibat suis, ut plerumque domestica. » — 137. *Hodie atque heri*, naguère; c'est le proverbe grec *χθὺς καὶ πρῶτον*. — 138. *Cinerarius*, le coiffeur; littéralement : celui qui faisait chauffer dans les cendres les fers à friser. — 139. *Tondet os*. Cf. Martial, xi, 78, 4 : « tondebit pueros jam nova nupta tuos. » — 141. *Diceris*. Ellis prend ce mot pour un futur, ce qui ne semble pas nécessaire. — 142. *Unguentate*. On se parfumait pour les rendez-vous d'amour; cf. Plaute, *Casina*, ii, 3, 23 : « Senecta ætate unguentatus incedis. » Et aussi pour le mariage. — *Glabris*. Pour se donner un aspect plus féminin, les mignons usaient de cosmétiques épilatoires. La dernière syllabe de *marite* s'élide sur le vers suivant. — 143. Après *abstine* il y a hiatus. La *synaphia* n'exerce pas son influence. Voyez le préambule. — 146. Catulle ici veut dire que l'époux n'a point connu de plaisirs condamnés par la loi, comme l'adultère, la séduction de vierges ou d'enfants libres. — *Licent*. Dans la langue archaïque *licere* est un verbe personnel; cf. Neue, *Formenlehre*, 2^e édit. ii, p. 625, 626; d'ailleurs Ovide, Sénèque, Stace en offrent encore des exemples. — 147. *Cognita*. Cf. Ovide, *Héroid.* vi, 133 : « Turpiter illa virum cognovit adultera virgo. » César dit de même, *B. G.* vi, 21 : « habere notitiam feminæ. » La dernière syllabe de *marito* s'élide sur le vers suivant. — 148. *Non eadem*. Littéralement : non les mêmes, non de la même manière, non comme auparavant. — 152. Que la femme ne se refuse pas aux désirs de son mari, de peur qu'il n'aille chercher ailleurs les plaisirs qu'il ne trouve pas dans l'union conjugale. — 152. Sur *eat* la synaphie n'exerce pas son influence, et la syllabe est brève comme à la fin des vers ordinaires. — *Ni* a ici la valeur de *ne*. Cf. Lucrèce, éd. Munro, comm. du v. 734, livre ii^e. Plusieurs mss. de second ordre ont *ne*. Avec GO, D conserve *ni*.

troisième main, répète le précédent. — 156. Beaucoup d'anciennes éditions avaient ici *et potens*. Pleitner ponctue : *En tibi domus — ut potens et beata!* — *virī tui*. — 158. GO : *que tibi sine servit*. D : *sine fine servit*. La leçon *sine fine erit* est restituée déjà dans l'Aldine 1502. Bæhrens : *quæ tibi sine serviat*, leçon de l'édition de 1486, reprise par Passerat, Hand, Sillig, Heyse, Pleitner, Schwabe. — 159, 160. G répète deux fois *io hymen hymeneo io*. O n'écrit cela qu'une seule fois. — 162. G : *annilis etas*. O : *anilis etas*. — 164 et 165. Comme 159 et 160. — 168. O : *nassilemque sibi*. G :

— 156. J'accepterais volontiers la ponctuation de Pleitner; voyez aux NOTES CRITIQUES. — *Potens et beata* marquent la richesse. — 158. *Erit*. La dernière syllabe compte pour une longue comme à la fin du vers. Avec la leçon *quæ tibi sine serviat*, le mot *sine* est l'impératif de *sino*. — 159, 160. Ici le refrain s'intercale au milieu de la phrase. — 161. *Tremulum tempus*. Allusion au tremblement de la tête des vieillards qui semblent toujours dire oui : *annuere*. Cf. Ovide, *Héroïd.* xviii, 46 : « Adnuit illa fere, non nostra quod oscula curet Sed movet obrepens somnus anile caput. » — 162. *Tempus*. Mot rare au singulier; cf. cependant *Rhet. ad Herenn.* iv, 55; Virgile, *Æn.* ix, 417, etc. — *Anilitas*. C'est le seul exemple de ce mot dans la bonne latinité. Mais il est formé comme *juvenilitas*, *puerilitas* que l'on trouve dans Varron; *virilitas* dans l'auteur de la *Guerre d'Alexandrie*. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 23. — 163. La dernière syllabe de *annuit* compte pour une longue à la fin du vers. — 166. *Transfer omine cum bono*. La nouvelle épouse ne devait pas heurter du pied le seuil de la maison nuptiale; elle était soulevée entre les bras de ceux qui l'accompagnaient ou franchissait ce seuil en sautant. Était-ce un symbole du rapt primitif, comme le veut Plutarque, ou plutôt était-ce pour éviter un mauvais présage? Cf. Lucain, ii, 158 : « Turritaque premens frontem matrona corona Tralata vetuit contingere limina planta. » Plaute, *Casina*, iv, 4, 1 : « Sensim super attolle limen pedes, nova nupta. » Le seuil était consacré à Vesta. D'où Varron, *in Ætius* (Serv. *ad Bucol.* viii, 29) : « dicit limen non tangere ne a sacrilegio incoharent si deposituræ virginitatem calcant rem Vestæ. » — 167. *Aureolos*. Epithète déterminée par la couleur des chaussures de l'épousée. — 168. *Rasilem forem*. La porte bien polie avec les instruments propres à travailler le bois, ou garnie de métal. Ordinairement on emploie le pluriel, les portes chez les anciens ayant deux battants. Il y a aussi des exemples du

Railemque sibi. — 169, 170. Comme 159, 160. — 171. GO: *unus*. La correction *intus* est de Statius. Scaliger proposait *imus*. Heinsius: *unctus*. — 172. GO: *thoro*. — 174, 175. Comme 159, 160. Ellis ni Bæhrens ne signalent l'omission du second vers par O. — 176. GO: *hac tibi*. — 177. G en marge: *al'urimur*. — 178. O: *flūma*. G: *fluma*. — 179 et 180. Comme 174 et 175. Après ce vers Ellis suppose la lacune d'une strophe. — 181. O: *mite*. — 182. O: *prætextate*. — GO: *puelle*. — 183. G: *adeūt*. Les mss. de valeur moyenne avaient *adeant* admis par Scaliger,

singulier. Cf. Ovide, *Fastes*, II, 738; *Art d'aimer*, III, 228; *Pont.* II, 2, 42; Térence, *Adelph.* II, 3, 11. — 171. J'avoue que je ne puis admettre le sens forcé que veut donner Ellis à la leçon *unus* qu'il maintient, et de toutes les conjectures, celle de Statius, *intus*, semble la meilleure. En franchissant la porte la nouvelle épouse voit devant elle dans l'atrium le lit sur lequel se tient l'époux, à table avec ses amis. Cf. Juvénal, II, 119: « *Ingens cena sedet, gremio jacuit nova nupta mariti.* » Ce festin avait quelquefois lieu avant la *deductio*. — 172. *Tyrio in thoro*. De ce détail résulte l'idée de richesse et de magnificence. — 173. *Totus immineat*. Selon quelques-uns, ces expressions marquent la violence des désirs de l'époux. — *Tibi*. Après ce mot il y a hiatus. Ici la *synaphie* n'a pas lieu. — 177. *Uritur flamma*. Scaliger compare l'expression grecque *πῦρ δαίεται*. — 178. *Penite*. Ce mot n'a pas d'autre exemple. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 39, cite *penitissime* de Sidoine Apollinaire, *Ep.* IV, 9; Ellis, *penitissimo* de Plaute, *Cistell.* I, 1, 65. — La dernière syllabe de *magis* compte pour une longue à la fin de la série métrique où la *synaphie* n'exerce plus son influence. — 181. *Brachiolum*. Exemple unique de ce mot dans ce sens. Dans Végèce, *Veter.* I, 25, 4, il sert à désigner un muscle du corps du cheval. Ici c'est un de ces diminutifs, comme les aime Catulle, et qui d'ailleurs appartenaient sans doute au langage de la conversation familière. — 182. *Prætextate*. C'est l'enfant revêtu de la robe prétexte, qui servait de paranymphe. Cf. Festus. p. 245^a: « *Patrimi et matrimi pueri prætextati tres nubentem deducunt; unus qui facem præfert ex spina alba, quia noctu nubebant, duo qui tenent nubentem.* » — 183. *Adeut* a pour sujet *puellula*. Ceux qui entendent *adeant* admettent *pronuba et puellula*. Cf. Claudien, *Enlèv. de Proserp.* II, 361: « *Ducitur in thalamum virgo: stat pronuba juxta Stellantes nox picta sinus, tangensque cubile Omina perpetuo genitalia fœdere*

Hand, Doering, Sillig. — 184, 185. Comme 174, 175. — 186. *Vos* est dans les mss. italiens et admis par l'Aldine 1502, et la plupart des éditeurs; GO l'omettent. Pleitner : *jam*. Bæhrens : *o*. — GO : *bone senibus unis*. Avantius, Muret, Sillig, Roszbach : *unis senibus bonæ*. Passerat : *bonis senibus bonæ*. Bæhrens : *bonæ senibus bonis*. La leçon que j'ai acceptée a été proposée par Statius et est devenue la vulgate. — 187. GO : *cognite berue femine*. D et d'autres mss. d'ordre inférieur : *breve*, admis par Scaliger et Lachmann. *Bene* se trouve dans des textes italiens, dans l'édit. de 1481, l'Aldine 1502, Turnèbe, etc. — 188. GO : *puellam*. — 189, 190. Comme 174, 175. — 192. GO : *est tibi*. La correction *tibi est* due à Bentley a été acceptée par Lachmann et Haupt. — 194. Au lieu de *velut* O a *ult*; G : *vult* changé en *uultu*, en marge *at uult*. Après 195 se place dans les mss. la strophe 201-205 que Scaliger a heureusement transposée. — 196. GO : *ad maritum tamen juvenem*. D : *at*. La correction est de Scaliger. L'Aldine 1502, Guarinus, Muret : *at maritam tuam tamen* — 197. G : *celites*. — O : *nich'ominus*. G : *nichôilominus*. — 198. GO : *pulcre res nec*. Les anciennes

sancit. — *Viri*. Hiatus après ce mot. — 186. Le poète s'adresse aux femmes âgées qui servaient de *pronuba*. Elles devaient n'avoir eu qu'un seul époux. — 187. *Cognita bene*. Cf. xci, 3. — 188. *Puellulam*. Hiatus comme plus haut. — *Collocate*. Cf. Térence, *Eunuch.* III, 4, 45 : « deinde eam in lecto collocarunt. » — 191. *Marite*. La dernière syllabe s'élide sur le vers suivant. — 192. La correction *tibi est* au lieu de *est tibi* empêche l'hiatus qui à cette place serait contraire à la loi de cette strophe. — 193. *Floridulo*. Cf. plus haut v. 57, « *floridam puellulam*. » Ce passage est le seul qui présente un exemple de l'adjectif *floridulus*. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 24. — 194. *Parthenice*. Sorte de plante, la matricaire. Ce mot se trouve ici pour la première fois. Cf. Pline, *H. N.* xxi, 176, édit. von Jan : « *Parthenium alii leucanthes, alii amaracum vocant, Celsus apud nos perdicium et muralem. Nascitur in hortorum sæpibus, flore albo, odore mali, sapore amaro.* » — 195. *Luteum*. Cet adjectif désigne une couleur approchant du rose. Pline, *H. N.* xix, 169, signale trois espèces de pavots. La troisième qu'il appelle « *erraticum, flore rufo et protinus deciduo* » semble celle dont il est ici question. — 196. *Ita me juvent*. Supplétez dans les locutions de ce genre : comme je dis la vérité. — 197. *Nihilo minus*. Tu n'es pas moins beau qu'elle. — 198.

éditions : *pulchræ res*. L'Aldine 1502, Muret : *pulchra res*. La correction est de Scaliger. Ellis trouve cependant *pulcer es* dans l'explication de Robortelli, Pise, 1548. — 199. G : *negligit*. GO : *sed abiit*. La mesure rend *abit* nécessaire. Bæhrens écrit *ubeit*. — 200. G : *rememorare*. O a la leçon exacte, ainsi que D et plusieurs autres mss. — 201. G : *remorata es*. O : *remota es*. — 203. GO : *invenerit*. L'édition princeps avait *invenit*. La correction *juverit* est d'Avantius. — 204. O : *quod cupis cupis*. Leçon acceptée par Heinsius, et Bæhrens. G, selon Bonnet, a de première main, *cupis cupis* changé en *cupis capis*. — 205. GO : *abscondus*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 206. GO : *ericei*. La correction *Africi* est d'Heinsius. Les anciennes éditions jusqu'à Muret : *erythrei*. Scaliger : *entheï*. Doering, Schrader : *aridi*. Sillig admet la conjecture d'Heinsius. Lachmann a proposé l'orthographe : *africei*. — 209. GO : *nostri numerare volunt*. La correction *vostri* est de Scaliger. Calpurnius en 1481 : *vult*. Lachmann, après Statius : *volt*. — 210. G : *millia* — GO : *ludere*. L'Aldine 1502 : *lusuum*. Muret : *lusus*. Selon Ellis, l'édition Parisienne du xv^e siècle : *ludi*. La correction *ludei* est de Scaliger. Depuis Doering elle est devenue la vulgate. — 211. GO : *Et ludite et lubet et brevi*. Selon Bæhrens, O : *b'vi*, ce qui équivaut à *berui*. La correction est dans l'édition Bresciane de Parthénien,

Cf. Homère, *Illiade*, IV, 127 : ὠδὲ σῖθεν Μενέλαε, θεοὶ μάχαρες λαλάθοντο Ἀθάναι. — 200. *Ne remorare*. Cf. Plaute, *Casina*, IV, 3, 7 : « Nam quid illæc nunc Tamdiu intus remoratur? » — 202. *Bona*. Epithète qui s'applique aux dieux, lorsqu'ils sont favorables. Cf. Virg. *Bucol.* V, 65 : « Sis bonus o felix que tuis. » — 203. *Palam*, ouvertement, sans te cacher, comme il convient dans une union légitime. — 205. Le trochée du premier pied est remplacé par un spondée. — 206. *Pulveris africei*. Cf. Pindare, *Ol.* 2, 98 Dissen. : ἐπεὶ ψάμμος ἀριθμὸν περιπέφυγεν, ἱκεῖνος ὅσα χάρματ' ἄλλαις ἔθηκεν, τίς ἂν φράσαι δύναιτο; Callimaque, *Hymne à Diane*, 253 : ψαμάθῳ ἴσον. Voyez plus haut, VII, 3 : « numerus Libyssæ arenæ, » et VII, 7 : « sidera multa. » — 207. *Qui volt*. Construction inusitée, quoiqu'elle puisse s'expliquer. On attendrait ici plutôt le subjonctif : *qui velit*. — 210. *Ludei*. Substantif collectif, comme on dit *mille æris*. Sur le sens de ce mot, cf. Properce, I, 10, 9 : « Non tamen a vestro potui secedere lusu. » Tite-Live, XXVI, 50, 4 : « frui ludo ætatis. » — 211. *Ludite, ut lubet*. Cf. plus haut, XVII, 17. *Ludere* a ici le sens du grec ποίζειν, ce sont les ébats amoureux. — 214. *Indidem*, du même endroit,

1486. — 215. O (ainsi que D) : *ingenerati*. — 216. O : *Torcutus volo pervulus*. — 217. O : *egremio*. Bæhrens écrit *ec gremio*. —

G : *sue*. — 220. GO : *sed mihi* (G : *michi*, O : *mⁱ*) *ante*. La Bresciane de 1485 : *sed hiante*. Aldine 1502, Muret : *sed micante*. Scaliger : *semhiante*. J'admets, avec L. Müller et Bæhrens, la forme *semhiante*. — 222. O : *Manlio*. Burmann proposait *facie* au lieu de *facile*. — GO : *insciens*. *Insciis* se trouve déjà dans quelques mss. de second ordre et se lit dans l'Aldine 1502. L'orthographe *insciis* est de Lachmann. — 123. O : *noscite ab*. Pleitner, pour éviter que la dernière syllabe de *omnibus* soit comptée comme longue, proposait *obvieis*. — 224. GO : *pudiciciam*. Dans G le premier *c* est sur un grattage. — GO : *suam*. *Sue* est dans l'édition de 1481. — 226. G : *abona*. GO placent le mot *matre* à la fin de ce vers au lieu de le mettre au commencement du suivant. — 226. O : *egenus*. — 228.

c.-à-d. en produisant de nouveaux rejetons de la même souche. — 215. *Ingenerari* a pour sujet *nomen* et est ici un passif dans un sens moyen. Le nom doit se replanter. — 216. *Parvulus*. Cf. Virgile, *Æn.* iv, 528 : « Si quis mihi parvulus aula Luderet Æneas, qui te tamen ore referret. » — 219. *Dulce*. Emploi de l'adjectif neutre dans le sens adverbial. Cf. Horace, *Odes*, i, 22, 23. — 220. *Semhiante*. Mot qui se trouve ici pour la première fois. Comparez d'ailleurs Aulu-Gelle, xix, 11, 4 : « Semhiulco savio. » Apulée, *Métam.* x, 28 : *Semhiantes labias*. » Et *Florid.* ii, 15 : « Canticum ore tereti, semhiantibus in conatu labellis eliquare. » — 221. Cf. Hésiode, *OEuvres et jours*, 232 : Τίττουσι δὲ γυναῖκες ἐκούστα τέχνα γυνεῦσιν. Théocrite, *Id.* xvii, 63 : ὁ δὲ πατρὶ ἐκούῳ Παιὶς ἀγαπῆτόν ἐγεντο. Horace, *Odes*, iv, 5, 23 : « Laudantur simili prole puerperæ. » Voyez sur cette ressemblance des pères et des enfants, Lucrèce, iv, 1218-1222. — *Similes* est ordinairement construit avec le génitif, lorsqu'il s'agit d'une ressemblance physique. Les éditeurs de Cicéron, *De fin.* v, 5, écrivent *similis patris*, quoique les mss. aient *patri*. Cf. Dræger, *Hist. Synt.* t. i, p. 445, 2^e édit. — 223. *Noscitur*. Cf. T. L. xxii, 6 : « facie noscitans consulem. » — La dernière syllabe de *omnibus* est comptée comme une longue à la fin de la série métrique. — 224. *Pudici-tiam*. Cf. Martial, vi, 17, 3, 4 : « Est tibi quæ patria signatur imagine vultus Testis maternæ nata pudicitiae. » — 226. La strophe est peut-être un peu chargée et embarrassée. Elle se lie pourtant à la précédente. Le fils par ses traits prouve l'honnêteté de la mère. La

O omet *ab.* — 229. G, ainsi que D : *Theleamaco.* — 330. G D : *penelopeo.* O : *pene lopeo.* — 231. GO : *hostia.* Dans G une main récente a mis un trait au-dessus de *a.* — 232. O : *adbonlei.* G : *ad bolnei, ul'bonei.* La variante est de seconde ou troisième main. — 233. GO : *bone vite et.* — 234. GO : *assidue,* admis par Ellis. — 235. O : *exercere,* selon Bæhrens. Ellis ne note rien. — O : *explicit epithalamium.*

mère par sa vertu atteste la légitimité du fils. — 228. *Unica,* unique en son genre, supérieur à tout ce que l'on peut concevoir. Cf. xxix, 12. — 229. *Munet.* Cf. Ovide, *Tristes*, v, 14, 15 : « Adspicis ut longo maneat laudabilis ævo Nomen inextinctum Penelopea fides. » — 232. *Lusimus satis.* Expression qui marque qu'il s'agit d'un chant de fête. — 234. *Munere.* Le devoir des époux; cf. « *officium* », Properce, II, 22, 24. — *Exercete.* Le trochée du premier pied est remplacé par un spondée — Schulze cite ici l'explication de Robortelli : *dum juvenes estis florenti ætate, date operam liberis et in conjugio exercete juventam.* Cf. Stace, *Silves*, I, 166 : « Exerce formam et fugientibus utere donis. » Et 180 : « Ergo age junge toros atque otia deme juventæ. »

LXII.

NOTES CRITIQUES. — Ici aux mss. GO s'ajoute le *Thuaneus* (T) du IX^e ou X^e siècle; cf. p. 350. La pièce est d'ailleurs mutilée, ce qui se prouve d'abord par la différence des mss.; T a seul le vers 14 qui manque dans GO; G a seul les vers 51, 52 qui manquent dans TO. M. Bæhrens, *Præfat.* p. xxxix, pense que ces vers ne se trouvaient pas dans l'archétype commun au *Thuaneus* et au ms. V sur lequel GO ont été copiés. Ils n'étaient donc pas originairement dans V; mais ils y ont été introduits d'après un autre ms. avec les variantes ajoutées en marge, et comme G seul a transcrit ces variantes, il a seul aussi repris les deux vers qui manquent dans O. En second lieu, la pièce évidemment a la forme amébée, c'est-à-dire se compose de couplets qui doivent se répondre, et un trouble réel se fait voir dans les strophes symétriques. Ainsi au couplet chanté par les jeunes gens, 1-5, correspond celui qui est chanté par les jeunes filles, 6-10. Vient ensuite un morceau chanté par les

jeunes gens, 11-19, se terminant d'ailleurs par le refrain. Les jeunes filles font entendre les vers 20-25, auxquels répondent les vers 26-30 prononcés par les jeunes gens. Ici, quoique les mss. ne laissent pas voir de lacune, les anciens éditeurs ont reconnu qu'il en fallait admettre. En effet, le v. 34 est certainement prononcé par les jeunes filles, les vers 44-45 par les jeunes gens. Mais dans ce dernier morceau le v. 40 laisse supposer qu'il manque quelque chose auparavant, au moins deux vers. La strophe en aurait alors huit avec le refrain; et il faut mettre dans la bouche des jeunes filles, une strophe d'égale dimension; il manque donc six vers avec le refrain de la ligne 37 qui n'est pas dans les mss. et qui aurait dû être imprimé en caractères romains. Plusieurs éditeurs imaginent ici une lacune très-considérable, 60 vers selon la première édition de Lachmann, 30 selon Haupt, dans ses *Quæstiones Catullianæ*. Les jeunes filles chantent ensuite le couplet qui s'étend du v. 46 au vers 56; les jeunes gens celui qui va du v. 57 au v. 67. Mais ici manque le refrain qui semble placé à chacune des divisions de la pièce. Si on l'ajoute (c'est le v. 67), il manque un vers dans la strophe attribuée aux jeunes filles; avec Hermann, Schwabe, L. Müller, Bæhrens, je suppose une lacune d'un vers après 48. Le dernier morceau est chanté par les jeunes gens. Quelques éditeurs veulent qu'il corresponde à celui qui s'étend du v. 11 au v. 19 et admettent une lacune d'un vers après 70. Il serait trop long de rapporter ici les systèmes divers imaginés pour la disposition des strophes, la longueur des lacunes. Voyez le volume du texte d'Ellis. — Entre cette pièce et la précédente O écrit *Explicit epithalamium*; G : *Exametrum carmen nuptiale*. T, en tête de la pièce : *Epithalamium Catulli*. — 1. G. en marge : *Turba virorum*. — O : *olimpo*. — 3. OT : *pinguis*, forme qu'il eût fallu préférer. G : *pingues*. — O : *liquere*. — Après *tempus* au-dessus de la ligne, G a la glose *est*. — 4. TG : *hymeneus*. O : *imeneus*. — 5. T : *Hymeno hymeneæ hymenades o hymenææ*. GO : *Hymen o hymeneæ hymen ades o hymeneæ*. O écrit deux fois *himen* et la dernière fois *himeneæ*. — 6. G, en marge : *puelle*. — GO : *innupte*. Dans T la dernière lettre est représentée par le sigle qui équivaut à *æ*; le *t* est au-dessus de la ligne. — T : *consurgi eretæra*. Le texte sur lequel le scribe de T a copié contenait des abréviations qui ont été mal lues. Bæhrens cependant en tire la leçon inacceptable *consurgere terra*, qu'il fait suivre d'un point d'interrogation. — 7. T : *O e ta eos*. O : *h' (hæc) eos*. G : *hoc eos*. — T : *imbres*. GO : *imber*. — Parthénius admettait *eoos* avec les mss. italiens. L'Aldine de 1502 a *igneis*. Statius : *OEtæus ostendit Noctifer umbras*.

Marcilius : *OEtæo se ostendit noctifer igne*. Scaliger : *Oceano se ostendit noctifer imbre*. Muret approuvait *optatos* ou *OEtæos*. Enfin la leçon actuelle est due à Vossius, approuvée par Heinsius et Dœring. Bergk proposait : *OEtæos (nomin.) se ostendit Noctifer umbreis*. — 8. T : *sic certe*. i. O : *sic certe si*. G : *sic certe*, puis un grattage où il y avait *st*. — 9. T : *quod visere par est*, admis par Vossius, Dœring, Sillig, Ellis. Lachmann : *quo visere par est*. GO : *quo visere parêt*. Scaliger : *cavent quo jure parent se*. Aldine 1502 : *quo vincere par est*. Guarinus, Muret : *quos vincere*. Passerat approuve *quod vincere par est*, accepté par Haupt, Heyse, Rossbach, Schwabe, L. Müller. Bæhrens : *quo vincere cura est*. — 10. T : *hymene hymeneæ ades o hymeneæ*. O : comme v. 5. Dans G Bonnet lit : *hymen hymene*. Le reste comme v. 5. — 11. G, en marge : *puelle*. — T : *facilis nobilis equalis*. GO : *equalis*. — 12. O : *aspice*. — T : *innupte*. Le reste comme au texte. O : *innupte q̄rūt secū ū meditare q̄rūt*. G : *innuptoque secum ut meditare querūt*. — 13. O : *hunc* au lieu de *habent*. G : *hñt*. — T : *memora psile*. Bonnet, dans G, trouve que dans *quod* une abréviation a été prise pour une autre. — 14. Vers omis dans GO. Scaliger le croit interpolé. La plupart des éditeurs l'admettent. Bæhrens écrit *neimirum*. — 15. T : *non* au lieu de *nos*. G, d'une main récente, au-dessus de *divisimus*, porte *al' dividamus*. — 16. Dans G, à la marge de droite une main à l'index étendu. — 17. GO : *non* au lieu de *nunc*; *committite* au lieu de *convertite*. Cette dernière leçon est admise par Vossius, Haupt, Heyse, L. Müller, Bæhrens. Je la crois bien préférable. — 18. T : *incipiant*. Selon Bonnet, c'est *incipiant* corrigé en *incipient*. — 19. Comme le v. 5. — 20. G : *puelle*, en marge. — T : *quis*. — 21. T : *complexua velere*. Un l est ajouté après le premier au-dessus de *e*. GO : *complexu*. — O : *amatrix*. — 22. GO : *complexu*. — T : *avelle*. — 24. T : *credelius*. Bonnet lit (j'ai vérifié sa lecture) *hoster* dans T. — 25. GO : comme le v. 5. — T : *Kymeno hymeneæ Kimenades o Kymeneæ*. Lecture d'Ellis et de Bonnet, que j'ai vérifiée moi-même. — 26. T : *quis celo*. — G : *juvenes*, en marge. — GO : *celo... jocundior*. — 27. T : *finis*. — O : *connubia*. G : *cōnubia flama*. — 28. T : *quæ... vir*. GO : *quo*. — 29. O : *vinxere*, selon Ellis. Bæhrens ne signale rien. — 30. T : *datur diuis*. — O : *optacius*. — 31. Comme 25. — 34. G : *puelle*, en marge. — T : *æqualis*. O : *equales*. G : *æquales*. Un correcteur a mis *m* au-dessus de *s*. — T : Après *Hesperus* se trouve le sigle qui correspond à *α*. Les mss. ne signalent aucune espèce de lacune dans tout ce passage. — 37. Ce vers ne se trouve dans aucun des mss. Il aurait dû dans le texte être écrit

en caractères romains. — 40. T écrit *vigilut* et au vers suivant *lulent*. Du moins au lieu des *a* il y a des jambages ressemblant à *u*. — 41. TGO : *sepe*. — 42. T : *comperendis nomine eospem*. G : *compre=ndis*. O : *compndis*. — G : *eosdem*. O : *eosd'*. Statius a proposé *Eous*, conjecture confirmée par Schrader, admise par Sillig, Pleitner, Ribbeck, Schwabe, L. Müller, Bæhrens. Au contraire, Lachmann, Haupt, Ellis conservent *eosdem*. — 43. T : *adlucet*. GO : *at libet*. — G : *in nuptis*. — G : *questu*. — 44. T : *quicquid*. G : *quod tamen*; au-dessus *al quid*. O : *quod tamen*. — T : *carpiunt*. — T : *tacita quema*. GO : *quam*. Aldine 1502 : *quod*. La leçon vulgaire est *quem*. Cf. *Ciris*. 351. — 45. T : *Kymeno Kymeneæ Kymenales Kymeno Kymenææ*. GO : comme 25. — 46. G : en marge *puelle*. — GO : *septis... ortis*. — Bæhrens ajoute *si* devant *in septis*. — 47. G : *cōtus*; les trois lettres *cōt* sont sur un grattage. O : *conclusus*. T a *conuolsus*, leçon admise par Vossius, Haupt, Lachmann (2^e éd.), Heyse, L. Müller, Bæhrens. — 48. T : *quæ mulcens aure firma soleducat*. — G : *aure... ymber*. — 49. Les mss. ne laissent pas voir ici de lacune. Mais cf. plus haut le préambule des NOTES CRITIQUES. — 50. T. *obtavere*. G : *multe etpuelle*. — 51 et 52 omis dans TO. G : *nulle etpuelle*. — 53. TGO : *tum cara*. — T : *suis* —. G : *sui sed*. O : *sui si*. Le vers est corrigé à l'aide d'une citation faite par Quintilien, IX, 3, 16 : « Dum innupta manet, dum cara suis est. » — 55. T : *jucunda*. — 56. T : *Kymeneo Kymeneæ Kymenades Kymeneæ*. — 57. T : *Et vidua... quenascitur*. G : *que*. *Juvenes* en marge à droite. — 58. T : *quam muniteam ducat uvam*. G : deux fois *nunquam*. — O : *vitem*, au lieu de *mitem*. — 59. T : *perflexens*. — 60. T : *flacellum*. — 61. T : *Hanc nulli agrig.cultē multi acoluerē*. G : *agricole... coluere*. Entre *o* et *l* un grattage où il y avait d'abord *l*. — 62. T : *apsi*. — G : *est ul* est sur un grattage. — T : *marita*. — 63. T : *agriculē... acoluerē*. — GO : *agricole... accoluerē juveni*. Dans G le *c* de ce dernier mot est sur un grattage. Quelques mss. secondaires (HLa de Ellis) ont *juventi*. Les mss. italiens ont *coluere*, qui est devenu la Vulgate. Bæhrens écrit *coloni*. — 64. T : *tum inculta*. — 65. T : *conubiūmaturo*. GO : *connubium*. — 66. TGO : *cura* qui se trouve aussi dans D et qu'admet Pleitner. *Cara* est la leçon des mss. inférieurs admise déjà par les éditions anciennes. — 67 est omis dans les mss. — 68. T : *Et tua nec*. GO : *Et tu nec*. Vossius, Ellis admettent *Et tu ne*. Aldine 1502 : *At tu ne*. Bæhrens écrit *nei*. — 69. T : *nonequom.ē*. GO : *equo*. — 71. Omis par T. — 72. T : *Tertia patris pars ē data tertia matri*. G : *Tercia pars patri data pars data tertia matri*. L'orthographe *tercia* signalée

par Bonnet est certaine. O : *Tercia pars patri est data tertia matri.* — 73. T : *Tertia solit tu est noli tuignare duobus.* L'i et le t rapprochés de *solit* sont en réalité un *a* mal fait. Dans *tuignare*, je lirais un π grec ou une lettre approchante, suivie d'un *u*. — 75. T : *Kymen o Kymeneæ Kymenades o Kymeneæ.* G : *Hymen o hymeneæ hymenades o hymene.* O : comme 25.

COMMENTAIRE. — « Dans la pièce précédente c'est le poète qui décrit toutes les circonstances d'une noce romaine et se rend l'interprète des sentiments que ces circonstances font naître. Dans celle-ci il cède la parole aux jeunes gens et aux jeunes filles qui vont recevoir la nouvelle épousée. Ce n'est plus ici tout à fait de la poésie lyrique; il s'y mêle l'intérêt d'une scène, quelque chose de dramatique. Dans ce *carmen amabæum*, c'est-à-dire où les couplets alternent et se répondent, les deux chœurs expriment des sentiments fort divers, ici une certaine liberté pétulante, là une modestie et des craintes pudiques, un peu hypocrites; ils se disputent ingénieusement la victoire jusqu'à ce qu'ils se réunissent pour exhorter la jeune épouse à céder de bonne grâce à son époux. C'est donc à la fois de l'ode et du drame, une de ces pièces que l'on confondait sous le nom d'*Eclogæ*. L'art de la composition, le choix, la précision des détails, l'élégance achevée de l'expression, l'harmonie des vers, tout rapproche cette pièce des *Églogues* de Virgile, qui n'étaient pas loin. » M. Patin. Catulle en composant cette pièce a certainement eu sous les yeux l'idylle XVIII de Théocrite et aussi Sappho, dont quelques fragments semblent avoir été imités ici; cf. Süss, *Catull.* p. 40. Quelques commentateurs se sont demandé si la pièce n'avait pas été composée dans les mêmes circonstances que la précédente et à la même occasion; il est plus vraisemblable d'admettre, avec Ellis, que ce morceau a un caractère idéal. La scène semble être ainsi déterminée. Un banquet a lieu dans la maison de l'époux; les jeunes gens sont à une table, les jeunes filles à une autre. Un peu avant l'arrivée de l'épouse, les deux groupes se lèvent successivement, et chantent jusqu'au moment où l'épouse entre dans la chambre nuptiale.

1. *Vesper*, l'étoile du soir. Cf. Virgile, *Buc.* VI, 86; G. I, 251. — *Olympo*, de l'Olympe, c.-à-d. du ciel. Il ne faut point ici dans les désignations de l'Olympe, de l'OËta chercher la description exacte d'un paysage thessalien. Catulle parle en poète qui se sert de la phraséologie poétique sans y mettre de rigueur. — 2. *Expectata diu tandem*. Cf. Juvénal, VIII, 87. — *Lumina*. Cf. v. 7 : *ignes*. Le

pluriel est ici déterminé par l'idée des nombreux rayons que possède l'étoile et de son éclat. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. duo cap.* p. 4. — 3. *Pingues mensas*. Cf. Martial, I, 55, 11. — 4. Sur l'allongement de la finale de *dicetur* devant un mot grec de quatre syllabes, à l'arsis, cf. L. Müller, *De re metrica*, p. 328. Voyez encore Catulle, LXVI, 11, LXIV, 20, et les exemples que fournit Virgile. — 5. Faut-il ici compter *hymen* comme un spondée par une infraction à la prosodie ordinaire, ou admettre que le vers commence par un iambe, et que la dernière syllabe de *hymenæ* ne s'élide pas? Cf. Théocrite, XVIII, 58. — 6. Les jeunes filles s'apprêtent à soutenir la lutte; *con-surgere contra* est une sorte de terme militaire. Chacun des vers du premier couplet a sa réponse; ainsi au v. 7, le lever de Vesper est de nouveau décrit. — *OEtæos*. Cf. Virgile, *Buc.* VIII, 30; *Culex*, 202. — *Ostendit*. Cf. Horace, *Odes*, III, 29, 19. — 8. *Viden ut exilueret*. Sur cet indicatif cf. Virgile, *Æn.* VI, 779, Kühner, *Ausf. Gramm.* t. II, p. 995. — 9. *Par est* est impersonnel; il convient, il est juste. *Quod vincere par est*, il est juste, il convient que ce chant remporte la victoire. — 11. *Æqualis*. Vocatif pluriel; cf. Bücheler, *de la Déclin. latine*, trad. Havet, p. 54. — 12. *Meditata*. Participe pris dans le sens passif. Cf. Pline le Jeune, *Panég.* 3 : « carmen meditatum. » Dans le même auteur, *Lettres*, I, 16, « subita, » les résultats de l'improvisation s'oppose à « meditata. » — 13. *Memorable quod sit*. Ellis compare le grec ἀξιωμακρόνους. — 15. Les commentateurs comparent Virgile, *Æn.* IV, 285. Le sens du passage est que les jeunes gens sont à la fois occupés à écouter et à songer à leur réponse. — 16. Ellis cite ce vers d'un fragment de Sophocle : οὔτοι πρὸ ἄλλων ἀκρῶν ἀνὲρ πόνου. — Comparez *Ciris*, 55 : « Amat Polyhymnia verum. » — 17. *Convertite*. Tournez tout l'effort de votre attention vers cette lutte. — 20. *Calo fertur*. Littéralement : est emporté dans le ciel. Cf. Germanicus, *Progn.* 2, édit. Bæhrens : « Per idem Cythereius ignis Fertur iter. » — 21. Cf. LXI, 58. — 23. *Ardenti*. Cf. LXI, 56. — 24. Cf. Virgile, *Æn.* II, 746; Properce, IV, 8, 55. — 26. Cf. Homère, *Iliade*, XXII, 318 : Ἑσπερος, ὃς κάλλιστος ἐν οὐρανῷ ἵσταται ἀστήρ. Et surtout Apollonius, I, 775-780. Bion, *Idyll.* VIII, 6, 8. Voyez encore le fragment de Sappho cité dans Süss, *Catull.* p. 41 : Ἑσπερι κάλλιστε ἀστέρων πολὺ πάντων. — 28. *Viri parentes*. Les parents des deux époux, mais les deux pères. Les hommes avaient seuls droit de conclure toute espèce de convention; et ce souvenir trouve bien sa place dans la bouche des jeunes gens, affirmant la supériorité de leur sexe. — 29. *Extulit*. Cf. Virgile, *Æn.* VIII, 591. — *Ardor*. Cf. Virgile, *Æn.* X, 273. — 34. *Æqualis*.

Cf. v. 11. Ce mot ici signifie : compagnes, vous qui êtes de mon âge. — 40. Sur la lacune qui précède, voyez le préambule des NOTES CRITIQUES. — *Tuo adventu* s'adresse à l'étoile du soir. — *Custodia*. Ceux qui veillent pour écarter les voleurs. — 41. *Nocte latent fures*. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, I, 249 : « Nocte latent mendæ. » *Idem*. Hespérus et Eous sont la même étoile, qui porte deux noms différents, quand elle paraît le matin et le soir. — *Sape*. Cf. Virgile, *Æn.* I, 148. — 42. Cf. *Ciris*, 352 : « Hesperium vitant, optant ardescere Eoum. » Callimaque, fragm. 52, O. Schneider, *Callimachea*, t. II, p. 202 : Ἠνίκα μὲν γὰρ ταῦτ'α φαίνεται ἀνθρώποισιν, αὐτοὶ μὲν φιλέουσ', αὐτοὶ δὲ τε πεφρίχασιν. Ἑσπέρειον φιλέουσιν, ἀτὰρ στρυγέουσιν ἄνων. Ellis multiplie les citations relatives au double nom de l'astre. La plus importante est celle-ci de Cinna, ami de Catulle, rapportée par Servius, *ad G.* I, 298 : « Te matutinus flentem conspexit Eous Et flentem paulo vidit post Hesperus idem. » — 43. Les jeunes gens accusent d'hypocrisie ces plaintes des jeunes filles contre Vesper. Catulle a dit ailleurs la même chose des douleurs virginales de Bérénice, LXVI, 15 et suiv. — 44. *Quid tum*. Locution qui peut s'expliquer ainsi : Pourquoi alors le font-elles puisque, etc. ; et cela équivaut : mais ne maudissent-elles pas celui dont en secret elles regrettent l'absence ? — 46. Ici commencent les tableaux en contraste, sous forme de comparaison, de la pureté virginale et de la honte du célibat. — 46. *Sæptis*. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, III, 562 : « Cingenda est altis sæpibus ista seges. » — *Secretus*. A l'abri de toute atteinte. — 47. *Pecori*. Cf. Columelle X, 27. — *Convulsus aratro*. Cf. plus haut, XI, 21 et suiv. Virgile, *Æn.* IX, 435. — 48. *Educata*. Cf. *Priapea*, LXXXV, éd. L. Müller, v. 14 : « Uva pampinea rubens educata sub umbra. » — *Mulcent auræ*. Cf. Ovide, *Mét.* I, 108 : « Mulcebant zephyri natos sine semine flores. » Properce, IV, 7, 60 : « Mulcet ubi Elysias, aura beata rosas. » — 50. Cf. Ovide, *Mét.* III, 353. Virgile, *Æn.* XI, 581. — 51. Cf. Virgile, *Æn.* XI, 68. Properce, I, 20, 39 : « Decerpens tenero pueriliter ungui. » — 33. *Dum* répété équivaut à *quoad... usque eo* ou *quamdiu... tamdiu*. Cf. Quintilien, IX, 3, 16 ; Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, p. 908. Schwabe, *Jahrb. für Phil.* 1878, p. 264. — *Castum florem*. L'adjectif détermine ici le sens du substantif : la fleur de la chasteté. — 57. *Vidua*. Cf. Horace, *Odes*, IV, 5, 30 : « Et vitem viduas ducit ad arbores. » — *Nudo arvo*. Un terrain où rien n'est planté. Cf. Virgile, *Buc.* I, 47 : « lapis nudus. » Salluste, *Jug.* 79 : « loca nuda gignentium. » — *Numquam se extollit*. « Heureuse élision qui marque bien la faiblesse et l'effort. » M. Patin. — *Educata uvam*. Cf. v. 48. Ovide, *Pontiques*, I, 3, 51 : « Non ager hic po-

mum, non dulces educat uvas. » — 59. Cf. avec Ellis, Cicéron, *de Senect.* xv, 52 : « Vitis quæ natura caduca est et nisi fulta sit ad terram fertur. » — 60. *Contingit summum radice flagellum*. Il y a ici une hypallage pour « radicem contingit summo flagello. » *Flagellum*, ce sont les pousses de l'extrémité des sarments; cf. Virgile, *G.* II, 299; Varron, *de Re R.* I, 31, 3. — 61. Vers qui, en toutes choses, symétrie, élision, etc., répond à celui de l'autre couplet, v. 50 : « multi illum, » etc. — Süß, *Catull.* p. 41, rapproche le frag. 94 de Sappho, dans Bergk : εἰς τὸν ὑάκινθον ἐν οὖρεσι ποίμενες ἄνδρες Πρῶσι καταστειβουσι, χάμαι δὲ τε πόρφυρεν ἄνθος. — 62. Cf. LXI, 106 et suiv. — Quintilien, VIII, 3, 8, dit « ulnum maritum, » et le *Thujaneus a marita*. Pourtant je croirais volontiers que Catulle a fait ici de *ulmo* une opposition à *marito*. Il est certain que l'idée appelle le masculin *maritus*; le féminin *marita* surprendrait. La terminaison de *ulmo* se prête à cette confusion des idées, quoique *ulmus* soit du féminin. — 64. Cf. vers 53. Ellis rapproche heureusement de *senescit* ce vers d'Aristophane, *Lysistrata*, 593 : περὶ τῶν δὲ κορῶν ἐν ταῖς θαλάμῃς γηρασκουσῶν ἀνῶμαι. — 65. *Par conubium*. Ovide, *Héroid.* IX, 32 : « Si qua voles apte nubere, nube pari. » — *Maturo tempore*. Cf. Virgile, *Æn.* VII, 53. — 71. *Virginitas*. Ellis rapproche ce passage de deux fragments de Sappho, 102, éd. Bergk : Ἡ ῥ' ἔτι παρθενίας ἐπιβάλλομαι, et 109 : Παρθενία, Παρθενία, πῶς με λίπεις ὀάχη; εὐκατε ῥῆξω πρὸς σε, εὐκατε ῥῆξω. — 73. *Noli pugnare duobus*. Emploi du datif analogue au grec : μάχεσθαι τινι. Cf. Virgile, *Æn.* IV, 38 : « Pugnabis amoris. » Properce, I, 10, 21 : « pugnare puellæ. » Et autres passages cités par Süß, *Catull.* p. 44. Pour la pensée, cf. Platon, *Lois*, XI, 919 : πρὸς δύο μάχεσθαι καὶ ἐναντία χαλεπὸν. *Phèdre*, 89 : πρὸς δύο εὐδ' Ἡρακλῆς.

LXIII.

NOTES CRITIQUES. — Pas d'intervalle entre cette pièce et la précédente dans O. Un intervalle dans G, où il est écrit à l'encre rouge : *De Berecinthia et Athi.* — 1. O : *vetus*. — GO : *actis celere*. Bæhrens écrit *celerei*, leçon probable. Le vers 1 est cité par Terentianus Maurus, p. 2447 P., v. 2899; Marius Victorinus, p. 2602, P.; 212 G; 154, 23, K. — GO : *Frigium*. Ce vers est cité par Atilius Fortunatianus, p. 2677 P.; 320, 321 G. Cf. Cæsius Bassus (Keil,

p. 262, 23, et p. 263, 7). Dans les deux endroits *ut* est omis ; dans le premier les mss. omettent *pede*, et écrivent *cito*. — 3. O : *adutq* ;. — G : *dee*. L. Müller propose *Rheæ*. — 4. GO : *Stimulatus ubi*. — GO : *vagus amnis*. — 5. GO : *devolvit iletas acuto sibi pondere silices*. Ed. 1475 : *Devolvut lectas acuto sibi pondere silices*. Aldine 1502 : *Devolvut iste acuto sibi pondera silice*. Scaliger : *Devolvut illa acuta sibi pondera silice*. Les anciennes éditions : *lactes* qu'on interprétait par *testes*. Statius : *devovit ille icta*. Vossius : *lenta acuto*. Haupt, *Quæst.* p. 70, a fait admettre la conjecture *devolsit* accueillie par Lachmann (éd. 11), Schwabe, L. Müller, Bæhrens. Bergk a fait accepter la conjecture *ilei* par Schwabe, L. Müller, Bæhrens. *Ilei* est une forme archaïque du génitif *ili* de *ilium*. Vossius, Vulpius, Dœring, Sillig, L. Müller, Schwabe : *pondera silice*. Bæhrens : *pondera silicei*. Passerat, Lachmann (éd. 1), Rossbach, Heyse, Ellis : *pondere silicis*. — 7. GO : *Et iā*. — G : *terre*. — GO : *maculas*. Ed. 1475 : *macula*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 8. O : *tipanum*. G : *tympanum*. La correction est de Scaliger. — 9. O : *timpanum*. G : *tympanum*. — GO : *tubam cibeles tu*. — O : *mat*. — G : *inicia*. — *Tuom* pour *tubam* est une correction due à Lachmann ainsi que *Cybebe*. Bentley proposait déjà *Cybebes*. Bæhrens écrit *Cybelles*. Ellis : *typanum, tubam Cybelles*. — 10. G : *quaciens*. — GO : *q* sigle équivaut à *quod*. — GO : *tauri et*, dont Lachmann a fait, par une juste correction, *taurei*. — 11. G : *hec*. — O : *h'*. — 12. G : *galle cibeles*. O : *cibelles*. — 13. O : *dindimene*. G : *dindimenee* (le dernier *e* ajouté par une main postérieure G2) *domine*. — GO : *vaga pectora*. Cette faute se trouve encore dans l'édition de 1475 ; elle est corrigée dans l'Aldine 1502. — 14. GO : *alienaq* ;. — Après *loca* les mss. ajoutent *celeri* qui se retrouve même dans l'Aldine 1502, mais que Guarinus a fait sortir du texte. — 15. GO : *Execute*. Schwabe et Bæhrens admettent la conjecture de Bergk : *secutæ*. —

i

G : *m*. — 16. GO : *pelagi*. *Pelage*, leçon de Victorius, proposée par Spengel et admise par Haupt, Rossbach, Schwabe, L. Müller, Bæhrens. — Bæhrens accepte *rabidum*, conjecture de Bergk. — 17. O : *evitastis*. — 18. G : *hylarate crocitis*. O : *erocitis*. — GO : *erroribus an animum*. Avantius a corrigé : *eræ citatis*, leçon généralement adoptée. Bæhrens : *io citatis*. Ellis : *ære citatis*. L'Aldine 1502 : *ære concitatis*. — 19. G : *mora* est sur un grattage qui à la ligne précédente atteint la queue de l'y de *hylarate*. — G : *cedat* ; au-dessus, d'une main postérieure, G3 : *at cedit*. — O : *siml'te*. — 20. GO : *Frigiam*. — O : *cibelles*. — G : *cibeles*. — GO : *phrigia*. —

GO : *dee*. — *Cybebes* est une correction admise par Santen, Sillig, Lachmann, Haupt, Rossbach, Heyse, Schwabe, L. Müller. Bæhrens et Ellis : *Cybelles*. L. Müller au lieu de *dea* propose *Rhea*. — 21. O : *cimbalum* et *timpana*. — 22. G : *Tybicen* sur un grattage. Je crois qu'il y avait *tubicen*. — GO : *phrix*. — 23. GO : *Menadea* sui... *ei derigere*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 25. G : *dive*. — 27. G : *hec*. O : *h'* — GO : *atris*. G : *nota mulier*. O : *mulies notha*. — 28. G : *Thy^usiis*. O : *Thiasis*. — Vossius : *strepitantibus* ou *crepitantibus*. Rossbach : *strepitantibus*. — 29. O : *timpanum* et *cimbala*. — 30. G : *ydam*. — G : *anelans*. — O : *animagens*. G : *anima gens* sur un grattage, et comme le dit Bonnet : les lettres *imagēs* sont du correcteur. Avantius propose *animo egens*, admis par l'Aldine 1502, Scaliger, etc.; Statius : *animi egens*. Lachmann : *animam agens*, avec presque tous les éditeurs modernes. Bæhrens : *animæ egens*. — 32. O : *timpano*. — GO : *actis*. — O : *oppaca*. — 33. GO : *luci* au lieu de *jugi*, faute déjà corrigée dans l'édition princeps. — 34. GO : *rapide* Bæhrens, avec Bentley : *rabida*. — O : *secuntur*. G : *sequuntur*. — GO : *galle propere pedem*. Ald. 1502 : *gallæ pede propero*. La correction due à Meleager (Balthazar Venator) s'est introduite dans le texte depuis Vossius. — 35. G : *ut p̄ domum cibeles*. O : *cibelles*. — G : *lassule*. O : *lasulle*. — 37. O : *hiis*. — G : *labante*; *a* sur un grattage. — 38. O : *abit*. G : *abiit inquiète*. — GO : *mollis*. Festus qui cite ce vers, p. 273 M. donne *abit* et *molli*. — 39. GO : *horis aureis*. — 40. GO : *ethera*. — GO : *sol adura*. — 42. O : *sonus*. G : *sōnus*. — GO : *excitum*. La correction est due à Lachmann. — 43. GO : *eum* au lieu de *cum*. — GO : *pasitheo*. — Bentley proposait à ce vers : *trepidante quem*. Les anciennes éditions, jusqu'à Dœring. Sillig, ont *trepidantem*. Depuis Lachmann on écrit *trepidante eum*. — 45. GO : *ipse*. La correction *ipsa* due à Guarini est déjà dans l'Aldine 1502. Sillig la rejette sans raisons suffisantes. — 46. O : *sineq; is*. G : *sineq; his*. — 47. GO : *estuanter usum...* *vada retulit*. La correction due à Victorius est admise depuis Spengel et Lachmann; les anciennes éditions portaient *ursum*. — 49. G : 1^{re} leçon *alocuta*; 2^e leçon d'une autre encre : *allocuta*. — GO omettent *mæsta* et continuent *est ita voce miseritus*. (G au-dessus de ce mot : *al miseriter*). — G termine par *maiestas*, O par *magestatem*. L'édition de 1475 à la fin du vers, au lieu de *maiestas* : *mæstuta*. L'édition de Vicence 1481 : *voce est ita mæsta miseriter*. La leçon définitive est admise depuis Muret. Schwabe conserve *miseritus*. — 50. Guarini propose *o mea creatrix*. — O : *omei*. — GO : *omea*. — O : *genitrix*. — 51. Frœhlich a conjecturé *miseru*, admis par Schwabe et Bæhrens. —

GO : *herifuge*. — 52. O : *adide*. G : *ad yde*. — G : *retuli*. — O : *memora*. — 53. GO : *Ut caput*. — O : *stabilia*. G : *stabilla* ; mais la première leçon était *stabilia*, comme l'a bien vu Bonnet. — 54. GO : *omnia* conservé par Schwabe et Ellis. Scaliger écrivait : *et earum ut omnia*. Muret : *amica*. Heyse : *omissa*. Bæhrens : *alumna*. J'ai accepté la leçon de L. Müller. — 55. O : *patriū* ; mais la barre a été grattée. — 56. GO : *popula atte*. — 58. G : *Ego ne amea remota hec*. *Ferat* changé en *ferar*. — 60. G : *palestra*. — O : *gūmasiis*. G : *ginnasiis* changé en *gynnasiis*, puis en *gymnasiis*. Les trois dernières lettres de plus sont sur un grattage. La forme *guminasiis* a été admise par Ellis, L. Müller, Bæhrens. — 61. O : *ha*. G : *ah*. O : *qrendum est*. — G : *eciam atque eciam*. C'est ce qu'a lu Bonnet avec raison. — 62. GO : *figura est*. Lachmann en a fait *figuræst*, et cette orthographe a été admise par Schwabe, L. Müller, Ellis, Bæhrens. Elle ne diffère d'ailleurs que par la forme de la leçon vulgaire *figuræ est*, et puisqu'elle résulte de la leçon des mss. j'aurais dû l'adopter. — GO : *quid abierim*, dont Statius a fait *quod obierim*, accepté par Schwabe, Ellis, Bæhrens. Scaliger écrivait *quod habuerim* que je retiens avec Lachmann, Haupt, L. Müller. — 63. O : *mulies*. Scaliger écrivait *ego puber*, repris par Bæhrens. Rossberg : *ego juvenis*. — 64. GO : *ginnasti*. — O : *fui*. G : *sui*. — GO : *oley*. Bæhrens : *oleei*. — 65. GO : *mihi ianue.... mihi*. — 66. GO : *mihi*. — GO : *circulis*. Dans l'édition de Vicence de Calpurnius, 1481, la Bresciane de 1486, l'Aldine de 1502, il y a *corolis* ou *corollis*, leçon reprise par Muret, Scaliger, etc. — 67. GO : *Liquendum... mihi solo*. *Solo* est dans l'édition de 1475, mais *sole* se lit dans l'Aldine de 1502. La correction a eu lieu sans doute dans l'intervalle. — 68. GO : *Ego nec deum* (G : *de~~um~~*). — O : *ministrat et*. Telle est la leçon d'Ellis ; Bæhrens ne signale rien. G : *ministra*. La dernière lettre surmontée d'un sigle. — O : *cibellos*. G : *cibelles*. — O : *famula ferar*. Le dernier mot suivi d'un sigle. G : *famula ferarum*. Santen a corrigé *ego nec* en *ego nunc*. Auparavant on admettait *ego ne*. On trouve les conjectures *egone et*, Nobbe ; *ego ne* (partic. affirm.) ; *egone heu*, Ahlwardt. L. Müller, au lieu de *deum*, a proposé *Rheæ* admis par Bæhrens. *Ferarum* est encore dans l'édition de 1475, *ferar* dans l'Aldine 1502. — 69. G : *menas*. — Dans *pars* les deux dernières lettres sont sur un grattage. — 70. O : *ide nene*. G : *yde nene*. La lettre *n* est incertaine ; le copiste aura mal lu. — 71. G : *Phrygie*. O : *frigie*. — GO : *colunibus*. La correction a été faite dans l'édition de Calpurnius, 1481. — 72. GO : *Silvi cultrix*. — O : *apex*. — GO : *nemori vagus*. — 73. G : *q, egi...*

penitet. — 74. Au lieu de *huic*, G : *hinc*, O : *hic*. — *Celer* est omis dans GO qui ont tous deux *adiit*. Munro : *citus adiit*. Les mss. italiens, pour faire le vers, ajoutaient *palam* devant *sonitus*, et ce mot se retrouve dans les anciennes éditions. Scaliger : *palans*. Muret : *Abiit sonitus palam*. Vossius ramène *palam* avant *labellis*. Sillig : *propalam sonitus abii*. Bentley : *sonitus citus adiit*. Lachmann : *sonitus abiit celer*. Frœhlich et Schwabe : *sonus editus adiit*. Ellis : *sonitus citus abiit*. Munro : *citus adiit*. Bæhrens : *sonitus gemens abeit*. J'ai admis la leçon de Heyse et L. Müller. — 75. Ahlwardt : *Matris deorum*, admis par Bæhrens. Lachmann : *geminas matris*. W. Wagner : *gemitus deorum*. Munro : *geminas dea tam*. — O : *adjuvis*. — GO : *nuncia*. — 76. GO : *ubi*. — Bæhrens, dans O, hésite entre les leçons *iuncta* et *uincta*. — G : *cibele*. O : *cibelle*. — 77. G : *levumque pectoris*. O : *lenumque pectoris*. Bæhrens : *pectori*. La leçon *pecoris* est dans l'Aldine 1502. Dans G, *m* de *hostem* et *s* initial de *stimulans* sont sur un grattage. — 78. O : *inquit*. GO omettent *i* qui a été restitué par Scaliger, et *agitet* une conjecture de l'édition de Cambridge de 1702. L'Aldine 1502 : *agedum, inquit, age ferox, hunc agedum aggredere furor*. Muret substitue *ferox* à *furor*; Scaliger ajoute *i* devant *fac* qu'il écrit *face* et termine le vers par *furoribus*. Le vers a pris la forme qu'il a maintenant depuis Lachmann. Schwabe et Ellis conservent *face*. Ellis propose *animet* au lieu de *agitet*, d'après Claudien, *Laud. Hercul.* 91. — 79. GO : *ut* au lieu de *uti* rétabli par Lachmann. Les anciennes éditions avaient *ut hunc*. — GO : *ictum*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 81. O : *age cede*. G : *a cede*. Au-dessus dans l'interligne : *at age cede*. — O : *terga*. G : *tergo*. — Au lieu de *verbera*, GO ont *ver* suivi d'un sigle et *vera*, c.-à-d. *verum vera*. La correction est dans l'Aldine 1502, qui d'ailleurs écrit à la fin du vers *pateant*. *Patere* est dans Muret. — 82. G : *cunja*. — 84. G : *hec... cibele*. O : *cibelle*. *Cybebe* est dans Santen, Sillig, Lachmann, Haupt, Roszbach, Heyse, Schwabe, L. Müller. Ellis et Bæhrens écrivent *Cybelle*. — O : *regligatque*. — 85. G : *adhortalis*. Bonnet remarque que la fin de ce mot est sur un grattage et qu'il y avait d'abord *adhortalu*. O : *adhorta*. Schwabe avait proposé *rabidum*; il a renoncé à cette conjecture. Bæhrens propose *rabidum in animum*. — 87. O : *bumida*. G : *humida*. — O : *litioris*. — 88. GO : *tenerumque*. La correction est de Lachmann. — GO : *prope marmorea pelago*. L'édition de 1475 a *marmora pelago*; celle de Calpurnius, 1481 : *marmora pelagi*. Ellis conjecture *murmura pelagi*. Bæhrens : *pelagei*. — 89. O : *ficit*. G : *fecit*. — GO : *ille*. La correction est de Lachmann. — 90. O : *èè* pour *omne*.

— G : *vire*. — O : *spacium*. — G : un grattage entre *l* et *a* de *famula*. — 91. O : *cibelle*. G : *cibele*. *Cybebe* est la leçon de Santen, Sillig, Rossbach, Heyse, Schwabe, L. Müller. O : *dea domina dindimeï*. G : *dea domina dindimeneï*. Bæhrens écrit *domna*. J'ai repris avec L. Müller la leçon de Scaliger : *Didymeï dea domina*. — 92. GO : *amea*. — GO : *tuo*. La leçon vulgaire est *tuus*. La correction *tuos* est due à Usener. — G : *hera*. O a *era*. — 93. GO : *rapidos*.

COMMENTAIRE. — Entre les poésies de Catulle, l'*Atys* est une de celles qui ont le caractère le plus original. C'est la glorification de la puissance de la Mère des Dieux, Cybèle, et la peinture du culte orgiastique qui était célébré en son honneur, avec le récit d'une partie de la légende dans laquelle était racontée l'origine de ce culte.

Catulle, en écrivant cette pièce, semble avoir obéi à une double inspiration. Il a reçu, vraisemblablement, une impression très vive du développement que prenait en ce temps-là le culte de la Mère des Dieux chez les Romains. D'un autre côté, il trouvait chez les Alexandrins, objet de ses constantes études, le sujet déjà traité, et traité dans un mètre difficile et bizarre.

C'était donc pour lui une œuvre ayant, dans une certaine mesure, un rapport avec les préoccupations, les idées, les sentiments du temps où il vivait, et en outre, un rapport direct avec les tentatives qu'il faisait pour ce qui concerne la poésie et la versification.

Le résultat a été ce morceau curieux, si net de forme malgré ce que l'instrument a d'incommode et d'étrange, où les effets tirés du rythme sont si puissants malgré une versification rendue par la force des choses sautillante et laborieuse, où se trouvent un mélange extraordinaire d'images poétiques pleines de grandeur avec des détails baroques, des fragments de la tradition orientale et pastorale, avec des tableaux empruntés à la vie élégante des Grecs, enfin un sentiment trouble et confus où le poète semble railler, et où cependant il laisse voir une sorte de terreur secrète, qui se décèle surtout dans l'invocation des derniers vers.

Le culte de Cybèle est une de ces religions asiatiques où la nature est personnifiée dans une déesse, mère féconde de tous les êtres. La déesse du mont Sipyle, du Dindyme, du Bérécynthe, Cybèle, c'est-à-dire la déesse des cavernes (Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 343), dont le culte s'est surtout développé en Phrygie, est la terre dans sa libre et sauvage énergie, la reine de la nature

sauvage ; elle domine les animaux qui habitent son domaine, qui sont contraints à lui obéir et à lui faire cortège. Une exaltation passionnée qui éclate tour à tour en transports de joie et en longs gémissements de douleur est le propre de son culte. On y célèbre symboliquement la croissance et le dépérissement annuel de la végétation. Celui qui personnifie surtout le printemps, c'est Alys ou Attis, un beau jeune homme paré de toutes les grâces de son âge, et enlevé par une mort prématurée, mais destiné à revivre. La déesse éprise et jalouse de lui l'a obligé à se dépouiller de sa virilité, et le veut tout entier consacré à son service. Il est le premier et le chef des prêtres, eunuques comme lui et livrés à toutes les fureurs des cérémonies orgiastiques que comportent les religions de la nature.

Le culte de Cybèle, qui prit naissance en Asie-Mineure, pénétra de bonne heure dans les colonies grecques établies sur la côte d'Asie, et de là se répandit en Grèce, se confondant avec celui de la Rhéa homérique, et, sans s'y mêler absolument, se développant d'une manière parallèle avec celui de Déméter, et aussi celui de Bacchus et des autres divinités qui représentent les phases diverses de la végétation.

A Rome, il est reconnu officiellement pendant la seconde guerre punique. Ce fut sans doute une manière d'en limiter le développement et de le renfermer dans les règles où la puissance publique pouvait le contenir. La Mère des Dieux eut un prêtre et une prêtresse d'origine phrygienne, le cortège des Galles put, à la fête solennelle, parcourir les rues en chantant ses hymnes (τὰ μῦθῶα μέλῃ), en faisant retentir ses flûtes et ses tambours. Mais il fut interdit à tout Romain de naissance de s'y joindre. On s'efforça d'établir une assimilation avec la vieille divinité nationale, *Magna Mater*, *Maia*. On traita le nouveau culte autrement que les autres religions étrangères ; il eut son temple sur le Palatin et non hors de l'enceinte du Pomœrium (Marquardt, *Handbuch der Römischer Alterthümer*, t. VI, p. 353 et suiv.). Cependant quand les guerres orientales eurent mis Rome directement en communication avec les centres religieux du culte de la grande Mère des Dieux, la Phrygie, la Cappadoce, le Pont, ce culte prit naturellement des développements. La religion de Cybèle entra dans la légende de l'origine des Romains (Cf. *Énéide*, liv. IX, v. 80-121). Si les cérémonies de la nouvelle fête du printemps (22-27 mars) ne furent officiellement consacrées que sous les premiers empereurs, peut-être sous Claude, cette consécration dut être le résultat définitif d'un accroissement graduel de la splendeur extérieure du culte.

L'imagination des poètes contemporains de César en a été vive-

ment frappée ; Varron dans ses *Satires Ménippées* (voy. surtout *Euménides*, p. 132 et suiv. Riese.), Lucrèce (II, 610 et suiv.) peignent le tumulte désordonné qui envahit alors les rues de la ville. Varron, dans l'invasion des religions nouvelles, voit la décadence et la ruine des vieux sentiments romains. Lucrèce pense reconnaître dans cette croyance étrangère et dans les cérémonies qui l'accompagnent un symbole inconscient d'une doctrine philosophique qui a dégénéré en superstition. Catulle y trouve un thème poétique intéressant et fécond.

Déjà dans l'hymne homérique *Εἰς Μηνέα θεῶν*, dans les fragments de Pindare et de quelques autres poètes lyriques, dans le *Philoctète* de Sophocle, *l'Oreste* d'Euripide, on trouve des allusions au culte de Cybèle et à ses prêtres. Les Comiques en font le sujet de leurs railleries. Mais plus tard Hermésianax, l'ami et le disciple de Philétas, écrit un poème sur Attis, où il expose une des formes de la légende qui se rattache à ce nom. Callimaque, on semble aujourd'hui l'admettre généralement, invente le mètre galliambique, heureuse trouvaille d'un fin connaisseur de style, qui donne un rythme étrange et tourmenté bien digne de revêtir le récit d'une tradition bizarre où le raffinement se mêle à la barbarie. Vilamowitz-Möllendorf croit que Catulle, qui complimente son ami Cécilius (xxxv, 18) de ce qu'il avait commencé un poème sur la *Magna Mater*, en a voulu faire un lui-même à l'imitation de Callimaque. Il pense que les deux vers cités par Héphestion (p. 73, Gaisford) sont la preuve de l'imitation de Catulle. Les deux poètes changent grammaticalement le genre qu'ils attribuent à leurs personnages après la mutilation d'Attis et de ses compagnons. Toutefois l'imitation n'est pas servile ; on peut reconnaître des traces d'autres imitations essayées par Catulle, qui a uni ses souvenirs divers avec son modèle principal, et dont l'œuvre a ainsi une originalité suffisante dans la composition et l'agencement des réminiscences. Néanmoins, c'est sans doute, une de ces œuvres d'imitation générale alexandrine à laquelle le poète se livra, comme étude de versification et de style, quand après la mort de son frère et la ruine définitive de son amour il revint à la poésie. Cette pièce est vraisemblablement du même temps que celle qui porte le n° lxxvi, traduction du *Πλόκαμος* de Callimaque, et que l'élégie d'Allius. Mais je ne puis suivre Vilamowitz-Möllendorf dans son affirmation qu'il n'y a là rien qui tienne au temps et à l'état de l'âme de Catulle, et que nous sommes en présence d'un morceau où la forme est la seule préoccupation de l'auteur. Catulle s'est appliqué à reproduire une forme choisie et il y a mis toute la perfection qu'il a pu ; mais il n'était pas seulement

versificateur, il était poète, et son choix a été certainement déterminé par le courant d'idées qui entraînait ses contemporains, et les spectacles qu'il avait sous les yeux ont contribué à colorer sa poésie. Son œuvre est un fragment détaché qui n'a ni commencement ni fin, dont il a emprunté le fond à Callimaque, mais si j'accorde que l'inspiration n'est pas seulement religieuse, elle n'est pas non plus seulement littéraire.

Le poète suppose Attis, déjà saisi de la fureur orgiastique, traversant les mers, abordant en Phrygie, s'enfonçant dans les bois et se mutilant; puis il se livre avec ses compagnons aux danses frénétiques que les prêtres de la déesse reproduisaient en les accompagnant de la sauvage musique de la flûte, des cymbales et des tambourins. La fatigue accable les Galles qui cèdent au sommeil. Le soleil levant est ensuite décrit dans des vers d'un éclat digne de ceux d'Homère. Attis réveillé pleure ce qu'il a fait dans son délire; il regrette les joies de la vie hellénique, et compare tristement l'existence barbare à laquelle il est maintenant condamné. Mais Cybèle détachant un de ses lions l'envoie effrayer le jeune homme qui rentre dans les forêts, esclave désormais de la déesse. Le tumulte, le fracas de l'orgie, le charme de la vie grecque, la tristesse profonde qui suit l'emportement du délire forment une série de contrastes saisissants. On y reconnaît la contagion des sentiments qui enveloppent avec la foule les individus, on y voit le regret poignant des âmes délicates qui ont cédé à des entraînements irréfléchis et se sont engagées dans des liens qu'il leur est impossible de briser. S'il a pris à Callimaque le fond de son poème, c'est le poète des pièces où l'observation morale est si profonde, le poète qui a fait sur son âme à lui des études si douloureuses, c'est Catulle qui a su reconnaître avec tant de vérité la succession des sentiments divers et les rendre avec tant d'énergie. Si l'on compare cette pièce avec celle qui porte le n° LXVI où la traduction directe est évidente, il est impossible qu'on ne soit pas frappé de la différence. En tout cas si Catulle n'a fait ici que traduire Callimaque, il faut admettre que celui-ci était un grand poète, et son traducteur en le reproduisant si habilement, a lui-même plus que du talent; il a du génie.

La versification est aussi d'un haut mérite. Le mètre galliambique n'est pas un mètre dont il nous reste beaucoup d'exemples en latin. A part la pièce de Catulle, il n'y a que les vers types de Térentianus Maurus (2888-2900), les vers que cite Atilius Fortunatianus, dont trois sont attribués à Mécène, et ceux que nous présentent les fragments des *Satires Ménippées* de Varron (pp. 114, 132, 164, 228).

ed. R.). Ce vers que les grammairiens latins scandent singulièrement, en le composant d'un iambique dimètre catalectique suivi d'un anapeste, d'un tribraque et d'un iambe, et en admettant comme substitutions, au premier pied le spondée et le procéusmatique, au deuxième le tribraque, au premier pied du second hémistiche le spondée et au deuxième l'iambe, est en réalité un ionique mineur catalectique avec anacrase unissant le premier et le second pied, césure sévèrement observée après la quatrième *arsis* et dissolution obligatoire de la sixième.

L'ionique mineur tétramètre pur, a la forme suivante :

o o — — | o o — — || o o — — | o o — —.

C'est la forme que les éditeurs donnent d'ordinaire aux deux premiers vers de chaque strophe, dans l'ode 13 du III^e livre des Odes d'Horace. Chaque mètre se compose de deux pieds iambiques dont les deux *theses* et les deux *arses* sont réunies. Si l'on supprime la dernière *arsis*, le vers devient catalectique et l'on a la forme.

o o — — o o — — o o — — o o —.

La dernière syllabe jouit de la propriété des syllabes qui terminent la série métrique, c'est-à-dire qu'elle peut être brève ou longue. Mais elle ne peut pas, si on la tient pour longue, admettre la dissolution en deux brèves. D'où il suit que v. 13 il faut admettre *pecora* des mss. italiens d'Avantius et des éditeurs modernes, et non *pectora* de GO. Une des particularités des vers galliambiques est l'anacrase, c'est-à-dire que le premier et le second pied ioniques sont unis de telle sorte que la troisième *thesis* se place avant la seconde *arsis*, le nombre des temps dans l'hémistiche restant le même de la façon suivante :

o o — o — o — —

De plus il y a ordinairement dissolution de la seconde *arsis* du second hémistiche et la forme régulière du vers est la suivante :

o o [˘] o [˘] o — [˘] || o o [˘] o [˘] o o [˘]

Jamais la troisième et la quatrième *arses* ne peuvent se dissoudre. Cela est au contraire permis pour la première, (v. 23, 48, 64, 70), et la seconde, (v. 4, 22, 27, 30, 31, 69, 76, 77, 78, 91), ou même pour toutes deux (v. 63). Dans ces deux derniers cas, le vers où se trouve l'anacrase ne peut se distinguer de l'ionique mineur pur.

La troisième *arsis* du second hémistiche doit toujours être dissoute. Mais il arrive aussi que la dernière syllabe de cette *arsis* dissoute se contracte avec la première de la *thesis* qui la suit, comme aux v. 14, 35, 73, 76; l'emploi de la forme *guminasiis* au v. 60, au lieu de *gymnasiis*, empêche cette particularité d'avoir lieu. Les deux premiè-

res *theses* peuvent se contracter en une longue (v. 5, 15, 22, 26, 40, 67, 73, 77, 82, 86); il en est de même des deux premières *theses* du second hémistiché, (v. 18, 22, 34, 73, 83, 86). Ce qui frappe dans ce mètre, c'est la multiplicité des brèves, surtout à la fin du vers; on y trouvait un rapport avec les mouvements incertains, la démarche chancelante des eunuques, prêtres de Cybèle,

Tremulos quod esse Gallis habiles putant modos. Ter. Maurus, 2891.

Telle est donc la forme définitive du galliambique :

o o — ' o — ' o — ' — || o o — o o o o —

et voici toutes les substitutions de syllabes qu'il admet :

oo — o oo o — — || oo — oooo —

Le v. 73 est curieux; c'est celui de toute la pièce qui renferme le moins de brèves, et c'est aussi celui qui termine les plaintes d'Attis et exprime le plus nettement son retour à la raison et son regret de son acte de folie. Le vers 63 qui exprime le désespoir d'Attis au souvenir de son premier état, est celui qui contient le plus de brèves. N'y a-t-il pas là un artifice du poète, et n'use-t-il pas habilement des ressources que lui offre la versification? Elle est extrêmement soignée dans la pièce. La césure est exactement observée; le v. 37 seul offre une légère élision d'une brève. Les vers 32, 57, ont seuls un monosyllabe à la fin du vers; les vers 21, 22, 23, 39, 49, 55, 57, 58, 62, 64, 68, 69, 78, 80, 92, ont un monosyllabe avant la césure, lequel n'est pas précédé d'un mot avec lequel la grammaire l'unit étroitement comme v. 11, 56, 61. Enfin au v. 53, la dernière syllabe de *gelida* est allongée à cause des deux consonnes qui commencent le mot suivant. (Cf. L. Müller, *De Re metrica*, p. 320). La nécessité du mètre a obligé de restituer les formes *typanum* (v. 8 et 9) *guminasiis* (v. 60) et *guminasi* (v. 64). Toutes deux se trouvent dans Varron, la première dans un vers galliambique, *Sat. Men.*, p. 132, Riese.

1. *Attis*. Ce nom a, dans la mythologie, les formes diverses : *Arys*, *Attys*, *yos*, *Attes*, *Attis*, *idis*, Ἀττις, ἰως, *Attin*, *inis*. Des mss. on peut induire que Catulle a préféré la forme *Attis*. Les légendes sont assez diverses au sujet du héros. Voyez celle que rapporte Arnobe; *Adv. Nat.*, v, 4 et suiv.; celle d'Ovide, *Fastes*, iv, vers 221 et suiv., celle de Servius, *Ad Æn.* ix, 116; celle de Diodore, iii, 58, 59; celle de Pausanias, vii, 17, 5. Ordinairement, il est considéré comme

un berger phrygien, fils de Nana, fille du fleuve Sangarius. Ici, Catulle semble en faire un jeune Grec qui passe de Grèce en Phrygie, entraîné par les fureurs orgiastiques du culte de Cybèle. Il n'a pas songé à raconter la légende, il n'est préoccupé que de ce qu'il y a, dans le moment spécial, de pittoresque et de pathétique. Ellis rappelle l'analogie de ce début avec celui du chœur d'*Hélène* dans Euripide, 1321 et suiv., où est décrite la course de la Mère des Dieux, à la recherche de sa fille, et il rapproche *celeri rate* de *θεῆνῃ*, *Odysée*, III, 61. — 2. *Phrygium nemus*. Dœring se demande si ce sont les bois du Dindyme. Il n'est pas vraisemblable que Catulle ait voulu mettre dans la désignation du lieu une précision si particulière. Le culte de Cybèle est surtout pratiqué en Phrygie; il s'est contenté de cette indication. D'ailleurs, la scène se passe non loin de la mer, et la Phrygie n'est pas riveraine de la mer. — *Citato pede* est une expression analogue à *citato gradu*, et *citato cursu*, en hâte. *Cupide*, comme le veut Ellis, s'unit plus naturellement avec *citato* qu'avec *tetigit*. — 3. *Silvis redimita loca*. Les lieux couronnés de forêts, c.-à-d. entourés. Cf. Ovide, *Métam.* v, 388 : « Silva coronat aquas, cingens latus omne. » Cette expression suggère l'idée d'une clairière au milieu des bois. — 4. *Stimulatus*. Ellis cite l'expression *σεσβημένον; εἰς τρεῖς* employée dans l'*Anthologie*, vi, 219, 1, pour caractériser un homme livré à l'enthousiasme du culte de Cybèle. — *Vagus animis*, hors de lui, égaré. C'est le grec *ἐκφρων*, le latin *amens*. Cf. Virgile, *Æn.* iv, 203 : « amens animi. » Il y a d'ailleurs ici l'ablatif qui modifie le sens. Ce n'est pas seulement dans l'âme que se trouve le trouble; mais il y a une lutte violente des sentiments. Cf. *Æn.* viii, 228 : « furens animis. » — 5. *Devolsit*. Parfait irrégulier de *devello*. — *Ilei* est un génitif de *ilium*, autre forme de *ile*, dont le pluriel, plus usité, est *ilia*. Le génitif, du temps de Catulle, était *ili*, et la terminaison de la forme *ilei* est l'orthographe de *i* long. *Ilei pondera*, c'est la même chose que *testiculos*. Schwabe, *Jahrb. für class. Philol.* 1878, p. 264, compare Pétrone, 92 : « Habebat enim pondus inguinum tam grande, ut ipsum hominem laciniam fascini crederes. » Martial, vii, 35, 4 : « Sed meus, ut de me taceam, Læcania, servus Judæum nuda sub cute pondus habet. » Arnobe, vii, p. 220 : « Ingentium herniarum magnitudine ponderosi. » — *Acuto silice*. Cf. Ovide, *Fastes*, iv, 237 : « Ille etiam saxo corpus laniavit acuto. » — 6. *Sine viro*, c.-à-d., *sine ea parte qua viri sumus*. Cf. Martial, i, 41 : « Spadone cum sis eviratio fluxo et concubino mollior Cellenæo Quem sectus ululat Matris entheæ Gallus. » Lucain dit de même, x, 133 : « Juventus... exsecta vi-

rum ». Et Arnobe, v, 13 : « Se viro privare. » — 7. *Terræ sola*. Périphrase pour *terram*. Cf. Lucrèce, v, 1295 : « Solum terræ. » — 8. *Citata*. Attis, par sa mutilation, a perdu son sexe ; le poète n'emploie plus, pour le désigner, que le féminin. Doering remarque en outre que le mot *citatus* revient à plusieurs reprises dans la pièce, et ici il donne pour équivalent *impetu quodam abrepta*. — *Niveis*. Attis, devenu femme, a tous les attributs de la beauté féminine. — *Leve*. Cette épithète sert à distinguer le tambourin, formé d'une peau tendue sur un cercle de bois, et que l'on frappait avec la main, de la timbale formée d'une peau tendue sur un bassin de métal. *Typanum* est l'orthographe rendue nécessaire par la quantité. Cette forme se rencontre déjà dans les *Hymnes homériques*, xiv, 3 : ἡ κρατῶν τυπάνων τ' ἰαχή. Elle se retrouve dans Varron, éd. Riese, *Euménides*, 4, et dans les vers de Mécène que cite Atilius Fortunatianus. Lucrèce emploie la forme *tympnum*; II, 618 : « Tympana tenta tonant palmis. » Dans les instruments du culte de Cybèle, on compte aussi une sorte de trompette, *cornua*; Lucrèce, II, 619; Varron, éd. Riese, *Euménides*, 6. Mais ce n'était pas la *tuba*. Polyæn. *Stratag.* 1 : Διώνυσος κυμβάλαις καὶ τυμπάναις ἐστίμαινεν ἀντὶ σάλπιγγος. D'ailleurs, on aurait lieu de s'étonner que *typanum* fût rejeté sans épithète au v. 9. — *Cybebe*, en grec Κυβέβη, un des noms de Cybèle, que l'on fait dériver de κύβη, caverne (Cybèle est en effet la déesse des cavernes), ou que l'on rapproche de κυβιστῶν, litt. cabrioler, à cause des mouvements violents et désordonnés de ses prêtres. — *Tua initia*, dont les initiés se servent dans les cérémonies de ton culte. — 10. *Terga tauri cava*. Cf. *Anthol. P.* vi, 219, 21 : βύρσης ταυρείου κατιόν δῶπρον. Ovide, *Fastes*, iv, 342 : « Taurea terga ». — *Teneris digitis*. Cf. *Ibis*, 458 : « Et quatias molli tympana rauca manu. » — 11. *Tremebunda*. Le corps agité par la fureur orgiastique. — 12. De ce vers on peut rapprocher ceux de Callimaque cités par Héphestion, Gaisford, p. 73 : Γάλλαι μητρός ὀρείης φιλόθυρσοι δρομάδες, αἷς ἐντεα παταγῆται καὶ γάλλαια κράταλα. Catulle emploie ici le féminin *Gallæ*, au lieu du masculin *Galli*, par le même artifice qu'il a écrit *citata* pour désigner Attis, vers 8. Le nom des *Galli*, selon Pline, *H. N.* v, 147, est tiré de celui du fleuve Gallus qui se jette dans le Sangarius, en Phrygie, et qui paraît être l'un des endroits où le culte de la Mère des Dieux prit naissance, où il était célébré avec le plus de ferveur. — *Cybeles*. Hésychius donne cette étymologie : κύβηλα ὄρη Φρυγίας καὶ ἀντρα καὶ θάλαμαι. Ce nom est donc analogue à celui de Κυβέβη. La déesse s'appelait Κυβέλη en Phrygie, Κυβήβη en Lydie. Voyez Decharme, p. 343, note. — 13. *Dindymenæ domina*. Cf. Apol-

Ionius de Rhodes, I, 1125, appelant Rhéa : μητέρα Δινδυμίων πολυπετνίων. Le mont Dindyme était en Phrygie un des centres du culte de Cybèle. — *Vaga pecora*. Allusion à l'égarement des Galles à leurs mouvements désordonnés qui n'avaient plus rien d'humain. — 14. *Exules*. Cf. v. 59, 60, et Euripide, *Bacch.* surtout v. 55 et suiv. — 15. *Sectam meam executæ*. Ayant consenti à me suivre dans mon nouveau genre de vie, la voie où je suis entrée. Cf. Cicéron, *Pro Cælio*, xvii, 40. Ellis rappelle encore Nævius, *de Bell. Pun.* fragm. 10, Vahlen : « Eorum sectam secuntur multi mortales. » — 16. *Rapidum salum*. Cf. lxiv, 358 : « rapido Hellesponto. » — *Truculenta*, redoutables. Cf. lxiv, 189 : « Ponti truculentum æquor. » *Pelagæ* se trouve dans Lucrèce, vi, 619. — 17. *Evirastis*. Ce mot se trouve dans Varron, *Marci Porci*, fr. xvi, Riese : « Spatule eviravit omnes Venerivaga pueros. » — 18. *Eræ*. Il s'agit de Cybèle. — *Citatis erroribus*. Ce sont les courses précipitées à travers la campagne. Ellis cite Cicéron, *De Harusp. responsis*, xi, 24 : « Matrem magnam accepimus agros et nemora cum quodam strepitu fremituque peragraræ. » — 20. *Phrygiam ad domum*. Cf. Val. Flaccus, iv, 26 : « Hoc nemus, hæc fatis mihi jam domus. » — 21. *Cymbalum* doit ici être tenu pour un génitif pluriel. Ellis qui trouve dure cette construction, propose de faire de *cymbalum* un accusatif dépendant de *sonat* comme dans *vox hominem sonat*, *Æn.* I, 328, et explique comme s'il y avait *vox sonat sonum cymbali*. Mais il est alors bien difficile d'expliquer *vox* et de lui donner un sens convenable. *Vox* est le son de la voix articulée ou non d'un homme ou d'un animal, ou le bruit d'un instrument qui sert d'appel. Les cymbales sont deux demi-globes creux en métal que l'on frappait l'un contre l'autre, dans le culte de Cybèle et de Bacchus. — 22. Construisez : *ubi tibicen canit grave*, où le joueur de flûte phrygien fait entendre des sons graves sur la flûte recourbée. La flûte phrygienne était en buis, et à l'extrémité opposée à l'embouchure se trouvait un bout recourbé. Cf. *Æn.* xi, 737 : « Curva tibia Bacchi. » Tibulle, II, 1, 86. Le mode phrygien était celui qui agissait le plus sur les âmes pour produire l'enthousiasme. Cf. Tibulle, I, 4, 70 : « Et secet ad Phrygios vilia membra modos. » Chez les anciens, la tradition attribuait aux Phrygiens l'invention de la flûte. — 23. *Manudes*. C'est proprement le nom des femmes qui accompagnent de leurs cris les cérémonies du culte de Bacchus. Mais, outre la ressemblance de certaines formes extérieures du culte, il y avait déjà quelque rapprochement entre la légende de Dionysius et celle de Rhéa, identifiée avec la mère des Dieux. Dans les *Bacchantes*

d'Euripide, v. 58, on voit la mention de Rhéa rappelée par le chœur : τὰ πυχῶρι' ἐν πόλει Φρυγῶν τύμπανα, Ρέας τε μητρὸς ἐμὰ τ' εὐρῆματα. On comprend donc facilement que pour caractériser les suivants de Cybèle, changés en femmes par leur mutilation, le poète les désigne par le nom d'un groupe analogue, et auquel ils se sont mêlés d'après la tradition. — *Ederigera*. Cette épithète convient aux Bacchantes qui portent des thyrses ornés de lierre. Ce mot ne se trouve qu'ici. Cf. Teufel, *De voc. sing.*, etc., p. 27. — *Vi jaciunt capita*. Dans leur fureur, elles agitent violemment la tête. — 24. *Sacra agitant*. C'est-à-dire *celebrant*. — *Acutis*. Le ton aigu est celui de la voix des femmes et des eunuques. — 25. *Volitare*. C'est-à-dire *discurrere*, *vagari*. Cf. lxxiv, 253. — *Illa cohors*. Le pronom sert ici à relever l'expression et à montrer qu'il s'agit d'un objet bien connu, célèbre. — 26. *Tri-pudiis*, les danses sacrées, et en même temps les danses d'un caractère sauvage du culte de Bacchus et de Cybèle. — 27. *Simul*, c.-à-d. *simul ac*. — *Notha mulier*. Cf. Ibis, 457. « Nec femina nec vir. » Anacr. xiii, 12 : ἡμιθήλυς. — 28. *Thiasus*, le cortège de ceux qui suivent Attis. Catulle le désigne par le nom qui appartient plus spécialement au cortège des suivants de Bacchus. — *Trepidantibus*. Ce mot indique un mouvement précipité, violent et tumultueux. — 29. *Recrepant*, retentissent. Mot qui ne se trouve que dans ce passage de Catulle et dans la *Ciris*, 108 : « Sæpe lapis recrepat Cyllenia murmura pulsus. » Cf. Teufel, *De voc. sing.*, p. 39. — 30. *Viridem*. Cf. Virgile, *Æn.* v, 253 : « Frondosa Ida. » L'Ida était un des lieux préférés du culte de Cybèle. Cf. Decharme, *Mythologie*, p. 342. Cf. Hésiode, *Théog.* 1010 : Ἰδης ὑλκίσσης. Théocr. xvii, 9 : Ἰδαν εἰς πολύδενδρον. — 31. Ellis rapproche de *animam agens* Apollonius de Rhodes, ii, 430 : εἰς ἄσπετον ἐκ χαμάτῳ Ἄσθ' ἀναφυσίων. — 34. *Properipedem*. Mot qui n'a pas d'autre exemple en latin. Cicéron, *ad Attic.* ix, 7, 1, et Ausone, *Epigr.* 137, 32. *Parent.*, 27, 4, ont écrit *celeripes*. Cf. Teufel, *De voc. sing.*, p. 29. — 35. *Donium Cybebes*, la demeure, le sanctuaire de la déesse, peut-être un temple proprement dit. Les temples ou les autels étaient souvent construits par les anciens au milieu des bois. Ellis rappelle qu'Ovide, *Mét.* x, 686, décrit précisément un temple de Cybèle bâti par Echion dans une profonde forêt, près d'une caverne. — *Lassula*. Cf. Teufel, *De voc. sing.*, p. 25 ; Haupt, *Opuscula*, t. 1, p. 87. Ellis admet que le diminutif suggère ici, pour les compagnes d'Attis, une idée de pitié et de sympathie. — 36. *E labore*, c.-à-d. *statim post laborem*. La fatigue est la cause du sommeil auquel elles s'abandonnent. Cf. Apollonius de Rhodes, iii, 616 : κόρυην δ' ἐξ ἀχίων

ἀδινὸς κατελώφεεν ὕπνος. — *Sine cerere*, c.-à-d. *incenatae*. Arnobe, v, 16, p. 189, éd. Reifferscheid, suppose que cette abstinence, qui faisait partie du rituel, est une imitation du jeûne auquel se condamna la déesse dans sa douleur. — 37. *Labante langore*. Ablatif de cause qui dépend à la fois du verbe *operit* et de l'adjectif *piger* : un sommeil profond ferme leurs yeux, par suite, à cause de l'abattement (où elles se trouvent) qui fléchit, se laisse aller. — 38. *Quiete molli*. Cf. v. 44. — 39. *Oris aurei*. Génitif de qualité. — *Sed ubi*, etc. Cf. Théocrite, xviii, 26 : Πόντι ἄτ' ἀντέλλουσα καλὸν διέφανε πρόσωπον Ἀώς — *Radiantibus*. Cf. Ovide, *Trist.* II, 325 : « Radiantia lumina solis. » — *Oculis*. Cf. Ovide, *Mét.* IV, 227 : « Omnia qui video, per quem videt omnia tellus, Mundi oculus. » — 40. *Album*, clair, se-rein. Cf. Euripide, *Andromaque*, 1228 : λευκὴν αἰθήρα. — *Sola*, la terre. Cf. Ennius, *Ann.*, 443 : « Sola terrarum. » Lucrèce II, 598 : « Sola terræ. » L'adjectif *dura* distingue ici le sol ferme des eaux liquides. Cf. Virgile, *Buc.* VI, 35 : « Tum durare solum. » — *Ferum*. Épithète qui caractérise la mer, qui n'a pas d'habitants. C'est comme le ἀτρύγετον homérique. Doering entend *tempestuosum*. — 41. *Pepulit umbras*. Cf. Virgile, *Æn.* XII, 115 : « Solis equi, lucemque elatis naribus efflant. » — 43. *Pasithea*. Réminiscence d'Homère, *Il.* XIV, 268, 269 et 275, 276. — *Trepidante sinu*. Cette incise exprime la joie de Pasithéa en recevant son époux dans ses bras. — 44. *Ita*, comme *sic*, souvent dans Virgile, résume la description qui précède : quand Attis est réveillée, idée que renouvelle en la précisant *de quiete molli*; *de quiete*, après son sommeil, qui a dissipé sa fureur. — *Rapida*, qui l'avait entraînée. — 45. *Simul*, aussitôt que. — *Ipsa pectore*, en elle-même, dans sa pensée. C'est comme la locution : *Ipsa secum*. Cf. Cicéron, *Philipp.* XIII, 20, 45 : « Quæ si tecum ipse recolueris. » — 46. *Liquida*, calme, tranquille, reposée. Cf. Plaute, *Epidicus*, V, 1, 36 : « Animo liquido et tranquillo es. » — *Sine quis ubique*, sans quelles choses et où. *Quis* peut se développer comme le fait Doering : *Virilitate, patria, parentibus*. *Ubi* équivaut à *et ubi*. — 47. *Animo æstuante*, l'âme pleine d'angoisse. Cf. Cicéron, *Verr.* II, 30, 74 : « Æstuabat dubitatione. » Quintilien, X, 7, 33 : « Æstuat inter utrumque animus. » — Joignez *rusum* à *reditum*. — 48. Homère fait aussi exhaler près du rivage ses plaintes à Chrysès, à Achille, à Ulysse. Dans Virgile, *Æn.* V, 614, les Troyennes considèrent les flots en pleurant. — 49. *Patriam*. Ellis rappelle ici un passage de Varron, *Lex Mania*, p. 153, Riese, où celui qui se rend eunuque est considéré comme commettant un attentat à l'égard de la patrie. — *Miseriter*, d'une

voix lamentable. D'autres exemples de cet adverbe sont fournis par Labérius, Apulée, Julius Valérius, Priscien. — 50. *Mei creatrix*. Cf. Lucrèce, 1, 629 : « Rerum natura creatrix. » L'emploi de *mei* avec *creatrix*, tandis que *genetrix* est accompagné de *mea*, montre que le premier de ces mots n'est pas un simple substantif comme le second, mais conserve encore la force du verbe dont le radical a servi à le former. — 51. *Herifuga*. Mot qui ne se rencontre que dans ce passage de Catulle. — 53. *Aput nivem*. Cf. Euripide, *Troyennes*, 1066 : Ἰδαία κισσιφόρα νάπη χιόνι κατάρρυτα πιταμιά. — 54. Ellis fait remarquer avec raison que, comme au v. 51, Catulle fait parler Attis au masculin, *furibunda* ne peut se rapporter qu'à *latibula*. Le sens doit être alors : où leur fureur se déploie. — 56. *Ipsa*, d'elle-même. Mes regards se tournent d'eux-mêmes. *Pupula*, la pupille de l'œil, la prunelle, l'œil. — *Aciem*. Littéralement : la pénétration de la vue. Cela équivaut à *se dirigere*. — 57. *Carens est* équivaut à *caret*. Cf. Cicéron, *De Nat. Deor.*, II, 8, 21 : « Omnia hæc meliora sunt quam ea quæ sunt his carentia. » *Carens est*, littéralement : se trouve exempt, ce qui marque la durée pendant laquelle l'esprit est calme, plus que simplement : est exempt, *caret*. — 58. Comparez, avec Ellis, Apollonius de Rhodes, IV, 361 : Πάτρηντε κλέατε μεγάρων αὐτούς τε τοκῆας Νοσφισάμην, τὰ μὲν ἔιν ὑπέρτατα. Τηλίδι δ' ὅϊν λυγρῆσιν κατὰ πόντον ἀμ' ἀλκυόνοισσι φορεῦμαι. — 60. C'est ici que le poète met dans la bouche d'Attis les regrets de ce qui faisait l'occupation principale de la jeunesse grecque, et caractérise surtout le personnage. *Palæstra*, l'exercice de la lutte; *stadio*, celui de la course. *Gumnasiis* pour *gymnasiis*, résume l'idée de ces divers exercices. Les mss. ont *gymnasiis*; mais l'épenthèse de l'i permet d'observer la dissolution de la seconde *arsis* du troisième ionique mineur. *Gumnasium* se trouve dans Varron, *De Re Rustica*, I, 55, 4. Voyez encore un certain nombre d'exemples analogues, Kühner, *Ausführ. Gr. der Lat. Spr.*, t. I, p. 87. — 61. Cf. LXI, 139. — 62. *Quod* est ici déplacé et mis après *non*, à cause du vers. — *Quod genus figura est*. Ces mots désignent les différentes conditions heureuses par lesquelles a passé Attis, et qui se sont caractérisées par l'aspect charmant qu'il a eu aux différentes époques de son existence. — 63. *Fui* est à suppléer du v. 64, avec tous les nominatifs du v. 63, sauf avec *mulier*, avec lequel mot il faut *sum*. *Adolescens*, désigne un jeune homme en général, *ephebus* le jeune homme élevé dans le gymnase grec de 16 à 20 ans; *puer*, l'enfant au-dessous de 17 ans. Attis reprend les divers moments de sa carrière, en commençant par le moment présent. Puis il s'arrête sur le temps le plus brillant, ce-

lui où il était, d'après les mœurs grecques, l'objet de l'amour de ses compagnons. — 64. *Guminasi*. Cf. v. 60. Ici l'épenthèse n'est pas nécessaire, mais il serait étonnant, qu'à si peu de distance, Catulle eût employé deux formes différentes. Le vers, d'ailleurs, est parfaitement régulier par la dissolution de la première *arsis*. — *Decus olei*. Dans les exercices du gymnase, on se faisait frotter d'huile. — 65. *Frequentes*. Sa porte était assiégée d'admirateurs de sa beauté. — *Tepida limina*. Le seuil était échauffé par la foule de ceux qui venaient s'y presser. Cf. Platon, *Banquet*, p. 183 : καίμῃσαι ἐπὶ θύραις. La beauté des formes se montrait surtout au gymnase. Cf. Platon, *Lysis*, p. 154, D : εἰ ἐθέλοι ἀπεδῦναι δοξει σοι ἀπρόσωπος εἶναι ὥτω τὸ εἶδος πάγκαλός ἐστι. — 66. Cf. Ovide, *Mét.* xiv, 708-710 : « Interdum madidas lacrimarum rore coronas Postibus intendit, posuitque in duro limine molle latus. » Lucrèce, iv, 1169 : « At lacrimans exclusus amator limina sæpe Floribus et sertis operit postisque superbos Unguit amaracino et foribus miser oscula figit. » — 67. *Orto sole*. Les gymnases s'ouvraient au lever du soleil. — Cf. ce fragment de Callimaque : μέμβλετο δ' εἰσπνήλαις ἔπποτε κῦρος ἰοί φωλῶν ἢ λαιτρὸν. C'est pour Wilamowitz Möllendorf une preuve de l'imitation que Catulle a faite du poète alexandrin. W. M. met un point après *flos*. Cf. *Hermes*, t. xiv, p. 198. — 68. *Ferar* au lieu de *sim* est un terme qui peint l'agitation des servants de Cybèle. L'emploi du féminin *famula* peint l'opprobre auquel sa mutilation condamne Attis. — 69. *Mænas*. Cf. v. 23. — 70. Magnus compare Théocrite, xi, 47 : ἀπολυδένδρεος Αἴτνα λευκᾶς ἐκ χιόνας, et Callimaque, *Hymne à Diane*, 41 : λευκὸν ἐπὶ Κρηταίων ὄρος κεκομημένον ὕλη. — 71. *Columinibus*. Sommets, hauteurs; expression poétique équivalente à *culminibus* et prise pour *montibus*. Turnèbe et Vossius prennent ce mot pour un équivalent de *arboribus*. Ellis croit qu'il s'agit de rochers en pointe et creusés de cavernes intérieures, dont il se trouve, paraît-il, un assez grand nombre en Phrygie. Mais il ne semble pas qu'il y ait réellement, dans tout le paysage où Catulle place cette scène, des souvenirs personnels. — 72. *Silvicultrix, nemorivagus*. Mots qui ne se trouvent qu'ici. Cf. Teufel, *De voc. singul.*, p. 29 et 30. Phèdre, ii, 4, 3, a employé *nemoricultrix*. Lucrèce, ii, 597, a dit *montivagus*. Avec *vagus* ont été encore formés les adjectifs *multivagus*, *noctivagus*, *omnivagus*, *pontivagus*, *remivagus*, *solivagus*, *volgivagus*. Ellis cite *pietaticultrix* de Publilius Syrus, dans Pétrone, p. 55, 6. — 73. *Dolet, pœnitet*. Cf. Attius, *Neoptol.* 471, Ribb. : « Dolet pudetque Graium me et vero piget. » — 74. *Roseis*. Cette épithète a le même caractère que *niveis*, v. 8.

hortantur. » — 86. *Refringit*. Cf. Stace, *Théb.* iv, 139 : « Non aliter silvas umeris et utroque refringent Pectore, montano duplex Hylæus ab antro Præcipitat. » — 88. Cf. Lucrèce, II, 666 : « Mare... Vertitur in canos candenti marmore fluctus. » — 89. *Nemora fera*, c.-à-d. les bois, retraites des bêtes sauvages. — 91. Cf. Propertius, III, 17, 35 : « Vertice turrigero juxta dea magna Cybelle. » — 92. Cf. Ovide, *Fastes*, iv, 116 : « A nobis sit procul iste furor. » — 93. *Incitatos* est développé par *rabidos*, en proie à tes fureurs. Voyez sur cette prière le préambule du commentaire de cette pièce.



2
ver

